N° 674 37e Année. Tome CLXXXIX 15 Juillet 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

DE QUELQUES « POÈMES EN PROSE » INÉDITS
D'OSCAR WILDE

—

Les seuls « Poèmes en Prose » qu'Oscar Wilde ait rédigés, après les avoir maintes fois contés, parurent dans le numéro de juillet 1894 de la *Fortnightly Review* que dirigeait alors Frank Harris.

Cependant deux d'entre eux avaient été publiés déjà dans un périodique peu connu, *The Spirit Lamp*, dont le numéro du 17 février 1893 contient « La Salle du Jugement » et le numéro de juin « Le Disciple ».

La série devait être continuée, écrit Robert Ross, dans la préface du recueil d'*Essays and Lectures* où se trouve le texte anglais des « Poèmes en Prose ». C'est à table, au cours de la conversation, qu'Oscar Wilde improvisait ces apologues. Ils étaient inspirés en général par quelque remarque fortuite d'un convive, ou Wilde les imaginait d'après quelque phrase retenue d'une lecture de la journée. « Ceux qui les entendirent de ses lèvres, observe Robert Ross, éprouveront toujours une déception à les lire. A les transcrire, il les surchargeait d'ornements, et certains de ses amis n'hésitèrent pas à lui faire personnellement cette critique. Encore qu'il affectait d'en paraître ennuyé, je ne crois pas que cela l'empêcha de rédiger les autres, qui malheureusement n'existent plus que dans la mémoire de ses amis. »

Dans son émouvant *In Memoriam*, André Gide relate

quelques *Poèmes* tels qu'il les entendit. Leur forme parlée diffère curieusement de la version rédigée par l'auteur.

La brochure de Gide contient ainsi : *le Disciple* (p. 16), *le Maître* (p. 20), *le Fauteur du Bien* (p. 22), *la Salle du Jugement* (p. 24), *l'Artiste* (p. 26), — qui parurent tous dans la *Revue Blanche,* d'après le texte de la *Fortnightly Review,* — et enfin *le Poète* (p. 18), que Wilde ne fixa jamais par écrit. Voici comment Gide le rapporte :

Il y avait un jour un homme que dans son village on aimait parce qu'il racontait des histoires. Tous les matins, il sortait du village, et quand le soir il y rentrait, tous les travailleurs du village, après avoir peiné tout le jour, s'assemblaient tout autour de lui et disaient :

— Allons! raconte! Qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui?

Il racontait :

— J'ai vu dans la forêt un faune qui jouait de la flûte et faisait danser une ronde de petits sylvains.

— Raconte encore : qu'as-tu vu? disaient les hommes.

— Quand je suis arrivé sur le bord de la mer, j'ai vu trois sirènes, au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts.

Et les hommes l'aimaient parce qu'il leur racontait des histoires.

Un matin, il quitta, comme tous les matins, son village, mais quand il arriva sur le bord de la mer, voici qu'il aperçut trois sirènes au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts. Et comme il continuait sa promenade, il vit, arrivant près du bois, un faune qui jouait de la flûte à une ronde de sylvains... Ce soir-là, quand il rentra dans son village et qu'on lui demanda comme les autres soirs :

— Allons! raconte! Qu'as-tu vu?

Il répondit :

— Je n'ai rien vu.

Voici maintenant le même apologue tel que l'a rédigé Miss Aimée Lowther, à qui Wilde le conta alors qu'elle était enfant :

Le poète vivait dans la campagne parmi les prés et les

bois. Mais chaque matin, il se rendait à la grande ville qui est située à maintes lieues par delà les collines, dans la brume bleue. Chaque soir, il en revenait. Au crépuscule, les enfants, les hommes et les femmes se rassemblaient autour de lui et l'écoutaient raconter toutes les choses merveilleuses qu'il avait vues, ce jour-là, dans les bois, sur les rives, et sur les pentes des collines.

Il leur disait que de petits faunes bruns venaient l'épier entre les branchages verts; que des néréides aux longues boucles vertes montaient hors des eaux du lac et lui chantaient leurs chants en s'accompagnant sur la harpe.

Il leur faisait des descriptions merveilleuses des tableaux fabuleux que son esprit créait, car il était plein de prestigieuses inventions.

Mais un jour qu'il revenait de la grande ville, le poète aperçut réellement les petits faunes bruns qui l'épiaient entre les feuillages. Quand il parvint au bord du lac, les néréides à la chevelure verte surgirent vraiment hors du miroir des eaux et il entendit vraiment leurs voix et leurs harpes.

Quand il arriva au sommet de la colline, il vit un centaure puissant qui se mit à rire et s'éloigna au galop dans un nuage de poussière.

Ce soir-là, les enfants, les hommes et les femmes s'assemblèrent comme chaque jour pour écouter les récits surprenants qu'ils attendaient de lui. Mais le poète leur dit :

— Je n'ai rien à vous raconter, car, aujourd'hui, je n'ai rien vu.

§

Wilde se répétait volontiers et il menait la conversation avec un art qui lui permettait de placer ces contes très naturellement, en apparence. L'auditeur pouvait avoir l'illusion qu'ils étaient improvisés à son intention. Même quand on les connaissait, on les réentendait avec un nouveau plaisir. Rien de plus amusant que la dextérité avec laquelle Wilde provoquait le prétexte de les dire; chaque fois il les agrémentait de variantes imprévues, dès le début souvent, si bien qu'on s'attendait à une nouvelle histoire.

L'apologue du *Disciple* était un de ses favoris; il le

conta en français à Gide en 1891, et, deux ans plus tard, le répétait au cours d'un déjeuner auquel Frank Harris avait convié quelques amis « pour rencontrer Mr. Oscar Wilde et entendre une nouvelle histoire ». Voici les termes dans lesquels la relate Frank Harris (1) :

Quand Narcisse mourut, les Fleurs des champs furent navrées de chagrin, et demandèrent à la Source des gouttes d'eau pour le pleurer.

— Si toutes mes gouttes d'eau étaient des larmes, — répondit la Source, — je n'en aurais pas assez moi-même pour le pleurer, car je l'aimais.

— Il était impossible de ne pas aimer Narcisse, tant il était beau, — dirent les Fleurs.

— Etait-il beau? — demanda la Source.

— Qui le saurait mieux que toi? Chaque jour, accoudé au bord de ton onde, il mirait sa beauté dans tes eaux.

— Si je l'aimais, — répliqua la Source, — c'est que lorsqu'il se penchait sur moi, je voyais dans ses yeux le reflet de ma beauté.

Et voici la forme qu'elle prit sous la plume de l'auteur, pour paraître dans la *Fortnightly Review* :

Quand Narcisse mourut, la fontaine de son plaisir, de coupe d'eaux douces se changea en coupe de larmes amères, et les Oréades vinrent pleurant à travers la forêt, afin de chanter leurs chants à la fontaine et de lui apporter ainsi quelque consolation.

Et quand elles virent que la Source, de coupe d'eaux douces s'était changée en coupe de larmes amères, elles dénouèrent les tresses vertes de leur chevelure et pleurèrent et dirent à la Source :

— Nous ne nous étonnons pas que tu déplores de cette manière la mort de Narcisse, car il était si beau!

— Mais est-ce que Narcisse était beau? — demanda la Source.

— Qui le saurait mieux que toi? — répondirent les Oréades. — Jamais il ne fit attention à nous, mais toi il t'a recherchée et il s'étendait sur tes bords et il abaissait ses regards vers toi et, dans le miroir de tes eaux, il mirait sa propre beauté.

(1) *Oscar Wilde : His Life and Confessions*, par Frank Harris, 1918.

Et la Source répondit :

— Mais... j'aimais Narcisse, parce que, lorsqu'il s'étendait sur mes rives et abaissait ses regards vers moi, dans le miroir de ses yeux, je vis toujours ma propre beauté reflétée.

§

Je ne crois pas qu'après son emprisonnement, il en ait inventé d'autres; du moins, dans les maintes occasions où je me trouvai en sa compagnie, avec des convives qui lui plaisaient, je ne l'entendis jamais que répéter, plus ou moins modifiés, raccourcis ou allongés, les contes que je connaissais.

Laurence Housman a raconté, en des pages charmantes, intitulées *Echo de Paris,* le souvenir qu'il a gardé de quelques heures passées avec Oscar Wilde, à Paris, en 1899.

C'était au retour d'un voyage qu'Housman venait de faire en Italie. Il me pria de lui ménager une rencontre avec « Sebastian Melmoth », qui accepta volontiers une invitation à dîner. Les deux écrivains ne se connaissaient guère que par correspondance, mais Wilde appréciait grandement le talent du jeune poète, qui était aussi un illustrateur original de livres et un romancier. A sa sortie de prison, Wilde avait reçu de lui un volume récemment paru, et ce témoignage de sympathie l'avait touché; du reste, Housman avait continué par la suite à lui adresser chacun de ses nouveaux ouvrages. « C'est comme un monologue d'outre-tombe, écrit Laurence Housman, que je rapporte la conversation de ce jour-là. » Bien que les autres convives placent parfois un mot ou une phrase, c'est bien d'un monologue qu'il s'agit, car, avec ce don merveilleux qu'il possédait de « se charmer lui-même en charmant les autres », Oscar Wilde fut, ce soir-là, particulièrement inspiré. Ce fut une suite de paradoxes malicieux, d'opinions fantaisistes, d'anecdotes et de traits d'esprit. Naturellement, il fit naître le prétexte de placer les deux contes qui suivent :

Dans les Enfers, parmi la troupe brillante qu'on est toujours sûr d'y trouver, d'amants, de belles dames, de savants, de poètes et d'astrologues, parmi l'incessant va-et-vient des damnés anxieux de s'affranchir du tourment de leur âme, une femme se tenait à l'écart, le visage illuminé d'un sourire.

— Qui est cette femme? — s'enquit un nouveau venu, frappé par ce visage extasié dont il ne savait interpréter l'expression. — Cette femme aux souples membres d'ivoire, à la longue chevelure enveloppant ses bras, jusqu'à ses mains croisées sur ses genoux. Elle est la seule âme de qui les regards sont sans cesse tournés vers en haut. Quel secret a-t-elle laissé dans l'autre monde?

Il avait à peine parlé qu'un homme, qui tenait à la main une couronne de laurier fané, se hâta de répondre :

— Jadis, sur la terre, cette femme était une grande artiste et sa voix était comme les étoiles filantes dans un ciel clair. Quand son heure fut venue, Dieu jugea que cette voix était trop belle pour mourir et il la lança parmi la musique éternelle des sphères... Cette femme ne cesse de l'entendre, et se souvenant que ce fut sa voix, elle continue à partager le plaisir que Dieu y prend. Ne lui adressez pas la parole, car elle se croit au ciel.

Quand l'homme à la couronne fanée se tut, un autre parla :

— Ce n'est pas là l'histoire de cette femme. Sur la terre, un poète en fit l'unique objet de ses chants et le nom qu'il célébra retentit éternellement sur les lèvres des hommes. C'est pourquoi elle tend l'oreille maintenant pour entendre sa louange dans toutes les langues du monde. Telle est sa véritable histoire.

— Et le poète? — demanda le nouveau venu. — L'aimait-elle?

— Si peu, qu'il la rencontre tous les jours et qu'elle ne le reconnaît pas.

— Et lui, la reconnaît-il?

— Lui, — fit l'autre, avec un rire, — c'est celui qui vient de nous raconter l'histoire de sa voix, et qui continue ici à répéter les fables qu'il inventait sur elle quand ils étaient tous deux au nombre des vivants.

Mais le nouveau venu répliqua :

— Qu'importe que l'histoire du poète soit imaginaire si elle donne du bonheur à une âme des Enfers!

Il est aisé de reconnaître là un des paradoxes favoris de Wilde; pour le poète, l'imagination constitue la réalité

véritable. L'art, méprisé des hommes, n'est apprécié qu'au ciel, — ou plutôt en Enfer. Il est toujours possible de prier, mais la réponse est impossible; autrement, c'est une simple correspondance : c'est pourquoi une prière ne doit jamais être exaucée, combien alors il faut de foi pour prier!

Le second « poème en prose » a pour titre : « L'homme qui avait vendu son âme. »

Passant par les rues d'une vaste cité, un voyageur rencontra un homme dont le visage révélait un chagrin insondable. Le voyageur, curieux des secrets du cœur humain, l'arrêta et lui dit :

— Quelle est cette affliction que tu portes aux regards de tous les hommes, si évidente que tu ne peux la dissimuler, et si profonde cependant qu'on n'en peut deviner la cause?

— Ce n'est pas moi qui suis si grandement affligé, — répondit l'homme. — C'est mon âme, dont je ne peux me délivrer. Mon âme est plus douloureuse à endurer que la mort, car elle me hait et je la hais.

— Si tu veux me vendre ton âme, tu en seras délivré, — proposa le voyageur.

— Comment puis-je te vendre mon âme? — questionna l'autre.

— Tu n'as qu'à accepter de me céder ton âme en échange de son prix exact, et à mon ordre elle me suivra. Mais chaque âme a son prix, et ce n'est qu'à ce prix-là qu'il est possible d'en trafiquer.

— A quel prix te vendrai-je cette chose horrible qu'est mon âme?

— Quand un homme vend son âme, — répondit le voyageur, — il est semblable à celui qui trahit son maître, et le prix de son âme ne peut être que trente pièces d'argent. Mais ensuite, si elle passe en d'autres mains, sa valeur diminue, car les hommes attachent peu de valeur aux âmes de leurs semblables.

Ainsi donc, l'homme affligé vendit son âme pour trente deniers au voyageur qui s'en alla et l'emporta.

Bientôt, l'homme qui n'avait plus d'âme s'aperçut qu'il ne pouvait plus commettre de péché. Bien qu'il tendît vers lui des mains suppliantes, le péché se détournait :

— Pourquoi viendrais-je à toi, tu n'as plus d'âme. Quel profit peut m'offrir un homme qui n'a plus d'âme?

L'homme sans âme se sentit devenir de plus en plus malheureux. Ses mains restaient propres au contact de la souillure; son cœur restait pur en convoitant la corruption et ses lèvres assoiffées de flammes ardentes restaient fraîches. Un grand désir de recouvrer son âme s'empara de lui, et il partit à travers le monde à la recherche du voyageur à qui il l'avait vendue, afin de la lui racheter et de connaître à nouveau dans son corps le goût du péché.

Au bout d'un long temps, le voyageur le rencontra, et entendant sa requête, il éclata de rire :

— Je me lassai vite de ton âme et je la revendis à un juif pour beaucoup moins que je ne t'en avais donné.

— Ah! — s'écria l'homme, — si tu étais venu à moi, je te l'aurais payée bien plus cher!

Mais le voyageur répondit :

— Tu ne l'aurais pu, car une âme ne peut être vendue ou achetée qu'à son juste prix. La tienne avait perdu une grande part de sa valeur avec moi; aussi, voulant m'en débarrasser, l'ai-je cédée pour une somme d'argent infiniment moindre que celle que je te versai.

L'homme se remit en marche, errant sur la face de la terre pour retrouver son âme. Un jour, épuisé de fatigue, il s'était assis sur la place du marché d'une grande ville. Une femme qui passait le dévisagea et lui demanda :

— O étranger! Pourquoi es-tu si triste? Je ne vois aucune raison pour une telle tristesse.

— Je suis triste parce que je n'ai plus d'âme, et je suis à sa recherche.

— L'autre soir, — dit la femme, — j'ai acheté une âme qui avait passé par tant de mains que je l'ai eue à vil prix. A vrai dire, je l'ai payée d'un refrain de chanson, et une âme ne peut être achetée qu'à son juste prix. Comment ferai-je pour te la revendre, car qu'est-ce qui vaut moins qu'un refrain? Et c'était bien un pauvre refrain que j'ai chanté, en buvant une coupe de vin avec l'homme qui me l'a vendue.

— C'est mon âme, — s'écria l'autre. — Vends-la moi et je te donnerai tout ce que je possède.

— Hélas! — répondit la femme, — quel prix moindre qu'un refrain puis-je t'en demander?

L'homme sans âme posa l'oreille contre le sein de la femme,

et il perçut les appels de son âme qui implorait de retrouver le corps d'où elle était partie.

— J'en suis sûr! — s'écria l'homme. — C'est bien mon âme. Si tu veux me la vendre, je te donnerai mon corps qui vaut moins qu'un refrain de tes lèvres.

La femme lui rendit son âme en échange de son corps. Mais dès qu'il l'eut reçue, il se dressa, plein d'effroi :

— Qu'as-tu fait? Quelle est cette chose abominable qui s'est emparée de moi? Ce n'est certainement pas mon âme que tu m'as cédée!

La femme éclata de rire et lui dit :

— Avant d'être vendue en captivité, ton âme était libre dans ton corps libre. Ne peux-tu la reconnaître à son retour du marché aux esclaves? La charité de ton âme est plus grande que la tienne, puisqu'elle t'a reconnu et a voulu revenir à toi, bien que tu aies enchaîné ton corps à la plus abjecte servitude!

C'est ainsi que l'homme dut, au prix de son corps, racheter l'âme qu'il avait vendue pour trente deniers d'argent.

§

Dans une des quatre lettres écrites de la prison à Robert Ross, qui préfacent *De Profundis,* Oscar Wilde dit qu'il aperçoit, par-dessus la muraille, quelques pauvres arbres, noircis de suie, « qui se couvrent de bourgeons d'un vert presque aigu », et il ajoute : « Je sais bien ce qui leur arrive : ils trouvent leur expression. »

De même que ce que l'on peut trouver de doctrine dans les paroles du Christ est exprimé par images et sous forme de paraboles, Oscar Wilde trouve peut-être son expression la plus parfaite par le moyen de ses apologues. Il est vraiment dommage qu'un si grand nombre en soit irrémédiablement perdu. Cependant, cette forme d'expression ne doit-elle pas rester verbale? Certes, les paraboles du Christ sont émouvantes à la lecture, et la sagesse de ses aphorismes reste profondément impressionnante, mais il est certain que le « Fils de l'Homme », ou le « Fils de Dieu », exerçait son influence surtout par son prestige et son ascendant personnel. Tout ce qu'Oscar

Wilde en dit dans *De Profundis* démontre que la vie et la personne du Christ le fascinaient étrangement. Plusieurs de ses « Poèmes en Prose » ont pour sujet le Christ. Il semble que Wilde se mettait à sa place et qu'il lui prêtait des propos qui étaient les siens, empreints du plus pur paganisme.

Est-ce cette familiarité avec l'existence de Jésus-Christ qui donna à Wilde l'extraordinaire pressentiment de la catastrophe vers laquelle il allait?

Mais si la multitude suivait le « Fils de l'Homme » pour entendre de ses lèvres les Paraboles et les Béatitudes, Wilde exerçait plus volontiers sa séduction sur des auditeurs de choix, et tous n'obtenaient pas de lui la même qualité de conversation. Il ne déployait tout son talent que devant ceux qui savaient écouter, et dont il était sûr qu'ils le comprenaient. Il lui fallait aussi le cadre, le milieu, — la mise en train d'un repas aux mets excellents, aux vins de choix, avec l'élégance du linge, de l'argenterie, des cristaux, de la porcelaine; avec les fleurs et la lumière. Alors, il devenait le conteur incomparable : sa voix avait des intonations inouïes; ses silences, ses sourires, ses éclats de rire, ses gestes et ses attitudes prenaient une signification extraordinaire; ses yeux avaient une vivacité incroyable et son lourd visage paraissait rayonnant. Je n'oublierai jamais une soirée de ce genre où je l'entendis répéter en anglais l'admirable histoire du « Maître de Sagesse » dont la version qui suit est inédite :

Dès son enfance, il avait été comme ceux qui sont pleins de la parfaite connaissance de Dieu, et même alors qu'il n'était qu'un adolescent, un bon nombre de saints, aussi bien que certaines saintes femmes qui habitaient la libre cité de sa naissance, avaient éprouvé un grand émerveillement de la grave sagesse de ses réponses.

Quand ses parents lui eurent remis la robe et l'anneau virils, il les embrassa et les quitta pour aller de par le monde

afin de parler de Dieu au monde. Car nombreux étaient, dans ce temps-là, ceux qui ne connaissaient pas Dieu du tout, ou n'avaient de Lui qu'une connaissance incomplète, ou qui adoraient les faux dieux qui habitent les bosquets et n'ont aucun souci de leurs adorateurs.

Il se tourna face au soleil et se mit en chemin, marchant sans sandales, ainsi qu'il avait vu marcher les saints, et portant à sa ceinture une sacoche de cuir et une gargoulette de terre cuite.

Tout en cheminant le long de la grand'route, il était plein de la joie qui vient de la parfaite connaissance de Dieu, et sans cesse il chantait les louanges de Dieu; puis, au bout de quelque temps, il parvint dans un pays étranger où il y avait de nombreuses cités.

Il traversa onze cités. Quelques-unes de ces cités étaient dans des vallées, d'autres sur les rives de grands fleuves et d'autres étaient bâties sur des collines. Dans chaque cité il trouva un disciple qui l'aima et le suivit, et de chaque cité aussi une multitude le suivit, et la connaissance de Dieu se répandit dans toute la contrée; nombre de ceux qui la gouvernaient se convertirent et les prêtres des temples où étaient les idoles s'aperçurent que la moitié de leur gain leur échappait et que, lorsqu'ils battaient du tambour à l'heure de midi, personne, ou quelques-uns seulement apportaient des paons et des offrandes de chair, comme c'était la coutume avant sa venue.

Cependant, plus le peuple le suivait et plus grand était le nombre de ses disciples, plus grande aussi devenait sa douleur. Il ignorait pourquoi sa douleur était si grande. Car il parlait toujours de Dieu, s'inspirant de la plénitude de cette parfaite connaissance de Dieu que Dieu lui-même lui avait dispensée.

Un soir, il sortit de la onzième cité, qui était une cité d'Arménie, et ses disciples et une grande foule de peuple le suivirent; il monta sur une montagne et s'assit sur un rocher qui était sur la montagne, et ses disciples debout l'entourèrent, et la multitude s'agenouilla dans la vallée.

Il courba sa tête sur ses mains et pleura, et il dit à son Ame :

— Pourquoi suis-je plein de douleur et de crainte, et pourquoi chacun de mes disciples est-il un ennemi qui marche au plein du jour?

Son Ame lui répondit :

— Dieu t'avait rempli de Sa parfaite connaissance, et tu l'as prodiguée aux autres. Tu as divisé la perle de grand prix et tu as séparé en morceaux le vêtement sans couture. Celui qui prodigue la sagesse se dépouille soi-même. Il est comme celui qui donne son trésor à un voleur. Dieu n'est-il pas plus sage que toi? Qui es-tu que tu révèles à d'autres le secret que Dieu t'a confié? J'étais riche autrefois et tu m'as appauvrie. Je voyais Dieu autrefois, et maintenant tu l'as caché à mes regards.

Et il pleura de nouveau, car il savait que son Ame lui disait la vérité, qu'il avait donné aux autres la parfaite connaissance de Dieu, qu'il était comme ceux qui se cramponnent au manteau de Dieu et que sa foi l'abandonnait en proportion du nombre de ceux qui croyaient en lui. Et il se dit à lui-même :

— Je ne veux plus parler de Dieu. Celui qui prodigue la sagesse se dépouille soi-même.

Au bout de quelques heures, ses disciples s'approchèrent et se prosternèrent sur le sol et lui dirent :

— Maître, parle-nous de Dieu, car tu possèdes la parfaite connaissance de Dieu et nul homme que toi ne la possède.

Il leur répondit:

— Je vous parlerai de toutes les choses qui sont dans le ciel et sur la terre, mais de Dieu je ne veux plus vous parler. Ni maintenant, ni à aucun autre moment ne vous parlerai-je de Dieu.

Ils furent courroucés contre lui et lui dirent :

— Tu nous as menés dans le désert pour que nous puissions t'entendre. Vas-tu nous renvoyer affamés, et aussi la grande multitude que tu as fait te suivre?

Il leur répondit :

— Je ne vous parlerai pas de Dieu.

La multitude murmura contre lui et lui dit :

— Tu nous as menés dans le désert, et tu ne nous as donné aucune nourriture. Parle-nous de Dieu et cela nous suffira.

Mais il ne leur répliqua pas un mot, car il savait que s'il leur parlait de Dieu, il dilapiderait son trésor.

Ses disciples s'éloignèrent tristement, et la multitude du peuple retourna à ses demeures et beaucoup moururent en chemin.

Quand il fut seul, il se leva, se tourna face à la lune et chemina pendant sept lunes, sans adresser la parole ni sans répondre à aucun être humain. Au déclin de la septième lune,

il parvint à ce désert qui est le désert de la Grande Rivière. Ayant trouvé une caverne qu'habita jadis un Centaure, il se tressa une natte de roseau sur laquelle il put se coucher et il se fit ermite. Chaque jour, l'Ermite louait Dieu d'avoir permis qu'il gardât un peu de Sa connaissance et de Sa merveilleuse grandeur.

Or, un soir que l'Ermite était assis au seuil de la caverne dont il avait fait sa demeure, il aperçut un homme jeune, au visage beau et méchant, qui passa, en pauvre accoutrement, et les mains vides. Chaque soir, les mains vides, le jeune homme passait, et chaque matin il revenait les mains chargées de pourpre et de perles. Car c'était un brigand qui détroussait les caravanes des marchands.

L'Ermite le regardait avec compassion, mais il ne lui adressait pas la parole, car il savait que quiconque profère une parole perd sa foi.

Un matin qu'il revenait les mains pleines de pourpre et de perles, le jeune homme s'arrêta, fronça les sourcils, et, frappant du pied le sable, il dit à l'Ermite :

— Pourquoi me regardes-tu toujours de cette façon quand je passe? Qu'est cela que je vois dans tes yeux? Car aucun homme jusqu'ici ne m'a regardé de cette manière, et cela m'importune et m'irrite.

L'Ermite lui répondit :

— Ce que tu vois dans mes yeux est la pitié. C'est la pitié qui te contemple avec les regards de mes yeux.

Le jeune homme eut un rire de mépris, et, d'une voix acerbe, il cria à l'Ermite :

— J'ai de la pourpre et des perles dans mes mains et tu n'as qu'une natte de roseau pour t'étendre. Quelle pitié aurais-tu de moi? Et sous quel prétexte éprouves-tu cette pitié?

— J'ai pitié de toi, — répondit l'Ermite, — parce que tu n'as pas la connaissance de Dieu.

— Est-ce une chose précieuse, cette connaissance de Dieu? — demanda le jeune homme en s'approchant jusqu'à l'entrée de la caverne.

— Elle est plus précieuse que toute la pourpre et que toutes les perles du monde, — répondit l'Ermite.

— Et tu la possèdes? — s'enquit le jeune homme en s'avançant plus près encore.

— Jadis, en vérité, — répondit l'Ermite, — j'ai possédé la parfaite connaissance de Dieu, mais par ma sottise je

m'en suis démuni et l'ai partagée parmi les autres. Pourtant ce qu'il m'en reste maintenant même est plus précieux que la pourpre et les perles.

Quand le jeune Brigand entendit cela, il jeta la pourpre et les perles qu'il portait dans ses mains et tirant un cimeterre aiguisé, il dit à l'Ermite :

— Donne-moi tout de suite cette connaissance de Dieu que tu possèdes, ou je vais sûrement te mettre à mort. Qui m'empêcherait d'occire quiconque a un trésor plus grand que le mien?

L'Ermite ouvrit les bras et dit :

— Ne vaut-il pas mieux pour moi d'être dépêché jusqu'aux plus lointaines demeures de Dieu pour y célébrer Ses louanges que de vivre en ce monde sans plus posséder Sa connaissance? Donne-moi la mort si c'est ton désir, mais je ne te livrerai pas ma connaissance de Dieu.

Le jeune Brigand s'agenouilla et le supplia, mais l'Ermite ne voulut pas lui parler de Dieu ni lui donner son trésor. Alors le jeune Brigand se releva et dit à l'Ermite :

— Qu'il en soit comme tu le veux. Quant à moi, je vais aller à la Cité des Sept Péchés, qui n'est qu'à trois journées d'ici, et pour ma pourpre ils me donneront du plaisir et pour mes perles ils me vendront de la joie.

Il ramassa la pourpre et les perles et s'éloigna rapidement.

L'Ermite l'appela et se mit à le suivre et à le supplier. Pendant trois jours, il suivit, sur la route, le jeune Brigand et l'adjura de revenir et de ne pas entrer dans la Cité des Sept Péchés.

De temps en temps, le jeune Brigand se retournait vers l'Ermite, et il l'appelait et lui disait :

— Veux-tu me donner cette connaissance de Dieu qui est plus précieuse que la pourpre et les perles? Si tu consens à me la donner, je n'entrerai pas dans la Cité.

Toujours l'Ermite répondait :

— Tout ce que j'ai, je te le donnerai, à part cette seule chose. Car, cette seule chose, il n'est pas légitime que je te la donne.

Au crépuscule du troisième jour, ils arrivèrent auprès des grandes portes éclatantes de la Cité des Sept Péchés. De la Cité parvenait la rumeur d'une profusion de rires.

Le jeune Brigand y répondit par ses rires et il leva le bras pour saisir le heurtoir de la porte. Comme il faisait ce geste,

l'Ermite courut vers lui et le saisit par les pans de son manteau, et il lui dit :

— Etends tes mains, pose tes bras autour de mon cou, place ton oreille contre mes lèvres et je vais te donner ce qui me reste de la connaissance de Dieu.

Le jeune Brigand s'arrêta.

Et quand il lui eut imparti sa connaissance de Dieu, l'Ermite se laissa choir sur le sol et pleura; de grandes ténèbres lui cachèrent la Cité et le jeune Brigand, de sorte qu'il ne les vit plus.

Tandis qu'il gisait là, pleurant, il sentit auprès de lui la présence de Quelqu'un. Et Celui qui était là debout avait des pieds d'airain et sa chevelure était comme de la fine laine.

Il releva l'Ermite et lui dit :

— Jusqu'à ce moment, tu avais la parfaite connaissance de Dieu, à présent tu pósséderas le parfait amour de Dieu. Pourquoi donc pleures-tu?

Et il lui donna un baiser.

§

C'est assurément là l'un des plus beaux contes de Wilde. Il convenait lui-même que c'était l'un de ses plus « élaborés », terme qu'il préférait à « travaillé », quand il parlait français. Malgré des hésitations voulues, une affectation de chercher ses mots, pour leur ajouter plus de poids, il possédait admirablement notre langue, dans laquelle son vocabulaire était étonnamment étendu. Il employait volontiers les mots anglais d'origine française, ceux qui avaient gardé, avec leur orthographe ancienne, leur sens primitif, sens souvent perdu ou modifié en français, — le sens étymologique qui trompe si souvent le traducteur inexpert. Et puis il y avait sa voix, et ses silences, et son rire indescriptible, qui procédait parfois du gloussement; et les expressions de son visage, et le regard questionneur, souvent gênant, qui poussait à se demander jusqu'à quel point le conteur ne se moquait pas du monde.

Oui, certes, il les a répétés maintes fois, ses contes, les variant suivant les circonstances, et surtout selon la

personnalité de l'auditeur. « Ceux qui l'ont entendu parler trouvent décevant de le lire », dit André Gide, et c'est infiniment vrai. C'est peut-être pourquoi il ne se pressait pas de donner à ses contes la forme définitive de l'écriture, et pourquoi aussi il répétait plus volontiers ceux d'entre eux qu'il n'avait pas imprimés.

— Les traducteurs, — lui dis-je un jour, — peuvent se comparer aux graveurs dont l'art ne saurait rendre les couleurs du tableau qu'ils reproduisent.

— Ne sont-ils pas plutôt comparables aux acteurs? — répliqua Wilde. — Je vais vous dire une histoire là-dessus :

Il y avait une fois une grande actrice. Elle avait connu des triomphes inouïs, et ses admirateurs étaient une multitude.

Pendant longtemps, l'ivresse de cette gloire et de cette adoration lui déroba la vue des autres choses, de sorte qu'elle n'en désira aucune.

Un jour, cependant, elle rencontra un homme qu'elle aima de toute son âme. Dès lors, ni son art, ni ses triomphes, ni l'encens de ses adorateurs ne comptèrent plus pour rien. Elle ne vécut plus que pour son amour. Malgré cela, l'homme qu'elle aimait était dévoré d'un étrange tourment : il devint jaloux du public dont l'actrice ne se souciait plus.

Il lui demanda de renoncer à sa carrière et d'abandonner pour toujours le théâtre. Elle y consentit volontiers, disant :

— L'amour est meilleur que l'art, meilleur que la gloire, meilleur que la vie elle-même.

Le temps passa, et l'amour de l'homme s'affaiblit peu à peu, et la femme qui avait renoncé à tout pour cet amour le comprit.

Elle frissonna, comme si elle avait senti tomber sur ses épaules la brume glacée du soir. Elle se sentit comme enveloppée dans le linceul gris du désespoir.

Mais elle était vaillante et forte, et elle affronta sans fléchir sa stupeur. Elle sut que l'heure était fatale et que de son courage dépendait le sort de son existence. Sa cruelle clairvoyance lui déchirait le cœur.

Elle avait sacrifié sa carrière à son amour, et l'amour maintenant la désertait. Si elle ne parvenait pas à raviver la

lueur qui s'éteignait, elle n'avait plus que sa douleur au milieu des ruines de sa vie.

Or, cette femme qui avait été une grande actrice comprit que son art ne pouvait lui être ni un secours ni une inspiration. Il était pour elle, au contraire, une entrave. Il lui manquait les idées et les mots des auteurs, les indications du metteur en scène. Maintenant qu'il lui fallait penser et agir pour elle-même, elle demeurait impuissante, comme une enfant.

Le temps passait, et la nécessité d'agir devenait plus urgente. Un jour, où le désespoir alourdissait son cœur, un homme vint la voir. Il avait dirigé autrefois le théâtre où elle avait connu ses triomphes et il lui offrit de jouer d'emblée, dans un drame nouveau, un rôle qui lui vaudrait un grand succès. Mais comment feindrait-elle des sentiments d'emprunt quand la douleur la torturait? Elle refusa.

Pourtant l'homme s'obstina; de guerre lasse, elle consentit à lire le drame, et elle s'aperçut que la tragédie de la pièce était la tragédie même de sa vie.

Quelques heures plus tard, elle joua le rôle devant un public immense.

Sa ferveur atteignit au génie. Jamais encore elle n'avait joué avec autant d'âme que ce soir-là, et les applaudissements des spectateurs furent comme un tonnerre incesssant.

Quand tout fut fini, elle regagna sa maison, accablée de fatigue et de tristesse, étourdie encore des acclamations de la foule. Mais son cœur était faible et vide.

En entrant chez elle, les bras pleins de fleurs, elle aperçut la table du souper avec ses deux couverts; et elle se souvint que l'instant était venu qui décidait de son destin.

L'homme qu'elle avait aimé entra soudain, et, empressé, s'enquit :

— Suis-je à l'heure?

Elle leva les yeux vers la pendule et répondit :

— Oui, mais trop tard, cependant.

Une autre fois, au moment des liqueurs, dans un restaurant des Champs-Elysées, en plein air par une chaude soirée, il conta aux convives l'histoire de Naboth et de Jézabel, qu'il prononçait curieusement, le *J* devenant une sorte de diphtongue *Yi* : Yizabel.

De la terrasse de marbre, la reine contemplait le riant paysage autour de son palais.

Les deux tresses rousses de sa chevelure encadraient la pâleur de son visage. Une robe tissée d'or enveloppait son corps souple. Comme des serpents verts, des joyaux d'émeraude scintillaient aux lueurs du couchant. Des gemmes encerclaient les doigts de ses longues mains blanches, et, dans sa beauté resplendissante, elle semblait une idole somptueuse.

Elle poussa un profond soupir et le roi Achab lui demanda :

— O Reine de Beauté, pourquoi soupires-tu? Est-il quelque chose sur la terre et sous les cieux que tu n'aies pas et que ton cœur désire? Ne possèdes-tu pas tout ce que l'or peut acheter de ce que l'homme fait du labeur de ses mains? S'il est quelque chose encore que ton âme souhaite, ne suis-je pas là pour te le donner, moi, roi de Syrie, qui suis ton esclave?

D'une voix lente et languide, la reine parla, comme lasse d'une intolérable fatigue et mortellement triste de la satiété des désirs accomplis :

— O Roi, il est vrai que j'ai tout ce que peut donner la terre; l'or, les gemmes, les tuniques d'argent, les manteaux de pourpre, les palais de marbre pleins de danseuses et d'esclaves. Oui, j'ai tout cela. J'ai aussi les jardins de palmes, les parterres de roses, les bosquets d'orangers au parfum qui enivre à l'heure lourde de midi. Oui, les chameaux au pas cadencé traversent le désert chargés de parfums et de trésors pour mes délices. Ma beauté me donne la toute-puissance et tous les hommes sont mes esclaves, et toi-même, ô Roi, tu te prosternes devant moi dans la poussière, bien que tu sois Achab, monarque de Syrie. Mais à la porte de mon palais s'étend une vigne au feuillage vert, où les colombes se nichent, et elle appartient à un autre. Voilà pourquoi je soupire.

— Ne soupire plus, ô Jézabel, — répondit Achab, — car certainement la vigne au feuillage vert où nichent les colombes sera tienne. C'est la vigne de Naboth, qui est mon porte-étendard, et l'ami le plus cher à mon cœur, car, par deux fois, il a sauvé ma vie.

Et il envoya quérir Naboth le Syrien.

Naboth était un jeune homme de vingt ans, beau de visage et de belle prestance.

Le roi lui dit :

— La reine désire posséder ta vigne. Je la couvrirai donc

de pièces d'or et de pierres précieuses que tu emporteras au pays de ta naissance. Et quoi que ce soit d'autre que tu exiges en richesses ou en honneurs, tu l'auras, car la reine désire posséder ta vigne.

— O Roi, — répondit Naboth, — ma vigne fut la vigne de mes pères, et c'est tout ce que j'héritai d'eux; je ne saurais m'en séparer, même pour tous les trésors du monde.

Alors, la reine Jézabel parla, d'une voix caressante et douce comme la brise d'été dans l'air du soir.

— O Roi, — dit-elle, — sa vigne est à lui et ne doit pas lui être enlevée, souffre qu'il aille en paix.

Le roi s'en alla et Naboth le suivit.

Mais plus tard, le même jour, Jézabel fit appeler Naboth qui parut devant elle. Elle lui dit :

— Viens t'asseoir auprès de moi sur ce trône d'or et d'ivoire.

— O Reine, — répondit Naboth, — ce trône d'or et d'ivoire est celui d'Achab, monarque de Syrie, et seul le roi peut s'y asseoir à côté de toi.

— Je suis Jézabel, la Reine, et je t'ordonne de t'y asseoir.

Et il s'assit auprès d'elle sur le trône d'ivoire et d'or.

Alors la Reine dit à Naboth :

— Vide cette coupe taillée dans une seule améthyste.

— C'est la coupe d'Achab, roi de Syrie, — répondit Naboth, — et nul que le Roi n'y peut boire.

— Je suis Jézabel, la Reine, et je te commande de boire dans cette coupe.

Et Naboth vida la coupe taillée dans une seule améthyste.

— Je suis très belle, — reprit la Reine. — Nulle femme n'est aussi belle que moi. Prends mes lèvres.

— Tu es l'épouse d'Achab, souverain de Syrie, — répliqua Naboth. — Nul que le Roi ne peut prendre tes lèvres.

— Je suis Jézabel, la Reine, et tu auras mes lèvres.

Elle noua ses bras autour du cou du jeune homme, de sorte qu'il ne put s'en aller. Puis, elle appela à haute voix :

— Achab! Achab!

Le roi entendit et accourut pour voir les lèvres de Naboth sur celles de la Reine. Affolé de rage, il transperça de sa lance le corps de Naboth le Syrien, de qui le sang rougit les dalles de marbre et qui mourut.

Quand le roi vit, gisant ensanglanté, son ami le plus cher qu'il avait tué de sa main, sa fureur l'abandonna et son cœur déborda de remords et l'angoisse étreignit son âme.

— O Naboth, ami le plus cher à mon cœur, qui deux fois m'as sauvé la vie, t'ai-je donc donné la mort de mes propres mains, et le sang qui les tache est-il donc le sang de ton jeune cœur? Que ne puis-je faire que ce soit le mien, et que je sois gisant ensanglanté à ta place sur ces dalles!

Ses lamentations emplissaient les salles du palais et son affliction lui torturait l'âme.

Mais la reine Jézabel sourit d'un sourire étrange et tendre. D'une voix caressante et douce comme la brise d'été dans l'air du soir, elle dit à Achab :

— O Roi, tes lamentations sont vaines et tes larmes superflues. Bien plutôt devrais-tu te réjouir, car la vigne au feuillage vert où nichent les colombes est à moi maintenant.

Dans le recueil dont elle a fait imprimer quelques exemplaires, Miss Aimée Lowther a relaté encore l'anecdote de « Simon de Cyrène », qui, par sa brièveté et sa large signification, peut compter certainement parmi les plus beaux « poèmes en prose » d'Oscar Wilde. Elle se place dans ce qui aurait pu être le cycle des histoires inspirées par la vie de Jésus-Christ.

La tête basse et le dos patient, le vieillard demeurait sur son escabeau, les oreilles assourdies des futiles récriminations de son épouse.

Sans répit, l'acariâtre vieille grommelait les mêmes reproches :

— Stupide barbon, pourquoi as-tu perdu ton temps à flâner en chemin? Ton père, et le père de ton père, et tous avant eux, ont été gardiens à la porte du Temple. Si tu avais été plus prompt quand on t'a envoyé chercher, tu aurais été, certainement, nommé toi aussi gardien à la porte du Temple. Mais à présent on a choisi un homme plus diligent que toi. Oh! vieillard imbécile, pourquoi t'es-tu attardé? Quel besoin avais-tu, vraiment, de porter la croix d'un jeune charpentier, séditieux et criminel?

— C'est vrai, — admit le vieillard, — j'ai croisé en chemin le jeune homme qu'on allait crucifier, et le centurion m'a requis de porter sa croix. Et quand je l'eus portée jusqu'au sommet de la colline, je me suis attardé, c'est vrai, à cause des paroles que proférait le jeune homme. Il était accablé de douleur, mais il ne s'apitoyait pas sur lui-même, et ses paroles étranges me firent oublier tout le reste.

— Oui, vraiment, tu as oublié tout le reste, jusqu'au peu de bon sens que tu eus jamais, et tu arrivas trop tard pour être nommé gardien à la porte du Temple! N'as-tu pas honte de penser que ton père et le père de ton père, et tous ceux qui les précédèrent ont été gardiens à la porte de la Maison du Seigneur, et que leurs noms y sont gravés en lettres d'or et perpétués aux siècles des siècles dans la mémoire des hommes? Mais toi, vieux benêt radoteur, seul de ta lignée, tu passeras dans l'oubli, car qui donc jamais, quand tu seras mort, entendra parler de Simon de Cyrène?

§

Tout ce qu'a dit ou écrit Wilde en raconte long sur lui-même, et, à évoquer ces souvenirs, on ne peut se défendre de croire que son existence était « marquée »; il semble qu'il ait eu la conviction intime qu'il était aux mains de la fatalité. La vie du Christ l'obsédait, l'Evangile le tourmentait, et l'ironie qu'ils lui inspirèrent révèle l'inquiétude de son âme.

Comme le Christ, il pressentit son destin, et il voulut que « les choses s'accomplissent ». La preuve en est dans cette conversation que Gide rapporte (*In Memorian,* p. 30 et seq.) et surtout dans cet étrange épisode que relate Frank Harris au chapitre XVI de sa biographie d'Oscar Wilde. Quelle aberration poussa Wilde à refuser aussi obstinément cette offre de fuir à coup sûr le sort qui l'attendait?

HENRY-D. DAVRAY.

MORÉVA

CONTE SYMPHONIQUE

—

Le charme inattendu d'un bijou rose et noir !
BAUDELAIRE.

Aimée des Dieux, Moréva était morte vers sa vingtième année. Seul, maintenant, Hypnos voyageait pour oublier le malheur qui l'avait frappé et jusqu'au nom de telles villes intellectuelles traversées. Il avait le courage de se dire adieu, de quitter toutes ses personnalités pour l'effort de s'en créer de nouvelles. L'art lui rappelait cruellement les femmes inventées par le génie ; elles lui semblaient, avec Moréva, de chères mortes dans un caveau de famille. Il aimait la foule, serpent multicolore qui l'enchaînait à ses anneaux anonymes et lui rappelait Ève, et le tatouage des roues d'auto sur le pavé de bois goudronné des capitales.



Dans l'ambiance du malheur où l'on doit s'accoutumer à vivre, notre esprit somnambule s'éveille à la lucidité ; il a l'acuité maladive, il se plaît dans la compagnie de fantômes qui s'évanouiraient, la santé recouvrée.

Pendant les premiers mois de solitude qui suivirent la mort de sa bien-aimée, Hypnos obsédé, hanté de savoir où l'âme était partie, cherchait aussi ce mystère dans les livres. Il passait de longues heures à compulser les volumes qui traitent des mystères de l'au-delà ; l'occultisme l'attirait, mais son imagination, rendue plus lucide par le malheur qui l'accablait, dépassait ces froides hypothèses qui ne faisaient qu'exciter sa soif de connaître.

Les méditations des poètes sur l'au-delà sont rares. Ce

seraient les seules précieuses relations de voyage ; elles nous donneraient un bréviaire de consolation. Chacun devrait écrire une partie de la symphonie de la mort. L'effrayante confession de Pascal sur la mort et son mystère seule nous reste. Le sujet de l'au-delà fait trébucher les poètes qui se livrent à de sinistres farces pour cacher leur matérialisme. C'est du Poète que doit naître la vive lumière qui éclairera ces arcanes



Hypnos eut plusieurs semaines de sérénité après la lecture de la *Magie noire* de Stanislas de Guaita, mais le masochisme de cette hypothèse l'écœurait. Edgar Poe recouvrit longtemps d'un baume de poésie sa vive douleur avec *le Colloque de Monos et Una*, *Eiros et Charmion*, etc., puis l'âme insatisfaite retournait au Paraclet de la prière et de l'inspiration. Hypnos fréquenta les cathédrales, écrivit un album de poésies. Il pensait pouvoir tuer le souvenir, le bourreau le guettait, remords au cœur de l'assassin.

Alors le souvenir et l'oubli devinrent les témoins insaisissables de ses plus secrètes pensées.



Voué à cette évasion perpétuelle, Hypnos était hanté par des images de luxure et de mort. Les grands voluptueux sont les savants de la mort. Il subissait l'ancien prestige de l'oreille plus durable que celui des yeux dont la faculté est si précaire ; il accordait la prépondérance à la musique sur la sèche énumération visuelle. Dans le temple d'Euterpe, il donnait rendez-vous à l'esprit. Il se rappelait les onomatopées des houles : Moréva ! Moréva ! mesure de la respiration cosmique des mufles qui mugissent vers les pâturages des quatre points cardinaux. Toute pensée dort anonyme sur l'horizon vierge, enserrée dans le vol refermé de deux ailes de plomb. Il n'est que la musique d'un nom à maintes reprises proféré, lancé loin dans le temps, qui fasse

s'éveiller, vibratil, ardent, le papillon des plis de la tapisserie de haute lisse abaissée sur le Ciel. Ainsi, Moréva, statue parfaite de la Muse, t'éveilleras-tu du domaine poétique du regret et de l'absence ? Hypnos souhaitait la délirante hallucination des visionnaires.



Dans ta joie qui voudrait renaître, Hypnos, l'orgue gémit toujours sa marche funèbre. Les banlieues sont le rendez-vous des enterrements, les larmes font pousser les immortelles et les regrets éphémères, ces ex-voto de celluloïd, les âmes libérées bavardent aux hauts parleurs du souvenir.

Arrête-toi, Hypnos devant les perruches vertes qui dansent chez la marchande de fleurs au son de l'accordéon d'un bar, tu ranimeras ton cœur sentimental. Mais tu as les mains coupées, tu ne peux étreindre le bonheur et ton rire, ah ! ton rire ! Une plaisanterie macabre t'a jeté entre la vie et la mort. Un peu de ton âme est parti comme un rapt de l'imagination. Ris, c'est encore la meilleure attitude ! Les sauvages dansent en priant et en baisant leurs amulettes. Ils n'ont pas de bibliothèques et leurs Dieux sont en bois. Ils s'oignent le corps d'huile de coco et ne lisent pas le journal. Ils font l'amour sous le soleil, ils ont une âme et souffrent et jouissent. Fauves, serpents, soleils, rixes, guerres, danses sacrées, maladies, multiforme mort qu'ils chassent à coups de flèches empoisonnées. Ah ! ton rire se mêle à leurs flèches vénéneuses et veut tuer Dieu ! La victime de l'holocauste, blanche, verte, s'étonne. On enterre ta bien-aimée, ô blasphémateur gai !



Assis sur une roche plate, Hypnos relisait *la Magie noire*. Des flammes dansaient aux cratères des précipices où sombrait sa raison. L'inexprimable douceur d'une voix supraterrestre l'attirait, le subjuguait. Prestige éternel de

l'oreille, souvenir des harpes de l'Eden, voix de bronze de la grâce qui monte d'un fleuve de cristal où se baignent les anges. Un fossoyeur ivre chantait en mauvais latin une chanson obscène qu'il accompagnait de gestes cyniques. Une fête foraine tenait ses assises dans le défilé des roches stratifiées, étincelantes sous la lueur d'un milliard de vers luisants. Parfois, dans des lacs intérieurs, des jonchées d'Ophélies hantaient les grottes moussues et des nefs fantômes draguaient les âmes perdues. Quel enchanteur jouait d'une si prenante musique que les défilés des monts ouvraient les volets tournants de l'orgue grandiose? Il écoutait, les notes lui jetaient de futurs jours à vivre et paralysaient sa main qui appuyait parfois le revolver sur sa tempe droite. Au royaume du répit, trouverai-je un baume? s'écriait-il. Ah! changer le décor sombre et affolant des fleurs, des oiseaux, des êtres! Se quitter sans cesse pour vivre d'autres vies, oublier le néant, se présenter devant la mort riche de vies vécues pour la vaincre et se survivre. Derrière l'orphéon des montagnes rouges où la solitude joue ses rêveries d'Ossian, une ville étrange existait peut-être, consolante? Hypnos écoutait de nouveau l'invitation au voyage. Des volcans prodiguaient leurs masses ignées sur le marbre violet de la nuit, taches de vins bleus sur les tables d'un estaminet de faubourg. Des monuments carrés élevaient leurs toits vaporeux sur des colonnes amincies entre lesquelles se jouaient des arabesques polychromes. Des bras immenses, surchargés de bracelets et de diamants, enserraient la ville pour l'amour et la volupté.



Sa vie passée, Hypnos l'évoquait avec les derniers motifs de la Mort d'Aase, glas d'insomnies, fracas de sarcophages. Toute la littérature mièvre des jours passés sous le ciel mou de la joie usurpée ne lui était d'aucune consolation sous le ciel de poix de la douleur. Les fards gros-

siers rendaient son visage squameux. Quel chloral de puissante vertu clorait les yeux largement ouverts du guetteur? Hypnos assistait aux funérailles du « sentiment le plus doux, le plus poétique : la mort de sa bien-aimée ! »

Il rythmait son pas lassé sur le sol de bronze en sifflant le *De Profundis*. Voyage cérébral dans une région d'étangs aux flamants tristes; des brouillards traînaient leurs fantômes à travers la solitude des roches granitiques piquées de pins de métal. Des roseaux lui tendaient la consolation de cette image pascalienne : l'homme est un roseau pensant. Mais la pensée nous tue. Il était prisonnier des quatre points cardinaux, il avançait, tête rasée, col nu, entre quatre hommes baïonnette au canon. Comète désorbitée, il avait dévié de sa route. Le choc d'un char heurta la borne kilométrique et l'essieu se brisa. Bellérophon n'a pas tué la chimère, c'est faux ! Elle est bien toujours là, enserrant de ses ongles effilés cette éponge : les tubercules quadri jumeaux. Ton crâne, Hypnos, est une mandore, la folie aux doigts crochus pince les cordes!



Une nuit, sur le quai d'un port austral. Hypnos débarquait du « The Honeymoon ». A la clarté cruelle des lampes électriques, parmi la foule cosmopolite qui grouillait et se bousculait dans un vacarme de foire, Hypnos vit une femme dont la ressemblance avec la morte le frappa. Il courut à elle, la foule l'emportait, la roulait dans ses tourbillons; il allait la perdre pour toujours quand, enfin, il put l'approcher : « C'est toi, Moréva? » Interloquée, la femme répondit : « Oui! » Il l'embrassa furieusement. Dans l'auto qui les emportait à l'Hôtel des Rêves, avenue des Asphodèles, Hypnos s'exaltait : « Tu n'étais pas morte, simplement partie, je te retrouve, mon amour, ma bien-aimée Moréva! » Elle le fixait d'un étrange regard, mais ne répondait pas.

Pendant le dîner de gala, Hypnos raconta sa vie, ouvrit

l'album de ses rêves. Il parlait devant la Statue du Silence.

Ce fut une nuit de l'enfer où le désir du ciel fait hurler le damné.

Au matin, quand Hypnos s'éveilla, il enlaça un corps déjà froid. Rêve, rêve, rêve! La dormeuse était morte!

Hypnos sans bruit s'habilla, régla son hôtel et prit le premier paquebot en partance pour l'Europe.



Dans le ciel gris, couleur de ton rempart, ô ville historique, Hypnos revoyait en songe se dresser les platanes centenaires, vieillards dorés des après-midi d'automne sur le mail solitaire de la sous-préfecture où venaient, à leur ombre, sur des bancs moussus, s'asseoir les valétudinaires, les vierges et les dames respectables. Il connut dès lors l'angoissant divorce du rêve et des fatalités de son existence déjà touchée par le malheur. Agile, aérienne flottait sa pensée, montgolfière qui s'arrêtait aux dômes arrondis des arbres comme un trop lourd cerf-volant. Dans la nacelle souvent dormait une muse grossièrement taillée au couteau dans quelque bois dur par un artiste naïf, qui se plaisait aux jeux innocents d'ébaucher, en secret, le rêve de tous.

Au cinéma du cœur, la vision changea : dans un square de province, un soir d'été de l'adolescence, la musique militaire joue une polka pour piston. Le soliste égrène les trilles d'un rossignol de cuivre : les notes sont des boules de mercure qui épousent les creux de l'ennui. Une jeune fille s'accoude au parapet du fleuve, un cœur sentimental s'attendrit, le rossignol répond dans le magnolia du jardin public. La lune s'est cassée en deux : elle est au ciel et dans l'eau du bassin. La jeune fille lit son destin à l'alphabet lunaire Hypnos et Moréva assistaient à la naissance de leur amour et au pressentiment de sa fin précoce.

★

A-t-elle existé ? Mythe de toutes les personnalités féminines, ô toi qui fus ma compagne, as-tu vraiment existé ? Ta longue main pâle, vraiment caressa-t-elle comme une fleur surnaturelle la plume noire de ma toque de velours ? J'ai chassé la luxure briseuse d'images, j'ai tué mes personnalités qui n'étaient que les sept vieillards multipliés dont parle Baudelaire et j'écoute dans la chambre bleue ou trônent sur le mur les portraits du sage Hamlet et de la folle Ophélie, j'écoute le piano du troisième étage rejouer, à cinq ans de distance, la ballade de Schubert : *La jeune fille et la mort !* Je nage avec force dans l'eau de ma mémoire qui garde ta ressemblance immortelle, j'écarte les nénuphars, bruit mat de portes refermées ou de feuillets qu'une main retourne. Dans le salon bourgeois, deux êtres vivaient sans angoisse et l'avenir était pour eux une plage bien abritée. De l'étage musical ou brillait une lumière de joie leur parvenait une symphonie mélancolique ou la folie de la passion était couverte par des accords profonds.

La note dominante de la mort en brisait le thème de ses sanglots et de ses véhémences. Moréva, surprise comme une enfant qui joue insouciante et espiègle, avait levé ses yeux verts et s'était blottie, craintive, dans les bras de son époux. Soudain une superbe voix de contralto s'épanouit, chaude et prenante, dans la nuit :

Ma chère enfant, ne tremble pas.
Ma voix est celle d'une amie.
Tu dormiras entre mes bras
D'un sommeil plus doux que la Vie !

Les accents passionnés montaient, distincts comme autrefois, poignant Hypnos qui écoutait et souffrait. A-t-elle existé ? Il revoyait Moréva, la fée aux yeux verdâtres, il réentendait sa voix, goutte de cire chaude sur du bronze. A-t-elle existé ? Hypnos regardait : elle passait en robe empire de soie verte, sous le dôme vert d'une promenade,

dans quelque quartier suburbain ; le ton joyeux des maisons eût étonné un peintre moderne qui les eût peintes en vert jade ; à chaque fenêtre un perroquet bavard annonçait la visiteuse ; le soleil criblait de ses pluies d'or le feuillage, dégradait des tons verts sur le visage de la passante qui se retournait et souriait avec mystère.



La réalité m'étonne plus que le rêve. Dans le sommeil j'accepte tout. Penser à toi en dormant, c'est vivre ensemble. La voyante prédit l'avenir en dormant. Elle rêve tout éveillée. Les hommes font du bruit pour détruire le rêve. Maudits soient-ils, ceux qui remplacent la musique par le chiffre illusoire ! La fantaisie s'est enfuie de la terre sous les espèces d'une femme, ses amples vêtements furent des ailes. Les hommes exploitent même le Silence. Paix au Silence ! Poètes, malheur à vous qui monnayez la gratuité du rêve. Sur cette piste idéale passe la troïka, sur cette piste de neige, où la vierge froide regarde la terre avec mystère.

Les yeux des loups flambent dans la nuit, ils suivent, affamés, les tramways dans l'étendue glacée et la nuit de Sologne ou de Russie. Les femmes sur des trottoirs de nougat attendent les rendez-vous rétrospectifs avec des antiquaires de Nijni-Novgorod. L'une a nom Ludmila, l'autre Annonciade ou Maroussia ; la plus grande, brune aux yeux verts qui attend à la porte de l'hôtel Renaissance sur la rive gauche, pourquoi a-t-elle coupé ses repentirs, ses volutes de soie pour cette coiffure à la Ninon qui lui donne un air garçon ? Comment l'appelle-t-on, la grande aux yeux verts coiffée à la Ninon ? Je vous en prie, ne cherchez pas plus longtemps, demandez son nom au rêve, à Monsieur le Rêve !



Sur ce port de l'Atlantique peuplé de navires à l'ancre, sombres stocks de voyages, d'aventures et de commerce,

Hypnos marchait le long du quai où s'étirent les nerfs d'acier des paquebots à l'ancre. Des voiliers, arbres de la mer, agitaient avant de partir leurs fruits de marchandises à l'odeur violente. Les pavillons se saluaient dans toutes les langues. Le baiser amer de la brise marine le souffletait. l'eau clapotait au vent du soir, tordant les myriades de colonnades que les lumières projetaient sur le vivant miroir. Au large, sous l'œil débonnaire d'un phare, des récifs se découvraient, bourrelés de remords. L'énorme et inquiétante beauté de l'élément faisait monter à sa mémoire l'invocation de Lautréamont, que soulignaient, venus des bouges purifiés d'une rouge étoile et d'iode corrosive, des sons d'accordéon et des râles de jazz : « Je te salue, vieil Océan » ! La mer libérait ses flots aux sanglots emprisonnés. Au creux de la rade, comme en un ventre maternel, des petits cygnes, arborant pavillon et fanal, attendaient à l'aurore la marée montante pour s'évader loin de la terre, exode de pureté.

*

La mer est la vitrine mouvante du magasin d'accessoires où l'antiquaire des abîmes dédie ses trésors au poète pur : corps féminin créé pour les Dieux, comme la terre qui porte les hommes et les villes, tu es surchargé de transatlantiques, de dundees, sveltes dandys qui se dandinent, chalutiers, remorqueurs, avisos, cargos. Les paquebots sont des grenades de vie gonflées de musique et de passion. L'eau morte sous l'embrasement de la lune dessine d'innombrables profils, ceux des noyés dont la mer a le repentir. O lune ! glacial séjour des âmes sans gloire, froide actrice au théâtre de la nuit, tu dégrafes ton manteau d'encre de Chine pour laisser apparaître un sein d'opale, un sein blond et gonflé où quelque roi de Chimérie, sur l'étroite terre, se gorge de lait et de rêves. Mais les rêves d'Hypnos sont dédiés à Neptune, pasteur de chevaux marins !

★

Hypnos était au paroxysme de l'exaltation. Devant la mer qui mettait sa robe de gala, il accueillait les sœurs visitandines de l'inspiration. Les passagers des transats de luxe qui suivaient, au large, la route d'Amérique, durent entendre ses incantations et ses appels passionnés bondissant sur le microphone marin et leurs yeux, étonnés de ce concert matinal, se lever vers le haut parleur du bord :

« Latent, en passe de devenir, je suis l'architecte de mes « propres féeries. J'ai bâti d'étranges palais de fumée et des « tombeaux plus nombreux que les récifs qui reluisent à « l'aube sous les mufles salés des lions marins. J'y renferme « mes victimes, moi le collaborateur anonyme de la mort.

« O Moréva, don vivant de l'Inspiration, temple d'Angkor « de mon érotologie, nouvelle amazone peinte des couleurs « de l'aventure, sur le trottoir-roulant de la vie active, reviens, « reviens parmi tes sœurs. Ta robe aux longues lignes sim- « ples allonge ton corps aux muscles souples d'une terre à « l'autre. Tu as dansé au son des banjos dans les pampas « les danses poivrées comme les liqueurs fortes des trap- « peurs ; tu as dansé dans les soirs riches d'étoiles sur les « plages astrales aux sons d'accordéons gonflés de nostal- « gies ; ton corps panféminin est une géographie où le désir « humain a marqué de sa morsure les escales, les capitales. « L'or a flambé ta marche subtile et ton âme rappelle avec « effroi aux hommes indignes les feux des huttes primitives « aveuglant les fauves. A ceux-là qui ont tué le sentiment pur « pour l'instinct tu refuses ton chef-d'œuvre de vénusté, ton « agilité, tes métamorphoses. Tu avances vers moi le sable « mouvant de la tentation, curiosité charnelle et intellectuelle, « la vie et ses gras pâturages, ses bitumes brûlants et ses « routes salées, son abondance et sa stérilité, ses ports où « souffle le vent épique dans les harpes des cordages, ses vil- « lages endormis dans le coton des préjugés et sous la vitrine « verte des chlorophylles, ses villes, abcès rouges et violâtres

« que perce le scalpel de Dieu pour les préserver de ta gangrène, Satan ! Tu m'apportes la purification océane, « l'oxygène des forêts, la paix de l'azur où s'élèvent les « orphéons des prières. Vois, le ciel noir devient un écran de « saphir pour l'espoir infini... L'aube, l'aube naît, boulevard « fluide du rendez-vous purifié de ta renaissance. Souviens-« toi ! quelque ordre de Dieu s'est déchargé sur moi dans le « tonnerre de l'événement. La raison abandonnée, amie « peureuse, perdue et tremblante dans l'ombre, seule la folie « ou l'intuition me guidait vers toi. Souviens toi, quand l'ar-« cher fuyard vint s'écraser au poitrail de la chimère, le ré-« veil t'avait reprise à mes embrassements, j'étais de nouveau « seul et pleurant ! Nous ne sommes plus sur le même plan, « nous ne nous comprenons plus, nos deux âmes séparent « leur vol. Plus haut, leur double élan se rapproche au bord « de la lumière pleine d'éclats et sans glas où me guide « l'hallucination. Ma solitude sentimentale étend maintenant « sa vérandah de cristal et personne au monde ne franchit « cette route transparente, pas même une âme audacieuse « qui viendrait se brûler au lustre, ah ! si, pardon, toi, « Moréva, toi, passante victorieuse des périls apparents, toi « vivante et morte qui sais que je tisse un thrêne à ta « mémoire, pont transbordeur verbal, tu viens t'agenouiller « sur le tapis clair où neigent des roses et ne peux plus t'ar-« racher au regard despotique. Salut, visiteuse, salut, reve-« nante, salut ! Je sais maintenant saluer le nouvel amour « libéré des angoisses de la luxure et de la maladie, je sais « ajouter le Rêve à la Vie.

« Ainsi, le rêve est rêvé !

« Ainsi, je comble de mots une vacance de musique qui « éveille, au fond des geôles interplanétaires, le Spectre « multiforme de l'Absence ! »

ANDRÉ MORA.

FABLES

—

L'HOMME ET LA MAISON

Une maison est un objet digne d'être aimé : on y entre. Des niches s'ouvrent contenant des vases bruns en terre cuite et des verres de Barcelone. Une table en olivier de Majorque orne la salle où dorment les beaux livres sur leurs rayons de faïence bleue. Par la fenêtre on voit un muletier qui va, chaussé d'espadrilles, dans la poussière, le long des platanes inutiles.

Le premier désir qui naît, le matin, dans une maison que l'on aime, c'est d'en sortir.

—

LA POULE ET LE ROSSIGNOL

Une grasse Faverolles qui s'ennuyait au poulailler alla visiter les Grands Magasins des Oiseaux. Elle y vit force poules. Des Orpington fauves caquetaient avec des Leghorn dorés. On vendait des camails neufs ou d'occasion à des prix très avantageux. Il y avait surtout un choix de « plumes de paon imitation » présenté par de gracieuses perruches qui faisait fureur. Notre Faverolles dépensa en affiquets et en fanfreluches tout ce qu'elle avait. Quand elle revint au poulailler, superbement empanachée, les coqs rirent de la voir aussi bizarrement accoutrée et les poules se moquèrent d'elle.

Un rossignol chantait et c'était une grande joie dans le ciel. La Faverolles lui dit :

« Rossignol, mon ami, un grand regret me prend d'être une poule si sotte, si triste! »

Et le rossignol répondit :

« Petite poule grassouillette et mignonne, ne fais plus à l'avenir de dépenses inutiles comme ceux qui ignorent en quoi consiste le beau (1). »

—

LA CADILHAC, L'HISPANO ET LE PAYSAN

Comme un bouledogue puissant, la Cadillac bondit sur la route nationale. Elle anéantit, en les primant, les petites voitures au ron-ron effilé. Un hurlement sourd et prolongé retentit à l'arrière. Gracieuse comme une levrette blanche, le museau long, indifférent, avec un regard en coulisse, une Hispano nous dépasse qui file à cent trente à l'heure. Et dans un champ immense de Beauce, un paysan, immobile à vous donner le vertige, suit des yeux la chasse de Monseigneur le Dauphin.

—

LE PÊCHEUR ET LES ÉCREVISSES

Dans un trou d'ombre, sous un chêne, une balance reposait. En silence, de petites écrevisses grises approchaient et, brusquement, pinçaient le bout-saigneux.

Une mère écrevisse accourut et leur dit :

« Abandonnez cet appât grossier des hommes, votre mort serait la rançon de votre gourmandise. »

Mais la plus belle, la plus agile, négligeant les conseils de sa mère, avançant et reculant soudain, s'amusait à passer entre les mailles du filet :

« Regardez-moi, leur disait-elle, je suis leste comme poisson dans l'eau et mes pinces sont fortes et je mange

(1) [illegible] : Les Vers d'Or [illegible] de l'Artisan du Livre, trad. Marc. [illegible]

des mets délicieux tandis que vous mourez de faim dans vos trous... »

A ce moment, le pêcheur tire la balance, ramasse la belle écrevisse qui s'enfonçait dans l'herbe à coups de queue et la jette dans son sac.

« Le vilain homme, sortons et toutes le pinçons », disaient les petites écrevisses à leur mère, et leurs yeux noirs et ronds comme têtes d'épingles se crevaient de larmes.

« Enfants au cœur tendre sous votre rude écorce, répondit la mère, n'essayez pas de venger au risque de votre vie votre imprudente sœur et consolez-vous en apprenant que les hommes, comme nous, choisissent eux-mêmes et librement leurs maux (1). »

LES DEUX PIGEONS

Un pigeon et sa pigeonne boulent et roucoulent dans leur boulin sous l'auvent de la grange :

« Rouquerouh! l'aimes-tu ta pigeonne jolie?

— De grand amour, Rouquerouh! »

Et pigeons de se becqueter, de se rengorger, de se bichonner comme amants savent le faire :

« Elle a soif, ta pigeonne, elle! »

Et le pigeon vole et rapporte de l'eau fraîche dans une noix :

« Dis que tu es doux comme un petit mouton, Rouquerouh!

— Je suis doux comme un petit mouton, Rouquerouh!

— Aïe! Aïe! J'ai la pire en torse et le jabot de côté!

— Là! Là! Ma pigeonne adorée, ce n'est rien, tu vois, Rouquerouh!... Pigeonne m'amie, chante, chante, je sens que je vais avoir des borborygmes. »

Et la pigeonne de chanter : Rouquerouh! Rouquerouh!

(1) Pythagore : *Les Vers d'Or.*

de sa voix la plus généreuse, afin que rien, pas même un pet (1), ne rompe le charme de l'amour.

—

LA CHOUETTE ET LE ROITELET

Un roitelet s'était niché dans le foin d'une étable. La chaleur rousse des bêtes l'engourdissait. Le jour ne pénétrait dans la grange que par les fentes du toit. Un matin, le soleil darda un de ses rayons droit dans le nid du roitelet qui s'éveilla, chanta et s'envola vers le ciel. Il fut étonné de voir les prés verts semés de violettes et de pâquerettes. Une fille chantait :

J'ai de la pervenche
Du lilas en branche
Et du muguet blanc
Aux grelots tremblants.
J'ai des giroflées
De soleil gonflées
Et tout un trésor
De jonquilles d'or.

Les sources chantaient et les oiseaux et les branches légères des trembles dans le vent. Le roitelet s'égosillait, voletait, de ci, de là, dans l'orgie claire d'avril. Par mégarde, il bouscula une chouette qui ne voyait rien, n'entendait rien et qui marmottait :

« L'œil n'est pas rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend (2).

— Las! soupira le roitelet, brisé de joie, la chouette a raison, que ne fîtes-vous de moi, Seigneur, un bel oiseau de Paradis! »

FRANÇOIS DESBROSSES.

(1) « Il s'assied dans sa banque de bois d'Irlande le podagre lombard, pour me changer ce ducat d'or que je tire de ma ringrave, — chaud d'un pet. » Aloysius Bertrand.

(2) L'*Imitation*.

LA CHUTE DE DELCASSÉ

D'APRÈS LES DOCUMENTS ALLEMANDS

—

Guillaume II, après quelques heures de séjour à Tanger, le 31 mars 1905, avait quitté cette ville, se dirigeant vers Naples. Le 1er avril, Kühlmann (le chargé d'affaires à Tanger) télégraphia « qu'à Fez on inclinait à rejeter les plans français en répondant qu'ils devaient d'abord être soumis à une conférence des représentants de l'Europe, réunis par exemple à Tanger, et qu'on sondait le vice-consul Vassel pour savoir si l'Allemagne appuierait cette réponse ». Le 3, Bülow répondit affirmativement. Le même jour, l'Italie ayant demandé à prendre part aux négociations sur le Maroc, Bülow télégraphia à Monts de répondre qu'on n'avait pas l'intention de causer avec la France, tant parce qu'elle n'y avait pas montré d'inclination depuis 12 mois que parce qu'on considérait le Maroc comme un État indépendant.

Pour défendre nos intérêts, nous trouvons suffisant de causer avec le Sultan... Ils sont ceux de tous les peuples commerçants et suffisamment importants pour qu'il soit incompatible avec notre dignité que l'on dispose sans notre assentiment et même sans notre participation des conditions d'existence du Maroc. On peut transiger sur les intérêts, mais pas sur la dignité.

Le lendemain 4, Bülow télégraphia à Guillaume II (qui était près de Naples) que Roosevelt s'était prononcé pour l'*open door* au Maroc.

La crainte de Roosevelt croît en Angleterre, ajoutait-il... Elle aura peur de se prononcer avec force contre l'Amérique...Si la proposition de conférence échouait par suite du refus de la France d'y prendre part, celle-ci se mettrait dans son tort vis-à-vis des autres Puissances contractantes. *Le bon droit est important en*

dre international quand celui qui le viole n'est pas assez puissant pour braver tout. La France n'est pas dans cette situation aujourd'hui, car elle restera vraisemblablement isolée dans la poursuite ultérieure de ses plans.

La presse allemande, d'après les directives de Hammann (Holstein s'en plaignit), nous avait jusqu'alors surtout reproché de ne pas avoir communiqué l'accord franco-anglais. Hammann écrivit à ce sujet au Chancelier le 7 :

La politique si durement blâmée de l'amour-propre blessé non seulement a été saluée avec satisfaction par tous nos cercles nationalistes, mais encore a agi très utilement en France. Le principal argument de Jaurès, Lanessan, Clemenceau, Cornely, contre Delcassé, est l'attitude froide et raide de la presse allemande et la conclusion tirée de la déclaration du Chancelier au Reichstag que l'amour-propre de l'Allemagne a été inutilement et dangereusement blessé par l'arrogance de Delcassé. Pour les directives à la presse, il convient maintenant, avant tout, de savoir comment nous recevrons des avances de Delcassé... Doivent-elles être rejetées en objectant la conférence, ou sommes-nous prêts à accepter des propositions françaises ? [*Note de Bülow* : Attendons avec calme, sans nous exprimer d'une façon irrévocable dans un sens ou dans l'autre.]

A Paris, le corps diplomatique désapprouvait en général l'attitude de l'Allemagne. Radolin écrivait le 9 :

Avec une persistance que je qualifierais volontiers de manque de tact, mes collègues cherchent à me faire sortir de ma réserve en m'adressant à brûle-pourpoint des questions indiscrètes, comme par exemple si j'ai causé enfin avec Delcassé, ajoutant que le ministre attend une entrée en matière de moi. Conformément à mes instructions, je m'y refuse absolument... Delcassé semble d'ailleurs mettre mes collègues dans sa confidence, de façon qu'ils adoptent sa version [qu'il m'a montré l'accord anglais]. Les ambassadeurs anglais et russe sont les seuls qui se comportent avec moi d'une façon correcte et avec tact. Au dîner d'hier chez le président du Sénat... Tornielli, qui croit devoir se mêler, comme doyen, de choses qui ne le regardent pas, m'a dit : « Est-ce que vous n'avez pas encore parlé avec M. Delcassé ? » — « Non. » —

« C'est une situation impossible, vous ne pouvez pas continuer à vous regarder comme des chiens de faïence. » La comparaison n'est pas complètement exacte, car Delcassé me salue amicalement... On a dû d'ailleurs être frappé de voir au dîner d'hier combien il est déprimé et préoccupé [*Note de Bülow* : Il est très à souhaiter que Radolin reste calme avec ses chers collègues. Surtout, pas de nervosité et de mauvaise humeur. Avec un front d'airain et le sourire sur les lèvres, on passe partout, disait Talleyrand : Radolin est son petit-neveu].

Le 7, eut lieu une première tentative de causer : Hedemann se présenta à Hamman et lui dit qu'il était envoyé par le *Matin*, d'accord avec Delcassé, pour obtenir du Chancelier un mot aimable pour ce dernier.

Non, annota Bülow... Delcassé doit faire savoir son bon vouloir autrement que par un obscur journaliste... Ne rien dire contre l'entente franco-anglaise... on la fortifierait. Toutes les critiques et les attaques doivent, en ménageant le plus possible l'amour-propre national des Français, être dirigées contre la politique systématiquement germanophobe, arrogante et maladroite de Delcassé.

Ce que les Allemands craignaient le plus était que le Sultan (d'après eux faible et entouré de conseillers qui s'étaient vendus à nous) ne cédât. Ils nous croyaient très près de l'obtenir. Pour l'empêcher, Tattenbach fut chargé le 9 de prendre la direction de la légation du Maroc et, le 12, de se rendre à Fez au plus vite, mais il fit savoir qu'il devrait attendre trois semaines au moins l'escorte indispensable pour faire le voyage.

L'émotion croissait à Paris. Le 14, Radolin écrivait :

Des hommes tout à fait sérieux, qui occupent ici de hautes situations, demandent si on ne va pas en venir à une guerre. Tous sont d'accord que l'on n'avait pas vu de situation aussi critique depuis l'affaire Schnæbelé. Les diplomates sont absolument du même avis ; le comte de Khevenhüller a dit que cette campagne de presse dans laquelle en Allemagne on prend un ton trop haut) était lamentable, car la guerre de 1870 avait commencé

ainsi, il en avait été témoin comme secrétaire de l'ambassade d'Autriche.

Le 13, Delcassé dîna à l'ambassade d'Allemagne.

Avant de se retirer, télégraphia Radolin, il me dit avec émotion : « Voudriez-vous m'accorder un moment d'entretien ? Je vous l'aurais demandé hier si vous étiez venu me voir. » Je lui répondis d'un ton indifférent... que je n'avais pas voulu lui faire perdre un temps précieux, n'ayant rien à lui dire. « Cette déplorable polémique de presse, continua-t-il, me donne l'impression que le gouvernement impérial est froissé. » L'interrompant aussitôt avec froideur : « Je ne puis vous répondre à ce sujet, lui dis-je. Je n'ai pas d'instructions. Ce que vous jugerez à propos de me dire, je ne puis le prendre qu'*ad referendum.* » — « Je tiens à vous déclarer formellement, continua le ministre avec émotion, que, s'il y a un malentendu quelconque malgré toutes les déclarations que j'ai faites,... je suis prêt à le dissiper... Il m'est revenu que l'impression aurait surgi que M. Taillandier aurait parlé au nom de l'Europe. Je l'ai immédiatement invité à s'expliquer... Je viens de recevoir sa réponse télégraphique qu'il n'avait jamais osé tenir un pareil langage... » Le ministre déclara que l'accord franco-anglais, ayant été conclu à Londres, y avait été simultanément publié : « L'idée, je l'avoue, continua-t-il, ne m'était pas venue de communiquer au Gouvernement impérial ce papier qui avait été livré immédiatement à la publicité. » (Je ne pus m'empêcher de le regarder avec étonnement et de rire.) « Par contre, le traité franco-espagnol ayant été signé à Paris par moi, j'ai chargé en votre absence Bihourd de le porter avant sa publication... à la connaissance de Richthofen. Ce traité confirmait la liberté absolue du commerce étranger... et était donc une garantie de plus pour ce commerce. C'est ainsi que M. Bihourd l'a exposé dans le temps à Richtofen qui, de son côté paraissait l'envisager de la même façon. Par la communication du traité franco espagnol (qui émanait de la convention franco-anglaise), *je croyais avoir tout prévu.* » Le ministre mentionna alors notre conversation du 23 mars 1904... et reconnut qu'elle ne constituait pas une communication officielle. « J'en prends acte, lui dis-je, car votre presse officieuse a soutenu le contraire... »

En envoyant ce récit à Bülow, Radolin ajoutait :

Deux voies sont ouvertes. 1° Ne pas accepter le rapprochement offert par Delcassé... Se retirera-t-il alors parce que le gouvernement français espérera que les négociations seront plus faciles avec un autre ministre ? J'en doute fort personnellement parce que M. Loubet le soutient, quoiqu'il soit certain que des cercles étendus et puissants (en particulier la clique Combes-Jaurès) travaillent à sa chute ;

2° Nous acceptons. Alors, formulons nos conditions... en nous rappelant que *bis dat qui cito dat*.

Bülow choisit la première voie. Bihourd ayant fait le 18 à Berlin des déclarations identiques à celles de Delcassé, Bülow télégraphia aussitôt de presser le Sultan de proposer la conférence. Radolin fut chargé de déclarer à Delcassé, si celui-ci lui parlait du Maroc, que « des négociations franco-allemandes séparées n'étaient pas considérées comme convenant à la situation ».

Le 26, vers 6 heures du soir, M. Maurice Paléologue, qui avait été envoyé à Berlin auprès de M. Bihourd, revint à Paris. Reçu aussitôt par M. Delcassé, il fut frappé de sa mine soucieuse. Pendant qu'il rendait compte au ministre de sa mission, celui-ci fut appelé au téléphone. Quand il revint quelques minutes plus tard, il avait la figure souriante.

Le président du conseil, dit-il à Paléologue, est invité à dîner ce soir par l'ambassadeur d'Allemagne. Il a demandé si je n'avais pas d'indications nouvelles à lui donner pour le cas où le prince Radolin lui parlerait du Maroc. Vous voyez par ce simple détail que M. Rouvier marche tout à fait d'accord avec moi.

Le lendemain 27, le service cryptographique remettait à Delcassé le déchiffrement (1) d'une dépêche adressée à Bülow la nuit précédente par Radolin et contenant les déclarations suivantes :

(1) Il n'est pas certain qu'il ait été bien sûr; tout au moins, le spécimen donné par M. Paléologue dans le *Temps* du 16 mars 1922 présente des divergences notables avec le texte.

Rouvier m'a assuré avec émotion que dans aucun cas nos relations ne doivent être troublées. « Je vous garantis, dit-il, que la France fera tout ce qu'elle pourra pour vivre sur le meilleur pied avec l'Allemagne. [*Note de Bülow* : Alors qu'elle cesse ses efforts pour nous isoler, briser la Triple Alliance et pousser l'Angleterre contre nous.] Le peuple français incline plus vers l'Allemagne que vers l'Angleterre. [*Bülow* : Pas les cercles dirigeants.] Si un certain nombre de patriotes toqués prêchent la revanche... c'est un sot bavardage. On doit se résigner au fait accompli pour nouer avec l'Allemagne des rapports d'étroite amitié. Si les deux Etats s'entendaient, la paix du monde serait assurée... » Il aborda ensuite la question marocaine : « Tout ce qui sera possible, nous le ferons pour vous donner les explications et satisfactions souhaitées ». Il remarqua que la longue frontière de l'Algérie... légitimait de faire cesser l'anarchie au Maroc, mais qu'il se portait caution qu'il n'était pas question de modifier le *statu quo*...

Avant le dîner, j'ai appris d'un confident de Rouvier que celui-ci avait dit qu'il ne s'identifiait nullement avec Delcassé, car il savait que les vaisseaux anglais n'ont pas de roues. [*Bülow* : Hic haeret.] Mon informateur a l'impression que Rouvier laisserait volontiers tomber Delcassé...

Depuis le dîner du 26, les négociations entre Rouvier et Radolin furent généralement conduites par les confidents (*Vertrauensmänner*) de Rouvier. Ils paraissent avoir été au nombre de trois : 1° Wilhelm Betzold, israélite de Dessau, employé des Rothschild de Vienne, depuis de longues années informateur des diplomates allemands ; 2° le coulissier Armand Lévy, l'ami inséparable de Gaston Calmette (directeur du *Figaro*) ; 3° un sujet turc nommé Léon, financier à Paris.

Le 27, Rouvier fit sonder Radolin pour savoir comment on accueillerait à Berlin une note circulaire demandant l'avis des gouvernements intéressés au Maroc. Radolin refusa de répondre.

Le 28, Bülow lui télégraphia d'attendre, pour le faire, que Tattenbach se soit orienté à Fez. « Delcassé, ajouta-t-il

le 29, nous a bien fait attendre un an avant de demander nos vues sur le Maroc sous une forme diplomatique. »

Le 30 avril, Radolin alla de la part de Bülow remercier Rouvier de ses déclarations « personnelles » du 26. Rouvier « avec sa faconde méridionale » les lui renouvela. « Il ne pouvait que souscrire à ce que l'Empereur avait dit à Tanger ». Il trouva cependant que « l'idée de conférence était difficilement exécutable ». L'Angleterre, l'Espagne et peut-être l'Italie n'y viendraient pas. « Il faut absolument trouver un moyen d'en sortir », ajouta-t-il. Puis, avec quelque réflexion : « Nous pourrions peut-être faire une convention comme celle avec l'Angleterre, où tous les points litigieux, y compris le Maroc, trouveraient leur solution ». Radolin ne répondit pas. Rouvier parla alors de Delcassé et le blâma beaucoup de ce qui était arrivé.

Delcassé, dit-il, n'aurait dû faire que ce qui était décidé au Conseil des ministres, mais il s'était habitué à une certaine indépendance et dépassait ses attributions. M'en étant convaincu, je lui ai coupé les ailes en m'occupant moi-même de politique étrangère et en me faisant présenter tout pour le contrôler. Sa démission [le 19 avril] n'était qu'une comédie ; j'ai eu beaucoup de peine à le sauver à la Chambre, mais j'ai cru que c'était plus sage.

Delcassé n'était pas moins résigné que Bülow à des concessions. Le 2 mai, Luzzati alla trouver le comte Monts, ambassadeur d'Allemagne à Rome, lui dit qu'il faisait cette démarche de la part de Delcassé et que celui-ci était prêt à accorder à l'empereur une satisfaction à désigner par l'Allemagne et de nature à régler la question du Maroc sans trop blesser le sentiment français. « Votre Excellence a gagné, écrivait Monts : c'est la possibilité d'un arrangement général amical avec la France. » Mais Bülow répondit : « Trop tard ! Nous avons pris une position ferme sur le terrain de la collectivité contractuelle ». Il le télégraphia à Radolin et le chargea simultanément de dire à Rouvier que, pour arranger la divergence avec la France, il

n'y avait qu'un remède : ralentir l'action de celle-ci au Maroc. « Aucun tiers n'en profitera pour se fourrer entre le Maroc et la frontière algérienne. Attendre ne changera pas les chances de la France. Elle constituera au plus un échec pour la politique impatiente de M. Delcassé. »

Le 5 mai, Eckardstein, que Betzold avait mis en relations avec Rouvier, vint rapporter à Bülow à Karlsruhe ce qu'il avait appris :

Rouvier et Etienne voudraient être débarrassés de Delcassé qui ne leur est pas sympathique... La presse allemande doit donc éviter de l'attaquer, car ça raffermirait sa position... Rouvier [qui craint que l'Empereur ne prononce à Gravelotte un discours qui compliquerait la situation] demande que l'Empereur et le Chancelier dans des discours déclarent: « L'Allemagne ne pourrait pas permettre que la France la tienne en dehors de la question marocaine... Mais elle ne demande qu'à entretenir des relations amicales... » Je crois que cette déclaration amènerait la chute de Delcassé. Rouvier est absolument d'accord avec notre dernière proposition de ralentir l'affaire du Maroc. Je crois qu'en cas de conflit franco-allemand, les Anglais marcheront absolument avec la France. Le roi Edouard ne laisse aucun doute à Paris là-dessus. Mais les Anglais estiment trop haut le désir d'action des Français...

Le 7 mai, Radolin vit Rouvier, qui lui tint un langage fort différent.

Je suis tout à fait disposé à une politique de ralentissement, déclara-t-il, mais l'idée de conférence, même venant de la France, me paraîtrait inexécutable... Delcassé se montre plus accommodant... Je lui ai fait des reproches sur sa réserve avec vous... Il m'a dit qu'il vous avait donné mercredi l'occasion de parler. (*Note de Radolin*: Il m'a dit en effet : « Je ne demande pas mieux que de dissiper les nuages », mais j'ai attendu en vain qu'il commence une conversation politique). Une guerre, suivant moi, est impossible, mais s'il y en avait une, les Anglais n'y prendraient pas part. Le Roi est tout à fait conciliant et amical.

Radolin avait d'ailleurs appris qu'au contraire Etienne

était « convaincu qu'en cas de conflit on pouvait compter absolument sur l'Angleterre ».

Betzold était allé à Berlin. Vers le 6 mai, il en revint. Radolin et lui comparèrent leurs instructions et les trouvèrent identiques. Ils convinrent que ce serait Betzold qui parlerait, car il pouvait le faire plus librement, n'ayant pas de caractère officiel. Betzold vit donc Rouvier qui lui dit qu'il était faux que Saint-René-Taillandier se fût présenté comme mandataire de l'Europe, qu'il l'avait nié et que c'était contraire à ses instructions. Rouvier ajouta qu'il partageait l'avis de Bülow qu'il fallait d'abord laisser agir la mission Tattenbach, que dans l'intervalle le nécessaire changement de personnes s'accomplirait et Tattenbach se rendrait compte que Taillandier n'avait pas outrepassé ses instructions. Une entente franco-allemande sur le Maroc et sur les autres questions pendantes pourrait alors facilement s'établir.

Je ferai tout mon possible pour entretenir de nouveau de bons rapports avec l'Allemagne, dit Rouvier. Ce n'est pas seulement mon vœu, c'est une nécessité pour la France. Nous n'allons tout de même pas faire la guerre pour une politique douanière ou de gendarmerie de frontière. Même le roi d'Angleterre m'a dit qu'il fallait provisoirement laisser la question du Maroc de côté. Je sais bien d'ailleurs qu'un conflit franco-allemand, avec les armes ou avec la plume, ne fait le jeu que de l'Angleterre... Malheureusement, je ne suis pas encore arrivé à convaincre Delcassé que sa politique n'est pas la bonne, quoiqu'il sache bien que ni moi, ni mes collègues ne l'approuvons.

En communiquant cette conversation le 8 mai, Radolin ajoutait :

Le changement d'attitude de Delcassé rend pour le moment difficile à Rouvier de le renvoyer. Dans un entretien qu'il eut avec Betzold après ce changement, Rouvier lui dit que Delcassé tenait très fort à son portefeuille et ne s'en irait pas de lui-même, mais qu'on trouverait bien une occasion de le congédier. Cela pouvait demander des semaines ou même des mois et n'était pas possible actuellement parce que Delcassé, depuis 8 jours, tra-

vaillait avec force à Pétersbourg pour amener la paix. S'il allait arriver à un armistice, on ne pourrait pas le faire partir immédiatement. Du reste, Rouvier a donné à Betzold l'assurance que Delcassé se garderait bien désormais d'agir à sa guise. « Je me suis émancipé, a dit Rouvier. Delcassé ne fait plus la politique tout seul. C'est le ministère tout entier qui lui prescrit exactement ce qu'il doit faire. »

Betzold les jours suivants continua à travailler Rouvier. Il lui représentait que dans les banques, dans la presse et dans le Parlement, il n'y avait qu'une voix contre Delcassé. Comme Rothschild (de Londres) le 5 mai avait fait remettre à la Wilhelmstrasse une lettre demandant avec insistance que l'on fasse un pas pour maintenir Delcassé, Betzold assura à Rouvier que Rothschild avait changé d'idée. (Tél. du 13 mai.)

Le 16, Radolin télégraphia que la crainte était toujours grande à Paris. Rouvier avait fait demander par Betzold que Tattenbach ne prenne pas une attitude blessante. Un intime de Rouvier prétendait que c'était Delcassé qui avait répandu dans la presse le bruit que l'Allemagne voulait le renverser. « Il a joué sur cette corde », disait-il. — « Nous ne songeons pas à renverser Delcassé, annota Bülow. Il ne nous gêne pas, au contraire. »

Le lendemain, à un grand dîner chez Loubet, Rouvier exprima à Radolin sa joie que la cérémonie à Gravelotte se fût si bien passée. Une pierre lui était tombée du cœur, déclara-t-il. Divers parlementaires éminents (et en particulier Doumer, le président de la Chambre) exprimèrent à Radolin leur désapprobation de la politique envers l'Allemagne. « Ils avouèrent franchement que l'Angleterre voulait nous exciter, fidèle à sa vieille politique commerciale. » Radolin resservit à Rouvier les arguments de Betzold. « Nous ne voulons pas intervenir dans les affaires extérieures de la France, lui dit-il, mais pour le rapprochement que vous souhaitez, il faut pleine confiance, et vous comprenez bien qu'après ce qui s'est passé, elle nous manque. » —

« Je vous comprends bien, répondit Rouvier; laissez-nous faire. »

La correspondance de Radolin était déchiffrée plus ou moins exactement au quai d'Orsay. Delcassé savait donc qu'il n'avait aucune chance de se réconcilier avec l'Allemagne. Il n'envoya donc pas à Taillandier d'ordre impliquant un changement d'attitude. La péripétie décisive allait venir de là.

Le 15 mai, le Sultan renouvela à Tattenbach l'assurance que Delcassé avait menti en disant à la Chambre le 31 mars que le Maroc avait accepté le projet de réforme français, tout comme d'ailleurs Taillandier avait menti aussi en déclarant qu'il parlait avec mandat de l'Europe. Deux jours après, Tattenbach annonça que lorsque lui, Tattenbach, était arrivé, Taillandier avait déclaré qu'il considérerait comme un acte hostile la communication de ses propositions aux puissances signataires de la convention de Madrid, qu'aucune puissance n'avait le droit d'intervenir au Maroc et que, puisque le Sultan était incapable de maintenir l'ordre (ce qui avait une action nuisible en Algérie), il devait accepter les propositions françaises. Le 16, après la première audience privée de Tattenbach chez le Sultan, Ben Sliman déclara à Taillandier que le Maroc, étant un Etat indépendant, avait le droit d'en appeler aux Puissances. Tattenbach en profita pour suggérer au Sultan l'idée de demander une Conférence des Puissances. Bülow, le 22, se hâta d'en informer Radolin, lui recommandant de le faire porter à la connaissance de Rouvier « par un homme de confiance » ; sauf cette exception, on tiendrait cette nouvelle secrète ; de cette façon, « l'Allemagne ne serait pas obligée d'agir immédiatement ».

Ce jour-là, « l'homme de confiance » eut un entretien avec Betzold. Rouvier, lui dit-il, voudrait bien ne pas paraître « gascon », mais les négociations pour la paix et la visite du roi d'Espagne forcent à attendre. D'après Rouvier, il y a deux alternatives : ou accorder confiance aux promesses

de Delcassé de suivre désormais une politique tout à fait amicale envers l'Allemagne, ou avoir la patience d'attendre des événements intérieurs. Rouvier se porte caution que jusqu'alors on suivra une politique satisfaisante pour l'Allemagne.

Bülow n'eut pas la patience et la confiance que Rouvier réclamait.

Le 30 mai, il se décida à agir. Il commença par télégraphier à Speck von Sternburg qu'il y avait des signes qu'à Pétersbourg on songeait à rapprocher l'Allemagne de la Duplice. Speck devait l'expliquer à Roosevelt et lui dire que si, grâce à l'Angleterre, la Conférence était rejetée par la France, l'Allemagne se trouverait placée devant l'alternative : *ou d'une guerre sous les yeux de l'Angleterre, spectatrice armée*, ou d'une entente relativement au Maroc, à laquelle la France avait maintes fois déclaré qu'elle était prête. L'empereur et Bülow désiraient ne pas être placés devant cette alternative, mais elle s'imposerait si la Conférence était rejetée.

Comme le gouvernement français semble avoir peu de goût pour la guerre, écrivait Bülow, il n'est pas invraisemblable qu'il fasse des propositions qui faciliteraient un accord séparé. Nous croyons cependant qu'il n'est pas dans l'intérêt de l'Allemagne et de l'Amérique que nous conservions notre attitude indépendante. Sa continuation dépend du Pr. Roosevelt, car il peut faire que la Conférence ait lieu.

Cette précaution prise, Bülow télégraphia à Radolin :

Delcassé est resté le même : il agit autrement qu'il ne parle. Pendant que Rouvier assure que Delcassé sera conciliant désormais, ce dernier envoie à Fez des instructions d'une raideur sans égale... Cela a affermi chez S. M. et chez moi la conviction que tant qu'il sera ministre, les rapports franco-allemands deviendront de plus en plus mauvais... D'après les derniers renseignements du Maroc, il y continue, malgré les promesses contraires, sa politique d'action et d'intimidation... Cela ne pourra rester caché longtemps et la répercussion sur l'opinion publique de

l'Allemagne aurait des conséquences dont je ne puis accepter la responsabilité. Je crois donc nécessaire d'avertir encore une fois Rouvier des conséquences graves du maintien de Delcassé dans ses fonctions. Le conseiller d'ambassade von Miquel (qui va quitter Paris) pourra exprimer notre méfiance de Delcassé avec une franchise que des raisons d'étiquette rendraient difficile à V. Exc. Convenez avec lui de ce qu'il dira comme venant de moi.

Peu après, arrivèrent à Berlin des télégrammes de Tattenbach des 26 et 28 mai disant, entre autres choses, que le Sultan avait rejeté les propositions françaises et que l'ordre d'inviter les Puissances à la Conférence était parti pour Tanger. Le 1er juin, Bülow télégraphia à Radolin :

Tattenbach annonce que les Français ont menacé le Sultan d'une action à la frontière algérienne s'il refuse leurs propositions. Néanmoins le Sultan leur a répondu que l'adoption de leurs propositions ne serait possible qu'après qu'elles auraient été examinées et approuvées par les Puissances signataires. La question de la Conférence est donc avancée au premier plan. Le point de vue adopté par le Sultan était celui de l'Allemagne dès l'origine... Nous tirerions les conséquences de la position prise par le Sultan si *la politique d'intimidation et de violence* de Delcassé était continuée... J'espère sincèrement que ce cas ne se produira pas, mais qu'on arrivera finalement à un accord de vues sur notre programme : réserver l'avenir. Dans l'intérêt de la paix, il est important de le faire savoir sans retard à Rouvier... par un personnage de confiance non officiel, afin que Rouvier puisse dire que nous n'avons fait faire de représentations ni par vous, ni par Bihourd.

Miquel avait vu Rouvier la veille et lui avait dit parler par ordre de Bülow :

Le chancelier, déclare-t-il, a dès l'origine désiré entretenir de bonnes relations avec la France. Indépendamment de motifs purement politiques, il a personnellement des sentiments très amicaux à l'égard de la France, ayant reçu une éducation en langue française et conservant le souvenir de son long séjour à l'ambassade de Paris. Il avait cru que les deux pays pourraient

se rendre de bons services. L'Allemagne a fait de nombreuses avances dans ce sens, mais elles n'ont pas été comprises par Delcassé.

Miquel énuméra 5 cas de ce genre (colonies portugaises en 1898, Shanghaï, chemin de fer de Bagdad, Haïti, Maroc). Rouvier n'en parut pas très convaincu, puis dit : « La situation, d'après moi, est telle qu'après la fin de la mission Tattenbach, d'autres négociations sur le Maroc devront avoir lieu. » Miquel répondit qu'il ne le croyait pas possible, Delcassé n'ayant plus suffisamment de crédit en Allemagne. Rouvier objecta, de nouveau, que Delcassé pourrait rendre de grands services dans les négociations de paix entre la Russie et le Japon. « Je ne puis le faire tomber sur un froncement de sourcils de l'Allemagne, on me le reprocherait toujours, toujours. » Il ajouta que la question du Maroc était incompréhensible pour lui, aucun intérêt allemand n'y étant lésé. Miquel objecta que Delcassé n'avait pas communiqué le traité à l'Allemagne. Après discussion, Rouvier l'admit, en disant : « M. Delcassé a considéré la question comme purement méditerranéenne. » Miquel expliqua alors combien le Chancelier considérait la situation comme sérieuse. Rouvier mit fin à l'entretien en disant : « Je prends acte de ces déclarations. Remerciez pour moi le Chancelier et l'ambassadeur. Mais je dois ajouter qu'il s'agit de questions de personnes extraordinairement difficiles. D'ailleurs, je le vois, un changement de la situation s'impose. »

Miquel avait eu l'impression que Rouvier n'envisageait plus le départ de Delcassé comme une chose immédiate, mais, le 3 juin, Radolin pouvait annoncer que, dans les cercles parlementaires, on considérait ce départ comme une éventualité sûre. Par prudence, on attendait, pour interpeller, le départ du roi d'Espagne qui faisait sa visite officielle du 30 mai au 4 juin.

Le 2, Rouvier communiqua à Etienne et à Thomson que Betzold avait été chargé par l'ambassade de l'avertir que

« si Delcassé continuait sa *politique d'intimidation et de violence*, il fallait s'attendre à ce que l'Allemagne ne demeure pas impassible ». Rouvier décida alors d'inviter Delcassé à une conférence chez Loubet le 5 au matin.

Le 2 ou le 3 juin, Jean Dupuy, « un ami intime de Rouvier, multimillionnaire et propriétaire du *Petit Parisien* », alla voir Radolin et lui dit qu'il était un des adversaires de Delcassé et de sa politique « pour les beaux yeux de l'Angleterre, qui duperait la France comme elle avait dupé tout le monde. » Il déclara qu'une étroite union avec l'Allemagne était la seule politique juste. Comme il paraissait croire qu'il n'y avait pas unité de vues en Allemagne [*Note de Bülow* : complètement faux], Radolin lui assura qu'on n'y faisait qu'une politique énergiquement représentée par l'Empereur et le Chancelier, et que la situation était extrêmement grave [*Bülow* : exact]. Le 3, après un entretien de 2 heures avec Rouvier, Dupuy revint et dit à Radolin :

Il est de la plus haute importance que, de la part du gouvernement impérial et de la presse allemande, aucun acte ne soit fait... qui puisse rendre difficile, sinon impossible, les pourparlers... Dès le départ du roi d'Espagne, cette question des rapports de la France avec l'Allemagne sera l'objet exclusif des préoccupations du pouvoir.

Simultanément, Léon informa Betzold que, le 5, Rouvier avec Etienne et Thomson irait trouver Loubet et qu'ils lui demanderaient si la politique extérieure était l'affaire du Cabinet ou de Delcassé. Si, contre toute attente, Delcassé ne se retirait pas, Rouvier et ses amis se retireraient et porteraient la chose devant la Chambre, qui désapprouvait la politique de Delcassé. Rouvier serait donc chargé de former le nouveau cabinet et aurait à trouver un ministre des Affaires étrangères, Bourgeois par exemple. Il souhaitait que l'Allemagne lui facilite sa tâche en lui faisant dire par un homme de confiance qu'elle inclinait à suivre à son égard une politique amicale.

Le 5 de bonne heure, la conférence devant Loubet eut

lieu. Rouvier déclara que les rapports se tendaient et que la France allait à des heures graves. La politique française au Maroc avait conduit le gouvernement dans une impasse. Il somma Delcassé d'expliquer comment il allait en sortir. Delcassé répondit que le meilleur moyen était d'envoyer quelques bonnes frégates cuirassées à Tanger pour mettre le Sultan à la raison. [*Note de Guillaume II* : Elles n'ont pas de roues ! Le Sultan est loin de la mer.] « Ce serait la guerre avec l'Allemagne », s'écria Rouvier. — « Ne le croyez pas, répliqua Delcassé, tout cela est du bluff. » [*Guillaume II* : Chez lui, oui.] Rouvier soutint que ses renseignements étaient sûrs, qu'il n'y avait pas de bluff et qu'il devait donc insister pour que la question soit réglée par le Conseil des ministres du lendemain. « Je veux être franc avec vous, dit-il à Delcassé. Je vous déclare dès maintenant que je suis absolument contre cette politique et que, si la majorité ne partageait pas mon opinion, je donnerais ma démission. »

Rouvier fit aussitôt communiquer cet entretien par son chef de cabinet à l'homme de confiance de Radolin.

Ce jour-là, on disait au quai d'Orsay que Delcassé démissionnerait le lendemain. Le soir, le chef de cabinet de Rouvier téléphona la même chose à Betzold.

Le 6 à 11 h., le Conseil des ministres eut lieu. Tous se prononcèrent contre Delcassé. Vers midi, il donna sa démission qui fut acceptée aussitôt. Rouvier crut cependant devoir le remercier des services rendus. Sur ce, Delcassé quitta l'Elysée et les autres ministres décidèrent de confier provisoirement son portefeuille à Rouvier.

Rouvier et ses émissaires n'avaient pas tout dévoilé à Radolin. Dans le procès verbal de ce Conseil, rédigé par Chaumié, il est dit :

M. Delcassé expose sa politique. Il fait connaître que l'Angleterre a fait des ouvertures en vue d'une action commune. Ces ouvertures ne se sont pas bornées à de simples pourparlers ; des notes écrites ont déjà été échangées. Il lit le texte de la dernière

qui, sans entrer dans les détails d'exécution, dit très nettement l'offre par l'Angleterre de cette action commune. Il estime qu'il y a tout intérêt à conclure cet accord.

Les éditeurs allemands croient que ces déclarations de Delcassé ne répondaient pas à la vérité. M. Paul Cambon, alors notre ambassadeur à Londres, a cependant à peu près confirmé ce qu'avait dit Delcassé. Le 18 avril 1912, il écrivit :

Je sais que le gouvernement britannique n'a pas le droit de s'engager sans l'autorisation du Parlement, mais il n'est pas besoin d'accord en partie double, de traité signé et paraphé, nous pourrions nous contenter d'un échange de déclarations. C'est ce que nous aurions fait en 1905 avec Lord Lansdowne si la démission de M. Delcassé n'avait pas coupé court à nos conversations.

Les 22 et 23 novembre suivant, il ajoutait :

Au temps de Lord Lansdowne, une entente de ce genre n'eût été qu'un début. Maintenant, au contraire, c'est le dernier mot du Cabinet libéral. *La retraite forcée de M. Delcassé nous a* PEUT-ÊTRE *fait perdre en 1905 l'occasion d'une véritable alliance avec l'Angleterre.*

La nouvelle de la chute de Delcassé enthousiasma Guillaume II. Dès qu'il l'apprit le 6, il accorda à Bülow le titre de prince; celui-ci, le 12, proposa de récompenser Betzold par l'Aigle rouge de 3e classe. « Je lui donne l'Ordre de la Couronne de 2e classe, répondit le Kaiser, *car il nous a préservés d'une guerre.* »

ÉMILE LALOY.

LES DONNÉES PSYCHOLOGIQUES DE LA MAIN

—

L'inconnu, c'est la part du lion.
ARAGO.

Certains mots amènent un sourire sceptique chez ceux qui s'enorgueillissent d'être des esprits forts, parce que ces mots furent longtemps l'apanage exclusif des charlatans et des jeunes femmes impressionnables. Pour les rendre ensuite acceptables à nos exigences modernes, il importe de les soumettre à une analyse rigoureuse. Tel est le cas de la chiromancie.

Une facile convention agréable aux personnes soucieuses de snobismes intellectuels, mais trop affairées dans la fièvre de leurs activités quotidiennes pour tenter la méditation solitaire, n'admet que les décrets de la science consacrée officielle. Cependant — témoin l'histoire des expériences darwiniennes concernant la prétendue influence musicale sur la croissance des pois de senteur — tout savant digne de ce nom ne manquera de prêter une oreille sympathique à mainte spéculation inédite, pour absurde que celle-ci paraisse au premier abord.

L'imprévu n'est pas nécessairement l'invraisemblable. Arago tenait pour fort téméraire celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononçait le mot « impossible ». Le penseur dénué de préjugés — et tout penseur le devrait être — estime qu'il ne sied guère d'écarter un fait, uniquement parce que celui-ci ne se laisse déterminer par l'exclusivisme de nos doctrines ou l'orgueil de nos opinions basées sur une expérience forcément incom-

plète. La négation totale part d'une étroitesse de vues tout aussi contraire à l'esprit scientifique, tout aussi fâcheuse que l'acquiescement aveugle. De l'insuffisance de ses propres explications qui n'expliquaient rien, le matérialisme du siècle précédent, qui mérita l'indulgent sourire de philosophies plus avisées et de scepticismes plus subtils, aboutit à l'irréparable suicide.

Il advient, d'autre part, surtout quand il s'agit d'une pratique fréquemment malmenée comme la chirologie, que l'on échoue dans le vice opposé et que, selon la pauvreté de nos imaginations, la paresse de nos réflexions ou les enthousiasmes de nos cénacles, l'on se laisse influencer par ce vague mysticisme simpliste qui attribue toute inconnue à quelque cause participant du surnaturel.

Il est indispensable de percer le brouillard occulte et de débarrasser enfin la chirologie de cette voie lactée des astres qui tissèrent autour d'elle un réseau obscur et inadmissible pour une intelligence critique, depuis que dans un ouvrage, par ailleurs séduisant, et suivant en cela de près les Chaldéens, la Kabbale et les thaumaturges médiévaux, Desbarolles voulut discerner une corrélation fantaisiste entre les planètes et les monts de la main. Point n'est besoin de recourir aux doctrines ésotériques ou aux facultés divinatoires. Pour les sensibilités assoiffées d'absolu, la suppression de ces légendes sera une cause de chagrin. Et cependant n'est-il pas infiniment plus désirable d'établir un minimum d'observations vérifiées que de souscrire servilement à un grand nombre de plaisantes erreurs?

La tâche ardue de « désocculter » le diagnostic de la main, déjà entreprise dans divers opuscules récents, a été viciée chez plusieurs chirologues habiles (1) par un empressement si grand à convaincre qu'il en devient suspect. L'arbitraire de leurs méthodes, et leur promptitude

(1) Cfr. Rem. : *Ce que révèle la main.*

à se contenter d'arguments insuffisants à établir une conviction, semblent hérétiques pour les esprits formés dans une discipline scolaire. Nous-même craignons de nous compromettre par une parole imprudente. Et quelque assurée que nous fussions de l'absence de toute sorcellerie en cette pratique, de la rectitude et de la clarté de ses méthodes, nous ressentons mille difficultés et mille pudeurs à la classer *a priori* dans le domaine scientifique.

La chirologie est-elle une science ?

La réponse dépend en grande partie de l'aisance avec laquelle nous prodiguons ce titre de noblesse ou de la parcimonie dont nous nous inspirons pour le refuser. Il nous paraît d'une évidence indiscutable que, basée comme elle l'est sur des arguments inductifs, la chirologie n'a nul droit de prétendre au niveau des mathématiques.

Encore convient-il de ne méconnaître point ce fait important, et trop souvent oublié, que la science elle-même a pour fondement plusieurs suppositions gratuites : la possibilité de concevoir la réalité, les postulats de la pensée et une induction générale. La certitude que l'eau sera, demain tout comme aujourd'hui, composée d'hydrogène et d'oxygène et que le soleil se lèvera ou se couchera la semaine prochaine est, n'en déplaise aux subtils raisonneurs, un acte de foi. Le problème — et c'est un problème épistémologique, qui, sur ces dernières années, fut la préoccupation principale des philosophes — consiste à élucider jusqu'à quel point un acte de foi garde une légitimité scientifique, et s'il appartient à l'induction baconnienne ou au domaine de la gentille croyance aux fées.

L'aveu de l'impuissance où nous nous trouvons à investir la chirologie d'une précision géométrique ne se

doit envisager comme un échec. Au contraire : c'est l'humilité préliminaire, qu'elle soit socratique ou cartésienne, qui, en déblayant les superstitions, prépare le terrain labourable où peut-être viendra s'égrener un jour quelque vérité virtuelle. D'autre part, s'il est difficile, voire irréalisable à l'heure présente dans les limites actuelles de notre culture, de résoudre le « pourquoi » — et combien de sciences ne répondent-elles à un « comment » quand on leur demande le « pourquoi » ? — nous avons pu à la faveur de fréquentes expériences et de recherches scrupuleuses, évaluer des rapports statistiques, qui laissent transparaître une probabilité voisine de la conviction.

1. ARGUMENT EMPIRIQUE. — Qu'on veuille bien admettre que beaucoup d'opinions aujourd'hui incontestées ont longtemps reposé sur une corrélation numérique et qu'il est une connaissance empirique, partielle, prélogique, mais souvent bien informée, encore qu'elle soit basée quelquefois sur une hypothèse absurde, et qui précède la science proprement dite. Les Babyloniens, grâce à de multiples calculs minutieux et appliqués, réussirent à prophétiser les éclipses avec une exactitude d'autant plus surprenante qu'ils ignoraient la véritable cause de ce phénomène et croyaient obstinément que la terre fût plate et carrée.

De même, l'analyse de la main prospéra honorablement chez les Chinois, les Hindous, les Egyptiens, les Persans et les Hellènes, où Anaxagore, le philosophe ionien, s'illustra également comme un des principaux chirologues. Hispanus découvrit sur un autel dédié à Hermès un traité de chiromancie écrit en lettres d'or, qu'il fit parvenir à Alexandre le Grand en lui recommandant spécialement « cette étude digne d'un esprit élevé et curieux », jugement corroboré par Aristote qui consacra un chapitre à la chiromancie, par Pline, Para-

celse, Albertus Magnus et plus d'un fameux dialecticien.

Et n'a-t-on pas, parmi les disciplines modernes, inventé la statistique, à seule fin de consolider ces sciences décevantes dites pratiques, comme la sociologie et la médecine? Qu'on exalte ces dernières au rang de la connaissance démontrée, et du coup il convient de qualifier la chirologie du respectable nom de science, si cher et si rassurant pour les sensibilités contemporaines.

Nous invoquerons la liberté jusqu'à pousser légèrement l'analogie, et à comparer les procédés de la médecine et ceux de la chirologie. Les thèses physiologiques et les cures changent selon les caprices intellectuels du siècle. Chaque époque a son préjugé favori, glorifié en religion par les sommités médicales. Nous avons traversé, tour à tour, la religion de la chirurgie, la religion des vaccins, la religion de mainte panacée et de mainte mixture complexe et la religion de l'air frais jusqu'au courant glacial. Malgré cette diversité d'avis émanant de la grande part d'inconnu dans l'art d'Hippocrate, il s'est vu que des malades fussent par aventure soulagés de leurs misères. Insouciante des causes et des considérations doctrinaires, la médecine n'en possède pas moins d'utiles notions pratiques suffisantes pour ses besoins immédiats et dont l'efficacité varie selon le génie et le type de guérisseur qui en use. Voilà pourquoi deux praticiens, élevés à la même Ecole, raisonnant avec les mêmes symboles, appliquant le même savoir livresque et s'appuyant sur les mêmes symptômes, émettent plus souvent encore que des chirologues des diagnostics contradictoires dans un cas identique. Il y faut discerner l'apport d'intelligence personnelle qui se manifeste dans la synthèse d'une conclusion médicale autant que dans la synthèse d'une lecture chirologique et qui suffit à expliquer toute divergence de vues. Créer, n'est-ce point, au sens philosophique du mot, traduire la réalité en un langage inédit, voir un fait sous un jour ou dans un jeu

d'ombres et de lumières où les autres ne l'ont pas encore vu? Et l'exégète qui rassemble sous une forme nouvelle les fragments disparates d'un texte obscur, ne crée-t-il pas aussi en quelque sorte? Seule une copie textuelle, mot à mot, constitue, à proprement parler, un plagiat. Tout ce qui n'est pas plagiat comporte, à notre avis, un degré de création. C'est de ce même élément créateur, de cette méthode d'interprétation originale, marquant d'un sceau précis et facilement reconnaissable chaque cerveau qui travaille, de cette conception individuelle qui colore les objets de sa lumière propre que dérivent toutes les nuances et toutes les variétés d'opinion, voire les erreurs possibles auxquelles seule une analyse paresseuse se contenta, dans son ignorance, d'attribuer maladroitement des causes occultes et surnaturelles. L'erreur d'un chiromancien n'est donc nullement une preuve contre la chiromancie, pas plus que l'erreur d'un médecin ne l'est contre la médecine. Quant au désaccord entre de nombreuses hypothèses, il se rencontre dans les sciences les plus exactes.

Cependant n'existe-t-il donc aucune explication logique, aucune théorie qui puisse confirmer l'induction historique et les faits observés? En vérité, il en existe beaucoup, mais d'une logique navrante. Plus d'un raisonnement emprunté à la physiologie ne fit qu'obscurcir les données du problème et ne prouva rien, hors la complète ignorance de la physiologie chez ses auteurs. Nous ne perdrons pas de temps à examiner les... fantaisies pseudo-scientifiques de certains de nos prédécesseurs.

2. ARGUMENT BIOLOGIQUE. — Nous relèverons toutefois le fameux argument biologique trop fréquemment discuté pour qu'il soit permis de le passer sous silence et qui se peut énoncer brièvement comme suit : « L'homme réfléchit parce qu'il a une main », a-t-on dit. Et, en somme, en renversant les termes de cette proposition, —

ce qui, eu égard à sa métaphysique douteuse, n'en dénature point ni l'esprit ni la signification, — il est loisible de soutenir avec autant (ou peut-être avec aussi peu) de bon sens que l'homme a une main parce qu'il réfléchit. En d'autres mots, selon certains souvenirs d'études biologiques mal comprises, la main et le cerveau, apparus tous deux en dernier lieu et à une même époque dans l'évolution animale, semblent, de ce fait, reliés par telle conjonction mystérieuse, déléguant à l'organe préhensile la capacité d'inscrire, comme une plaque photographique sensible, toutes les possibilités spirituelles et passionnelles et les appétences caractéristiques de la plus perfectionnée des créatures.

Est-il nécessaire d'ajouter que la sévère discipline scientifique à laquelle nous avons promis d'obéir nous empêche de citer autrement que sous une extrême réserve et sans en prendre, d'aucune façon, la responsabilité, cet argument dont le lecteur reconnaîtra sans peine le côté arbitraire?

3. ARGUMENT DE COMPOSITION. — Il se faut résigner à n'en référer qu'au vague principe général, insuffisant pour la démonstration, mais apte à construire, avec les statistiques, une hypothèse plausible; principe d'après lequel les différentes parties d'un organisme vivant correspondent entre elles en vertu de quelque impérieuse prédestination, par une relation causale, absente dans la machine inerte, où la composition est, au contraire, mutable et indépendante. Le monde inanimé ne présente aucun phénomène analogue — et encore nous nous contentons de mentionner ici un exemple d'une banalité rassurante — à la concomitance énigmatique entre des pieds mouillés et un rhume de cerveau, entre l'indigestion et de troublants cauchemars.

Nous n'osons dire, comme l'assurent maints psychologues, que la pensée façonne le corps, mais il est géné-

ralement reconnu aujourd'hui qu'il existe entre les deux un mariage parfait. Que cette relation soit causale, selon certains métaphysiciens, qu'elle soit simplement concomitante et basée sur une harmonie préétablie, ainsi que l'heure marquée par deux horloges, pour parler comme Leibniz, ou bien encore, s'il faut croire Spinoza, que l'esprit et la matière soient deux aspects différents d'une substance identique, il est certain que leur relation étroite est admise aujourd'hui par tous les philosophes, quand bien même ils ne s'entendent pas toujours sur les degrés de cette relation. Il est donc logique de vouloir discerner dans les formes de la matière les modalités de l'esprit.

Et c'est sur ce principe que se basent maintes doctrines psycho-physiques modernes. Seulement comme elles sont d'ordinaire rehaussées par un prestige universitaire, le vulgaire est rassuré et ne crie pas à la superstition comme il le fait lorsqu'il s'agit de chirologie.

Mais est-il donc tellement plus raisonnable d'estimer qu'on peut prévoir certains cas de folie d'après une connaissance approfondie de la conformation des oreilles (comme le soutient un mémoire lu à l'Académie des Sciences de Paris en août 1893) plutôt que de la conformation des mains?

Et les doctrines célèbres de Lombroso ne sont-elles pas autre chose qu'une étude des tendances criminelles d'après la structure de telle ou telle partie du corps?

D'autre part, les peintres et les sculpteurs — quand ils pensent — s'allient également aux physiologistes dans ce domaine. M. Van Dongen nous assurait dernièrement que, d'après le contour du visage, il devinait non seulement le corps, mais aussi le caractère essentiel de ses modèles et qu'il était habitué à retrouver invariablement certaines correspondances psycho-anatomiques.

Jusqu'ici il semblerait que rien au premier abord ne prédisposât davantage la main à être révélatrice plutôt

que le visage ou les pieds et qu'on pût énoncer indifféremment : « Dis-moi ce que tu manges ou quelle est la capacité de ton estomac et je te dirai qui tu es », aussi bien que : « Dis-moi sur quel pied tu vis », ou : « Dis-moi la grandeur de tes doigts ou de ton nez ou de tout ce qu'on voudra et je te dirai qui tu es. »

Procédons par élimination. De toutes les parties du corps, celles qui obéissent le plus souvent aux injonctions du cerveau, celles qui par leur haute antiquité biologique sont le plus appelées à exécuter ses ordres dans l'existence d'un individu sont : le visage (dans les activités de mordre, de regarder, de se nourrir et d'exprimer ses émotions), la main (dans les activités de prendre, de donner, de se nourrir, d'attaquer, de se défendre, de supplier, etc.), les parties sexuelles (dans l'acte de procréation) et les pieds (dans les activités de marcher, de se diriger, de fuir et quelquefois de se défendre). Il est donc naturel que ces organes accusent chez leurs possesseurs les intentions, souvent inhibées dans la vie civilisée, et les habitudes, qui ne sont que des intentions répétées plus fréquemment. En effet, il existe une pratique divinatoire correspondante à chacun de ses organes.

La physiognomonie, ou l'étude d'un caractère d'après le visage, serait parfaite, s'il n'y avait pas de masseuses qui effacent les rides et changent jusqu'aux contours, et s'il n'y avait pas de gens préoccupés avant toute chose de ne pas perdre la face. Les joueurs de poker savent aussi bien que les diplomates qu'on se fait la figure qu'on veut, et que les trois quarts de la vie sociale de certaines honnêtes gens se passent à simuler des émotions contraires à celles qu'ils ressentent. Le visage est donc trompeur et peut induire en erreur les observateurs les plus judicieux.

Pour la caractérisation de l'individu d'après ses parties sexuelles, nous renvoyons le lecteur à certains chapitres de Freud. Toute la psychanalyse est basée sur

cette étude et contient des arguments plus arbitraires que n'oserait jamais en émettre le plus frivole des chiromanciens.

Quant à la pédomancie, fort en honneur chez les Chinois, le seul inconvénient qui constitue, à notre avis, son infériorité, est la difficulté des expériences. Il semble, en effet, quelque peu gênant de demander aux nombreuses personnes qu'on rencontre de se déchausser, sans compter que les souliers déforment souvent le pied.

Mais outre le fait qu'on ne peut changer sa main comme on change son visage ou son écriture et qu'elle est plus accessible à l'observation que les pieds ou les parties sexuelles, il est aussi nécessaire d'ajouter qu'elle est un des instruments les plus délicats que nous possédions. Seuls les doigts sont capables de discerner les pulsations par le toucher. Les papilles qui les composent et les corpuscules paciniques (2) où viennent aboutir les fibres nerveuses sont les plus sensitifs de notre corps. Il semble donc rationnel de croire que la paume et les doigts reflètent les impressions reçues et que les désirs et les appétences, galvanisant vers l'activité les centres cérébraux auxquels obéit la main, laissent dans cette dernière quelque vestige de leur passage.

4. ARGUMENT NEUROLOGIQUE. — Tandis que nous poursuivions nos investigations sur ce terrain, notre imagination fut frappée par les expériences d'Abramowsky, devenues classiques dans les laboratoires de psychologie, et nous nous sommes demandé si, par aventure, nous n'avions pas effleuré là une découverte qui éclairerait d'une lueur nouvelle les problèmes chirologiques.

Les paumes gracieuses et les doigts quasi-indifférents ont livré leur secret à un appareil enregistreur extrêmement sensible. Lorsqu'il fut appliqué à la paume d'un sujet soumis sur le moment à d'intenses émotions, cet

(2) Meissner : *Anatomie et physiologie de la main*, Leipzig, 1853.

instrument parvint à en consigner tous les mouvements, si invisibles et dissimulés qu'ils fussent. Et l'on remarqua alors qu'aux heures de crise affective, la main se meut continuellement, bien que son agitation échappe souvent à l'observation ordinaire.

Il paraît plausible en conséquence que les inquiétudes et les méditations du cerveau soient autant de commandements transmis — avant qu'un décret supérieur ait eu le temps d'en fixer ou d'en rejeter la réalisation — au muscle, qui, destiné à les exécuter, en traduit l'incontrôlable poussée vers le but suggéré par tel menu geste héréditaire et réflexe. Les pensées se peuvent considérer comme des actions virtuelles, dont la force motrice, encore qu'inhibée, encore que souvent frustrée dans son développement normal, imprime une trace dans la main, servante principale de l'entendement; de même que les fréquentes colères plissent le front, que les tristesses rident les paupières ou crispent la bouche, que le stimulus, parcourant à intervalles successifs et nombreux une chaîne de neurones et de ganglions, en affaiblit la résistance et, frayant quelque sentier insolite, crée l'habitude physiologique; et de même que les pluies torrentielles, fouettant toujours un seul et identique endroit, vallonnent le roc le plus dur.

Enfin, il est également prouvé que le jour où les nerfs reliant une partie de l'hémisphère cérébral à l'organe préhensile cessent de fonctionner, — soit à la suite de lésions, soit qu'ils se trouvent atteints de paralysie — les lignes de la main qui correspondent à cet hémisphère s'effacent peu à peu et disparaissent, tout comme elles disparaissent vingt-quatre heures après la mort.

Ceci réfute donc une erreur fréquente et fondamentale, qui consiste à croire que les plis de la main sont la conséquence d'une déformation professionnelle. Rien ne s'éloigne davantage des résultats observés. Les couturières, les blanchisseuses, les dactylographes qui, d'après

ce raisonnement, devraient présenter des mains généreusement lignées, les ont, au contraire, vierges de dessins superflus, tandis que les oisifs, dont la réceptivité nerveuse est plus développée, dont la sensibilité trouve plus de loisirs de se manifester et dont la vie affective est plus intense, sont pourvus d'une paume plus ridée que les paupières flétries d'une vieille courtisane. Il se peut relever entre la main du greffier inculte et celle du poète élégant — et bien que le geste d'écrire soit identique dans les deux cas, — la même différence qui sépare le machiniste et le penseur, l'ouvrier des usines et le travailleur intellectuel.

Ce sont les impulsions cérébro-spinales, les mouvements transcorticaux, le processus sensori-moteur et les nerfs afférents qui, subtils sculpteurs ou peintres ingénieux, modèlent, cisèlent, façonnent la paume et les doigts, exaltent les collines, creusent les dépressions, nuancent les veines, confèrent à la peau son exquis satin ou sa rugosité volontaire, réchauffent ou glacent la chair, sillonnent d'un réseau de lignes la surface intérieure et la tourmentent de croix, d'étoiles, d'entrelacs et de signes, qui révéleront des destins merveilleux ou tragiques.

Toutefois — et quoique nous souhaitions l'exactitude de cette théorie qui nous fut inspirée par de minutieuses observations de laboratoire et qui, point soupçonnée avant ce jour, nous est toute personnelle — nous l'exposons telle qu'à l'heure présente elle se dessine : une hypothèse fort probable, qui ne se heurte à aucune impossibilité logique ni à aucune contradiction avec les faits reconnus, justifiée empiriquement, mais nécessitant, pour être agréée sans reproche, une sévère vérification, — ce dont nous nous préoccupons dans nos travaux actuels.

5. ARGUMENT DU POUCE. — Enfin, le pouce, dont l'em-

preinte permet d'identifier avec certitude les criminels (ainsi que le témoignent les casiers judiciaires), ne fournit-il pas, par son expression nettement individuelle, un nouvel argument et un argument des meilleurs pour le subtil langage des mains?

Il est loisible de conclure, à la faveur de ce qui précède, que, pour la chirognomie, c'est-à-dire cette première partie de la chirologie traitant du caractère selon la conformation de la main, il existe des preuves positives fondées sur des rapports statistiques et sur quelques phénomènes biologiques et physiologiques généralement admis, et, en aucun cas, nulle preuve négative.

La chiromancie, le libre-arbitre et la suggestion

Autrement difficile est la démonstration de son aspect prophétique, de cette chiromancie qui flatta mainte curiosité et maint désir inavoué, mainte croyance futile et mainte fortune illégitime.

Pour beaucoup d'entre nous, elle paraît plus discutable en tant qu'elle fait revivre la vieille querelle philosophique du libre-arbitre et du déterminisme. Nous n'osons espérer que notre thèse trouve grâce devant les extrémistes du libre-arbitre, qui, comme tous les extrémistes, se claustrent obstinément derrière le rempart qu'érige leur intransigeance, précisée avec combien d'esprit par M. Bergson, dans sa réponse à une enquête sur l'art dramatique futur : « Si je connaissais le drame de l'avenir, je l'écrirais. »

Et cependant rien en chiromancie ne s'oppose à une liberté raisonnable. Au contraire. Nous savons que la main droite, la main de l'expérience, la main dépendante de notre vouloir (par opposition à la main gauche qui symbolise la fatalité ou plutôt l'hérédité) se modifie continuellement (3). Dans les nombreuses mains droites que

(3) Nous possédons deux empreintes de la main droite de Sarah

nous avons eu le privilège d'examiner à intervalles réguliers, nous avons relevé d'importantes variations en rapport direct avec les dernières vicissitudes sociales, spirituelles, affectives et matérielles, causées soit par des agents externes, soit par les mobiles passionnels ou volontaires de leurs possesseurs mêmes. Ce qui est écrit dans la main ne s'accomplit pas nécessairement. Des instincts non infirmés par une volonté trop faible et par un esprit sans coloration propre *peuvent* transformer une indication virtuelle en certitude. Mais il advient cependant que des tendances puissantes et d'apparence inévitables soient inhibées dans leur action directe, et que, d'autre part, plus d'une possibilité, embarrassée par mille obstacles que décèlent de nombreuses lignes transversales et de multiples croix, aboutisse quand même à sa glorieuse réalisation.

De ce qui précède il est permis de conclure que le libre-arbitre est parfaitement conciliable avec la chiromancie. Et néanmoins, si paradoxal que cela puisse paraître, le déterminisme l'est aussi. Nous pouvons, quand nous le désirons, changer de route, mais nous ne le désirons presque jamais. Et cela, parce que nous nous imaginons, à tort ou à raison, récolter le maximum de bonheur sur cette route-là et sur nulle autre. Or, ce maximum de bonheur entraîne toutes les souffrances inhérentes à ce bonheur particulier. Ainsi la forme d'hédonisme que nous choisissons — en admettant que nous fussions libres de choisir — sculpte notre destin. La prophétie devient alors non plus une divination des événements extérieurs, mais simplement une étude approfondie du caractère avec tous ses corollaires et tous ses attributs, qu'ils soient déjà exprimés ou encore à leur état virtuel. En ce sens, l'on est justifié de soutenir que, dans une certaine mesure, les influences bonnes ou mau-

Bernhardt : la première datée de 1890, la deuxième de 1920. Elles ne se ressemblent que par la signature.

vaises des amis que nous avons élus, et même les événements extérieurs sont commandés par la nécessité *intérieure* de notre tempérament. Certaines natures, par définition, déclenchent, consciemment ou inconsciemment, certaines séries de phénomènes, de même qu'elles seules sont responsables, en fin de compte, des circonstances où elles se trouvent placées et de la catégorie spéciale des amitiés et des haines qu'elles attirent, qu'elles déterminent en quelque sorte. Il n'est pas besoin d'être prophète pour s'en apercevoir.

D'après les dires d'un homme politique anglais : « Tout nourrisson est, dès le berceau, un petit conservateur ou un petit libéral », comme on naît cordonnier ou poète. Ainsi, par exemple, les amours, légitimes ou libres, apparaissent dans la main au moment psychologique où l'individu se trouve mûri pour la vie de la volupté et du cœur, et pour l'union complémentaire avec tel type, dont, de par la structure même de sa propre mentalité, il ne manquera pas d'être séduit et qu'il ne pourra se défendre d'aimer. Si à l'heure où il se trouve prêt pour cet amour — que ce soit amour-passion ou amour-goût — il ne rencontre pas le type qui corresponde à sa sensibilité particulière, il le créera ou plutôt le greffera sur un modèle qui s'y prête un peu. Car l'amour ne consiste-t-il pas souvent à revêtir le premier venu des qualités qui nous plaisent cette saison-là?

En ce qui concerne la carrière, là encore, sans être chiromancien, il arrive souvent que nous fassions des pronostics sur la réussite ou la non-réussite de nos amis dans telle ou telle entreprise, en nous basant sur la connaissance que nous avons de leurs capacités, de même que nous misons sur un cheval, d'après ce que nous savons de sa santé, de sa rapidité à la course, de sa résistance à la fatigue et du poids qu'on lui impose.

Le problème de la prévision se peut dans ce cas énoncer comme un problème mathématique. Soit *a, b, c,* les

traits distinctifs d'un caractère; soit x sa destinée inconnue. Etant donné a, b, c, trouver x.

Mais la vie est infiniment moins simple que les mathématiques et il importe de ne confondre point la nécessité intérieure avec un manifeste fataliste. De même que tout gland, qui est un chêne potentiel, ne devient pas irrévocablement un chêne effectif, de même les virtualités logiques et probables qui se lisent dans la main n'accomplissent pas toujours (comme nous venons de le signaler) le sort qui leur était dévolu de toute éternité.

Qu'une Intelligence omnisciente puisse prédire lequel entre mille glands parviendra à sa maturité et se développera en un arbre vénérable, qu'elle puisse déterminer le concours des circonstances, la chaîne causale, la somme des obstacles ignorés ou inexistants encore, mais qu'un Fatum immuable a établi d'avance, ou bien que cette divine Intelligence même soit impuissante à calculer ce que M. Jules de Gaultier nomme l'incalculable, à prévoir ce que M. Bergson appelle l'imprévisible, à connaître l'Incréé qui se peut créer d'un moment à l'autre en dehors des décrets du destin, est une énigme métaphysique quasi-insoluble qu'il ne nous appartient pas de discuter ici.

DE L'INFLUENCE DE LA SUGGESTION DANS LES PROPHÉTIES. — Mais dès que nous nous mêlons de soulever le voile de l'avenir, il se présente une question plus ardue et plus troublante encore que celle du déterminisme : celle de savoir jusqu'à quel point nos prédictions sont ou ne sont pas des suggestions réalisées.

Il n'est guère douteux — et nous en avons eu de multiples preuves depuis les guérisons merveilleuses mentionnées dans toutes les religions jusqu'aux dernières expériences des *Christian Scientists* et de M. Coué — que la suggestion sauve, de même qu'à l'occasion elle peut également détruire. Il importe par conséquent de

n'oublier point son influence dans l'accomplissement de toute prédiction. Tant que ce facteur ne sera pas éliminé, il est impossible de conclure quoi que ce soit dans ce domaine.

Nous ne pouvons résister à la tentation d'en appeler à cet incident historique qui remonte longtemps avant la naissance de M. Coué, et d'où il appert que la représentation, l'idée seule de la mort, est suffisante parfois à causer cette dernière (4).

Une association de médecins britanniques obtint la permission de tenter une expérience étrange autant que concluante sur la personne d'un condamné à la peine capitale. On informa celui-ci que son châtiment était commué en une saignée à mort.

Au jour désigné, plusieurs personnes de la docte Faculté se rendirent à la prison. Minutieusement, sans se presser, mais avec soin et raffinement, ils étalèrent, au complet, devant les regards affolés de la victime, le terrible attirail chirurgique. Puis on banda les yeux du criminel. D'un coup de lancette à peine on l'effleura sans naturellement lui infliger la moindre égratignure. Lentement, goutte à goutte, on fit couler sur son avant-bras un peu d'eau tiède pour simuler la sensation et le bruit du sang dégoulinant dans le récipient imposant, cependant que les disciples d'Esculape lui tâtaient le pouls, le soutenaient, échangeaient à mi-voix de troublants propos sur son état : « Il est très pâle », disait l'un. « Son pouls est faible. Il est épuisé », surenchérissait un autre. « Il ne lui reste presque plus de sang! » « Il ne pourra tenir longtemps ». « C'est une question de secondes maintenant. » Faut-il ajouter — et le lecteur ne l'a-t-il déjà deviné? — que ledit assassin mourut en moins d'une heure par le seul effet de la suggestion?

(4) Nous traduisons fidèlement ce récit tel qu'il se trouve, parmi beaucoup d'autres non moins intéressants, dans un livre peu connu et aujourd'hui très rare : *Popular Superstitions*, édit. « The American Sunday School Union », Philadelphia, 1830.

Et Montaigne aussi ne nous conte-t-il pas l'histoire de ce criminel « qu'on desbandoit pour lui lire sa grâce et qui se trouva roide mort sur l'eschaffaud du seul coup de son imagination »?

Si nous avons accordé une description aussi détaillée à ces faits, c'est pour davantage souligner la nécessité de prémunir tout chiromancien en herbe contre la tentation de jamais prédire la mort de celui qui le vient consulter.

La suggestibilité de chaque être vivant est aujourd'hui trop connue pour que nous nous y arrêtions plus longuement. Il est inutile de multiplier à l'infini les nombreux exemples que plus personne n'a le droit d'ignorer, et où le travail de l'astucieux subconscient a tenu le rôle prépondérant. Toutes nos pensées, ainsi que nous l'avons déjà constaté, deviennent vraies pour notre « moi » pratique et tendent à se transformer en actes.

PROBLÈME PSYCHOLOGIQUE ET MÉTAPHYSIQUE. — Nous voici donc confrontés par un grave — et peut-être pour nous le plus grave — problème. Les augures chiromantiques, comme d'ailleurs tous les autres augures, même alors que les conjonctures et les événements subséquents leur donnent raison, s'accomplissent-ils sous l'ascendant d'une impérieuse prédestination, ou bien de la diversité de ces prophéties réalisées ne faut-il retenir que l'autosuggestion initiale qui les produisit et qui naquit elle-même dans la foi — puisque le sub-conscient est très crédule — foi que nous inspira quelque pythonisse fameuse? De cette plasticité, réelle ou apparente, de notre avenir, est-ce l'Ananke implacable ou nos propres imaginations et nos croyances imprudentes qui en sculptent la figure selon le caprice de leurs lois particulières?

Et d'abord, distinguons le contingent du nécessaire. Pour ceux qui ont une préférence philosophique pour

l'un ou pour l'autre, la question se présente d'autant simplifiée.

Nous estimons néanmoins, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, que les indications se rapportant aux exploits amoureux, à la vie intellectuelle, sociale, sentimentale et sensuelle, et jusqu'à un certain degré à la santé du sujet, sont déterminés par la complexion de ce dernier. Corollaires d'une analyse poussée du tempérament avec tous ses attributs, extériorisés ou potentiels, et dans la mesure où le présent et le passé contiennent en germe l'avenir, ces événements obéissent ainsi à une nécessité intérieure.

Autrement difficile est le traitement scrupuleux de ces présages accidentels qui, au premier abord, défient toute argumentation et ne sont basés que sur des statistiques d'aspect éloquent, mais regrettablement computées, puisque ceux qui en furent responsables omirent de délimiter le rôle joué par la suggestion inconsciente dans l'accomplissement des prophéties, et souvent même ils laissèrent dans une nuit volontaire les incidents négatifs.

Rien n'induit davantage en erreur qu'une énumération incomplète ou partiale, et aux mensonges véniels et mortels, il conviendrait d'ajouter une troisième catégorie : la catégorie suprême des mensonges statistiques. On connaît la réponse de Diagoras au prêtre qui, montrant dans un temple de Samothrace le portrait de ceux qui échappèrent à maint naufrage, insinua : « Eh bien! vous qui êtes athée, que pensez-vous de tant d'hommes sauvés par la grâce divine? » — « On a oublié de peindre, objecta Diagoras, les noyés qui sont en plus grand nombre encore. »

Quis est enim, qui, totum diem jaculans, non aliquando collinet ? disait déjà Cicéron (*De divin.*, III). Ces groupements numériques n'ont, au point de vue scientifique, pas plus de valeur que les expériences biologiques

des jeunes présomptueux qui se figurent avoir créé la vie et n'obtiennent ce résultat illusoire que par leur négligence à libérer de tout élément organique la substance primitive employée dans leurs travaux de laboratoire.

D'autre part, n'est-il pas symbolique que ce soit précisément sur le Mont de Lune qui incarne, d'après nous, le subconscient que se viennent inscrire ces accidents par l'eau et par le feu dont les chiromanciens menacent leurs patients émus?

Mais au nom de quel principe, sinon la routine médiévale, prêtent-ils cette interprétation fâcheuse aux croix et aux étoiles qui déshonorent l'éminence lunaire et ne trahissent, en fin de compte, que des craintes et des phobies dues à je ne sais quel complexe que seule la psychanalyse peut élucider?

THÉORIE PSYCHOLOGIQUE. — Qu'on nous permette d'invoquer ici la doctrine de Freud, en vertu de laquelle maint acte indésirable est effectivement le fruit d'un labeur inconscient, maint oubli et mainte omission une opinion détournée du « moi » intime, et maint accident fatal communément attribué à une erreur, un suicide involontaire occasionné par quelque complexe. Un exemple frappant à l'appui de cette thèse est la mort de Verhaeren, tué par un train à Rouen, — mort en parfaite harmonie avec le grand poète qui chanta l'horreur et la beauté des « forces tumultueuses », des

> Routes de fer vers l'horizon,
> Blocs de cendres, talus de schistes
> ....
> Départs brusques vers les banlieues,
> Rails qui sonnent, signaux qui bougent,
> Et tout à coup le passage des yeux
> Crus et sanglants d'un convoi rouge;
> Appels stridents, ouragans noirs...

Si l'on considère — et nous sommes de ceux-là (5), — que l'art est souvent une manifestation plus ou moins

(5) Cf. à ce sujet notre communication sur la « Création esthétique » au Congrès International de Philosophie à Naples, 1924.

heureuse des sentiments secrets du subconscient, on en peut conclure chez Verhaeren à quelque complexe, à quelque hantise, à quelque effroi inspiré par les locomotives à un âge sans doute tendre et qui, comme toutes les préoccupations intellectuelles ou affectives, se dut vraisemblablement refléter dans sa main.

En nous référant à notre connaissance chirologique, il nous faut avouer que chaque fois qu'en notre jeune et déjà ancienne inexpérience, nous commîmes le tort de dire à certaines personnes dont nous eûmes le privilège de lire la main : « Faites attention à l'eau », ou : « Vous êtes menacé par tel ou tel danger », nous obtînmes dans tous les cas une réponse identique : « Oui, l'eau m'effraie », ou : « Je crains en effet le danger en question. »

Plus on a peur d'une chose et plus il est probable qu'on en devienne victime, selon la loi de l'effort inverse, formulée par le professeur Baudouin, de Genève. Il est de notoriété que dans la plupart des manèges, au novice immobilisé par une chute équestre, si fatigué ou si malade qu'il fût, si sérieuse que s'affirmât sa blessure, avant de le transporter à l'hôpital, on lui fait faire un tour à cheval, en lui suggérant que l'accident est de gravité minime. Sans cette sage précaution, sa carrière d'écuyer serait à jamais compromise par l'aversion qu'il en conserverait et l'épouvante *subconsciente*, qui rendrait son pied moins sûr et sa main moins ferme. Ainsi la prophétie de malheur n'arrive qu'à développer davantage chez le sensitif sa phobie, et l'avertissement, conçu parfois dans les meilleurs intentions, ne le précipite que plus rapidement vers le péril.

Qu'on veuille bien analyser deux événements célèbres et typiques dans les récentes annales divinatoires et dont les héros — ou plutôt les victimes — furent, à deux lustres de distance, Mme Lantelme et M. Paul Deschanel. A la première, la fameuse Mme de Thèbes conseilla de se méfier de l'eau. On sait que cette charmante actrice

trouva une fin prématurée *en tombant d'un bateau en excursion sur le Rhin.* Quant à l'ancien Président de la République, averti par M. Rem de l'accident de chemin de fer qui le menaçait, personne n'ignore les *conditions* de sa mort.

Or, quel est le trait caractéristique commun à ces deux cas par ailleurs dissemblables? C'est qu'aucun de ces pronostics n'aboutit à sa réalisation dans un *accident général et inévitable* de voie ferrée ou de naufrage, encore même que cette dernière éventualité n'eût rien prouvé de décisif, car, dans une panique, ce sont le plus souvent les calmes, ceux qui *croient, en leur subconscient,* à une chance de réchapper qui survivent, alors que les fatalistes et les découragés périssent. Et qui sait jusqu'à quel point, dans un moment critique, la parole convaincue : « Tu portes César et sa fortune! » en suggérant au pilote et aux matelots *l'impossibilité* d'un naufrage, leur inspira inconsciemment la foi, le courage, le sang-froid nécessaires pour lutter contre la colère des flots?

Mais les faits mentionnés nous apparaissent lumineusement concluants en ce qu'ils présentent des *catastrophes purement individuelles,* où le vertige semble avoir eu la part léonine : c'est *en regardant par la fenêtre* que, tous deux, M. Deschanel et Mme Lantelme, rencontrèrent le destin. Et, *quelles que soient les autres raisons* de ces infortunes, cette circonstance significative est à retenir. Ne rappelle-t-elle pas ces accidents de montagne dont M. Coué nous dit qu'ils ont pour cause

l'image que nous nous faisons que nous allons tomber; cette image se transforme immédiatement en acte, *malgré tous nos efforts de volonté,* d'autant plus vite même que ces efforts sont plus violents.

L'illustration que dans le même chapitre M. Coué nous offre de

la planche de 10 m. de long sur 0 m. 25 de large sur la-

quelle nous pouvons aisément marcher quand elle est posée à terre et où il nous devient impossible d'avancer dès qu'elle est placée à la hauteur des tours d'une cathédrale.

Cette illustration, la sagesse de Montaigne et de Pascal ne la pressentit-elle déjà?

Qu'on jette une poultre entre les deux tours de Nostre-Dame de Paris, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela en noz montagnes de deça, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que médiocrement, que je ne pouvoy souffrir la veüe de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses.

MONTAIGNE, *Essais*, livre II, chap. XII.

Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

PASCAL, *Pensées.*

Est-ce uniquement coïncidence que trois auteurs si différents dépeignent des exemples identiques?

Les deux oracles que nous venons d'examiner, et qui éveillèrent la curiosité des journalistes, se peuvent, a notre humble avis, résumer en ultime analyse à deux cas de pure auto-suggestion.

2. THÉORIE MYSTIQUE. — Ceux qui divinisent l'antique Fatum argueront, non sans quelque semblance de vérité, que le fait d'éprouver telle ou telle obsession ne témoigne pas nécessairement d'un complexe freudien, mais décèle maint avertissement qu'une généreuse Providence nous daigna conférer pour nous protéger contre des accidents possibles ou probables. Il est évidemment difficile de réfuter entièrement ce point de vue, puisque, ainsi que l'établit ingénieusement le pragmatiste Wil-

liam James (6), les origines du mysticisme, si sexuelles ou si matérielles qu'elles soient, n'en détruisent guère pour cela la valeur ou la réalité.

Pour savoir qui, des psychologues ou des illuminés, a raison, il importe de relever la statistique en ce domaine, d'une manière scrupuleuse et impartiale, et de procéder comme suit :

Le chiromancien qui aura diagnostiqué le présage d'un accident devra : *primo,* noter sa nature et sa date probable, *à l'insu* du sujet qui le vient consulter. *Secundo,* il dira : « Vous êtes *bien à tort* hanté par telle ou telle aversion. Mais vous pouvez voyager hardiment. Rien d'anormal ne vous arrivera jamais. » De la sorte, il engendrera dans le sujet une auto-suggestion *contraire,* tendant à détruire l'indésirable psychose. Si le chiromancien n'est pas expert en cette matière, il est préférable qu'il conseille à son client de se rendre chez un spécialiste, qui par l'analyse freudienne ou par l'hypnotisme, suivant les circonstances, amènera la guérison de ce mal spirituel plus pitoyable souvent que toutes les indispositions physiques. *Tertio,* il ne négligera point de suivre de loin la vie du sujet, pour se convaincre si ce dernier, après avoir surmonté son obsession, accomplira ou évitera la destinée accidentelle que révéla sa main.

Seules de pareilles recherches, étendues au moins pendant cinquante ans et embrassant un nombre considérable d'exemples, peuvent trancher la querelle mystico-neurologique. On conçoit l'utilité d'une certitude en ce domaine, et quelle lumière en résulterait pour mainte théorie psychologique. Néanmoins, on conçoit également quelles difficultés et quels obstacles une tâche menant à cette certitude se doit résigner à vaincre : difficultés du côté du sujet qui conserve le droit de ne se prêter point

(6) Cf. William James : *The Varieties of religious experience,* Longmans, Green, 1902.

à l'expérience, difficultés surtout de la part du chiromancien, qui préfère éblouir et s'enrichir plutôt que de se plier à une discipline scientifique. Nous-même avons en ce moment quelques cas en observation, mais que peut notre humble effort, s'il demeure solitaire?

3. THÉORIE MÉTAPHYSIQUE. — Enfin il ne nous paraît pas impossible d'avancer une troisième doctrine qui réconcilierait en une synthèse hégélienne les deux thèses contradictoires que nous venons de citer. En se basant sur les travaux de Freud et de Jung et sur l'influence, aujourd'hui reconnue, des instincts, il est permis de soutenir que des phobies particulières soient, au même degré que tout autre sentiment, des corollaires de la complexion affective et intellectuelle de l'individu; qu'elles constituent un des multiples éléments dont se compose l'unité métaphysique du « moi »; que si les dites phobies s'affirment des causes directes d'accident, ce dernier soit, par conséquent, non plus une contingence, mais un phénomène commandé, de même que les amours et la vocation, par une nécessité intérieure; et qu'en poursuivant le panthéisme hégélien jusqu'à sa conclusion logique et donc absurde, il convienne, à l'instar de Spinoza, de nier toute contingence, en chiromancie comme ailleurs, — encore que, même chez le philosophe hollandais, l'indéterminisme semble quelquefois s'infiltrer sournoisement parmi les interstices d'une porte d'apparence hermétiquement close.

Qu'une auto-suggestion sagement policée puisse empêcher l'accident n'atteint nullement cette argumentation, puisque la suggestion est capable de détourner les propensions les plus caractéristiques de leur cours normal.

Cette théorie, qui nous fut inspirée en des méditations plus laborieuses sur le problème, est philosophiquement défendable, — puisque la vérité tout comme l'erreur se

peut irréfutablement démontrer — mais elle s'atteste d'une pratique dangereuse et malaisée, et nous n'en conseillons point l'application.

Ce dont nous sommes assurés, c'est que tant qu'il subsiste le moindre doute, tant qu'il ne soit établi définitivement qu'un signe donné corresponde à un stigmate *irrévocable et certain* d'accident ou de maladie funeste, — et comment dogmatiser en matière si délicate ? — tout chiromancien honnête se doit abstenir d'effrayer par des prédictions désastreuses la main qui se tend vers lui. Le rôle du chirologue n'est point de s'enrichir, mais d'observer judicieusement; il n'est point d'étonner et d'éblouir, mais de soulager, si possible, les misères qui se révèlent à lui dans son confessionnal laïque.

MARYSE CHOISY.

QUELQUES PRÉCISIONS NOUVELLES SUR LA GÉNÉALOGIE DE STENDHAL

—

De nouvelles recherches dans les archives communales du pays de Lans et du Vercors nous permettent d'ajouter quelques précisions à celles, malheureusement trop rares, que nous avions déjà réunies sur les ancêtres de Stendhal (1).

D'Ambroise Beyle, son quatrième aïeul, nous ne connaissions guère, jusqu'ici, que l'acte de décès. Le parcellaire ancien d'Autrans, qui date de 1636, nous donne d'autres détails : il nous montre cet aïeul dans l'exercice de ses fonctions municipales et nous révèle l'étendue de ses biens. En tête de ce respectable document, « Ambroise Baille » apparaît en posture de notable ou de prud'homme, quelque chose comme l'adjoint au maire du pays. Tous ces villages du Dauphiné, comme ceux de Provence, étaient entièrement républicains de mœurs et de coutumes. Ils avaient des consuls et des notables élus, et toutes les affaires s'y débattaient en réunion publique, sur la grande place du bourg. Ambroise Beyle prit une part importante au gros événement qui agita les communes dauphinoises sous Louis XIII : la confection du cadastre. Une première fois, en 1619, la municipalité d'Autrans avait confié le soin de mensurer les terres à un arpenteur de L'Albenc, le sieur Champel. Mais la tentative était prématurée. Ce n'est qu'en 1635 que le tiers-état dauphinois triompha de la résistance des deux ordres privilégiés, particulièrement de la noblesse, et réussit à rendre la taille, non plus *person-*

(1) V. *Mercure*, 15 juin 1925.

nelle, mais *réelle*, c'est-à-dire à la faire reposer sur la terre, et non sur la personne. C'était la *réalité* de l'impôt et la prétention de le faire payer à chacun, en proportion de ce qu'il possédait, que représentait le cadastre, et c'est pour ce motif que les nobles l'avaient si vivement combattu. Ne pouvant en retarder davantage l'adoption, ils obtinrent, tout au moins, de s'y soustraire. C'est de ce temps que date, en Dauphiné, la distinction des terres en *nobles*, c'est-à-dire appartenant à des nobles, et en *non-nobles*, c'est-à-dire appartenant à des roturiers. Les premières échappaient à tout cadastre. Voilà pourquoi le parcellaire d'Autrans ne cite aucun fonds noble et n'énumère que les « fonds taillables ».

Il ne s'agissait pas seulement de mensurer ces fonds, mais, tâche singulièrement plus ingrate, d'en estimer la valeur pour répartir la taille entre leurs propriétaires. On conçoit le déluge de protestations qui fondit sur les hommes assez audacieux pour assumer ce rôle. Ambroise Beyle et son futur gendre, Barnabé Blanc, étaient du nombre. Nul ne voulut de leurs estimations et, l'année suivante, il fallut recommencer celles-ci. De nouveaux commissaires furent nommés, entre lesquels figura encore Ambroise Beyle, mais, cette fois, sans son gendre. Le procès-verbal de l'arpenteur Denis Champel nous montre les nouveaux élus s'assemblant, graves et solennels, sur la place de l'église :

Ont comparu maistre Benoist Blanc, honneste Ambroise Baille, François Aybert de la Roche, honneste Benoist Alleigre-Perret, Enymond Faure, Pierre Alleigre Roux et honneste Louis Morin, esleuz et nommés par ladite communauté pour estimer et apprétier tous les fonds taillables dudit lieu et reformer tout à fait la première estime, tous lesquels estant assemblés sur la place publique du bourg de l'Eglize, après avoir presté le serment requis et nécessaire, ont conféré ensemble du prix qu'il convenoit mettre sur les meilleures sestérées, tant prez, terres, bois, mollins (moulins), etc.

Cette deuxième estimation, le consul en exercice, son

« coprudhomme », qui était Ambroise Beyle, et le syndic des forains, c'est-à-dire des propriétaires étrangers à la commune, eurent ensuite à l'approuver pour la mettre en vigueur. Leur perplexité fut grande, bien que tous trois eussent collaboré à l'œuvre qui leur était soumise. On dit que les Dauphinois sont les Normands du Midi, et cette circonstance permettrait de le croire, car les trois édiles autranais s'en tirèrent par une vraie formule de Normands : ils consentirent à signer le papier qu'on leur tendait, mais en déclarant ne rien approuver. C'est au bas de cette déclaration fuyante que s'étale le superbe paraphe d'Ambroise Beyle, ou plutôt *Bayle*, car c'est ainsi qu'il signait :

Ce vingt-cinquiesme aoust 1636, anviron midy, je, Denis Champel, commissaire soussigné, présentant le susdit comparant procès-verbal aux susnommés, Benoist-Alleigre Perret, consul, Ambroise Baille, coprudhomme, honneste Benoist Blanc, notaire et syndic des forains, pour le signié, au dit Austrans, dans la maison dudit Baille, où je les ay trouvés touts trois, en présence de Claude Repellin-Gonnon. Lesquelz ont dict qu'ils ne le peuvent signié, pour ne estre à présent relevés (?) des protestations qu'ils firent alors, réciproquement et sans approbation, et pour leur

response tant seullement, en protestant de toute nullité, se sont signiés.

Je signe pour response comme dict et sans approbation de rien.

BLANC, syndic.

A. BAYLE, coprodhomme

PERRET, consul.

D. CHAMPEL, arpenteur-commissaire.

La simple signature d'Ambroise Beyle, suivie du mot « coprodhomme », écrit de sa main, révèle un homme instruit, écrivant lisiblement et couramment, non de l'écriture épaisse et lente d'un paysan, plus habitué à manier la bêche que la plume, mais avec ces vivacités, ces jolis tours et ces élégances un peu fausses qu'affectaient alors les gens de loi et les scribes.

Comme en témoignent sa qualité d'« honnête » et ses fonctions d'élu, Ambroise Beyle avait du bien : c'était même un riche propriétaire. Le parcellaire, en ses folios 237 et suivants, dénombre longuement et minutieusement tous ses fonds. La plupart se groupaient au mas dit « au Vergne », qu'on appelle aujourd'hui La Vergne, sur les confins d'Autrans et de Méaudre. Le large val, un peu bosselé, d'Autrans, se creuse au midi en une manière de cuvette d'où émerge, comme une île, un monticule rond allongé du nord au sud et nommé Claret. La cime de ce monticule est couverte de bois, les flancs de prairies, le bas de pâturages marécageux appelés jadis « paquiers », ou « narses ». C'est « en Claret », et particulièrement sur les pentes ouest de ce mont, que se trouvaient les biens d'Ambroise Beyle. Bois, prés et quelques terres de labour représentaient en tout une centaine de « sétérées », mesure du pays, c'est-à-dire près de quarante hectares. Il y avait une maison avec « grange, grenier et plassage », et un moulin, mû par le « rif », ou ruisseau, de Tortollon. La grange, couverte de chaume, subsiste encore, et l'on voit, à une centaine de mètres plus bas, de part et d'autre du ruisseau,

les pierres sur lesquelles devait s'agencer la roue du moulin.

Ambroise Beyle était également propriétaire à Méaudre. La limite entre les deux villages devait couper certains de ses biens. Il possédait une maison « en Claret », dans la partie de Claret qui est sur Méaudre, au lieu dit la Charpenelie ; puis des prés, paquiers, terres et bois, représentant environ le tiers de ce qui était sur Autrans. Nous n'avons pas la mesure exacte, car le parcellaire ancien de Méaudre a disparu, et il ne reste plus qu'un « coursier », où les immeubles sont seulement mentionnés, avec, en face de chacun d'eux, le chiffre de la taille. Or celle-ci montait à un peu moins de dix livres, tandis qu'elle s'élevait à trente-cinq livres pour les biens d'Autrans.

Si largement muni, Ambroise Beyle n'était-il qu'un riche paysan ? Sa signature suffirait à en faire douter. Un autre document nous révèle sa qualité vraie : c'est la reconnaissance féodale passée par lui le 21 février 1647, au profit de « noble Jean Louis de Ponnat Garcin, sieur des Combes ». Cette reconnaissance est rappelée au terrier de 1745 et Ambroise Beyle y est qualifié de marchand, sans que l'acte précise le genre de négoce auquel il se livre. Mais, de toute évidence, ce commerce devait être celui qu'il transmit à son fils aîné et dans lequel il établit ses deux cadets, c'est-à-dire celui de drapier.

Ici se pose une question que nous avions déjà cherché à résoudre : Pour amplement possessionné qu'il fût à Autrans, Ambroise Beyle en était-il originaire, et les biens qu'il y détenait provenaient-ils de ses ascendants ? A première vue, il semblerait que oui, mais, à la réflexion, l'assurance diminue, puis disparaît. Ambroise Beyle et ses enfants sont les premiers et les seuls de leur nom qu'enregistrent les actes paroissiaux d'Autrans. Le parcellaire de 1636 ne mentionne aucun autre Beyle. Le terrier des marquis de Sassenage cite bien un François Boué ou Bouvier-Beyle qui, en 1613, se reconnaît emphytéote d'une quartelée de

pré. Mais cette parcelle venait de la famille Eynard-Bertrand et, en 1654, elle passa dans la famille Gerin-Douet, ce qui tendrait à prouver qu'entre François Bouvier-Beyle et Ambroise Beyle, il n'y avait aucun lien.

Les biens du Vergne, ou de la Vergne, pouvaient provenir, soit d'un mariage, soit d'un achat. Ils avaient été détachés d'un ensemble appartenant à la famille Bonthoux-Cottel, dont un des membres, qualifié, comme Ambroise Beyle, de marchand, en conservait encore une partie en 1645. La femme d'Ambroise aurait-elle été une Bonthoux-Cottel ? On ne saurait le dire, car le drapier coprudhomme fut veuf de bonne heure et nulle part, dans les actes paroissiaux, tous postérieurs à 1643, n'est cité le nom de sa femme. La conjecture, toutefois, offre peu de vraisemblance car, à moins d'être seule héritière, une fille n'emportait ordinairement pas les terres dans la famille de son mari. Il reste donc qu'Ambroise Beyle ait acquis lui-même ces fonds avec les gains de son trafic, et c'est l'hypothèse la plus probable.

Mais alors, d'où venait le quatrième aïeul de Stendhal ? Ici, deux solutions se présentent, fondées sur des indices plus ou moins probants. Suivant la première, Ambroise Beyle serait originaire de Méaudre. Il y avait des Beyle dans cette commune, tandis qu'il n'y en avait pas à Autrans. Une famille de ce nom y existait dès le début du XVIIe siècle et s'est maintenue jusqu'à nos jours, au hameau de la Truite, qui est presque à la limite des deux villages. La maison et les terres qu'Ambroise Beyle possédait sur Méaudre seraient-ils donc des biens patrimoniaux qu'auraient ensuite grossis les acquisitions d'Autrans ? On pourrait le croire, lorsqu'on observe qu'une de ces terres, une pièce de six sétérées et deux quartelées au lieu dit « en Chorot », confinait au midi un « pré et terre » appartenant à Christophe Beyle, de Méaudre. Cette contiguïté de biens entre gens du même nom accuse généralement une parenté. Mais, il faut le reconnaître, ces indices pourraient être trompeurs. D'abord, la terre de Chorot est seule dans le cas que l'on

vient de dire. Les autres pièces, appartenant à Ambroise Beyle ou à ses descendants sur la commune de Méaudre, provenaient, non des Beyle, mais de deux autres familles, les Chabert-Mollin et les Fanjat-Racloz-Boudet. Ensuite, le grand nombre de Baille, Bayle ou Beyle en cette région et dans tout le Dauphiné, doit nous mettre en méfiance. Il y en avait, non seulement à Méaudre, mais à Rencurel et à Saint-Julien-en-Vercors. Il y en avait à Engins, à Uriage, à Grenoble et dans la vallée de l'Isère : on trouve en 1646 un Claude Baille notaire à Tullins. On en voit jusque dans la vallée du Rhône : en 1701, des Beyle sont maîtres-tisserands à Vienne. Notons enfin qu'une Catherine Beyle, d'Autrans, petite-fille de Benoît et arrière-petite-fille d'Ambroise, pourra, sans le moindre empêchement de consanguinité, épouser, le 24 juin 1742, un Christophe Beyle, de Méaudre, probablement l'arrière-petit-fils du Christophe dont les terres limitaient celles d'Ambroise. S'il y avait parenté entre les deux familles, elle devait donc être assez éloignée car, sous l'ancien régime, les empêchements de consanguinité étaient relevées jusqu'au quatrième degré, parfois au delà.

Le mariage d'une fille d'Ambroise Beyle, Françoise, avec un jeune homme de Saint-Julien-en-Vercors, Claude Rochas, mariage célébré à Autrans le 17 novembre 1647, semble plus révélateur que la contiguïté de terres de Méaudre. Nous l'avons déjà dit, les relations entre Autrans et Saint-Julien-en-Vercors étaient alors loin d'être faciles. Elles le sont davantage aujourd'hui et le voyage d'un de ces villages à l'autre n'est plus, dans la belle saison, qu'une excursion pittoresque. Par Méaudre et la route qui longe la rivière de Méaudre, on atteint, aux Jarrands, la vallée de la Bourne et l'on redescend le lit de cet admirable torrent, précisément dans la partie qui traverse les célèbres gorges. Passé le pont romantique de la Goule Noire, une montée d'environ deux heures, et par une bonne route, mène à Saint-Julien.

Mais sous Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche, aucune de ces routes n'était tracée. Pour aller d'Autrans à Saint-Julien, il fallait aller franchir au Pas de Pertuzon la chaîne escarpée qui s'élève à l'ouest d'Autrans. On descendait ensuite sur Romeyère et Rencurel, on passait la Bourne à La Balme et l'on montait à Saint-Julien par de mauvais chemins très roides qui suivent le lit d'un ruisseau. C'est une excursion que l'on peut encore faire sans être alpiniste, mais elle exige de bonnes jambes et de forts souliers ferrés. Le secrétaire de l'évêque de Grenoble, Mgr Le Camus, qui gravit le Pas de Pertuzon[1] avec ce prélat, le 10 juin 1673, au cours d'une tournée pastorale, le qualifie de « très rude et périlleux pour les chevaux ». Aujourd'hui, les mulets eux-mêmes ne le passent point sans peine. Presque abandonné, jamais entretenu, le chemin, ou plutôt, le sentier sous bois qui mène d'Autrans au col est certainement plus mauvais qu'au temps de Louis XIII. Il se perd, à certains moments, dans les broussailles et les blocs de rochers. Quand on finit par l'atteindre, le Pas de Pertuzon se présente comme une étroite brèche entre deux murailles naturelles. De l'autre côté, la descente est à pic, par des échelons grossièrement taillés dans le roc.

On imagine, en ces chemins abrupts, le cortège nuptial de Françoise Beyle, au mois de novembre 1647 : l'épouse montée sur un mulet ; l'époux, les parents et amis suivant, qui à dos d'âne, qui à pied. Comment les fiancés avaient-ils pu se chercher et s'unir, si loin, par des routes si âpres ? Il fallait qu'Ambroise Beyle fût connu à Saint-Julien-en-Vercors et qu'il s'y rendît souvent, appelé par des relations de famille, peut-être même par des intérêts matériels. Sinon, comment un jeune homme de cette commune serait-il allé à Autrans lui demander la main de sa fille ? Ce n'était pas son commerce qui pouvait pousser le drapier dans ces lointains parages. Il fallait, en ce temps-là, à cause de la difficulté des routes et de la multitude des péages, se borner à vendre en sa boutique, ou, çà et là, dans les foires les

plus proches. Mais Saint-Julien était un trop petit village, et trop écarté, pour jouir d'une foire. Y aller offrir sa pacotille était bon pour des colporteurs et des enfants de la balle, non pour un négociant ayant pignon sur rue. Si Ambroise Beyle se rendait à Saint Julien, ce n'était donc pas pour affaires, mais, répétons-le, pour raisons de famille. Et il fallait que cette famille fût proche, composée de parents immédiats : on ne fait pas un voyage pénible pour aller voir des cousins éloignés, que l'on n'a pas connus dès l'enfance. Or, il y avait des Beyle dans ce village, et leur nom s'écrivait, comme celui d'Ambroise, par un *a*. Certes, l'orthographe était alors si fantaisiste que la seule identité des noms ne permettrait de rien conclure. Cependant, il faut distinguer le cas d'un paysan illettré et celui d'un homme cultivé, comme Ambroise Beyle. On doit admettre que ce marchand riche et instruit écrivait son nom comme on lui avait appris à l'écrire en sa famille et dans son lieu d'origine. Or, tandis que les gens de loi et les prêtres rédacteurs des actes paroissiaux d'Autrans écrivaient son nom *Baille*, Ambroise signait *Bayle*, comme ses homonymes de Saint-Julien. En décembre 1653, nous voyons un Jules *Bayle* cité parmi les « manans et habitans » de ce pays qui tiennent une réunion contre la répartition de la taille. L'année suivante, le « mardi de Pasque septiesme jour d'avril 1654 », un Jacques *Bayle* assiste à une réunion analogue sur la place de l'église. Quel était le degré de parenté entre ces Bayle et Ambroise ? Nous ne pouvons malheureusement l'établir, car, tandis que les procès-verbaux des réunions dont on vient de parler ont été conservés, les anciens registres paroissiaux de Saint-Julien ont disparu. Mais cette parenté, nous ne croyons pas téméraire de la présumer, et même de la croire proche. Jules et Jacques Bayle devaient être, selon nous, des frères ou des neveux d'Ambroise. Sinon, encore une fois, le mariage d'une fille du notable autranais dans un village si éloigné ne s'expliquerait pas.

Le Vercors serait donc, à nos yeux, le véritable berceau des Beyle. Sensiblement moins haut et moins froid que le val d'Autrans (1), grand ouvert au couchant et au midi, ce large plateau vert de prairies et tout encadré de sapins, rappellerait les paysages du Jura, si une lumière déjà méridionale n'y accusait les profils les plus lointains des monts. Le village de Saint-Julien, au milieu des prés et des champs, se disperse en de nombreux hameaux. Le centre groupe à peine une vingtaine de feux. Le seul vestige curieux du passé est l'église, massive et sans art, mais fort ancienne et de style roman, remontant sans doute au XI[e] siècle. Toute petite, c'est à peine si elle peut contenir deux cents personnes. On y accède par un haut perron et par une porte étroite comme une meurtrière, percée dans la fabuleuse épaisseur des murs. C'est probablement là qu'à l'origine et jusqu'à la fin du XVI[e] siècle vinrent s'agenouiller les montagnards farouches dont Stendhal devait descendre. C'est sur la petite place de l'église que, le dimanche, à la sortie de la messe, réunis à leurs concitoyens, selon la libre coutume des aïeux, ils discutaient les affaires publiques. L'un d'eux, émigré, se sera enrichi par le commerce et aura fait souche à Autrans. D'autres étaient déjà installés à Méaudre. Remarquons-le : de Saint-Julien à ces deux villages, la route était jalonnée par des Beyle. Il y en avait à La Balme et à Rencurel, et l'on va de Rencurel à Méaudre par le Pas de la Chèvre, comme on va de Rencurel à Autrans par le Pas de Pertuzon. Un de ces Beyle de Rencurel viendra plus tard s'installer à Autrans et ses descendants s'y uniront, eux aussi, à ceux d'Ambroise. Admettons que par ses nombreux enfants, à chaque génération, une même famille ou un même clan montagnard ait essaimé dans tous ces villages situés sur le même parcours, les géologues diraient le long d'une même faille molassique, prolongement de celle qui, par le lac du Bourget et Voreppe, continue le Jura en pleines Alpes.

(1) Saint-Julien est à 901 mètres, Autrans à 1050.

§

La petite fortune domaniale d'Ambroise Beyle passa tout entière à celui de ses fils qui fut le trisaïeul de Stendhal, c'est-à-dire à Jean, le drapier de Lans. On pourrait en conclure que Jean était l'aîné et, pourtant, il y a lieu de croire le contraire. Quatre des sœurs de Jean s'étaient mariées bien avant lui, les deux premières surtout, unies avant 1643 à Barnabé Blanc et à Jean-Claude Blanc. Son frère Claude devait être également plus âgé. Il signe en qualité de témoin avec ses deux beaux-frères, époux des deux sœurs aînées, au contrat de mariage de Jean, en 1656. N'est-ce pas le fait d'un aîné approuvant l'établissement de son cadet ? Nous n'avons pas la date exacte de sa mort, mais celle-ci doit se placer vers 1670 et dans les actes paroissiaux qu'il libellait au cours des années antérieures, la main de Claude commence à trembler, ce qui, même dans le cas d'une sénilité précoce, ne se produit guère avant la cinquantaine. Claude Beyle devait donc être né vers 1620 au plus tard, plus probablement vers 1615, tandis que Jean, s'il s'est marié à trente ans, suivant l'usage de la famille, devait être de 1626. Autre fait plus décisif : Claude était resté à Autrans et à la maison paternelle — car tout montre que la maison près de l'église dont il signe la reconnaissance, le 9 avril 1655, au marquis de Sassenage, lui venait de son père et que c'est dans cette maison plus centrale qu'Ambroise Beyle avait dû lui-même transporter son négoce. Immeuble et commerce revinrent tous deux à l'aîné, lequel s'était associé son plus jeune frère Benoît, tandis que Jean allait chercher fortune ailleurs, ce qui est bien le fait d'un cadet. En vertu du droit d'aînesse, Claude devait avoir également hérité de la majeure partie des biens de Claret et de La Vergne. Mais cet aîné, s'il s'était marié, — ce que nous ignorons, — n'avait pas eu d'enfant, car on n'en retrouve ni mention, ni trace. C'est dans ces conjonctures que, selon toutes les coutumes de l'ancien régime, le

cadet aura succédé à l'aîné comme héritier universel. Seule, la maison du bourg de l'église, avec le fonds de commerce, revint au troisième frère, à Benoît.

D'après les notes inscrites en marge du parcellaire d'Autrans, Pierre Beyle, fils aîné de Jean et capitaine châtelain de Sassenage, affranchit de la taille les biens venus de son grand-père. Il dut les affranchir aussi des droits féodaux, car, au dix-huitième siècle, ces biens ne figurent plus sur aucun terrier. Le fils de Pierre, Jean-Baptiste Beyle, écuyer, juge royal et épiscopal de la ville de Grenoble, fit encore mieux : il devint seigneur où son bisaïeul était manant. Le terrier Garcin, renouvelé en 1745, nous montre Jean-Baptiste Beyle co-seigneur, par indivis, du fief des Combes, avec « noble François Lovat, conseiller-correcteur en la Chambre des Comptes ». Ce fief des Combes englobait les mas du Vergne ou de la Vergne, des Tranchants, des Gonnets, des Gaillards et, d'une manière générale, tout le terroir sud-ouest d'Autrans. Après Jean-Baptiste, sa veuve, « dame Marie Raby », puis son fils, le capitaine Beyle, y perçurent les droits féodaux, de compte à demi avec l'évêque de Grenoble, qui avait succédé à François Lovat. Le père de Stendhal, héritier présomptif de son cousin issu de germain le capitaine, n'avait donc pas tout à fait tort de se dire noble. La famille avait acquis, non seulement un titre et des armes, mais la réalité de la seigneurie, le fief.

§

Tandis que la branche de Jean Beyle, le drapier de Lans, s'élevait aux charges de robe et à la noblesse, celle de son jeune frère Benoît, restée à Autrans et ne disposant plus que de maigres biens, retombait peu à peu au rang des paysans. C'est à ce rang que nous la retrouvons aujourd'hui, car, si les Beyle de la branche Stendhal ont disparu, ceux issus de Benoît Beyle sont encore nombreux et ne sont pas près de s'éteindre. Cela dit pour répondre aux légitimes curiosités de quelques stendhaliens qui, dans

l'incertitude, ont cru devoir émettre des hypothèses. D'après M. Henri Martineau, tandis qu'une branche bourgeoise descendait de Jean Beyle, une branche ouvrière serait venue de Claude qui, selon lui, aurait été le cadet. Mais on l'a vu — et la raison est péremptoire — Claude n'eut pas d'enfant. C'est de son troisième frère, Benoît, que descend l'abondante postérité paysanne dont il nous reste à parler. Car l'une au moins des familles Belle dont, en notre précédent article, nous signalions l'existence à Autrans, descend en ligne directe de Benoît Beyle, frère du trisaïeul de Stendhal. La différence d'orthographe ne trompera personne et, d'ailleurs, la filiation s'établit de la manière la plus authentique.

Benoît Beyle, marié le 25 novembre 1670 à Benoîte Merlery, mourut le 6 mai 1705, laissant de nombreux enfants dont l'aîné, Benoît II, né le 13 février 1672, mort le 12 juin 1748, continua la famille. De son mariage, célébré le 11 octobre 1707, avec Elisabeth Morel Bedot, il laissa notamment deux fils, Benoît III et Pierre Ier, dit Beyle du Bouchet parce qu'il alla s'établir dans ce hameau, tandis que son aîné restait à la maison paternelle. Benoît III eut un fils, Benoît IV, dont les enfants moururent en bas âge. C'est de Pierre Ier Beyle du Bouchet que descendent les Beyle ou Belle actuels, dont la branche principale habite encore le même hameau. Pierre Ier Beyle du Bouchet, baptisé le 12 avril 1710, fut marié deux fois : 1° le 14 novembre 1730, à Françoise Morel-Bedot ; 2° le 27 juin 1763, à Marie Buisson. Il mourut le 17 juillet 1775 laissant, entre autres, du premier lit, un fils, Pierre II (1749-1792) qui, de son mariage avec Catherine Buisson, eut six enfants, dont trois garçons, Pierre III, Antoine et Louis. De Pierre III (1778-1810) naquit Jean (1806-1889), époux de Marie Bernard-Guelle. Jean fut le père d'un garçon, Louis, et de six filles, dont deux vivent encore. De Louis (1841-1899) et de sa femme, Marceline-Marie Faure, est né, le 31 mai 1875, M. Jean-François-Régis Belle qui, de son

mariage avec Mlle Marie-Adeline Rognin, n'a pas eu moins de quatorze enfants, dont onze vivants.

M. Jean François-Régis Belle, cultivateur au Bouchet, est donc le descendant authentique, à la huitième génération, d'Ambroise Beyle, quatrième aïeul de Stendhal. La différence d'orthographe ne surprendra, répétons-le, que les personnes peu familières avec les archives. L'orthographe des noms propres, on le sait, n'a guère été fixée avant le XIXe siècle. A ce moment-là, on a adopté celle qui était en usage, sans s'inquiéter de savoir si elle n'avait pas été altérée et sans jamais remonter aux origines. Or, on l'a vu, l'orthographe du mot Beyle avait maintes fois varié. Au XVIe siècle et au commencement du XVIIe, dans le district de Grenoble, on écrivait *Baille*, alors que dans le Valentinois et le Diois se maintenait la forme ancienne, *Bayle*. Ambroise lui-même et ses fils signent par un *a*, excepté Benoît qui, une fois par hasard, signe *Beyle*. Mais la branche de Lans, devenue bourgeoise et robine, ayant adopté cette dernière orthographe, celle-ci se trouva fixée dès le XVIIIe siècle, tandis que dans la branche d'Autrans, restée ou redevenue paysanne, la plus grande variété continuait à régner. Quand Benoît Ier Beyle mourut, le 7 mai 1705, le curé écrivait déjà son nom *Belle*. Cependant Benoît II signe encore *Baylle*, ce qui est une façon, pour un homme peu lettré, de maintenir l'orthographe originale. Son fils cadet, Pierre Beyle du Bouchet, signe également *Baylle*. Mais l'aîné signe *Beille* ou, parfois, *Beyle*. C'est cette dernière forme, mise à la mode par les Beyle de Grenoble, qui prévaut au XVIIIe siècle. Enfin, sous la Révolution, la forme actuelle *Belle* l'emporte définitivement. Au parcellaire de 1791, le nom du capitaine Beyle est écrit *Belle*, comme ceux de ses cousins.

De cet examen chronologique, il résulte que l'orthographe primitive du nom qui nous occupe est *Bayle*, comme on l'a toujours écrit en Provence et en Languedoc. Orthographe la plus conforme à la prononciation du nom com-

mun d'où le nom propre est sorti : *baile*, valet de ferme et, par extension, fermier. *Beyle* et *Belle* ne sont que des variations dauphinoises du même nom.

Il ne faut donc nullement s'étonner que les Belle actuels d'Autrans soient les descendants authentiques des Beyle du XVIIIe siècle et des Bayle du XVIIe. Au reste, si l'on pouvait avoir des doutes, les papiers que détient encore M. Jean-François-Régis Belle achèveraient de les lever. C'est, d'abord, une requête datée de 1770 et adressée au juge de paix de Sassenage par son quatrième aïeul. Cette pièce est signée *Pierre Baylle* et la signature en est identique à celle de Pierre Ier Beyle du Bouchet, petit-fils de Benoît Ier et arrière-petit-fils d'Ambroise, telle qu'on la retrouve sur les registres paroissiaux (notamment le 5 juin 1784, au mariage de son neveu Benoît IV) et, en 1759, sur le terrier du marquis de Sassenage. C'est ensuite le testament de son troisième aïeul, Pierre Beyle. Ce testament passé par devant le notaire de Méaudre, le 21 septembre 1792, montre que ce Pierre Beyle est bien Pierre II Beyle, fils de Pierre Ier Beyle du Bouchet, mari de Catherine Buisson et père des six enfants mentionnés aux registres communaux. Il y a concordance parfaite entre ces pièces conservées par le descendant et la série ininterrompue des actes paroissiaux, qui remonte jusqu'à Ambroise Beyle.

Mais M. Jean-François-Régis Belle est loin d'être le seul rejeton de l'ancien « coprodhomme ». Il y a encore ses cousins germains, MM. Joseph-Eugène Belle, cultivateur aux Gonnets, et Alfred-Eugène-Etienne Belle, fixé à Voiron. Ces derniers sont les fils de Anne-Marie Belle, tante paternelle de M. Jean-François Régis, et de Régis-Antoine Belle qui, lui-même, par sa grand'mère Elisabeth Perret, fille de Pierre et d'Elisabeth Beyle, descendait de Benoît III, frère aîné de Pierre Ier Beyle du Bouchet. Cette branche est donc doublement Beyle, du côté paternel comme du côté maternel. De la même souche Belle-Perret descendent

aussi MM. Eugène-Louis et Henri-Joseph Belle, des Andrevières. Quant aux descendants en ligne féminine, ils sont légion. Citons M. Perret, garde-champêtre d'Autrans, dont la mère était une des six sœurs de Louis Belle, père de M. Jean-François Régis ; les Arnaud, les Eybert-Prudhomme, parents au même degré ; les Eybert-Parseval, les Repellin, les Rognin ou Ronnin, les Blanc-Beude, les Gaillard, les Blanc-Gonnet, les Alleigre-Carron-Brunel, etc. Bref, tout le monde ou presque, à Autrans, est plus ou moins cousin de Stendhal.

Comment cette branche est-elle restée paysanne, tandis que l'autre s'élevait à la plus haute bourgeoisie ? La chute, d'une part, a été aussi rapide que l'ascension de l'autre. Pendant que Benoît Ier Beyle, fils d'Ambroise, marchand drapier et homme cultivé comme ses deux frères, est encore, à son décès, qualifié de « maître », — ce qui veut peut-être dire que, sur la fin de sa vie, il a rempli les fonctions de maître d'école — son fils Benoît II ne se distingue déjà plus de la foule des paysans. Il semble se relever vers 1720. On le voit s'intituler « rentier de M. de la Bâtie », c'est-à-dire receveur des rentes de « Maistre Ennemond Regond de la Bâtie », avocat à Grenoble. Mais ses deux enfants, Benoît III et Pierre I (du Bouchet), après avoir été qualifiés d' « honnestes » à leur mariage, ne sont bientôt plus désignés que par les termes de « laboureur », ou même de « travailleur ». Beyle du Bouchet surtout, moins bien loti que son aîné, fut un de ces âpres défricheurs qui allaient disputer leur pain aux broussailles et aux landes, sur les flancs des monts de Bellecombe. Le document conservé par son rejeton, et auquel nous avons déjà fait allusion, le montre sollicitant du juge de Sassenage la restitution d'une « routte », ou terre défrichée (*rupta*), qu'il cultivait, dit il, depuis plus de dix ans et dont un de ses voisins s'est emparé. Son fils aîné, Pierre II, meurt à quarante trois ans, le 5 octobre 1792, instituant, comme héritier universel, selon toutes les coutumes de l'ancien régime, l'aîné de ses

fils et ne laissant à chacun de ses cinq autres enfants qu'une « légitime » de 262 livres. Bien que ce chiffre fût loin de représenter une part égale, il montre combien dans son ensemble l'héritage était chétif.

Presque dès l'origine, les deux branches, la rurale et la citadine, la paysanne et la bourgeoise, s'étaient perdues de vue. Seul, le premier enfant de Benoît Ier Beyle, Benoît II, eut pour marraine « honneste Maria Baylle, du lieu de Lamps (*sic*) », sans doute la fille de Jean Beyle et d'Alix Clapasson, et la sœur du bisaïeul de Stendhal. Depuis, aucun autre Beyle de Lans ou de Sassenage n'assiste plus aux solennités de famille, baptêmes, mariages, etc., que célèbrent les Beyle d'Autrans. La branche de Grenoble bannit jusqu'au souvenir de ces cousins montagnards. Lorsque « maistre Pierre Beyle, procureur-ès-cour » et grand-père de Stendhal, met une de ses innombrables filles en nourrice à Autrans et que cette fille meurt, le 6 mars 1750, chez Etienne Rognin, son père nourricier, nul ne soupçonne un lien quelconque entre cette petite Sophie Beyle et ses humbles homonymes qui grattent la terre au mas du Bouchet. Ils étaient pourtant cousins au troisième degré. En 1793, quand le jeune Henri Beyle se tourne vers la « montagne de Méaudre » pour entendre le canon du siège de Lyon, il ignore que ses ancêtres sont partis de cette montagne et que certains de leurs descendants habitent encore à ses pieds. En 1812, quand « M. de Beyle », commissaire des guerres, fait la « campagne de Moskow » à la suite du comte Daru, il ne se doute pas qu'un de ses cousins rustiques, Louis Beyle, fils de Pierre II, conscrit de 1806, fait cette même campagne comme simple soldat et succombe dans les rangs de ces « paysans de l'armée qui allaient se faire faucher par mille à la fois, comme les blés égaux d'une grasse prairie de la Beauce ».

De leur côté, les Beyle ou Belle d'Autrans ont perdu tout souvenir d'une parenté qui aurait cependant pu sembler

flatteuse. Ni M. Jean-François-Régis Belle, ni ses tantes octogénaires, ni aucun de ses cousins n'avait jamais entendu parler de Stendhal. Nous leur avons appris qu'ils étaient de la même famille. Ces braves gens ont de bien autres soucis que ceux de la littérature, et les vaines rumeurs des villes expirent sur les hauteurs du Bouchet. On se sent ramené bien loin dans le passé lorsque l'on heurte à la petite croix de bois clouée, suivant l'antique usage, à la porte de M. Jean-François-Régis Belle. La maison n'a pas bougé depuis le XVI[e] siècle. Ce n'est pas, d'ailleurs, celle de Pierre I[er] Beyle du Bouchet, qui ne vint s'installer en ce hameau qu'en 1730, mais celle d'un bisaïeul, Bernard-Guelle. Les murs sont de pierre aux pignons aigus, le toit de chaume. La porte et les fenêtres ont un encadrement de pierre blanche surmonté d'un fronton en accolade qui rappelle un peu l'ogive. A l'intérieur, une salle unique, basse et comme écrasée sous les poutres du plafond. Près de la vaste cheminée s'ouvre le four. Si l'on pousse une porte, vis-à-vis de la porte d'entrée, de chaudes haleines arrivent et les vaches tendent leurs doux mufles étonnés. Bêtes et gens dorment sous le même toit.

En cette pauvreté biblique, en cette humble crèche que réchauffe le bœuf de l'Evangile, quatorze enfants sont nés. Le premier, qui travaillait à la scierie, est mort pendant la guerre, d'un accident lamentable et banal. Il en reste onze, tous bien portants, mines fraîches et éveillées, à part un seul, un petit garçon délicat dont le bras est captif dans un appareil. Les deux plus grands, qui ont de quinze à seize ans, sont allés prendre la place de l'aîné à la scierie. Les voici qui reviennent, à bicyclette, pour le repas de midi. Il en faut, du pain, pour nourrir toutes ces bouches ! Et le val d'Autrans, pittoresque, mais si froid, ne produit presque pas de blé. Au 20 septembre, c'est à peine si les froments sont mûrs ; plus d'une moisson est encore sur pied, et il a gelé dès les premiers jours du mois. Seul, le seigle, fils des terres maigres et sans soleil, vient à peu près bien. Mais on

ne mange plus, aujourd'hui, le seigle pur, et la farine de blé est si chère!...

L'Académie décerne, dit-on, des prix aux familles nombreuses. Pourrait-elle mieux tomber que sur ces cousins pauvres de Stendhal?

PAUL BALLAGUY.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

PRINTEMPS SEXUELS...[1]

Le train d'Amérique

Tableau candide...

La cour de la maison est tout illuminée...

Elles sont deux, Honorine Lambert et Eudoxie Naut, qui, côte à côte, assises sur le rebord d'une fenêtre, apprennent leur leçon. Au-dessus de leurs têtes penchées, flotte un pavois de lessive. Deux pots de basilic les encadrent ainsi que des personnages d'autel. Un serin jaune, de sa cage accrochée au gond d'un contrevent, leur jette de côté, d'un bec dédaigneux, des grains de mil dans la chevelure. Mais, elles, ces studieuses, ne s'en aperçoivent même pas! Elles sont si absorbées par l'étude des règles capricieuses qui régissent le complément indirect.

Bout-de-Bibi, du porche, les aperçoit.

D'un geste de commandement, il immobilise ses onze copains, — car ils sont onze, — si prêts à se soumettre à toutes ses volontés. Ne porte-t-il point leur frémissant espoir?

Bout-de-Bibi a l'air d'un chat famélique qui vient de repérer deux fauvettes. Il ferme à demi des yeux de proie et, le nez plissé, ce qui est sa façon silencieuse de rire, il médite un plan de rapt. Sauter dessus, les bâillonner, les traîner dans l'ombre propice d'un couloir ou de l'escalier, là, les trousser rapidement, puis regarder, sans hâte cette fois, le temps raisonnable de se faire une opinion.

Oui, mais, les fauvettes vont faire une belle musique :

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 673.

glapir, se débattre, appeler à l'aide! Leurs cris d'alarme ne peuvent manquer d'ameuter les locataires de la maison où de faire surgir hors de sa loge la catapultueuse dame Bien, concierge, armée de son balai.

En somme, un expédient doux vaudrait mieux.

— D'abord, les gas, allez vous cacher dans l'escaïer! ordonne le prudent stratège... Si les quilles voient qu'on est beaucoup, elles se méfieront...

Judicieux conseil! Les onze, ainsi que des conspirateurs, s'évanouissent dans de l'obscur... Bout-de-Bibi, lui, pénètre dans la cour, s'approche d'un pas musard près de la fenêtre et, de sa voix de miel, le bon apôtre, salue les studieuses d'un :

— Ça entre-t-il, la grammaire?

— Oui, répondent-elles, lèvres pincées, sans même relever la tête.

— C'est-il les pronoms que vous apprenez?

Point de réponse. Mauvais départ. Il insiste pourtant :

— Si c'est pas les pronoms, c'est peut-être les verbes?

Mutisme.

Diable! l'accrochage paraît malaisé! Que faire? Que dire? Désemparé, il observe cependant, à mi-voix :

— Le serin, i vous envoie plein de graines sur la tête!

D'une paume légère, les gamines, toujours muettes, lissent leur chevelure, mais ne redressent point le front. Le complément indirect, peut-être bien de par ses détours, recèle sans doute pour ces petites femmes quelque secrète séduction.

Allons! Il faut employer, afin de capter l'attention des fauvettes, la ruse très ancienne qui nous vient du Serpent. Ruse infaillible.

Bout-de-Bibi se dandine, devenu brusquement hilare. Il gouaille :

— Mince!... J'me gondole!... Si vous saureriez pourquoi j'me gondole!... Ah! là! là!... Si vous saureriez...

Honorine Lambert, lourdement appliquée, ne quitte

point sa page, mais Eudoxie Naut, par contre, relève ses yeux un instant. Rapide regard au gamin, mais paupières aussitôt rabattues.

Long silence...

Tout de même, il y a eu « trouble ». Léger, c'est entendu. Mais il y a eu trouble! L'espoir est permis. Le captieux Bout-de-Bibi réitère :

— Si je vous dirais pourquoi que j'me gondole, vous voudriez venir avec moi...

— ...

— Mais moi, j'veux pas!

Honorine Lambert, imperceptiblement, abaisse sa grammaire :

— Ah! souffle-t-elle, comme malgré elle.

— Oui, j'veux pas!

— ...

— J'veux pas... non... j'veux pas!

Eudoxie Naut ferme son livre et le pose sur ses genoux.

— Qu'est-ce qu'il a? dit-elle, d'un ton faussement évasif.

— J'veux pas, continue le gamin, pasque les gas de mon école et moi on est en train de rigoler à « ça » dans l'escaïer.

— A « ça »... quoi, Bout-de-Bibi? interroge à peine — mais enfin interroge tout de même — Honorine.

— A « ça » qu'est rudement rigolo!

— Qu'est-ce que c'est?

— Un secret!

— Oh! dis-le?

— Non!

— Qu'est-ce que c'est? reprend Eudoxie Naut qui ne se contient plus.

— Dis? qu'est-ce que c'est? insiste Honorine.

— Pisque j'veux pas le dire!

— Oh! si... Dis-le!

— Dis-le!

C'est fait. Les deux fauvettes, cette fois, sont prisonnières. Bout-de-Bibi le sent. Cette flatteuse conquête l'envahit d'un voluptueux orgueil masculin.

Il pense : Les « quilles » sont « cuites » !

Il pourrait, dès à présent, précipiter l'action et mener sans autre malice ses deux victimes au guet-apens. Eh bien, non! Dilettante précoce, suborneur subtil, il s'attarde à leur distiller la fascination.

— Ecoutez... si je vous le dis... promettez-moi au moins que vous le direz à personne?

— Sûr qu'on le dira à personne!

— Eh ben, « ça » qu'on joue... c'est un jeu!

— Ah!

— Oui... un jeu qu'on a vu au cinéma!

— Au cinéma!

— Oui... et vous pouvez pas vous figurer ce que c'est épatant... ça s'appelle : le train d'Amérique!

— Le train d'Amérique?

— ... Ça se joue dans l'escaïer... les copains sont dans le train d'Amérique en ce moment... c'est trop marrant... J'en rigole encore!

— Oh! emmène-nous, Bout-de-Bibi!

— Ça, j'sais pas si je peux!

— Oh! si!... dis!... Emmène-nous!

— Faut d'abord que je demande aux copains.

— Va vite leur z'y demander, Bout-de-Bibi!

— Ecoutez!... I me vient une bath idée!... Alors, à ce coup-ci, j'suis sûr qu'i voudront, les copains!... Nous, s'pas, on est les voyageurs... alors, comme de juste, i faut des voyageuses... C'est vous que vous serez les voyageuses!... S'ment allez chercher des aut's quilles!... N'en faut plein!... Tant que vous pourrez en dégoter!...

— On va aller chercher Stéphanie...

— Oui!...

— Et Amélie!

— Ça colle!

— Et Joséphine... et Marguerite... et Trinité...

— Oui... n'en faut plein!.. n'en faut des tas!... J'me tire-bouchonne!... I va être rudement marrant le train d'Amérique!...

— On y va, Bout-de-Bibi!

— Cavalez!... Et rendez-vous le plus tôt possible, là-haut, en douce, au cintième, dans l'escaïer! Au cintième, à cause de la mère Bien!

Bout-de-Bibi rejoint dans l'ombre le groupe anxieux des copains.

— Eh ben?

— Eh ben, ça y est! annonce-t-il, tout gonflé d'une intense jubilation, *on va avoir des quilles!*

Un cercle de visages tendus l'environne :

— T'es sûr? — Sans blague? — On va pouvoir? — A vont pas se cavaler?

A leur curiosité de jeunes mâles s'ajoute à présent, en leur chair, un trouble subtil et nouveau.

— C'qu'on va rigoler!

Méthodique, Biquot — toujours le penseur! — se renseigne :

— Comment qu'on va faire pour leur z'y regarder?

— T'en fais pas! déclare avec fierté Bout-de-Bibi, mais grimpons tous en douce, au cintième, là-haut!... On sera tranquille... y a pas la concierge... et on voira bien à cause de la grande fenêtre. C'est là que je leur z'y ai dit de venir... Cavalons là-haut... Je vas vous expliquer mon jeu!

Honorine Lambert et Eudoxie Naut eurent tôt fait de recruter une imposante cohorte de voyageuses. Quand on est soulevé par la foi, on entraîne sans grand mal, derrière soi, une troupe grossissante de prosélytes. Leur demande suffisait à renverser autour d'elles, par le miracle de l'imagination puérile, les murs tristes des maisons. Le

grand souffle de l'Atlantique passait sur leurs visages et mettait du rose à leurs joues.

Elles disaient :

— Qui qui veut venir avec nous rigoler au train d'Amérique?

Des voix ardentes leur répondaient :

— Moi!... Moi!...

Et dans tous les yeux éblouis défilaient alors des visions d'outre-mer : des gratte-ciel géants, des petits nègres cireurs de bottes, des poursuites de cow-boys et des quantités de gentlemen tous pareils, à barbiche rousse, vêtus d'un habit bleu de roi à queue-de-pie — deux pans très longs qui traînaient à terre — coiffés d'un vaste « gris chapeau » dont le ruban avait les couleurs du drapeau yankee, et qui montraient, en un rire dentaire, des pépites d'or et des diamants incrustés.

— Qui qui veut rigoler au train d'Amérique?

— Moi!... moi!...

Les voyageuses sont au nombre de neuf. En plus d'Eudoxie Naut et d'Honorine, il y a là : Trinité Thélémaque, Stéphanie Lacourbette, Apollonie Trimouille, Aurore Jambon, Amélie Gaimin, Marie Galart et Joséphine Spiridon.

— En voiture, les quilles, le train va partir!

Puis, clignant de l'œil à l'adresse de ses complices, il ajoute :

— Mettez-vous là-haut, les quilles, sur les dernières marches, vous verrez mieux le paysage!

— Et nous aussi! gouaille à mi-voix cet énervé de Pancucule.

Ces demoiselles s'abandonnent aux désirs de l'irrésistible et galant chef de gare :

— Toi, Trinité, ici, près de la portière!... Penche-toi, tu voiras le Missisipi!... Toi, Amélie, colle-toi à côté de Marie Galart, su l'bord de la marche... là!... Honorine,

mets ton pied en l'air, entre les deux barreaux de la rampe... là... comme ça!... t'es censément sur la plate-forme! Qui qui veut venir su l'toit du wagon?... Toi, Joséphine... Alors accroupis-toi!... Sont-elles gentilles, ces voyageuses!

Une voix déçue jette à l'oreille du gamin :

— On voira rien... alles ont des chemises!

C'est Biquot.

Bout-de-Bibi, inquiet, dégringole, en hâte, quelques marches, et, d'un coup d'œil aigu, juge la situation. Elle est grave! Cinq pantalons clos — herméticité parfaite — irrémédiablement clos! Deux, on ne sait pas. Il y a doute. Est-ce un effet de l'ombre? Seuls, deux bâillements certains, mais voilés.

Ah! les damnées chemises!

Les onze paraissent dépités. Tas de voyageurs collés au mur, dans les profondeurs du quatrième palier, ils ont l'air, ainsi, de nostalgiques émigrants qui regrettent le sol de leur village et le ciel de la patrie.

L'adversité ne peut atteindre Bout-de-Bibi. Il plie quelquefois, mais ne rompt jamais. Et il montre tant d'ingéniosité pour tourner les difficultés!

D'un geste, il rassure Biquot :

— T'en fais pas!

Puis remonte les quelques marches.

— Les quilles, déclare-t-il avec le plus grand sérieux — mais peut-être le croit-il lui-même — ça y est, vous êtes dans le train d'Amérique!... J'suis le mécanicien!... V'là qu'on part!... Tchtt!... tchtt!... tchtt!... On roule!... Ça cavale déjà!... Tiens, v'là l'Missisipi!... Penchez-vous, les quilles!

De sa voix pointue, Apollonie s'enquiert :

— Où qu'il est, le Missisipi?

— Là!... en bas... dans l'trou de l'escaïer!... Penchez-vous donc!... Vous entendez le bruit des vagues?... V'là le Niagara! Eh! les copains, avec vos bouches, faites le

Niagara !... Ça fait du raffut !... Les quilles, regardez l'Missisipi !... Vous l'voyez-t-i?

Ces demoiselles jettent d'enthousiastes cris :

— Oui !... oui !... on le voit !

Bout-de-Bibi, trompant leur attention, preste, les mains en coquille, jette aux vociférateurs du quatrième :

— Et vous... vous l'voyez-t-i?

— Pas encore !

— Attendez...

Le volubile mécanicien ne perd pas courage. Il active des leviers, tourne des manivelles imaginaires, jette dans le vide, au foyer béant de la locomotive, un impondérable charbon et lance le train d'Amérique, à toute vitesse, dans un écrasement de vapeur, à travers les plaines sans limites de l'Arizona.

— On roule... tchtt !... tchtt !... Regardez ce bath patelin !... Tenez !... V'la des cow-boys et des chevals sauvages !... Faites les chevals, les gas !... Ruez du der !... Mince ! c'qu'ils ont l'air gourde !

Ces demoiselles goûtent au rare plaisir des courses vertigineuses. Frémissantes, les narines distendues pour mieux humer l'odeur menthée de la Prairie, elles emplissent leurs yeux candides, rivés à l'index évocateur de Bout-de-Bibi, des plus grandioses panoramas.

— Attention ! clame le mécanicien, on va courir des dangers terribles !

Les voyageuses font entendre un sourd murmure d'inquiétude. Elles se serrent, peureuses, les unes contre les autres, si troublantes dans leur commune faiblesse. Là-bas, les yeux des onze, inconsciemment, s'avivent. Et elles, inconsciemment aussi, tendent vers eux des visages éperdus.

Trinité résume tout haut la pensée secrète de toutes :

— Heureusement qu'avec nous « on a les hommes » !

Bout-de-Bibi exprime un visage d'angoisse. Il glapit :

— Fermez les portières !... Vite !... Fermez les por-

tières!... V'là les sauterelles!... Tenez, on en a dans les cheveux!... Grattez-vous les cheveux!... On en a dans le dos!... Grattez-vous dans le dos!... On en a su l'ventre!.... Grattez-vous le ventre!

Ces demoiselles poussent d'affreux cris!

Un vol tourbillonnant d'insectes invisibles, en rafale d'ailes, s'est abattu sur leur compartiment. Visionnaires, les voyageuses les chassent d'une main frénétique, tandis que de l'autre, aux commandements du mécanicien, elles se grattent la tête, l'abdomen, les cuisses...

Biquot et ses copains exultent :

— Epatant!.. ça, c'est épatant!

Pancucule glousse, extasié.

Bout-de-Bibi sur son train bolide bondit à présent pardessus les fleuves, les villes, les monts, les précipices.

— On passe maintenant sur la Terre de Feu... ça chauffe les pieds... levez les pattes, les quilles, ça va brûler vos souyers!... Levez les pattes!

Et les quilles, soigneuses de nature, et coquettes, pour ne point laisser calciner les semelles de leurs souliers sur cette terre incandescente, redressent haut, le plus haut qu'elles le peuvent, des jambes prudentes.

La voix affligée de Pancucule s'élève alors ainsi qu'une prière :

— Héah!... on est trop loin!

Mais, un geste rassurant du mécanicien sème de bonnes promesses :

— Attendez!...

Bout-de-Bibi — quel illusionniste! — impose sa volonté :

— Restez les pattes en l'air!... La celle qui les mettrait par terre, elle voirait brûler ses chaussettes!

Face tendue, la main en auvent au-dessus de la visière d'une casquette absente, il scrute les lointains pourpres:

— Attention!... v'là les Indiens... Ayez pas peur, les quilles! I vous feront pas de mal!... C'est pour rigoler!...

ça va être l'attaque du train d'Amérique par les Sioux!... I z'ont des plumes sur la tête, des anneaux dans le nez et des cheveux de dames su l'caillou!... Les v'là!... Cachez vos montres!... cachez vot'argent!... Y a l'Œil de Faucon qui va enlever une quille su son cheval!... La quille, elle sera sa femme dans son wig... wig... Ah! m.... j'trouve pas le mot!...

Les Indiens ont compris. Onze formes menaçantes et reptiliennes, le menton au ras des marches, ascensionnent le cinquième étage.

Ils hululent : « Houhou... houôôôu... hoou! » Le sinistre chant de guerre!

Et ces yeux blancs!

Bout-de-Bibi vocifère :

— Du sang-froid! Restez bien les pattes en l'air!... Sans ça, ça vous grillerait les doigts de pied!... V'là les Indiens!... Ayez pas peur!... J'ai mon fusil!

Et il couche en joue une cible lointaine.

O Féminité! Stéphanie Lacourbette lui jette un cri suppliant :

— Tire pas surtout sur l'Œil de Faucon!

La romanesque!... Elle rêve déjà à son rude enlèvement. L'homme rouge, au front ceint de panaches multicolores, d'un regard sombre, avivé par des virgules bleues, la clouera sur sa banquette, de terreur d'abord et d'amour ensuite. Puis il la saisira dans ses bras musclés, beaux bras de cuivre qu'ornent des bracelets barbares en défense d'hippopotame, et, la jetant en travers de sa selle, il l'emportera, riant tout haut de plaisir, dans les Montagnes Rocheuses. Eh bien, elle n'en aura nul effroi! Le cheval écrasera des fleurs. Sur sa crinière flottante, des papillons blancs viendront s'accrocher. Au pommeau de l'arçon se perchera un rose cacatoès. Et, elle, regardera son vainqueur avec des yeux si doux — des yeux comme ça! — qu'il comprendra bien tout de suite, tant ce langage est universel, qu'elle est à lui et se soumet. Et

même, elle espère bien, la mâtine, avant que son ravisseur ne la dépose, toute brisée de cette chevauchée, dans son wig... wig..., enfin dans sa petite maison, s'être fait offrir déjà : une de ses belles plumes pour sa chevelure, quelques bracelets pour ses poignets et aussi des anneaux de chevilles, comme en portent les dames du monde à Paris.

Houhou!... houôôô!... hôuuu!...

Instant dramatique! Le train n'est plus qu'un cœur serré.

Frémissements... faces bouleversées... gestes implorants... cris d'angoisse...

Les Peaux-Rouges!

Ciel! que fait le mécanicien? Il se rend? Non. C'est plus terrible. O Damnation! Il pactise avec les agresseurs. Le voici qui prend leur tête. Il les commande et rampe lui aussi sur le sentier de la guerre. Ses yeux, au ras des marches, ont la fixité hypnotique de ceux des sauvages.

Les mains froides de la terreur plaquent des paumes voluptueuses sur la nuque des voyageuses.

Les Indiens! Voici les Indiens!

Fermez les yeux, fauvettes! Ils vont bondir, sauter sur la proie convoitée, la scalper, peut-être!...

Fermez les yeux et priez!

Non. Rien!... Les Indiens passent...

Ils sont passés!

Sans doute, ces Fils de la Prairie, instruits par les magazines et le cinéma, jugent-ils du peu d'intérêt qu'offre la prise de ces voyageuses. Point de fourrures de prix, de bijoux précieux (il y a seulement quelques clefs de plumier portées orgueilleusement au bout d'une ficelle!), point de sac gonflé de banknotes et pas même de belles chevelures! Ils sont passés...

Ils se tiennent à présent sur le palier du sixième, bloc compact, en un meeting inattendu.

Bout-de-Bibi, penché, les mains aux genoux, jette aux voyageuses étonnées un bref :

— Vous pouvez vous trotter!... On a fini de rigoler!... Y a pus de train d'Amérique!

Et les quilles, déçues et vexées, lui répondent :

— Ben vrai alors... c'qu'il est bête, ton jeu!

Indifférents à cette rancœur féminine, là-haut, les Peaux-Rouges échangent leurs impressions. Eh bien, l'expérience n'a point déterminé l'accord! Les partisans de l'œil et les adeptes de la fenêtre restent sur leurs positions. Le troisième club, seul, s'est dissocié, grossissant presque à part égale, de ses éléments éclairés, les deux groupes adverses. Seul, leur chef : Cochard, persiste dans ses dires. Il ne veut pas avouer sa défaite et, de mauvaise foi, déclare « qu'on a mal vu ».

Mais Biquot le Penseur hoche la tête, comme s'il répondait en silence à quelque muette interrogation. Les mains dans les poches, les épaules dédaigneuses, la lèvre désabusée, il synthétise d'un trait la sensation secrète et générale :

— Ben, moi, les gas... j'trouve ça moche!

*

Petits cœurs, grandes amours. .

Marie Médard ne va plus en classe depuis quelques jours. Cette petite blonde lymphatique connaît souvent des fatigues subtiles qui la laissent dolente et pâlie. Alors, à l'abandon, au fond d'un vieux fauteuil Voltaire échoué par héritage dans l'humble logis de ses parents et qui se creuse sous elle comme un nid, elle coule des jours silencieux, près d'une fenêtre ouverte sur un horizon de toits et de cheminées. Sa rêverie d'enfant peuple de féerie le mélancolique paysage. Les toits, ce sont des terrasses de palais enchantés. Les cheminées à girouettes, des sor-

ciers casqués en incantation. Ces sorciers, parfois, s'amusent à fumer des nuages...

Dès que sa mère, employée à la Grande Blanchisserie Modèle, est partie au lavoir; dans le logement sans pas, ne se mêle plus aux soupirs de la gamine que le grignotement obsesseur du réveille-matin. Vers le soir, Marie, furtive, s'en va ouvrir la porte, puis la laisse entre-bâillée. P'tit Louis peut venir. On l'attend.

Mme Médar a ordonné à sa fille : « Je ne veux pas que tu joues avec les garçons!» Recommandation inutile. Marie ne désire pas jouer avec les garçons, ces brutaux! pas plus, du reste, qu'avec les fillettes de la maison, trop agitées et bavardes!

Mais, par contre, elle n'a qu'une pensée : avoir près d'elle P'tit Louis, « son » garçon.

C'est ainsi. Depuis le soir où Bout-de-Bibi jeta dans les cervelles la mauvaise semence des louches curiosités, ces amants ingénus se rejoignent dès qu'ils le peuvent. P'tit Louis a délaissé tout à fait la bande de ses anciens amis. Dès le retour de la classe, il file chez Marie Médard, déjouant avec adresse toutes les curiosités. Il a déjà le sentiment, ce petit homme, qu'il lui faut défendre son bonheur contre l'envie des autres.

On a voulu, là-bas, à l'école, l'enrôler dans une de ces sociétés d'études anatomiques où les passions s'exaspèrent si facilement. Mais le sujet proposé à ses savantes méditations ne l'intéressait point. Il préférait, tout seul, à l'écart, rêver à Marie, ou, en usant sur une marche de grès un noyau d'abricot, lui fabriquer ainsi un rustique sifflet. La « différence! » Mais il la connaît, maintenant, la « différence »! Il pourrait, s'il le voulait, la décrire de façon précise. Souvent, alors qu'il est assis, au pied du fauteuil Voltaire, Marie, trop pure pour y prendre garde, montre sans voile, sous sa robe remontée, sa nudité. Le regard de P'tit Louis ne s'y attarde ni ne s'en détourne. Son regard passe, quiet, tout comme sur les

autres parties du corps de la petite : sur ses genoux, sur ses bras, sur ses mains. Sans plus.

Ce qui attire P'tit Louis et le séduit, ce sont les yeux seuls de Marie. Ces yeux-là — il n'y en a point d'autres aussi beaux, certes, à travers le vaste Monde — ces yeux-là lui versent, il ne saurait dire par quelle secrète magie, de la douceur dans tous les membres. Oui, c'est comme s'il revêtait un vêtement de plumes tièdes qui lui caresseraient la chair.

Elle, auréolée de cheveux fins où de la lumière s'attarde malgré le soir venu, penche vers lui la tache pâle de son visage.

— Raconte-moi, soupire-t-elle, raconte-moi ce que tu feras quand tu seras grand!

Et lui, qui n'a pas l'imagination vive ni renouvelée, recommence toujours la même anticipation, établie péniblement et jamais transformée. Elle la connaît par cœur, mais l'écoute quand même, émerveillée, de toute son âme d'amoureuse.

— Ben, quand j'serai grand, je nous achèterai une maison...

— Ah! semble-t-elle s'étonner en un petit cri joyeux.

— Oui, une belle maison avec de beaux rideaux.

— Et pis? souffle-t-elle, ardente.

— Et pis j'y mettrai des buffets, des armoires, des tables...

— Et pis?

— Et pis des belles fleurs.

— Et pis?

— Et pis des petits enfants.

Ici — c'est un rite — une comédie se joue.

— A qui seront ces petits enfants? questionne-t-elle, en apparence dégagée. A qui?

— A moi, répond-il.

— Et encore à qui? reprend-elle d'une voix plus ferme.

— A moi, répète le taquin.

Elle feint alors de s'emporter :

— Non!... à quelqu'un encore!... Dis-le!... Oh! dis-le!

Il cède alors :

— Ben... à toi, dit-il.

Elle corrige :

— A nous deux.

C'est un jeu très doux.



La Côtelette et son paillasson

C'est au troisième étage, couloir D, porte 7, qu'habite la Côtelette.

La Côtelette, de son vrai nom Séraphita Bonde, est une toute petite femme (un mètre cinquante-cinq sur talon Louis XV) qui, chaque soir, dès l'heure mauve du crépuscule, promène sur l'asphalte sa toison rousse auréolée de peignes en cellulo et vend de l'amour à des prix de bazar, dans le quartier de la Bastille.

Son bizarre surnom lui vient de sa taille menue. Elle en reçut le baptême sous un jet de syphon par un poivrot mysogine dans un bar du Faubourg Saint-Antoine.

Mme Bien, concierge de l'immeuble, en cerbère pudique, digne gardienne des mœurs pures et familiales, lui a défendu de « ramener le client » dans la maison. Aussi La Côtelette « exploite en hôtel ». Le reste du temps, elle vit seule en son logis, fort digne d'allure, occupée à repriser ses nippes, à ravauder ses bas et à siroter du café très noir en interrogeant le roi de cœur, l'as de trèfle ou le sept de pique.

Le jour même de son emménagement (il y a déjà six mois!) la Côtelette colla sur sa porte une carte de visite lithographiée sur laquelle on lisait, en caractères prétentieusement gothiques : « Séraphita, artiste. » Les voisins, intrigués par ce qualificatif assez vague, firent mille

suppositions : chanteuse, danseuse, actrice de cinéma, voire même acrobate?

La réalité s'imposa vite. Un loustic définit en quelques mots la profession de la dame : « C'est une artiste en boutons de culotte! »

Les gosses entendirent la boutade. Ils s'imaginèrent alors, avec ingénuité, que la nouvelle locataire passait ses jours, dans le silence de son home, à sculpter sur des boutons en corne, en os, en ivoire et même en métal, des têtes de loup pour complet-chasse ou les ancres enguirlandées des costumes de marins.

C'est encore Bout-de-Bibi qui, le premier, apprend la « vérité vraie ». Comment fait-il pour tout savoir, cet enfant terrible? Hier, le grand mystère de la Perpétuation des Espèces. Aujourd'hui, le bouleversant secret de Séraphita!

Tout de suite il court le raconter à Pancucule :

— Mon ieux, si tu saurais ce qu'elle fait, la bonne femme du troisième!

— Laquelle?

— L'artisse!

— Je l'sais, Bout-de-Bibi!

— Eh ben, dis-le, Pancucule!

— Elle dessine sur les boutons de culotte.

— Non, c'est pas ça!... Tu l'sais pas!... J'vas te le dire... Elle-fait-la-noce!

— Elle peut pas faire la noce, pisqu'elle est pas mariée.

— Andouille!... C'est comme ça qu'on dit pour les poules qui font des choses.

— Qui font quoi, Bout-de-Bibi?

— Des choses, Pancucule.

— Quelles choses?

— Des choses qui te font du bien partout.

— Comment qu'elle les fait, ces choses-là, dis, Bout-de-Bibi?

— Ça, je le dis pas!

— Pourquoi que tu le dis pas?

— Pasque çui-là qui me l'a dit, il m'a dit de pas le dire.

— Qui que c'est qui t'a dit de pas le dire?

— C'est Trique... A preuve qu'il a été rigoler avec la poule le jour où qu'il est entré en apprentissage... Même qu'il m'a dit que si tu lui donnes des sous, à l'artisse, eh ben, mon ieux, elle te met dans un lit tout nu à côté d'elle qu'est toute nue!

— Mince!

— Oui... alors... tu penses... tu z'y vois tout!

— Mince!... On z'y voit tout!

— Et pis elle t'embrasse...

— Oh!... j'me gondole!

— ...Elle te fait des chatouilles.

— C'est crevant!

— Et pis... écoute ça, Pancucule... elle-fait-la-noce-avec-toi!

— La noce!

— Oui... des choses!

Les narines de Bout-de-Bibi palpitent comme des éventails. Pancucule vibre, telle une harpe éolienne.

Depuis ces dernières semaines vraiment, quelles transformations dans leurs pensées et dans leur chair!

Auparavant : les billes, le cheval-fondu, la balle au chasseur, des jeux innocents, quoi! occupaient seuls leurs cerveaux de gamins, avec la joie singulière, mais ingénue, de tirer les nattes des filles, histoire de les faire crier de peur ou de colère. Mais maintenant...

De l'Indéfinissable les tourmente. Ils ont d'abord observé, en tapinois, les gestes de leurs parents. Dans la promiscuité du logis populaire, rien ne peut se dissimuler. Aussi Pancucule et Bout-de-Bibi, la nuit venue, au creux de leur lit, nez rasant la couverture, souffle réprimé, yeux grands ouverts, oreilles tendues, ont regardé, épié, écouté...

La pudique nuit peut tisser des voiles sur le mystère d'amour, elle n'en abolit point le bruit chaud des baisers, des soupirs lascifs, des râles contents et des suprêmes cris!

Quelle lutte étrange se livrait ainsi près d'eux; lutte dont ils surprenaient les halètements, sans en apercevoir, dans l'ombre, que de façon très confuse, sous la houle livide des draps, les rudes attitudes et les embrassements.

Oh! oui, l'étrange lutte où deux ennemis semblaient soudain se remercier d'une même torture dans un baiser qui ressemblait à un gémissement.

La nuit se peuplait pourtant, peu à peu, de formes voluptueuses, et les mains moites des veilleurs aux aguets brûlaient leurs cuisses.

Pancucule et Bout-de-Bibi ont découvert aussi que les petites filles de la maison montrent des visages différents, qu'il y en a de laides, de moins laides, de gentilles et de belles. Depuis des ans qu'ils les approchaient chaque jour, cette constatation ne s'était point encore imposée, ni à leur goût, ni à leur yeux. Jusqu'alors ces filles étaient des camarades pour eux, des camarades en jupons, voilà tout, moins fortes, sinon plus capricieuses, que des camarades en culotte, avec cet appréciable avantage qu'on pouvait taper dessus sans trop de danger, car elles ne savaient point se défendre.

Mais maintenant, il les « voient ».

— Dis, Bout-de-Bibi, si elle dessine pas des boutons de culote, l'artisse... qu'est-ce qu'elle fait alors, toute seule, chez elle?

— J'sais pas.

— Si qu'on irait écouter à sa porte.

— Chiche!... Et pis qu'on regardera par la serrure.

— Allons-y en douce!

— Oui... en douce, Pancucule!

Les deux indiscrets se sont agenouillés sur le paillas-

son de la Côtelette, un sale et vétuste paillasson qui perd ses poils, par touffe, en maints endroits, ainsi qu'un dos de chien galeux.

Ils ont collé leur joue brûlante sur le bois frais de la porte.

Ils écoutent...

A l'intérieur, pas un bruit. Seul le grignotement infatigable et sonore d'un réveille-matin accroupi dans une soucoupe. La dame, sans doute, n'est pas chez elle. A moins qu'elle ne paresse étendue sur son lit. Mais à cinq heures de l'après-midi!

Bout-de-Bibi met un œil à la serrure. Il ne voit rien. Des hardes accrochées derrière la porte masquent cette ouverture. Il ne voit rien, mais il sent!

... Il sent tout à coup un parfum violent, poivré, âpre, composé de senteurs multiples qui se mélangent, sans cesser pourtant d'être distinctes. On y dissocie des odeurs de savonnette à la rose, de brillantine un peu rance, de poudre de riz bon marché et d'eau dentifrice simili-Botot.

Cela filtre en un mince filet qu'aspire jusqu'à la serrure le lointain courant d'air de l'escalier. Le nez de Bout-de-Bibi, lui, en renifle aussitôt une ample prise.

Ce parfum!... C'est celui de l'Artiste, dispensatrice de ces choses obscures, mais magiques, qui « vous font du bien partout ».

Ces choses!...

Mais voilà... quelles sont ces choses?

— Ah! Pancucule, ce que ça sent bon chez la Côtelette!

— Fais voir que je voye... pousse-toi, quoi!

— Renifle un coup... après tu me laisseras!

— Ah! mince, Bout-de-Bibi, qu'est-ce qu'on s'envoie!... C'te bonne odeur!

— Chez nous, pas vrai, Pancucule, ça sent toujours la soupe!

— Faut être riche pour s'en coller comme ça, plein la peau, du « sent-bon »!

— Allez!... Calte en douce!... C'est mon tour... J'veux sentir!

— Pousse pas si fort, hé tomate!

— Si tu te débines pas, j'te fiche une beigne!

Une sourde rivalité les fait s'affronter de l'épaule sur le paillasson de la vendeuse d'amour. C'est à qui piquera du nez dans la serrure. C'est à qui respirera les effluves voluptueux de l'artiste es caresses béatifiques. C'est à qui s'imaginera...

Quoi?

Des Choses!... des Choses!... des Choses!

★

Les gros ventres

Suivant une mystérieuse loi, un jeu connaît une vogue spontanée, irrésistible, parmi les élèves d'une école, quelquefois même de plusieurs écoles d'un quartier. Ainsi, brusquement, sans que nul indice préalable en signale la venue, tous les garçons se mettent à jouer à la toupie, au cheval-fondu, ou à mastiquer de la gomme à claquer, durant que les filles, elles, ne se sentent plus de goût que pour la balle au mur!

Mais les adultes ne subissent-ils point, eux aussi, la collective contrainte de la Mode? Il y a toujours eu des « engouements », des « fureurs »! Nous connûmes le triomphe du cake-walk, de la bicyclette, de l'art nègre et des mots croisés!

A l'Ecole communale de la rue Plumette, le jeu des « gros ventres » naît ainsi, soudain, comme une éruption vésuvienne ou dermique, durant « la récré du quart ». Il est vrai que, depuis plusieurs jours, une seule pensée hante ces demoiselles : la naissance du petit frère ou de la petite sœur. Le dictionnaire a ouvert un vaste champ d'hypothèses à leurs méditations. Et les racontars glanés, çà et là, auprès d'heureuses initiées, les supposi-

tions qui, bientôt, devinrent des assurances, ont fait de cet événement d'ordre naturel une chose extravagante, à la fois terrible et très douce. Terrible par son inconnu sanglant, peuplé de drames, de sages-femmes, de ventres blessés, de médecins, de transfusions secrètes et cruelles. Mais très douce, par contre, dans son résultat : un bébé rose, frisé comme un mouton, avec des yeux bleus — d'un beau bleu tendre — du bleu qu'a la mer dans les géographies! Un bébé qui crie « Maman! » tout de suite, vous fait des « bises » mouillées plein les joues, et ne s'oublie dans ses langes que juste assez pour vous faire rire!

Le « jeu » naît d'un cri d'Aurore Jambon, visitée sans doute par la grâce :

— Mon ventre i grossit!... J'vas avoir un enfant!

Elle exhibe, en effet, aux yeux ébahis de ses camarades, une rondeur imposante de femme enceinte qui touche au terme de sa gestation.

— J'vas en avoir un tout à l'heure!

— Sans blague?

— Vous voirez!

Mais la ruse est bientôt éventée!

Il y a, sous le tablier d'écolière, et retenus par la ceinture de cuir : un fichu de laine, un béret, un mouchoir de poche, l'éponge du tableau noir et le morceau de pain du goûter de quatre heures, le tout amalgamé, roulé en boule, pesant.

Eh bien! malgré cette caricature de maternité proche, la foule des petites filles s'exalte! On n'entend plus que des cris jaloux : « Moi aussi, j'vais en avoir un!... Moi aussi! »

Et, par miracle, les ventres grossissent, s'enflent, se bombent...

Joséphine Spiridon a bourré son abdomen postiche de papier froissé. Un registre d'arithmétique y passe tout entier. Stéphanie Lacourbette, elle, a mis du sable. Quelle

lourde panse! Eudoxie Naut a ramassé des poignées et des poignées de feuilles de marronniers, si bien qu'elle offre aux regards d'envie une rotondité formidable et légère.

Et ce ne sont plus que : soupirs pincés, regards blancs, voix feutrées, gestes graves de grandes personnes imbues de leur supériorité et de leurs connaissances, des dames enfin!

Des dames! Bientôt des mères...

O merveilleux pouvoir qu'ont les poètes et les enfants de prêter une vie à l'inerte, d'entendre la voix des choses et de donner au Rêve un visage!

C'est fait. Les voici : Femmes! Le doux mystère les habite. Une vie est en elles. Et leur cœur en devient religieux.

Ces « dames enceintes », derrière le préau, au soleil, loin des regards critiques de la surveillante, commencent, deux par deux, appuyées l'une à l'autre en se tenant le bras, une promenade lente, lente ainsi qu'il convient. Elles sont là une dizaine qui communient dans la même ferveur :

— Mon mien, il sera blond.

— Mon mien, je vais lui mettre des faveurs dans les cheveux!

— Moi, j'aurai une fille, c'est bien plus doux!

— Vous ne sentez rien, madame?

— Non, madame. Et vous?

— Je sens qu'il pleure.

— Déjà?

— Oui... c'est pour bientôt.

— Voyez-vous ça!

— Si nous allions à l'épicerie nous acheter des suc's d'orge?

— Si vous voulez, madame.

— Madame l'épicière, donnez-nous des suc's d'orge!

— A quelle couleur?

— Des verts... à l'anis... Des bons!... C'est pour nos petits!

— Ah! vous avez des enfants!

— Oui madame.

— Où sont-ils?

— Vous ne les voyez pas?

— Non madame.

— Ça se voit pourtant où qu'ils sont!... Regardez bien mon amie... là!... et moi!... Ils sont dans nos ventres!... Et ils sont très beaux, vous savez! Mon mien il est blond, son sien aussi... Mais mon mien il frise, tandis que son sien il frise pas!... On leur achète des suc's d'orge parce qu'ils sont bien sages... S'pas Marie, qu'ils sont bien sages? Donnez-nous deux suc's d'orge verts... On en croquera des tout petits bouts qu'on avalera de temps en temps pour qu'ils les sucent dans nous, eux!... C'est déjà des petits gourmands!... Merci, madame!... Au revoir, madame!

— Ma chère amie, quand j'aurai eu mon garçon, la semaine prochaine, je me commanderai une fille!

— Et quand c'est que vous vous chercherez un père?

— Ça, c'est pas pressé! Comme elle dit, maman, avec les hommes on a toujours le temps!

— Moi, vous savez, je me passerai de père... I vous tape et faut qu'on lui donne encore la moitié de ce qu'on mange!

— Vous avez bien raison, madame!

Marguerite Piédamou ayant, par hasard, aperçu derrière le mur du préau la promenade recueillie des dames enceintes, en reçoit une brusque illumination. Aussitôt elle rallie ses camarades et, en quelques minutes, une douzaine de proéminences s'ajoutent au défilé.

La troublante nouvelle, là-bas, dans la cour de récréation passe de bouche en bouche et d'oreille en oreille :

— Si tu veux avoir un enfant, cavale derrière le préau!

C'est une ruée.

Maintenant, le défilé prend l'allure imposante d'une procession. On pourrait croire à quelque pèlerinage de femmes grosses au royaume de Liliput.

Elles sont au moins quatre-vingts, qui baladent avec fierté et componction des ventres en relief. Quelques-uns de ces abdomens s'avèrent de forme et de gabarit singuliers. Tout dépend de leur « garniture ». Ainsi, des branchages tendent l'étoffe de certains tabliers comme des membres en révolte.

— C'est son petit peton, madame!

— C'est sa main!

Roberte Lehudic, désespérée de ne rien trouver pour marquer sa grossesse, retire ses souliers — humbles godillots à clous — et les fourre sous son tablier. Maintenant, en dépit des graviers pointus qui déchirent ses chaussettes, lui meurtrissent la plante des pieds, elle va, transportée, délirante d'un orgueil indicible, offrir à la palpation des mains expertes la solide contexture de ses jumeaux.

— J'en ai deux, madame... et qui sont gros!... Touchez!...

Depuis un moment déjà, Stéphanie Lacourbette affecte des poses, des attitudes, des expressions qui semblent révéler en elle un malaise profond. Elle pousse tout à coup un mélodique soupir et clame :

— Ça va y être!

Tous les yeux se sont tournés vers elle. La parturiente s'accroche d'un geste désespéré à la taille d'Amélie Gaimin et, soudain cassée en deux par le coup de sabre d'une colique, elle gémit :

— Oh! là! là! là!... J'sens qu'i vient!

Un cercle haletant, aussitôt, l'environne. Ah! tous ces petits visages tendus...

Stéphanie, les jambes fondantes, tombe assise sur le sol, puis se renverse.

— I vient... i vient...

La foule, qui se penche pour suivre de plus près les phases de cette nativité, garde le silence recueilli des pieuses assistances. Aucun lazzi blagueur, aucun rire grivois ne vient en rompre le charme angoissant et doux.

Un petit enfant va naître!

Joséphine Spiridon et Roberte Lehudic, malgré son double fardeau, se sont agenouillées auprès de la mère en gésine, ainsi que des matrones entendues aux règles de la délivrance.

Et Stéphanie, les paupières lourdes, le regard lointain, peut-être tourné vers le ciel où sont les anges que l'on choisit, jette alors, d'instinct, d'une voix de supplice, cet ultime cri :

— Ça y est!

Et l'œil aussitôt découvert, tout inondé d'une lumière neuve, elle ajoute, redressée, annonçant le miracle avec la force des Prophètes :

— Il est né!

Tout le monde le croit.

Ah! plus près d'elle encore tous ces petits visages tendus!...

— Où qu'il est? murmure d'une voix fléchissante la tendre Roberte Lehudic.

— Il est sous mon ventre, prends-le!

— Où ça, sous ton ventre?

— Passe la main dans la jambe de mon pantalon... tu le sentiras!

— Cette jambe-là?

— Oui... monte plus haut... là... tu le sens pas?

— Si!

S'envolent alors de la foule prosternée deux cris éperdus.

Roberte Lehudic, sage-femme délicate, dégage la tête du nouveau-né d'un nœud grossier fait au pan d'une chemise et, pour accoutumer cet embryon d'homme à la fraîcheur de l'air, comme à l'éclat du soleil, elle le tire, avec

lenteur, sur le tiède chemin de la cuisse maternelle et le garde un moment sous la robe chastement baissée, dans la pénombre.

— Fais-le voir!... Oh! fais-le voir! supplient les dames enceintes.

Roberte, brusquement le découvre :

— Le voilà!

Et brandit haut, hérissé d'une mèche blonde en filasse, une poupée minuscule, au corps gonflé de son, mais enrichie de pieds, de mains et d'une tête, en porcelaine peinte.

Un grand soupir d'amour s'exhale comme un encens.

— Ah! qu'il est beau! délirent tous ces cœurs maternels.

Or, Jésus n'eut point à son Avènement, autour de sa crèche, en l'étable de Bethléem, cour plus fervente, plus inclinée, plus adoratrice. Ni l'Ane, ni le Bœuf, ni les Rois Mages, ni l'Etoile éblouie ne connurent : troubles plus profonds, vertiges plus délicieux, allégresse plus exaltante que, devant cette poupée de son — qui est déjà l'Enfant! — la confrérie des Dames Enceintes de l'Ecole Communale de la rue Plumette.



Autres ingénuités...

Celle-ci :

— Dis, Marie, les poules, quand c'est qu'elles veulent avoir des petits poussins, qu'est-ce qu'elles font?

— A pondent.

— A pondent quoi, dis, Marie?

— A pondent des œufs.

— Ah!...

Cinq minutes après :

— Les chiennes, est-ce qu'elles font aussi des œufs pour avoir des petits chiens?

— Ben sûr que non, eh! gourde!

— Alors quoi qu'a font?

— Des crottes.

— Ah!...

Celle-là :

— Èh! Bébert!

— Quoi?

— Vise le m'sieu, là-bas!

— Où ça, Mimile?

— Su l'bord du trottoir, tu l'vois pas?

— Non.

— Quéqu't'as dans les œils!... L'est pourtant visible sans lunette!

— Je l'vois pas...

— Là... d'l'aut' côté d'la rue!

— Ah! oui, je l'vois maintenant.

— Eh ben?

— Mince!...

— Crois-tu qu'il est gros!

— Oui... il en a un bide.

— Cent kilogs!

— Qu'est-ce qu'il a dû manger pour être enflé comme ça!

— C'est pas qu'il a mangé!

— Ah!

— Non... J'sais ce que c'est... Figure-toi, mon 'ieux Bébert, qu'i va avoir un enfant!

Bébert regarde Mimile, puis ferme un œil et rétorque, doctoral :

— Penses-tu, Mimile!... *Il le porte à sa femme!*

★

Révélations

Amélie Gaimin vient rendre visite à Marie Médard... Madame la Directrice de l'Ecole communale a chargé cette

petite voisine de porter à la malade l'énoncé de quelques problèmes et le texte d'une analyse grammaticale. Il faut que Marie suive, sans défaillance, le programme du certificat d'études.

Amélie trouve entre-bâillée la porte des Médard. Elle la pousse, sans frapper. Sa mission quasi officielle l'y autorise! Et elle surprend Marie qui, au bruit, s'est dressée du fond de son fauteuil Voltaire, une tache rose sur chaque pommette, le visage tendu vers la porte.

— Ah! c'est toi, Amélie! s'étonne alors la malade avec une pointe de déception dans la voix.

Puis elle se rencogne dans son « creux ».

Amélie Gaimin s'avance, empruntée.

— Oui, c'est moi, balbutie-t-elle, comment que ça va?

— Comme ça...

— Où c'est que t'as mal?

— J'ai pas mal... j'suis fatiguée de partout!

— J't'apporte des problèmes, Marie, et puis une analyse... La directrice, elle a dit qu'il faut que tu les fasses pour pas perdre tes bons points... C'est écrit sur ce cahier!

— Mets-le sur la table!

Amélie Gaimin, d'un coup d'œil circulaire, s'assure que personne n'est présent dans la chambre ni dans la pièce voisine. Et par surcroît de prudence, elle s'enquiert:

— T'es seule?

— Oui.

Amélie se rapproche encore du fauteuil et, dans un souffle, la main discrète, en écran au coin de la bouche, elle affirme :

— Tu sais... c'est la vérité!

— Quoi? s'étonne Marie qui ne comprend rien à ce manège.

— Ben... que les enfants i poussent dans le ventre!

Quel silence! Amélie rit niaisement, d'un rire figé qui lui plisse les joues. Le visage de la petite malade brusquement en perd ses couleurs et se crispe...

— Pas vrai! dit l'enfant, la voix assourdie.

— Si! affirme la voisine... A preuve, c'est dans le dictionnaire!

— Dans le dictionnaire?

— Oui.

— Fais voir?

Amélie, le cartable sur sa cuisse dressée, cherche le livre irréfutable. L'ayant trouvé, elle le lui tend :

— Regarde!

— Où?

— A la page où c'est que j'ai mis un papier!

Marie a pris le livre comme avec crainte. Elle l'ouvre à la page marquée par le signet. Des traits au crayon bleu, devant des mots, guident son regard.

Accouchée. — Femme qui vient de mettre un enfant au monde.

Accouchement. — Action de faire un enfant. Phase durant laquelle une femme est délivrée de son enfant. Etc..., etc...

— Eh bien? triomphe doucement Amélie.

Marie demeure longtemps sans souffle, silencieuse, penchée sur les mots révélateurs. Elle cherche à comprendre. Ces brèves définitions ne l'éclairent qu'imparfaitement. Elle est si résolument candide!

Une femme qui cueille un bébé dans une rose « vient de le mettre au monde ». Si on lui prend le bébé, qui pèse lourd et fatigue ses bras, on la « délivre ».

Mais c'est cela! Ah! que cette Amélie a l'esprit mal tourné!

La malade, rassérénée, rétorque :

— Ça dit pas que c'est dans le ventre!

Amélie attendait là, l'incrédule! Elle sourit, sûre de sa victoire et annonce :

— Regarde à la page 250... le mot où j'ai mis une croix!

Marie, hâtive, tourne des pages, des pages, trouve la feuille désignée et la marque indicatrice. Elle lit :

Enceinte. — Se dit d'une femme grosse qui porte un enfant dans son sein.

Une grande rougeur de honte empourpre son visage, cependant qu'elle a froid, brusquement. Elle frissonne. Et comme elle se sent triste... Une tristesse lourde d'indéfinissable... Quelque chose agonise en elle. Et c'est du rêve! Les roses vivantes qui fleurissaient dans sa croyance se sont fanées d'un coup, avec son âme.

Ainsi, cela est vrai : les enfants poussent dans le ventre de leur mère!

Le ventre! ce répugnant endroit dont une « coupe », dans *l'Histoire naturelle* du Cours complémentaire des « grandes », lui révéla les sinueuses entrailles!... Dans « çà »! Quelle souillure!

La tourmente d'une nausée décolore les lèvres de la malade.

Dans le ventre! Mais non! Amélie se trompe. Elle a mal lu! Le dictionnaire, lui, indique le sein!

Et Marie, dans le désastre de ses créances ingénues, aspire malgré tout à retrouver du blanc! Le sein, ça n'est pas la même chose que le ventre!

Elle a tourné ses yeux vers le calendrier-réclame piqué, là, sur le mur de la chambre. C'est une galante chromolithographie : un marquis du grand siècle, d'un fin mouchoir de dentelles, chasse un papillon insolent qui a pris pour une fleur le sein d'une belle endormie. Ce sein rond, rose, avivé d'un point de carmin, efface l'image anatomique.

Et Marie se répète, d'une petite voix de détresse : « Non, pas dans le ventre!... Mais dans le sein... dans le sein! »

Parce que, pour elle, le sein est quelque chose de joli. Et puis, il enferme le cœur...

Mais Amélie, sans pitié, et brutale comme la vie, s'acharne à détruire cette illusion dernière :

— Eh ben, c'est pas dans le sein! Je l'sais... y a Justine Prévin qui l'a demandé à sa grande sœur : « C'est-il là ou là qu'*ils* sont?...

Elle se touche la poitrine, puis l'abdomen.

— ... Et sa grande sœur y a répondu comme ça : « C'est là... en plein dans le ventre! » D'abord, la preuve, c'est que les mères elles sont toujours grosses!... Et tu sais pas qui, Marie, qui les met là, les enfants?... Eh ben, j'vas te le dire, c'est les pères!... Oui, c'est les pères!... La sage-femme elle vient, elle ouvre le ventre de la mère et l'père i met l'enfant dedans!

Marie jette un cri d'épouvante et de dégoût. Redressée, les yeux fixes, presque chargés de colère, elle chasse d'un mot la répugnante bavarde :

— Va-t'en!

L'autre, subjuguée par la violence de l'ordre, regagne à reculons la porte de sortie :

— Oui, je m'en vais!... Alors, j'te laisse les problèmes... et l'analyse... j'm'en vais... oui, j'm'en vais!

Par surcroît, afin de calmer cette crise soudaine de la malade, elle demande, avec une douceur affectée :

— J'ai trouvé la porte ouverte... faut-il que je la laisse comme ça?

— Non! ordonne Marie... et ferme-la bien!

Alors Amélie sans hâte, en s'appliquant, derrière elle, fait claquer la porte.

La malade, de nouveau seule, se recroqueville au creux du fauteuil. Le mélancolique crépuscule salit les carreaux.

Pénombre...

Voici P'tit Louis. La porte est fermée. Tiens! Il s'étonne. Oubli peut-être? Ou courant d'air? Il gratte le bois, d'un ongle timide. Point de réponse. On ne l'entend pas,

sans doute. Il frappe, d'un doigt, plus fort. Puis du poing! Personne... L'oreille avide, collée sur le panneau, il écoute...

Là, derrière, dans le silence, seul, bat le réveille-matin.

La bouche proche de la serrure, il appelle, d'une voix d'angoisse : « Marie!... Eh!... Marie! »

Rien.

Il gémit : « Réponds-moi!... dis!... réponds-moi! »

... Et frappe éperdument.

Une porte s'ouvre, là-bas, au fond du ténébreux corridor.

— Quoi que c'est? demande une voix.

P'tit Louis n'a que le temps de se dissimuler dans l'encoignure du chambranle de l'entrée des Médard, car une femme paraît. C'est sa mère.

— Il me semble bien qu'on a frappé! marmonne la femme en s'avançant vers le palier. Si bien qu'elle découvre le coupable.

— Quoi que tu fais là?

— Moi, bredouille le gamin... rien, je... je... je m'amuse!

— C'est toi qui frappait?

— Non.

— Qui que c'est alors?

— Un m'sieu.

— Chez qui, qui frappait?

P'tit Louis, au hasard, désigne une porte voisine :

— Là.

— Et où qu'il est, ce monsieur?

— Il est entré.

— Ah!

Sa curiosité satisfaite, la femme entraîne le musard. Elle gourmande :

— Au lieu de perdre ton temps dans les corridors, tu ferais mieux d'apprendre tes leçons!

C'est fait. P'tit Louis est prisonnier dans le logis de ses parents. Il ne verra plus Marie que demain.

Demain... C'est loin!

Quand Marie l'entendit frapper, son cœur se mit à battre avec tant de force qu'elle en eut mal.

Deux sentiments s'affrontèrent alors en elle, à ce moment. Le premier voulait la jeter en avant vers cette porte stupidement close et livrer passage au doux visiteur des soirs. Le second pesait sur ses épaules et la maintenait tapie dans sa retraire d'ombre avec un petit visage hostile.

Ah! Marie, c'est parce que, selon le rythme de l'Amour, tu l'as choisi sans t'en douter, cet homme-enfant, pour continuer la vie dans ta propre chair!

L'entends-tu?

Il gratte sur la porte. Il s'inquiète. Il frappe.

— Ouvre, Marie!... Ouvre donc!

Comme il se lamente!... Tu demeures insensible? Ecoute... Sa mère survient... Elle l'emmène. Il s'en va. Tu ne le verras plus avant demain.

Demain... C'est loin!

Et tu pleures...

Ah! Marie, pourquoi ne lui as-tu pas ouvert? Lui, ton amour!

C'est que, pour toi, petite vierge, sans que tu t'en rendes bien compte, il est déjà : « le père ».

Et tu as peur!



Bout de-Bibi « fait » l'homme avec vingt et un sous !

Bout-de-Bibi a décidé qu'il irait chez la Côtelette, gaillardement, comme un homme! Non pas un jour de semaine, ni même un de ces samedis soir idoines aux

débauches populaires, mais le prochain dimanche matin. Ceci, dans une secrète pensée de séduction.

Songez donc!

Ce jour-là, au réveil, c'est d'abord le grand nettoyage de sa personne. Sa mère le fait comparaître, sans voile, devant elle. Elle l'oblige à mettre un pied, le gauche, dans la bassine de tôle ordinairement réservée au lavage de la vaisselle, et le droit dans un antique pot-au-feu en grès. Puis cette ménagère avisée douche son rejeton, à l'aide d'un arrosoir-miniature pour fleuriste en appartement. C'est ensuite un rude savonnage. Mais où sont les « Royal Soap » à la rose, de l'artiste du troisième étage? On frotte le râble de Bout-de-Bibi avec un énorme et lourd cube de savon blanc, veiné de bleu, qui vient de Marseille et vous écorche l'épiderme quand il est neuf, à cause de la marque de fabrique, en relief sur ses quatre côtés.

Pour finir, nouvelle douche purificatrice!

Ensuite, on revêt Bout-de-Bibi de sa belle chemise blanche au plastron empesé qui fleure l'amidon cuit, de son caleçon zéphyr renforcé aux genoux par des « pièces protectrices » et de son plus neuf costume-marin. On lui frictionne la tête avec la contenance d'un petit verre de rhum, pour lui « réchauffer le cheveu », avant de coiffer son chef bien peigné d'un vaste Jean-Bart en paille tressée dont l'inscription, en lettres d'or sur le ruban, évoque le débonnaire sourire d'une de nos plus éclatantes gloires militaires : *Maréchal Joffre*.

Ainsi Pur, Odoriférant et Paré, Bout-de-Bibi peut, le dimanche, affronter « l'artiste »!

Auparavant il a prévenu Pancucule :

— Tu sais... j'y vas!

— Non?

— Si! J'y vas!

— T'as pas peur?

— Penses-tu!

— Tu me raconteras...
— Oui.
— Tout?
— Tout.
— T'es un chic copain, Bout-de-Bibi!

Personne sur le palier! Tout va bien...

Pourquoi donc Bout-de-Bibi, d'ordinaire si frondeur, si indépendant, si « je m'en fichiste » pour tout dire, appréhende-t-il d'être aperçu pénétrant chez la Côtelette en costume marin, coiffé de son chapeau Jean-Bart et tout frais débarbouillé? Il ne saurait vous l'expliquer.

La Honte? Je ne crois pas. Il faudrait pour cela qu'il connût « les choses » en question et qu'il se trouvât, les ayant éprouvées, amoindri dans sa dignité.

Crainte du « Qu'en pensera-t-on? » Ne vous ai-je pas avoué qu'il se fichait de tout?

Pudeur, alors? Peut-être,..

Depuis tant de générations, le naturel de ses ancêtres ne fut-il point déformé par la rude contrainte des morales?

Pudeur? Oui. C'est cela.

Toc, toc!
— Qui est là?
— C'est Bout-de-Bibi!
— Bout-de-Bibi?
— Voui, m'dame!
— Quéqu'tu veux?
— Vous dire bonjour.
— C'est pas pressé... repasse dans cinq minutes!
— Pourquoi?
— Je fais ma toilette.
— Ah!

La Côtelette fait sa toilette! Elle aussi, peut-être, un

pied mignon dans un pot-au-feu, l'autre dans une bassine, revêt son petit corps dodu d'une nappe ruisselante d'eau claire et parfumée.

... Son petit corps dodu!

Bout-de-Bibi voudrait bien connaître, « une fois pour toute », la vérité sur l'anatomie féminine. Il y a, c'est entendu, les statues des déesses nues dans les jardins publics et les musées. Mais le gamin a remarqué que, si l'on habillait ces femmes de plâtre ou de marbre, elles n'auraient certes plus l'apparence des femmes de chair. Les femmes de chair « en ont » beaucoup moins, ou beaucoup plus, par devant ou par derrière. Cela se voit. Ainsi, la concierge... comme dit Pancucule : « Quoi qu'elle promène sur ses estomacs! Ah! là! là! »

Or la Côtelette « en a » beaucoup — mais là, en vérité beaucoup — surtout par derrière!

Et cela fait songer — peut-être aussi rêver — Bout-de-Bibi.

Autre chose : certaines femmes de chair montrent de la barbe sous les bras. Les statues n'ont jamais de barbe! Sont-elles aussi conformes à la vérité? Non.

— Hé, m'dame, ça sera-t-il encore pour longtemps?

— Plus que deux minutes, mon gros!

Ah! s'il pouvait le voir, ce corps dodu!

Tiens! mais la serrure! Vite, il y accroche un œil avide. Hélas! à l'intérieur, un fichu de laine, à cheval sur la clef, masque cette ouverture.

Reste le nez!

... Et le nez dilaté du gamin, tout palpitant, absorbe à longue prise des relents singuliers, où l'on pourrait retrouver, mêlé au « Soupir du Jasmin », l'odeur forte des souliers tièdes et des serviettes crasseuses.

— Tu peux entrer, Bout-de-Bibi!

Le galant a poussé la porte.

La vendeuse d'amour, en cotillon, les pieds nus sur des

savates de corde, montre des talons douteux et tord, les bras hauts devant une glace-calendrier-réclame, son massif chignon roux.

Bout-de-Bibi, tout de suite, aperçoit la barbe des bras de la dame. C'est étrange! Elle est rouge, et frisée comme du persil, cette barbe!

« L'artisse » exhibe un corset d'indienne de couleur café-crême où la sueur a dessiné, en un graphique rouilleux, le tracé d'une chaîne de montagnes — la Cordillère des Andes on dirait — sur les hanches fortes de la dame.

La Côtelette susurre d'un coin de lèvres, gênée par une épingle à cheveux qui lui barre la bouche comme un mors :

— C'est gentil d'être venu me dire un petit bonjour, mon gros! ... Tiens, pour ta peine, prends donc un sucre!... Le sucrier est sur le buffet de la cuisine.

Bout-de-Bibi refuse, d'un ton quelque peu pincé.

— Merci... j'en veux pas, du suc!

On n'offre de telles gourmandises qu'aux enfants! Et Bout-de-Bibi, lui, est un homme. Il vient pour les « choses ».

— Tu ne veux pas de sucre?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que tu veux?... Du chocolat?

— Non.

— Quoi, alors?

La Côtelette, surprise d'un tel détachement des joies gourmandes, coule vers le gamin un regard étonné.

Grands Dieux! La congestion semble guetter Bout-de-Bibi!

— Qu'as-tu, mon gros?

— Mmeu...

— Allons, parle!... T'aurais-t-i perdu ta langue?

— Mmeu...

Bout-de-Bibi, d'une main nerveuse, avec des doigts

crochus, ratisse des gros sous au tréfonds de sa poche. Il y a là : un franc et vingt centimes.

Sachez-le! Bout-de-Bibi, tout à l'heure, a cassé sa verte tirelire en plâtre qui ressemblait à une pomme pas mûre fichée dans un manche de bilboquet. Oui, ce malheureux, sous l'emprise d'une curiosité sexuelle — et qui sait, peut-être déjà d'un désir — est prêt — comme disent les austères moralistes — à « jeter au vent de la dissipation le fonds solide de ses économies! »

— Pourquoi que tu remues comme ça ton argent? Tu es agaçant à la fin!... Dis quéque chose au moins!

Bout-de-Bibi ne veut rien dire, car, en somme il ne peut rien dire. Et s'il savait quoi dire, tant de gêne pèserait sur ses paroles! Par bonheur, il se remémore les confidences de Trique : « Si tu lui donnes des sous, à l'artisse, eh ben, mon ieux, elle te met dans un lit tout nu à côté d'elle toute nue! »

Alors, le voici qui, de sa poche, un à un, extrait les sous. Il les pose avec précaution sur la table sans hâte, à la queue leu leu; les gros sous de bronze en tête, ceux de nickel à la suite, et les petits cinq centimes à la fin. Quelle belle comète!

La femme stupéfaite, bouche bée, suit les gestes du gosse. Elle a l'air figé, l'échine en arc et les bras ballants.

C'est fait! Les vingt et un sous sont maintenant alignés. Et Bout-de-Bibi attend...

Il attend d'être enlevé par deux bras à la fois très souples et puissants, transporté dans l'éther, yeux clos et cœur pincé, pour choir, avec délice, dans un mol oreiller. Puis, tout nu, à côté d'elle toute nue... Ah!...

La Côtelette reprend dans un long sifflement une abondante salive sur sa lèvre qui pend et s'enquiert :

— Pourquoi comme ça, mon gros, que tu me donnes tes sous?

Pourquoi? Bout-de-Bibi ose enfin clamer son désir — mais avec quel trouble, dans la voix et dans le sang!

— Cpourléchose!

— Quoi?

Plus lentement, le galant articule :

— C'est-pour-les-choses.

Cette fois, il est sûr que la femme a compris. Il peut fermer ses paupières chaudes et s'abandonner au doux mystère, de toute sa chair anxieuse, consentante et sensible.

Eh bien, non! La Côtelette n'a pas compris! Elle est même fort avide d'explications, cette Côtelette!

Elle reprend :

— Quelles choses?

— Ben... les choses!

— Qu'est-ce que tu me chantes avec tes choses!

Bout-de-Bibi se sent soudain plus hardi — il n'y a, n'est-ce pas, que le premier aveu qui coûte — et, avec la volubilité des timides qui font un éclat, il explique :

— C'est l'gas Trique... voui... même qu'i m'a dit qu'si on vient chez vous... voui, c'est l'gas Trique... et que si on vous donne des sous... eh ben... eh ben, c'est lui qui m'l'a dit... vous nous mettez... avec vous dans un lit!

La Côtelette s'est redressée. Elle est grave. Son œil va alternativement de la rangée des sous au visage enluminé de Bout-de-Bibi. Apparemment la femme, derrière son front obtus que plisse le rude effort d'un problème difficile, celui des subtiles corrélations, cherche à raccrocher le mot « sous » à celui de « choses » et sans doute aussi à celui de « lit ».

— Ah! m....! fait-elle enfin, dans un cri, brusquement illuminée.

Autour d'eux, d'un bloc, choit le silence... Mais, dehors, que sont donc sonores les olifants des lourds autobus!

La Côtelette incruste ses deux poings dans ses fortes

hanches et brimbalant du chef, tel un bouddha d'étagère, elle psalmodie en litanies :

— Voyez-vous ça!... voyez-vous ça!...

Bout-de-Bibi, dans un silencieux sourire, montre ses dents.

La Côtelette, peu à peu, cesse d'agiter sa toison rousse, tandis que son pouce et son index droits enfoncés dans son corset, entre l'hiatus de ses appâts, elle pince la collerette de sa chemise pour en remonter l'étoffe et en dissimuler ses seins.

— C'est Trique qui t'a dit ça?

— Oui, m'dame!

— Et tu voudrais... toi aussi?

— Oui, m'dame.

— Voyez-vous ça!... voyez-vous ça!...

— Oui, m'dame.

— Quel âge que t'as?

— Treize ans, m'dame.

— Ainsi... ainsi...

— Oui.

Un petit silence. La Côtelette paraît flattée. Elle minaude :

— Alors je te plais?... Tu me trouves de ton goût?

— Oh! sûr!

— Mais quelles choses que tu veux faire?

— J'sais pas.

— Tu ne sais pas?

— Non.

— Trique ne t'a donc pas expliqué...

— Si... il m'a dit : « Dans un lit tout nu à côté de vous toute nue. »

— Et puis?

— Et puis, c'est tout.

— Voyez-vous ça!... voyez-vous ça!...

La Côtelette s'est assise. Sur ses genoux elle attire Bout-de-Bibi. Lui se laisse faire, déjà prêt à tous les

abandons. O douceur! Le giron de l'artisse est moelleux comme un oreiller!

Tout de suite, le gosse pose son front sur la chair laiteuse d'une épaule dodue, et son nez — dame! — où il le peut. Ce n'est, hélas! que sur l'armature d'un corset gras.

Aussitôt, il ne saurait dire pourquoi, le fumet de la Côtelette, qui filtre par tous ses pores, imprègne son linge et l'environne, dans tous ses déplacements, d'une sorte d' « aura » odoriférant, lui évoque une allée ombreuse, bordée de fusains, là-bas, au Jardin des Plantes. Une allée... Il la situe dans son souvenir. Il y a pourtant longtemps... C'était un dimanche d'été. Il tenait sa maman par la main. Mais où se trouvait-elle donc, cette allée? L'air surchauffé d'un jour orageux y charriait les volutes d'une odeur pareille. Ah! oui... Il se souvient! Cette allée était proche de la cage de la gazelle.

Bout-de-Bibi a gonflé ses narines élastiques et perméables. Tel le déliquescent des Esseintes, les parfums, tour à tour, et l'accablent et l'exaltent! Dans ses yeux, derrière le voile vibrant de ses paupières appesanties, tourbillonnent maintenant des taches d'or. Ainsi de la lumière se jouait, ce dimanche-là, sur les feuilles vernissées des fusains.

Une main de « l'artisse », plaquée sur un de ses mollets, pénètre sa jambe entière d'une irradiante tiédeur et l'engourdit, lentement, ainsi que sous les passes savantes d'un magnétiseur.

Voici que la bouche de la Côtelette s'approche de l'oreille du gamin crispé, en attente. Il reçoit, jusqu'au tympan, le souffle ardent de la femme penchée. Ça y est! Elle va l'embrasser comme il ne le fut jamais encore! Elle va l'embrasser, en prélude, selon le rite des « choses secrètes ».

Mais les lèvres savantes restent suspendues. Quoi? Que

chantonnent-elles ainsi, ces lèvres narquoises et confidentelle, tout bas, sur un air connu :

T'es ben trop petit!
T'es ben trop petit, mon ami,

Et, brusquement, Bout-de-Bibi se retrouve debout, rejeté d'un mol giron par une catapultueuse poitrine. Debout...

Devant lui la Côtelette rit d'un air content.

— T'es un petit cochon gentil! s'esclaffe « l'artisse » en lui malaxant, maternelle et goguenarde, le bout du nez.

Puis elle rafle, sur la toile cirée, les vingt et un sous qu'elle replonge, d'une main qui s'attarde un peu, dans la poche tiède du gamin.

— Petit cochon gentil!

Tiens! Voici qu'elle l'embrasse, derrière l'oreille, avec un gloussement nerveux, le petit cochon gentil.

— Attends, mon gros!

La Côtelette, en patinant sur ses savates, s'en va quérir un vieux porte-monnaie caché dans un vase à fleurs, où se fanent, sous la poussière, les pétales en étoffe de trois rigides roses artificielles. Après avoir longtemps remué quelque menue monnaie mêlée à des épingles de nourrice et à des médailles pieuses en fer blanc, la belle extrait deux sous qu'elle se complaît ensuite à fourrer, de sa main plus lente encore, tout au fond de la poche de Bout-de-Bibi.

— Pour sucrer ta petite gueule d'azur!... Et maintenant, sauve-toi, polisson!

Bout-de-Bibi ne peut résister aux bras puissants qui le poussent. La porte s'ouvre. Il est dehors.

— Allons, file, petit cochon gentil!

La Côtelette a refermé son huis. Un grand rire silencieux lui barre à présent le visage. Ses narines palpitent, palpitent...

... Tandis que, lubrique, elle laisse choir ses mauves paupières sur les sales images qui passent dans ses yeux.

Bout-de-Bibi descend l'escalier, fort vexé. Il sent bien que la Côtelette ne l'a pas trouvé assez « homme » pour « faire les choses ».

Ah! que va dire Pancucule quand il saura... Pancucule se moquera frénétiquement de lui, car Bout-de-Bibi, par avance, eut le tort d'exposer sa conquérante méthode : « J'entre, mon 'ieux... j'i donne mes sous... j'me déshabille... et alors j'y dis comme ça : « Colle-toi dans mes bras sous la couverture! »

Oui, Pancucule, frénétiquement, se moquera de lui.

Or, voici surgir ce damné Pancucule! Avide de savoir, aux aguets dans le corridor, il épiait la sortie du copain.

— Eh ben? souffle-t-il aussitôt.

Bout-de-Bibi cherche une réponse, et, pour gagner du temps, se dandine, d'un air à la fois mystérieux et satisfait.

— Eh ben... ça y est-il? insiste le curieux.

— Ça y est!

— Mince!... Et comment qu'c'est?

Bout-de-Bibi hoche la tête, pince les lèvres.

— C'est un secret!

— Pasque?

— Pasque faut pas le dire... La Côtelette veut pas!

— Mais... à moi?

— A toi comme aux autres!

— Alors, c'est pas vrai!... t'as rien fait!

Bout-de-Bibi voudrait bien sur-le-champ confondre l'incrédule. Mais comment prouver ce qui, hélas! n'exista point. Ah! que répondre?...

Merci mon Dieu, vous l'avez éclairé !

— Dis, Pancucule... t'as vu combien j'en avais des sous quand j'me suis monté?

— Oui... vingt et un sous.

— Eh ben, mon ieux, compte-les maintenant!

Bout-de-Bibi tend sa main large ouverte et chargée de billon. L'autre, lentement, dénombre les pièces.

— Y a vingt-trois sous, Bout-de-Bibi.

— Eh ben, mon 'ieux, non seulement elle a pas voulu de mes sous, la Côtelette, mais elle était tellement contente... t'entends, Pancucule!... tellement contente, qu'elle m'a donné deux ronds en plus!

— Contente de quoi, Bout-de-Bibi?

Le menteur a touché du coude l'épaule de l'ingénu et il a dit, d'un ton méprisant de vieillard expérimenté :

— C'est jeune... et ça n'sait pas!

Puis, grandiose, il est parti.

Un peu plus tard, la Côtelette fut bien surprise et aussi quelque peu effrayée, il faut le reconnaître, en entendant soudain une voix déchirante — dont le souffle se déchirait, tragique, aux dents en zig-zag de sa serrure — l'implorer, telle une déité : « Et avec moi, m'dame... sans que je vous en demande, des ronds... vous les feriez-t-i aussi, les choses? »

Elle cria :

— L'idiot qui se fout de moi va recevoir mon pied au c...!

Et nul ne vit alors, dans l'ombre de l'escalier, s'enfuir, l'échine basse, l'envieux et passionné Pancucule.

ALFRED MACHARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Léopold Lacour : *Richelieu dramaturge et ses collaborateurs. Les imbroglios romanesques, les pièces politiques.* Ouvrage orné de trois gravures hors-texte, Ollendorff. — André Blum : *Abraham Bosse et la Société française au XVIIe siècle,* Albert Morancé. — Wilhelmus Lambertus van Beekom : *De la Formation intellectuelle et morale de la Femme d'après Molière,* Louis Arnette — Ernest Jovy : *Un excitateur de la pensée pascalienne, Pascal et Silhon,* Edouard Champion. — François Maynard : *Odes et Sonnets* avec une introduction par Ferdinand Gohin, Garnier frères. — Jean Rotrou : *L'Hypocondriaque ou le mont amoureux, tragi-comédie,* Garnier frères. — Revues.

M. Léopold Lacour a consacré plusieurs fois des années de sa belle carrière d'écrivain probe, consciencieux, ardent, à l'étude de notre théâtre du grand siècle. Nous lui devons ce curieux volume : *Les Maîtresses et la Femme de Molière*, et ce travail général, d'une incontestable valeur : *Les premières actrices françaises.* Sans doute a-t-il pensé que, dans ce domaine, sa tâche ne serait pas complète s'il n'examinait les gestes sinon du créateur, du moins du rénovateur de la scène française. De là, ce précieux ouvrage : **Richelieu dramaturge et ses collaborateurs.**

Cela peut paraître bizarre, mais l'Eminentissime, tant étudié dans ses mœurs et dans sa politique, n'avait guère jusqu'à l'heure attiré l'attention des historiens comme poète et auteur dramatique. Ses biographes, l'envisageant sous cet aspect, se bornaient à répéter des lieux communs ou à narrer des anecdotes banales. M. Léopold Lacour, souhaitant de nous apporter les résultats d'une enquête pleine de faits contrôlés, s'est documenté aux sources originales. Il est parvenu ainsi, utilisant les ressources de sa pénétrante dialectique, à éliminer les légendes qui entouraient la personnalité de l'auguste littérateur. Conduite avec méthode, présentée avec tous les agréments d'un style souple, clair et vivant, sa glose, si elle ne l'embellit pas, du moins con-

tribue à éclairer d'une vive lumière la figure énigmatique du puissant ministre.

Maints panégyristes posthumes de Richelieu, désireux de maintenir leur héros dans un strict rôle politique, ont prétendu que celui-ci, à la vérité, n'accorda jamais qu'un soin médiocre à la poésie et au théâtre. M. Léopold Lacour combat leur thèse et démontre qu'elle est contraire aux assertions des contemporains les plus dignes de foi. Assurément la production poétique du cardinal ne nous est connue que par de médiocres rimailles de circonstance. Peut-être, en dehors de ses œuvres d'écrivain religieux, en dehors de ses pamphlets, de sa correspondance, de ses mémoires, de son testament politique, de mille proses fermes et nettes, subsiste-t-il dans les anthologies, sous l'anonymat, quelques alexandrins ou huitains où le poète se montre comparable au prosateur. M. Léopold Lacour déplore que nous n'ayons point réclamé à l'Allemagne 120 manuscrits embrassant les années 1601 à 1648, qui dorment à la Bibliothèque de Berlin et où l'on rencontrerait sans doute d'importants papiers intimes du cardinal.

Il n'est pas douteux, dans tous les cas, que celui-ci, entouré de poètes et les pensionnant, ayant toujours dans son hôtel quelque scène prête à représenter leurs œuvres, recevant avec faveur et encourageant les acteurs du Marais et de l'Hôtel de Bourgogne, acceptant les dédicaces de pièces jouées devant lui et avec son secours, n'ait passionnément aimé le théâtre. Il le purifia; il lui donna des disciplines. Peut-être lui porta-t-il un coup fâcheux en lui imposant la règle des trois unités. Du moins crut-il, avec celle-ci, en assurer l'ordre et l'harmonie.

Sans doute, disposant d'un goût douteux, ne sut-il pas toujours discerner le génie de la médiocrité. Il eut aussi le tort de s'entourer de conseillers lamentables, de demander à Chapelain, pauvre de cervelle, d'imaginer les thèmes des pièces sur lesquels, chacun pour une part, s'escrimèrent les cinq auteurs. C'était vouer ces pièces à l'ennui et au déséquilibre.

M. Léopold Lacour qui distingue, dans ces pièces, en maints endroits, la collaboration de Corneille, de Colletet, de Lestoile, n'a pu, car cela était impraticable, marquer celle du cardinal. Il fait une remarquable étude de ce qu'il appelle l'équipe ou la brigade théâtrale du ministre, de ces cinq auteurs pleins de ta-

lent pris individuellement, mais qui ne parvinrent pas collectivement, il faut bien le dire, à bâtir une œuvre digne de subsister.

Le théâtre dit de Richelieu doit être divisé en deux parties fort différentes. La *Comédie des Tuileries*, la *Grande Pastorale*, l'*Aveugle de Smyrne* (on ne connaît pas le texte de la seconde) apparaissent comme des « imbroglios romanesques » ayant l'amour pour objet. M. Léopold Lacour précise les dates exactes de leurs représentations, fournit des détails sur les circonstances de leur conception et de leur composition, examine leur décor, les commente et les juge avec impartialité. Il donne une explication plausible du fait que la seconde ne fut pas imprimée. Il nous offre l'argument inédit de la troisième, retrouvé par lui dans les papiers de Le Masle, prieur des Roches, intendant du cardinal. Ces œuvres n'ont d'intérêt pour nous que parce qu'elles témoignent des prédilections étranges d'un homme considéré pourtant comme peu enclin à la sensiblerie. Elles sont justement tombées dans l'oubli.

Les pièces politiques, auxquelles M. Léopold Lacour accorde avec raison une grande importance, méritent un examen plus approfondi. Elles mettent en relief la forte personnalité de Desmarets de Saint-Sorlin, leur créateur. L'homme est aujourd'hui peu connu, malgré son esprit supérieur, ses dons de prosateur, de poète, de philosophe, le beau succès de ses romans et de son théâtre personnel. Quand Richelieu, suivant un plan médité, décide d'utiliser les plumitifs à sa solde au triomphe de sa politique, crée l'Académie dans ce but, Desmarets lui semble être le collaborateur qui conviendra le mieux à soutenir, sur le théâtre, cette politique. Desmarets remplace donc auprès de lui Chapelain, plus capable de pédantiser que de polémiquer.

Sous la direction de son maître, Desmarets écrira *Roxane*, pièce pleine d'allusions à des événements récents, destinée à justifier les mesures violentes prises contre les cabaleurs qui menacent la sûreté de l'Etat et la vie du ministre; *Mirame*, hommage de réconciliation avec Anne d'Autriche ; *Europe*, réponse aux libelles courant contre l'action de la France, exaltation d'une politique extérieure en apparence toute guerrière, appel à l'harmonie et à l'apaisement.

Ces œuvres seront interprétées dans un luxe extraordinaire de

décors, avec une étonnante réclame préventive. Richelieu certainement en attend beaucoup. Par malheur, Desmarets ne parvient pas à vivifier des sujets plus propres à tenter la plume des libellistes que celle des poètes. L'accueil du public, peu sympathique au cardinal, reste froid. M. Léopold Lacour démontre que la tentative de porter sur le théâtre des faits publics, de plaider certaines causes, fut assez mal réussie. Les deux premières pièces souffraient de leur fâcheuse composition, du caractère factice de leurs personnages, de leur piètre versification. *Europe* même, meilleure comme exposition et comme style, mais conçue sous la forme d'une allégorie, manquait d'émotion et d'accent.

M. Léopold Lacour analyse avec patience ces rimailles à jamais mortes et enterrées. Il prouve que *Mirame* ne fut point interprétée par Mondory, dès lors paralysé. Il s'efforce de détruire la légende prétendant que, dans cette œuvre, Richelieu exerçait une vengeance contre Anne d'Autriche qui lui avait été cruelle. Fort galamment, il ajoute foi à la vertu de cette reine, de sang espagnol fort chaud cependant, et qui fut si accueillante à Mazarin. Il conteste avec vigueur certains dires de Tallemant, pourtant fort bien informé sur Richelieu à qui sa famille (cela est prouvé par des actes notariés) versait tous les ans de magnifiques pots-de-vin. Son livre comptera parmi les meilleures productions que l'histoire du théâtre nous ait procurées depuis longtemps.

Un autre ouvrage, dû à la plume de M. Wilhelmus Lambertus van Beekom : **De la Formation intellectuelle et morale de la Femme d'après Molière**, mérite, pour sa bonne documentation, ses qualités de raisonnement et de style, un crédit parallèle. Il arrive malheureusement un peu tard, après le travail si fin et si minutieux de M. Francis Baumal : *Le Féminisme au temps de Molière*, qui traitait un sujet analogue. Il faut pourtant considérer que M. van Beekom envisage la question sous un aspect plus étendu et d'une manière différente. Pour mieux faire comprendre, en effet, quelle fut, dans son esprit et dans sa conception de la vie, la femme du XVIIe siècle, il étudie toute l'éducation française depuis le moyen âge et l'antiquité. C'est aller un peu loin peut-être chercher des éléments d'appréciation, mais M. van Beekom n'a pas tort, à notre avis, de croire que nous sommes fonctions de nos ancêtres et que leurs méthodes influent sur les nôtres.

M. van Beekom, examinant le mouvement précieux et l'intervention de Molière dans ce mouvement, reste sur les données classiques. Il n'a pas appris que la préciosité fut, comme on l'a démontré récemment, une cabale ayant pour but l'émancipation de la femme, que Molière y adhéra, qu'il combattit, dans ses *Précieuses ridicules*, non point l'Hôtel de Rambouillet fermé depuis longtemps, non point le groupe Scudéry, mais les précieuses prudes, grandes diseuses de galimatias, acharnées à maintenir, par esprit de tradition, la servitude de la femme.

Du moins, M. van Beekom analyse-t-il, avec beaucoup d'intelligence et de sens critique, la position de la femme dans la société du XVIIe siècle, de la femme vouée au couvent dès l'âge tendre, assujettie à l'autorité paternelle après une éducation précaire, mariée sans amour pour joindre les intérêts de deux familles, esclave de la volonté maritale, accablée d'enfants, privée de tous droits. Molière se chargea de porter au théâtre les griefs qu'elle faisait valoir, non seulement dans les *Précieuses ridicules*, mais dans *l'Ecole des Maris*, l'*Ecole des Femmes*, les *Femmes savantes*, etc... Il le fit avec délicatesse et avec un merveilleux sens de l'opportunité, sans grands éclats, s'aidant du rire. M. van Beekom a très bien vu que, dans cette revendication en faveur du sexe opprimé, le comédien agit en modérateur, s'efforçant de trouver un terrain d'entente. Fort savamment, M. van Beekom met en présence, au cours de son ouvrage, les systèmes éducatifs de Molière, de Mme de Maintenon, de Fénelon, de l'abbé Fleury, de Mme de Lambert, de Jean-Jacques Rousseau et résume en appendice, dans des tableaux synoptiques, leurs divergences et leurs progrès.

Le travail de M. van Beekom contribue à mieux faire connaître nos anciennes mœurs. Celui que M. André Blum consacre à **Abraham Bosse et la Société française au XVIIe siècle**, y aidera aussi puissamment, car si Molière nous apparaît comme un admirable historien de ces mœurs, l'illustre graveur, dont les estampes sont aujourd'hui si recherchées, a su nous en conserver des tableaux fort précieux.

M. André Blum, nous présente, avec une science sûre et beaucoup de relief, cette figure d'Abraham Bosse, un peu effacée dans la nuit du temps. L'homme, comme Molière, sortait du peuple. Il était Tourangeau d'origine. Il se forma avec ténacité, vint habi-

ter au cœur de ce Paris pittoresque qui entourait le Pont-Neuf. C'est là que son œil pénétrant vit maintes des images heureuses que son burin devait fixer. Il n'était point ignorant, à l'exemple de beaucoup de ses confrères. Il cultiva son esprit, suivit les cours de mathématique et de perspective du sieur Desargues, devint son disciple, son ami, le propagateur infatigable de ses doctrines et théories.

Les graveurs étaient, en ce temps-là, de pauvres gens que peintres, sculpteurs, architectes regardaient avec quelque hauteur. Quand l'Académie de peinture fut fondée, Bosse y enseigna la perspective, et n'y fut admis, faveur exceptionnelle, qu'à titre précaire. Il jouissait d'un esprit indépendant et avait la manie de critique et d'écrire, d'écrire en style touffu. Il s'aliéna par malheur le rigide et féroce Le Brun, que tous gens de pinceau, de ciseau et de compas craignaient. Il n'appréhenda pas de le combattre et sa vie fut empoisonnée par des polémiques à la suite desquelles il fut rejeté d'un corps où l'on ne goûtait guère la mathématique et la perspective. De même que Nanteuil, il passa de longues heures à lutter contre les abus, à revendiquer la liberté de l'art contre des esprits dominateurs qui la voulaient juguler.

Il était pourtant brave homme, père de neuf enfants, plein de dignité, scrupuleux et consciencieux pour son art. Il élaborait sans cesse, approuvé par Poussin, des ouvrages de théorie et de technique ; on croit qu'il inventa un procédé de gravure en couleurs.

M. André Blum voit en lui un admirable réaliste d'un burin souvent peu original, surtout dans les planches religieuses, mais au dessin sûr et à l'exécution parfaite. L'œuvre d'Abraham Bosse est immense. L'artiste nous a laissé, dans l'ensemble de cette œuvre, la plus précieuse représentation d'une époque de la société française. Il a promené sa curiosité de l'intimité de la maison au pittoresque de la boutique, de la cour à la rue, du Palais de justice au théâtre. Partout il a, en sages croquis, noté des types généraux et particuliers, enregistré des détails et des aspects de mœurs, des images de costumes. Il a pénétré dans les ruelles, les hôpitaux, les écoles. Les gens de science l'ont, de même que les gens de lettres, appelé à illustrer leurs volumes. Mieux que la plupart de ses confrères graveurs, et avec une personnalité marquée, il est représentatif de son temps.

M. André Blum étudie avec compétence et zèle ses méthodes

de travail. Il publie, en appendice, nombreux documents et lettres inédites. L'éditeur, M. Albert Morancé, avec son soin habituel, nous présente son volume, orné de 24 planches hors-texte choisies parmi les plus intéressantes, de bandeaux et de mascarons extraits des œuvres de Bosse.

Mémento. — M. Ernest Jovy continue ses pénétrantes et courtes études pascaliennes ou péripascaliennes. Nous avons reçu de lui une brochure d'une lecture fort attachante : *Pascal et Silhon* (Edouard Champion édit.), où il démontre que le philosophe fut un grand lecteur de Silhon, académiste trop oublié et trop dédaigné que Bayle considérait comme « un solide et judicieux esprit ». Des rapprochements de texte entre l'*Immortalité de l'âme*, et autres ouvrages de Silhon et les écrits de Pascal montrent bien que ce dernier reçut de l'autre une influence — Une petite collection est née : *Sous le signe de la Chouette*, dirigée par M. Ferdinand Gohin (Garnier frères, édit,) où l'on se propose de donner des textes anciens et modernes dignes d'intérêt. Signalons, parmi les premiers volumes de cette collection : *Odes et Sonnets*, de François Maynard ; *L'Hypocondriaque ou le Mort amoureux*, tragi-comédie de Jean Rotrou. Excellents débuts. La pièce de Rotrou surtout méritait les honneurs d'une réimpression, car elle est plus rare que les *Œuvres* de Maynard, souvent réimprimées. Ces textes paraissent soigneusement revus. M. Gohin les accompagne de notices courtes, mais substantielles. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1926. A signaler, Marie-Jeanne Durry : *Chateaubriand ambassadeur à Rome*, d'après des documents inédits ; E. Drougard : *La genèse d'un poème. L'Annonciateur de Villiers de l'Isle-Adam.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Georges Heitz : *Images détachées de l'Oubli*, « Collection de l'Ermitage ». — L. Charles-Baudouin : *Le Feu des Hommes*, « les Images de Paris ». — Noël-Garnier : *Le mort mis en Croix*, Flammarion. — Charles-Théophile Féret : *Le Livret des Ballades*, Eug. Rey. — (Anonyme) : *Notre-Dame de Saint-Adultère*, Messein. — Joseph Dulac : *Du Palais de Circé... à la Forêt Natale*, « La Caravelle ». — Wilfrid Lucas : *La Cité Bleue*, P. Nicolas. — Georges Bonneau : *Trois Chansons pour Renée Vivien*, Messein. — Victor Barat : *Sous le Signe de Flore*, « les Cahiers Libres ». — Robert de la Villehervé : *Œuvres. Poésie III 1899-1919*, Ollendorff. — Claude Millerd-Vannoy : *La Muse austère*, « les Cahiers d'Ursus ».

Images détachées de l'Oubli, c'est le titre qui convenait à ce recueil, vraiment, d'un poète, M. Georges Heitz, — et on éprouve, à mesure qu'on le lit, cette sensation d'avoir en face

de soi un poète né, qui vit de la poésie, par et pour la poésie. Il n'a aucun besoin pour chanter, pour s'élever à l'effusion poétique, d'un dessein préconçu ni d'un prétexte, sinon la beauté du ciel, la clarté des fleurs, la limpidité de l'eau, les vibrations de la lumière, l'ivresse de l'espace et la fièvre heureuse de l'amour. Tout ce qu'il évoque, il le sait, le sent et ne s'en soucie pas davantage, n'est tiré que du fond essentiel, inépuisable, des lieux communs les plus féconds et les plus nécessaires au souple déploiement des joies et de l'esprit humain. Aussi la préoccupation de M. Heitz consiste-t-elle moins à se créer une voie (et je pourrais dire : une voix) nouvelle que de se rendre digne de ses devanciers, de les égaler. Son souci est d'être harmonieux, de susciter en le frisson fleuri de vers sonores avec souplesse et d'une grâce imagée, ondoyante et comme parfumée, le charme et l'enchantement de vivre parmi tant de bienfaits et d'harmonies universelles. Il lui apparaît, se réveillant du songe où il baigne avec extase, pour réunir et communiquer aux autres les chants qui sonnent en lui ; ce qu'il n'exalte pas par ces rythmes clairs et profonds, il l'a négligé dans la nuit de l'oubli, et il est fier, un peu inquiet aussi peut-être, de n'offrir à notre admiration fraternelle que ce bouquet déjà regorgeant et odorant d'*Images détachées de l'Oubli*. Un poète des plus sûrs, et quelle fermeté bien qu'encore juvénile, acquise depuis son recueil précédent, un poète sûr, et un des meilleurs d'entre ceux de ce groupe sincère et sympathique qui hante le nouvel Ermitage.

Voici un livre véhément et des rythmes virils, puissants, entraînants. M. L. Charles-Baudoin chante **le Feu des Hommes**. C'est d'un prophète amer, désabusé, mais que rien ne décourage. Il est de ceux, comme Verhaeren, comme Walt Whitman, qui, épris justement d'humanité neuve et grande, prétendent ne point céder à leurs mécomptes, et retrouver, non seulement dans l'homme idéalisé, purifié de ses instincts sociaux, mais dans les hommes tels qu'ils sont à présent, l'humanité qu'ils imaginent. Certes leur mépris, leur colère, leur haine sont suscités par tous les mensonges, par les hypocrisies et les leurres dont les peuples sont abusés. Toutes les puissances à bon droit sont odieuses à la magnanimité de leurs espoirs. Et ils se penchent vers les meurtris de l'existence, vers les opprimés, les pauvres ou les travailleurs du labeur simple et sain qui, eux, font du bien à leurs frères,

œuvrent sans gros profit personnel, et sacrifient leur égoïsme aux intérêts de tous. Ils les connaissent humbles, sans cesse excités sous couleur de défendre les grandes pensées de liberté, de lumière et d'amour, et sans cesse ravalés dans l'ignominie où les puissants les tiennent, afin de tirer profit de leur esclavage et de leur soumission. Et ce sentiment chez le poète suffit à lui faire écrire, en des suites de longues laisses paraboliques et indignées, qui se souviennent bien un peu, par endroits, de Claudel, d'énergiques, farouches, d'amples poèmes empreints de foi, de colère et de compassion : les morceaux sur la guerre, sur les honteuses déceptions d'après-guerre sont purement admirables et d'une fougue qui se soutient, véridique et enflammée. Le poème intitulé *Prophète* exalte avec confiance un héros de la pensée de concorde et de fraternité d'une race à l'autre ; les poèmes *la Grand'Route* célèbrent la bonté des jours et le travail dans l'air libre, sans arrière-pensée d'intérêt ou de domination. Ce sont de fortes, de solides pages qui font honneur à qui les a composées. Et l'on voudrait penser, sentir avec lui, que le martyre même ne convaincrait pas, je suppose, d'erreur. Hélas! l'homme, tout homme est double, avec sa face tantôt de bonhomie, tantôt de fatuité et d'arrogance; chez celui-ci un aspect est plus développé que l'autre ; chez celui-là, c'est l'inverse, et à peu de chose près sans doute les êtres humains s'équivalent. Oui, toutes les grandeurs sont présentes et possibles dans le cœur, dans l'intelligence, dans les membres de l'homme ; mais l'égoïsme le dévore, dément ces facultés les plus précieuses, — nul n'y échappe, à supposer qu'un jour un équilibre général s'établisse, comme certes il se perçoit sensible déjà grâce à des efforts sincères dans les actes, les pensées, les paroles de quelques rares et hautains isolés. Jusque-là, on ne peut qu'attendre sceptique, indulgent, désireux, ou s'offrir en dupe facile, sans apporter par cette attitude de bienfait à qui que ce soit. La révolte n'a jamais mené qu'à substituer une tyrannie à une autre. La générosité triomphera quelque jour, je le crois comme je l'espère, mais ce ne sera pas par suite de persuasion éloquente, seulement sans doute quand l'homme lui-même sentira, comprendra qu'il est de son intérêt mieux et bien entendu de devenir enfin et nettement désintéressé. J'admire les gens qui, tel M. Charles Baudouin, persévèrent dans la véhémence et la prophétie. Leur foi est belle.

Ceux qui ont fait la guerre restent hantés par la guerre. En saurait-on être surpris? Eh oui, comme le confesse M. Noël-Garnier dans cet âpre recueil **le Mort mis en croix**, plusieurs vont, s'ils l'osent secrètement avouer, jusqu'à regretter la guerre et ses malheurs, pour ce qu'elle leur avait fait une âme haute et claire. Sincèrement aussi, si l'on pouvait lire en eux, c'est l'obsession des morts qui les étreint douloureusement, et la pensée atroce, persistante que la paix ou la victoire (la victoire?) a trahi leurs illusions et leurs vouloirs. N'aimeraient-ils tous n'avoir, dès qu'ils y songent, échappé au désastre? Et pourtant est-ce leur faute, à eux, si les fruits de leur sacrifice ont été saccagés, foulés aux pieds, avilis et anéantis par la lâche avidité de plus puissants qu'eux, qu'ils n'ont pas eu la précaution, plus facile peut-être, de chasser alors qu'ils étaient la multitude en armes, à qui rien ne résiste, et la figure de la loyauté et de la franchise? Comme on comprend leur lassitude, leur renoncement après les quatre années dans la boue et dans les hideurs du carnage! Comme on avait eu foi que de ces hontes sortirait une humanité au visage jeune, clair et de bonté souveraine! Comme on a perçu bientôt que tout, là comme ailleurs, n'était que trahison et que mensonge; et comme on n'a plus senti en soi qu'un désir, en finir ou par la mort ou par une paix quelconque puisque, quelle qu'elle pût être (croyait-on alors), elle ne pouvait manquer d'être plus belle que la guerre! Et maintenant, en cette paix d'ignominie, plus fangeuse que le souvenir même des tranchées, on s'y désespère, et l'on songe que tant de jeunes hommes ne l'ont pu pressentir, puisque la mort les a pris, mais quelle torture, quelle croix pour eux, s'ils pouvaient deviner combien ils ne furent sacrifiés qu'à des appétits, à des soifs de lucre, de domination et de mensonge! Voilà les sentiments qui alimentent les poèmes amers, affligeants et désolés de M. Noël-Garnier. Son recueil est d'un poète que l'affliction et le doute torturent.

M. Charles-Théophile Féret excelle au jeu des vieux poèmes traditionnels. Dans **le Livret des Ballades**, il rime jusqu'aux règles de la construction d'une ballade. Ce sont poèmes, en général, de bonne humeur ou de pitié, où l'on a regret de voir se mêler des incompréhensions ou griefs injustifiés à l'égard de certains grands poètes, dont l'art ou la gloire n'a pas obtenu le suffrage de l'auteur normand. On peut ne pas penser comme

lui. Mais il manque de verve et d'invention dans l'invective, M. Féret n'est point un satirique.

En vérité, ces poèmes publiés sans nom d'auteur sous le titre, qu'on a voulu alléchant, de **Notre-Dame de Saint Adultère** ne sont point inférieurs ou meilleurs, s'il en est, à ceux de M. Paul Géraldy, et parfois moins niaisement coupés de puérilités mondaines et de propos de perruches.

M. Joseph Dulac, **Du Palais de Circé... à la Forêt Natale**, peint de charmants paysages marins entre le rivage phocéen et la Balagne corse ; il évoque les lames et les sirènes, les végétations et la fraîcheur dorée des atmosphères, aussi des apparitions vivantes dans les solitudes sylvestres. Ses vers élégants et aisés sont bien venus et s'adaptent à son dessein.

Le poète Wilfrid Lucas, après son drame sacré *Marie de Magdala*, réunit ses poèmes de foi en la tendresse sous le titre **La Cité Bleue**. La sollicitude pour l'ingrat labeur de l'homme et la dureté de son sort lui dicte des rythmes d'apaisement et de bonté, dont l'intention morale est pure et belle. Et les poèmes ne manquent certes pas d'une réelle et très simple force d'effusion lyrique.

Les **Trois Chansons pour Renée Vivien**, inspirées à M. Georges Bonneau par des réminiscences de Sapphô et de Nossis, bien qu'un peu froides, ne sont point désagréables et constituent un hommage discret et de parfaite correction à la mémoire de la poétesse aux violettes.

Les éditions des *Cahiers Libres* de Toulouse présentent **Sous le Signe de Flore** les premiers vers de M. Victor Barat. Malgré de la mollesse et l'acceptation un peu prompte de redites oiseuses, il y a là une promesse de talent, mais que le jeune poète se discipline et s'acharne à trouver mieux que ce qui lui vient d'abondance !

Mme de la Villehervé achève pieusement la publication de l'œuvre de son mari. Voici le tome **Poésie III, 1899-1919**, qui, de même que le deuxième tome, contient (nous enseigne l'avertissement liminaire) « un grand nombre de poèmes que Robert de la Villehervé avait gardés dans ses cartons, exception faite pour *Petite Ville* que le poète avait fait paraître en 1914 et qui reprend sa place dans cette édition définitive à son ordre chronologique. » Ce volume n'apprend pas beaucoup sur le poète sin-

cère, soigneux, moyen et respectable que fut Robert de la Villehervé, et les poèmes dont il avait négligé la publication sont moins des réalisations que des exercices, une sorte d'entraînement docile et volontaire, une préparation constante et savante à des œuvres plus spontanées et originales.

La Muse Austère, de M. Millerd-Vannoy, se recommande d'une épigraphe de Charles Baudelaire : « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance... » pour définir à l'écolier son devoir présent et son devoir à venir lorsqu'il sera soldat, pour prôner contre les élans *immodestes* l'amour chaste et familial, pour prôner les bienfaits de la pauvreté et de la charité. De pareils sentiments sont louables sans doute ; il est fâcheux que les vers de M. Millerd-Vannoy le soient beaucoup moins.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS (suite). Jeanne Galzy : *Le retour dans la vie*, F. Rieder et Cie. — André Corthis : *La belle et la bête*, Albin-Michel. — Marie-Louise Pailleron : *Le coucou*, Arthème Fayard. — Christiane Aimery : *Ceux qui se taisent*, Perrin et Cie. — Titayna : *La bête cabrée*, Editions du Monde Moderne. — Neel Doff : *Campine*, F. Rieder et Cie. — Marie Gasquet : *Une enfance provençale*, E. Flammarion. — Gabrielle Réval : *La vipère*, E. Flammarion. — Renée Dunan : *Mimi Jocende*, Henry-Parville. — Mémento.

Le retour dans la vie, par Jeanne Galzy. C'est la jeune femme qui parlait à la première personne dans *Les Allongés* qui reprend ici, la parole (guérie ? peut-être, du mal dont on l'avait vue souffrir à Berck) pour nous dire ses impressions de ressuscitée et la misère d'une autre ressuscitée comme elle, une pauvre amoureuse essayant, en vain, de reconquérir son mari. « Mes fistules sont refermées. Mais jamais, jamais lui ne les oubliera ! » se lamente Mme Arbel. Il y a eu cette flétrissure, et c'est assez pour que le désir de sa chair soit à jamais mort dans l'homme qu'elle a cru retrouver en rentrant dans la vie. Qu'est-ce donc que cet amour dont on fait tant de cas, si le souvenir seul d'une misère physique suffit à le tuer ? On songe à Pascal, et Mme Galzy, ou la jeune femme qui est son interprète, se demande s'il était nécessaire de revivre pour cela, pour se rendre compte de quoi est fait ce qu'on appelle le bonheur, et pour se contenter de « sentir les jours monotones couler comme une cendre grise... » Mais se résigner, renoncer, c'est à cette nécessité qu'il faut

bien que l'on arrive, un peu plus tôt, un peu plus tard... Hélas! les personnages de Mme Galzy n'ont pas tous la sagesse de son héroïne, ni cette pitié dans laquelle elle puise, avec la consolation, une raison supérieure de trouver encore du goût à l'existence. Son rôle de confidente des créatures douloureuses, qui s'obstinent à demander malgré tout à la vie ce qu'elle se refuse à leur donner, fournit l'aliment indispensable à son cœur miséricordieux. « Quelle douceur, dit-elle bien, cependant, il y aurait à construire son amour hors des réalités, à vivre avec Dieu comme nous vivons avec tous les fantômes que nous surajoutons à l'être de notre choix. » Mais il n'y a plus de choix dans la charité ; et c'est par ce sentiment sublime que l'on est le plus près de Dieu, sans doute. Une sérénité finit par se dégager du livre profondément humain de Mme Galzy, qu'il faut louer de savoir se défendre des effets faciles. Son art est sobre, et sa façon de nous émouvoir d'une beauté simple. *Le retour dans la vie* complète très harmonieusement *Les Allongés*.

La belle et la bête, par André Corthis. Il n'est point d'attrait qui s'exerce sur la femme avec plus de puissance que celui de l'inconnu. Les romantiques l'avaient bien senti qui entouraient leurs héros d'un voile ténébreux, et, pour les rendre plus sympathiques au beau sexe, les chargeaient, comme Manfred ou Didier, d'un lourd secret. Servane, qui aspire à l'absolu, rencontre un jour un homme dont le caractère énigmatique la trouble, c'est-à-dire l'irrite ou lui inspire une antipathie trop voisine de la haine pour ne pas ressembler à de la passion. Un désir irristible l'incite à le provoquer pour lui arracher son masque, puis, quand elle éprouve sa force, elle le fuit. L'intérêt qu'il lui inspire contient, sans doute, un élément de perversité. Mais il semble avoir deviné la séduction trouble et d'essence animale qu'il exerce sur elle, et il la poursuit, sans qu'on sache, ni sans qu'elle sache elle-même s'il fait plus que la désirer. Arrivée au point où il ne dépend plus que de lui qu'elle tombe dans ses bras, elle se ressaisit brusquement, en abandonnant la retraite où elle s'était réfugiée et où il était venu la relancer. Il se tue. Est-ce par désespoir de la perdre ? Est-ce parce qu'il a vraiment commis certain crime dont on l'accuse, et pour lequel Servane était près de ne pas éprouver de répugnance ? On l'ignore. Le mystère subsiste, et cela ne laisse pas de prêter une grandeur tragique au roman de

Mme Corthis. Il est très bien mené, d'ailleurs, ce roman, encore que je trouve qu'il trempe dans cette atmosphère indéfinissable qui marque d'un certain caractère d'invraisemblance la plupart des œuvres d'imagination féminine, en dépit de l'exactitude de leurs détails. Mais une fantaisie rêveuse, je ne sais quoi de chimérique, dans sa sensualité ardente, transfigure le réalisme du roman de Mme André Corthis, dont les événements s'arrangent un peu trop au gré de ses intentions... Il m'a semblé que Mme Corthis avait écrit *La belle et la bête* dans un style plus « Goncourt », plus nerveusement impressionniste que ses précédents livres... Peut-être apporte-t-elle à ce rajeunissement de sa manière un peu d'affectation dans la coquetterie ? Mais cela est à peine sensible, et elle a beaucoup de talent.

Le coucou, par Marie-Louise Pailleron. C'est moins un petit roman ou une grande nouvelle qu'une suite de portraits alertes, précis, spirituels, que Mme Marie-Louise Pailleron a composés dans la première partie de ce volume, en les unissant par un lien fragile, mais aussi suffisant à les harmoniser dans un ensemble que le fil à former le collier. Elle fait parler une femme qui évoque le passé et relate ce qu'elle a vu avec ses yeux d'enfant et de jeune fille, en laissant à notre imagination de dégager le tragique des faits et des situations que sa mémoire a enregistrés, très ingénument. Le marquis de Bacalan, gentilhomme-fermier du comtat venaissin, et séduisant paillard, a fait des enfants dans presque toutes les familles de son pays, à dix lieues à la ronde. L'âge venu pour ses fils et ses filles légitimes de se marier, il ne saurait les autoriser à convoler avec les héritières et les héritiers du voisinage, qu'il ne favorise d'incestueuses unions... Qu'un homme aussi léger ait de tels scrupules, rien de moins surprenant, et Mme Pailleron nous a fort bien fait sentir le contraste entre l'épanouissement du personnage, son entrain et sa gaîté, et la tristesse morne de son foyer. Il y a beaucoup d'art dans cette œuvre qui nous aide à compléter ce que nous savons de la psychologie du méridional, et dont le style aisé et familier m'a rappelé celui de Paul Arène. Le second récit (*Le cercueil de Mlle de Saint-Cast*) qui complète le volume de Mme Pailleron, quoique très intéressant encore, m'a paru moins remarquable. Mais c'est que *Le coucou* est vraiment une excellente chose.

Ceux qui se taisent, par Christiane Aimery. Un jeune

écrivain, Max Dormont, qu'exalte l'ambition d'être le guide moral de son temps, voit son rêve magnifique s'écrouler à la suite d'une défaillance, en elle-même assez banale, mais qu'aggrave sa faiblesse ou sa lâcheté. Qui veut faire l'ange fait la bête, comme on sait. Max, qui avait prétendu se hausser jusqu'à l'héroïsme, doit subir la honte de jouer un rôle dont il se sait indigne, après avoir en vain essayé de se convaincre que le désir seul de servir lui interdisait de s'humilier publiquement, en avouant sa faute. Mais les plus ingénieux sophismes du monde ne peuvent rien contre notre conscience, et Max s'aperçoit que pour avoir laissé accuser à sa place un innocent, il a tari en lui la source du bien, ou que son enseignement spirituel est pourri par la racine... Un beau sujet, certes ! Mais pour tenir en haleine l'intérêt du lecteur, peut-être Mme Aimery n'a-t-elle pas suffisamment approfondi la psychologie de son personnage principal. Au mystère qui entoure le crime qu'il a commis, elle a sacrifié, en partie du moins, l'étude de ses sentiments. L'ignorance où l'on est, trop longtemps, de sa culpabilité fait que l'on est moins curieux de savoir ce qu'il pense (et qui ne nous est pas dit) que de connaître les circonstances du drame qui domine le récit, et lui prête un peu l'allure d'un roman de Gaboriau... Mme Aimery, dont j'ai loué, comme il convenait, le précédent ouvrage (*Le masque du devoir*) a été moins heureuse, cette fois. Je persiste pourtant à croire qu'elle a de très solides qualités romanesques. Ses caractères sont bien établis et avec finesse observés. Si elle néglige de viser à l'originalité de l'expression, tout en sachant — comme elle le dit quelque part — qu'on ne réussit pas à attirer sur soi l'attention aujourd'hui, sans se singulariser par la forme, elle écrit dans une langue saine et suffisamment colorée. Elle est capable de créer une œuvre et qui lui vaudra le succès qu'elle mérite.

La bête cabrée, par Titayna. Une jeune femme qui se croit revenue de tout — mais simplement parce qu'elle s'ignore, n'ayant jamais aimé — ne professe d'autre culte au monde que celui de la Beauté. Un Américain, assez riche pour avoir pu peupler une île de monstres dignes de Barnum, lui fournit l'occasion de découvrir combien l'absolu auquel elle croit est relatif, et qu'il n'y a de réalité que dans le sentiment. Découverte bien féminine. L'héroïne de Mme Titayna est charmante, mais pas un

instant je ne m'étais laissé prendre à son scepticisme. Ses allures modernes cachaient mal l'Eve éternelle. Les modes changent, mais le cœur de notre petite compagne reste toujours le même. Le détour est ingénieux que Mme Titayna a pris pour amener sa jeune femme à se reconnaître, et je l'ai suivie avec plaisir. Elle sait, d'une main légère, silhouetter ses personnages, et l'on comprend que sa pittoresque et spirituelle façon d'écrire ait recueilli l'approbation de M. Pierre Mac Orlan qui la présente au public en termes flatteurs.

Campine, par Neel Doff. « Pourquoi, se demande Mme Neel Doff, n'écrit-on que des histoires d'amour ? Est-ce que l'enfance et la vieillesse ne font pas partie de la vie ? Et ces époques, où l'on a d'autres joies et d'autres peines, ne valent-elles pas d'en parler ? » Comme elle a raison, et comme elles sont savoureuses les pages qu'elle nous donne, ici, sur la campagne brabançonne dans laquelle elle passe la majeure partie de son existence ! Mme Neel Doff n'a pas composé un roman, mais une sorte de mémorandum où elle a consigné, jour par jour, les petits faits qui se sont succédé dans son entourage, au cours de deux fois deux saisons, de mai à septembre. Et c'est une image fidèle des mœurs de ces paysans, auxquels l'industrie enlève tant de fils, qu'elle nous présente, en nous communiquant ses impressions personnelles, révélatrices d'un bon sens serein et d'un sens profond des réalités. Mme Neel Doff ne peint pas les rustres plus beaux que nature. Elle ne les voit pas non plus pires qu'ils ne sont. Si une observation attentive l'a convaincue qu'ils acquièrent des vices nouveaux sous l'influence de ce qu'on est convenu d'appeler le progrès, elle sait distinguer ce qui demeure de permanent dans leurs âmes et qui s'harmonise avec la terre.

Une enfance provençale, par Marie Gasquet. Rien de plus intéressant, et comme disent les Anglais, de plus suggestif, que de lire, après celui de Mme Neel Doff, l'ouvrage de Mme Marie Gasquet, qui, à l'opposé de sa sœur des Flandres, nous transporte dans le pays de Mistral. Non qu'il s'agisse, ici, comme là, d'une série d'impressions au jour le jour. Mme Gasquet n'a pas consigné pour nous les petits faits de sa vie quotidienne, comme Mme Neel Doff, ni tracé de portraits de personnes de son entourage présent. C'est le passé qu'elle réveille, et ce sont les morts qu'elle évoque. Elle ne procède pas, non plus, par touches de

couleurs, à la manière impressionniste, mais par grands traits, et ce sont de larges fresques qu'elle trace au lieu de tableaux de chevalet qu'elle peint. Deux tempéraments, deux races. Comme celle au milieu de laquelle vit Mme Neel Doff paraît encore plus rude quand on la compare à celle où Mme Gasquet a passé son enfance ! Quelle douceur de mœurs ici, et quelle facilité dans les rapports, non seulement de paysans à paysans, mais de maîtres à serviteurs ! L'envie, une envie âpre et sournoise, semble à la base de l'existence des rustres que nous décrit Mme Neel Doff, tandis qu'une bonhomie souriante règle la vie, on dirait biblique, des campagnards dont nous entretient Mme Gasquet. Ils se croient des descendants des Romains, et leur exemple illustre, il est vrai, tout pénétrés qu'ils sont du culte des ancêtres, l'admirable *Cité antique* de Fustel de Coulanges. Mais c'est bien plutôt l'âme des compagnons d'Ulysse que celle des fils de la Louve que l'on retrouve en eux. Une poésie lumineuse, on ne sait quelle beauté de légende enveloppe leurs moindres actes, et s'épanouit dans les histoires qu'ils se racontent et dans les coutumes auxquelles ils restent avec fidélité attachés. Lisez, à cet égard, les pages d'une grandeur vraiment épique que Mme Gasquet a consacrées à l'évocation de la fête de Noël chez les habitants de Saint-Remy. J'en sais peu d'un caractère aussi émouvant. Le livre, plein de ferveur, et d'une noble piété de Mme Gasquet constitue un très précieux document.

La vipère, par Gabrielle Réval. L'histoire est dramatique, et même mélodramatique, que conte Mme Réval avec une verve qui appuie. Je suis loin de mépriser, cependant, cette littérature populaire dont on peut dire qu'elle est à l'autre ce que sont les cartes en relief aux cartes d'état-major. Si la psychologie des personnages de Mme Réval ne pèche point par excès de subtilité psychologique, on sait, du moins, à quoi s'en tenir avec eux. La vipère de Mme Réval est une vipère, et qui siffle. A la bonne heure !

Mimi Joconde, par Renée Dunan. Mme Dunan accentue presque autant, dans le sens du comique ou de la satire bouffonne, que Mme Réval dans celui du dramatique. Mais elle appartient à une autre génération, et elle veut lui plaire. Je ne doute pas qu'elle n'y réussisse.

Mémento. — Un Russe ayant échappé, grâce à l'ingénieux dévoue-

ment d'un serviteur fidèle, aux atrocités de la révolution soviétique, s'est réfugié en Tunisie. Il y attend son serviteur, qui doit lui apporter les débris de sa fortune, juste de quoi vivre « au ralenti », comme il le souhaite, ayant éprouvé trop de violentes secousses pour vouloir désormais autre chose. Mais le secours qu'il espérait lui manque, et il finit par mourir au terme d'une longue maladie à laquelle il s'est avec résignation abandonné. Tel est *Dimitri et la mort*, le roman de Mme Lucienne Favre (Ferenczi et fils) que l'on pourra trouver un peu morne, mais qui dénote de subtiles qualités d'observation. — Odette, l'héroïne du roman de Mme Berthe Flammarion (*Les idées d'Odette*, F. Flammarion) est une petite personne dans le genre des jeunes filles de Gyp. On voudrait la marier à un monsieur titré, elle en préfère un de son choix. Elle réussit à réaliser ses vœux, non sans avoir choqué son entourage par ses théories qui ne sont subversives que de la façon que vous imaginez. C'est très agréable. — *Quand le cœur parle*, *L'aube du cœur* (E. Flammarion) le livre de nouvelles et le roman que vient de publier successivement Mme Mathilde Alanic sont dans la bonne tradition du romanesque féminin. Mme Alanic a de la sensibilité, du tact, et des fidèles, j'imagine. Je serais surpris que ces deux aimables volumes leur causassent une déception. — *Pourquoi j'ai tué*, par Mme Marie Laparcerie (E. Flammarion) est le premier volume d'une trilogie qui porte ce titre général : *Confessions de femme*. Une sœur a voué à son frère un amour à la fois chaste et ardent... Freud a passé par là, mais sans soumettre la jeune fille à ses méthodes d'investigation, et elle ignore jusqu'au bout la sensualité qui est à la base de l'affection qui l'exalte. Livre hardi, mais point scandaleux. — *Yuki San* (Plon-Nourrit) de Mme Ellen Forest, qui traduisit en langue hollandaise des œuvres de Rodenbach, de Rachilde et de Flers et Caillavet, nous initie avec intelligence aux mœurs japonaises. Son livre ne fait pas oublier Lafcadio Hearn, mais il se lit avec intérêt.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les compères du roi Louis, cinq actes de M. Paul Fort, à la Comédie-Française. — *Orphée*, un acte de M. Jean Cocteau, au Théâtre des Arts. — Le Théâtre et le baccalauréat 1926.

Deux poètes bien différents : l'un à la gloire tardive, l'autre à la célébrité précoce. Tandis que le laurier continue de verdir aux tempes blanchissantes de celui-là, il se fane autour du bouquet de cheveux « à l'aviateur » de celui-ci qui l'a emprunté. Tels Paul Fort et Jean Cocteau vont, dans leurs œuvres respectives et dans leurs vies, et tels sont-ils au théâtre cette quinzaine.

Ce n'est pas du théâtre ! s'exclamerait le bon Sarcey en présence des « chroniques » de Paul Fort, c'est-à-dire de ces tableaux historiques non reliés par une action dramatique. Et le beaucoup plus spirituel et brillant J.-J. Weiss rappellerait qu' « il est dans les goûts du public français qu'une petite histoire privée se mêle à la tragédie nationale et militaire pour la diversifier et l'égayer ». Retenons seulement que Paul Fort a le mérite et la hardiesse de tenter une voie nouvelle, ou relativement nouvelle, car il y a les *Scènes historiques* de Mérimée, Vitet, etc.. Mais ce qu'il y a de tout à fait sympathique et remarquable dans Paul Fort, et ce qui malheureusement n'a pas pu être dégagé dans toute son ampleur par le Théâtre-Français et sa troupe trop étroitement traditionnelle, c'est le vigoureux et généreux coup de génie allant contre la conception vulgaire du caractère de Louis XI. Puis cela dans le redressement, la mise dans un relief authentique, de la grande valeur individuelle (et partant et solidairement nationale puisqu'il s'agit d'un roi) de ce héros extraordinaire, dont une morale étroite et inintelligente a toujours rétréci et diminué la figure, parce que la pédagogie et la démagogie n'ont jamais voulu que l'on puisse prendre de Louis XI la forte leçon qu'il donne. Il est peut-être le plus grand monarque de l'histoire de France. Il créa l'unité nationale et sur la simple conception de son intégral égoïsme personnel ; ses moyens d'homme ne visant que de se conserver et de s'accroître lui-même. En sorte qu'il personnifie *royalement* le Français, qui n'a jamais fait les très grandes choses que selon sa valeur, ou son droit inné, en tant qu'individu. Paul Fort a montré une vérité traquée et bâillonnée par le monde officiel, à savoir que ce qui importe, par-dessus tout, par-dessus les institutions, par-dessus la richesse, par-dessus les conditions moutonnières du nivellement, c'est l'accomplissement intégral, ou autant qu'il se peut, du caractère personnel. Quel que soit ce caractère, quelque odieux qu'il puisse apparaître aux timorés, aux craintifs, aux assujettis, il est légitime dans son accomplissement, puissant, d'un intérêt positif. Son frein, ce sont les oppositions circulaires des autres caractères également spéciaux, et chacun trempé fortement à sa façon. Tel est le nœud puissant, et neuf, et exaltant, où se débattent **les compères du roi Louis**, et le roi Louis XI lui-même. Maintenant, Paul Fort aurait-il pu ramasser, construire solidement cela en une

architecture alors irréductiblement impérissable ? Non ; ce n'est pas là le pouvoir de son gentil génie, que Remy de Gourmont a défini : une sensibilité toujours en éveil. Une pensée aussi forte que celle de Paul Fort sur Louis XI, et qu'il a traitée depuis longtemps (1), a persisté comme fond, mais débordée, dans le cours de l'impétueux et ravissant lyrisme dans lequel elle est portée. Aussi bien c'est peut-être à l'aide de ce voile délicieux que cette exaltation en héros de ce roi, dont les tortueux, cyniques et souples moyens étaient jusqu'ici exécrés, put être proclamée et avec un succès quasi triomphal, devant un public qui aurait peut-être été rétif à un élixir plus concentré et plus fort. J'ai dit la puissante idée morale qui règne au fond du texte et qui est, à mon avis, le grand honneur de Paul Fort ; voyons donc simplement la représentation théâtrale de la piece, en fait plus diffuse.

J'ai abordé l'œuvre de Paul Fort sans aucune opinion préconçue, hors celle qu'un écrivain, un poète de cette valeur et de cette conscience, ne peut rien nous offrir qui ne soit digne de la plus sympathique et la plus confiante attention. Et si parfois cette attention ne va pas sans un certain effort, reconnaissons que c'est notre faute. Soyons flattés qu'il ait plus ou moins surestimé nos notions d'histoire ! Ce XVe siècle est si embrouillé, la politique de Louis XI si tortueuse ! Ce n'est pas ce que les candidats au bachot appelleraient une bonne question !

Un mot sur la prose de la pièce, car, cette fois, c'est bien de la prose, même de l'aveu de Paul Fort ; sauf à de rares instants où il reprend sa lyre, et sème de loin en loin une rime ou assonance. Mon impression, c'est que l'œuvre ne gagnerait pas à la lecture ; sans doute les bonnes, les jolies choses, certes ne manquent pas ; mais il y a du médiocre, par exemple des bouffonneries extrêmement laborieuses, trop prolongées ; des facéties à la mode du *Chat Noir*. L'auteur s'imagine trop aisément que tout ce qui lui paraît amusant, charmant, doit produire le même effet sur le public. Défaut d'objectivité ; et aussi de métier, ce qui, en face de l'artifice exclusif et facile des auteurs du jour, est bien fait et marque de poète !

(1) Le roman de Louis XI, *Ballades Françaises*, troisième série (Mercure de France, 1898) ; et à consulter, sur Paul Fort, l'importante et sensible étude de M. Louis Mandin, placée en tête de *Mortcerf*, X^e série des *Ballades Françaises* (Vers et Prose, 1909).

Les Compères du roi font suite chronologiquement, à *Louis XI curieux homme*, du même auteur (Odéon, oct. 1921), mais ils n'en exigent pas la connaissance préalable. Cela commence au lendemain de cette entrevue de Péronne, où Charles le Téméraire fit passer à Louis XI « de ces moments qu'avec peine on pardonne », a dit Casimir Delavigne (dont le drame, vieux de près d'un siècle, n'est nullement méprisable), et ils nous conduisent, à travers une quinzaine d'années, jusqu'à la mort du roi. Paul Fort a atténué, autant que possible, l'austérité du chemin par le choix d'épisodes vraiment représentatifs et hauts en couleurs, par l'importance et la variété des rôles donnés à des comparses de l'histoire, inconnus ou imaginés, enfin et surtout par la richesse de son talent qui se meut. avec une égale aisance, dans la truculence et la bouffonnerie, dans le naturel et la grâce poétique.

Ce qui parachève l'attrait, même pour le plus large public, c'est la magnificence — intelligente — du spectacle offert aux yeux. La Comédie Française a fait de véritables merveilles, en décors, costumes, figuration nombreuse et vivante. Le décor de Liége incendié suffira à « faire courir tout Paris » (décor de M. Dethomas (1).

Pour ce qui est du rôle de Louis XI, M. Denis d'Inès ne saurait être comparé à Novelli. Celui-ci, avec et malgré son réalisme d'une outrance extrême, était beaucoup plus humain. Il m'est resté une impression et une vision inoubliable de Novelli dans ce personnage (*Louis XI*, de Casimir Delavigne), où je l'ai vu à Rome en 1905. Il donnait notamment, de la mort du roi, une représentation sublime et forcenée : assis immobile et vraiment posté sur la berge du Styx, il avait le visage sardonique, souriant et illuminé, tandis que des bruits grinçants, comme d'un soufflet de forge crevé, sortaient de sa poitrine haletante, au mécanisme déglingué. Cela se prolongeait ainsi long et quasi insupportable à l'organisme du spectateur. Absolument sidéré, comme un oiseau devant un serpent fascinateur, le spectateur devenait oppressé et sentait que lui-même était attiré dans ce finissement épouvantable, et attirant irrésistiblement. Moi-même, avant le suprême râle, et tandis que, avec une cruelle lenteur, une voca-

(1) Si c'est de M. *Maxime* Dethomas qu'il s'agit, c'est une vraie surprise que nous a faite cet artiste habituellement sans intérêt.

tion et une volonté surhumaines, l'agonisant immuable venait de reprendre et de remettre à son chef la couronne royale qu'une autre main s'apprêtait à saisir, je dus quitter la loge où j'étais bouleversé par cette mortelle communication. Dans le *Louis XI* de Paul Fort, M. Denis d'Inès, constamment en scène, a un rôle écrasant, qu'il mène jusqu'au bout sans défaillance, et qu'il a composé excellemment, quoique un peu en scapinade, tour à tour sournois, bonhomme, sinistre, vulgairement jovial, cruel, superstitieux, effaré devant la mort. Evidemment c'est là le Louis XI traditionnel, mais réalisé au meilleur degré. Quoi qu'il faille regretter qu'un très grand acteur n'ait pas renversé cette conception pour une autre moins crépitante, et plus profondément poignante dans le sens que j'ai indiqué au début, je reconnais volontiers qu'une interprétation qui eût été en révolte contre le portrait traditionnel eût probablement dérouté le public, étant surtout donné que la pièce ne met pas au premier plan la haute qualité de fond qui s'y trouve, et que j'ai dite en premier lieu. Bernard, qui est un très vieil ami de Paul Fort, le sert ici avec tout son talent. Dans un rôle d'écorcheur, il ruisselle de fantaisie bouffonne et sanguinaire. Son costume lui donne un aspect d'Hercule de populace. Dessónnes tient très bien le rôle de Commines, presque toujours en scène. Mais il me semble que l'auteur aurait pu donner au personnage plus de relief, de couleur, de caractérisation. Hervé est un beau guerrier dans le rôle très court de Charles le Téméraire. Fenoux n'apparaît qu'à la fin dans le rôle de François de Paule. La confession est écourtée ; apparemment Paul Fort n'a pas voulu refaire la scène la meilleure du drame de Casimir Delavigne.

Les femmes tiennent très peu de place. Berthe Bovy, dans le rôle d'une démente, n'a guère que des cris, énormément de cris, à pousser. Elle y réussit sans tomber dans l'horreur ou le grotesque. Malheureusement elle a aussi quelque chose à chanter, ce qu'elle fait d'une voix archi-fausse. Chauveron, dans la Reine, ne fait que paraître. Elle porte un superbe costume avec hennin, et splendide hermine en ces peaux de lapin si onéreuses aujourd'hui. Tous les rôles si nombreux sont parfaitement tenus, même les plus insignifiants.

Au total, œuvre très honorable pour l'auteur, triomphe pour l'administration, la régie et le personnel de la Maison. Et, vrai-

semblablement, assez grand succès probable, en raison du spectacle visuel et de l'interprétation.

§

Même (connaissant l'auteur) étant allé au théâtre des Arts avec les dispositions les moins difficiles à satisfaire, je n'ai pu voir dans **Orphée**, de M. Jean Cocteau, qu'une pochade de farceur médiocrement divertissante, où l'auteur n'a eu, évidemment, qu'un but défini, celui (à son habitude) d'ahurir le public. Il paraît en faire ingénument l'aveu dans ces bouts de phrases cueillies au passage : « J'espère un jour plaire aux vraies bêtes. — Il faut jeter une bombe pour faire scandale. » Chacun sait que pour avoir usé de ce procédé-ci (d'ailleurs fort à la mode) l'auteur n'est pas loin d'avoir réussi la première de ces propositions. Ne pouvant, faute de moyen, refondre la légende d'Orphée en poète, il s'est lancé dans la parodie, — genre où il se montre très inférieur à Hector Crémieux, même dépouillé de la musique d'Offenbach. Le simili-poète, acculé aux jeux de mots pour ce qui est de sa littérature, et à la mauvaise farce pour ce qui est de son théâtre, voilà qui résume assez bien l'artificieuse et tapageuse carrière de M. Cocteau, singe maladroit d'Apollinaire.

Si l'on veut *à toute force*, par une extrême complaisance, chercher dans cette mystification quelque pensée un peu humaine, j'ai aperçu seulement les deux suivantes (plutôt indiquées que développées) : 1° La femme d'un poète n'aime pas être négligée pour la poésie. Ce qui rappelle un instant *Amoureuse*. 2° Quand des amants sont ensemble, ils se querellent ; mais, si l'un vient à perdre l'autre, il sera comme une âme en peine. — Pensées justes, mais ni bien hardies, ni originales.

Il y a un cheval ; il est censé représenter la Poésie. C'est un cheval savant, qui désigne les lettres de l'alphabet par le nombre de ses coups de sabot contre le sol. L'auteur lui fait exprimer ainsi le mot : mer-ci, suivi de la plaisanterie adéquate scatologique connue. Le cheval est en carton ; il représente donc ainsi surtout la poésie propre de M. Cocteau. Il représente aussi son esprit. M. Cocteau lui-même, et M. Maritain, nous ont assurés, dans de ridicules « lettres ouvertes », qu'il est guéri des stupéfiants. Il a besoin encore d'une longue convalescence, voilà la vérité. Puis aussi d'un peu de cette modestie personnelle qui

devrait bien, comme elle se satisfait de peu, ne pas demander éperdument que nous en restions ébahis.

Le couple Pitoeff tire le meilleur parti de deux rôles ingrats. Les décors sont très bariolés, en couleurs tirant l'œil, avec meubles et accessoires sommaires. Tout cela est d'ailleurs à la mode, importé par les Russes, et très plaisant J'ai assisté à la première matinée. Un public aimable approuvait avec reconnaissance. Une baignoire a particulièrement applaudi ; on y voyait une demi-douzaine d'enfants, les petits Pitoeff, m'a-t-on dit ; et, en effet, je les ai vus, à la sortie, se diriger vers les coulisses. Spectacle charmant que l'entrain de ces petits bonshommes.

§

Le Théâtre et le baccalauréat. — Voici une des questions de *littérature* posée cette année aux candidats parisiens

« On admet communément que la comédie est le miroir des mœurs et le tableau de la société d'un temps. Quelles idées vous faites-vous, d'après les comédies de Molière, de la société française au XVIIe siècle ? »

Nous représenterons respectueusement à M. le Recteur de la Sorbonne que la question ainsi posée est déraisonnable, et doit être rétorquée comme suit :

« On admet communément que la comédie est le miroir des mœurs et le tableau de la société d'un temps. Montrez, au contraire, pourquoi, par exemple, il serait précaire et insuffisant de ne se baser uniquement que sur les comédies de Molière pour se faire une idée de la société française au XVIIe siècle. »

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La Collection des Mises au point. — Marcel Courtines : *Où en est la Physique?* préface de Paul Langevin, Gauthier-Villars.— Mémento.

C'est évidemment une heureuse idée que de publier une collection de **Mises au point** scientifiques. Mais l'idée ne vaut que par sa réalisation, et il faut avouer que cette collection, lancée en 1921 par la librairie Gauthier-Villars, s'annonçait mal : coup sur coup, trois ouvrages médiocres, *Où en est la Météorologie ?* par Alphonse Berget, *Où en est l'Astronomie ?* par l'abbé Moreux, *Où en est la Géologie?* par Louis de Launay. Mauvais

début, mais on eut raison de persévérer et, surtout, de laisser les fausses gloires où elles sont. Les trois derniers livre représentent une ascension continue ; d'abord l'intéressant ouvrage *Où en est la photographie ?* dans lequel un bon vulgarisateur, Ernest Coustet, nous décrit l'état de cette technique en 1922. Puis nous avons eu, il y a quelques mois, l'étude de Paul Heuzé, *Où en est la métapsychique ?* J'en dirai deux mots en passant, car les lecteurs du *Mercure* risqueraient fort d'en ignorer indéfiniment l'existence. Ou plutôt, pour ne pas sortir du cadre de cette rubrique, je recopierai seulement deux opinions. celle d'un chimérique et celle d'un savant qui, pour une fois, sont d'accord : Maurice Maeterlinck, en spirite désabusé, considère cette mise au point comme « parfaite, nette, claire, impartiale, rigoureusement démontrée, déblayant magistralement le terrain », et Maurice de Fleury écrit :

A ceux qui ont le goût des questions nettement exposées, des discussions impartiales, et qui préfèrent, aux séductions morbides aux griseries troublantes du mystère, l'éclat tonique du grand jour, je conseille la lecture des volumes, si vigoureux, si sains, si probes, si français de Paul Heuzé.

§

Il y a deux ans, je fus pressenti pour rédiger un ouvrage dans cette *Collection des mises au point*, mais la multiplicité de mes occupations ne me permettait pas d'accepter l'offre qui m'était faite ; je me bornai donc à recommander Marcel Courtines, préparateur au Collège de France, qui rédigea **Où en est la Physique ?** J'eus l'occasion de lire une première fois ce livre sur épreuves et de me mettre d'accord avec Courtines sur les points litigieux : c'est dire qu'il ne me reste à peu près plus de critiques à faire (1).

Où en est la Physique ? débute par une préface de Paul Langevin : il n'était pas possible de choisir un meilleur parrain, puisqu'il est, pour tous les savants étrangers, le maître de la physique française contemporaine ; à son cours au Collège de France, il change de sujet chaque année et il expose des recher-

(1) La principale, à mon sens, consiste en ce qu'il n'y ait pas eu place pour un chapitre sur la thermodynamique et le théorème de Nernst ; en outre, l'auteur n'aurait pas été obligé d'introduire de but en blanc (p. 104) la notion délicate d' « énergie utilisable ».

ches personnelles, qui hélas ! restent inédites, car Langevin est d'une sobriété de publication que nous regrettons tous, et c'est un événement si rare qu'il convient de reproduire quelques phrases de cette remarquable préface :

Une tendance profonde... nous entraîne d'un mouvement puissant vers une grandiose synthèse, qui, non seulement semble devoir s'étendre à tous les domaines de l'ancienne physique, mais pénètre déjà profondément dans ceux des sciences voisines comme la mécanique, la chimie, la cristallographie, l'astronomie ou la cosmogonie (p. v-vi)... Construire, par l'esprit et pour l'esprit, une représentation du monde qui puisse rendre compte de l'infinie variété des apparence, adapter notre pensée aux faits de manière toujours plus étroite, dans une communion toujours plus intime de notre conscience avec le réel... (p. vi).

Après l'acoustique et l'astronomie, la mécanique avait conquis la chaleur. On ne doutait guère, il y a trente ans, qu'il en doive être de même pour l'optique, le magnétisme et l'électricité... La synthèse... devait repartir en sens inverse. Confondant, comme il est naturel à l'aube de la Science, et comme cela s'est produit sous d'autres formes à peu près dans tous les domaines, le familier avec le simple, on a considéré les faits de la mécanique, plus anciennement perçus et classés, comme ayant un caractère fondamental, rationnel même, et comme devant servir de base d'explication pour tous les autres faits. Nous savons maintenant que le contraire est vrai, que les phénomènes électriques et magnétiques, si cachés, sont, avec ceux de la gravitation, les plus simples de tous et qu'ils conduisent à une mécanique plus précise et plus complète que l'ancienne... (p. viii-ix).

Peut être, en lisant ces lignes, pensera-t-on qu'il n'est pas nécessaire d'être un grand ignorant pour être un grand écrivain.

§

La « mise au point » de Marcel Courtines passe en revue la plupart des idées maîtresses de la physique actuelle : relativité, électronique, quanta. La précédente chronique (1) s'était appliquée à stigmatiser toutes les erreurs et incompréhensions (A. Berget, H. Bergson, D. Berthelot, etc., etc.) que la *relativité* avait déchaînées : ces fausses interprétations, ces erreurs sont, pour Courtines, autant de raisons qui lui permettent « de lui restituer sa vraie figure » ; il nous rappelle, avec beaucoup de force, que la géométrie dépend de la matière :

(1) *Mercure de France*, 15 juin 1926, p. 686-690.

Singulière déchéance : la géométrie, qu'Auguste Comte plaçait au premier échelon dans la hiérarchie des sciences, descend de son piédestal et se trouve à la remorque de la physique (p. 19).

D'une manière plus générale,

la tâche du principe de relativité, c'est la recherche des absolus ; c'est le souci constant de mettre la physique sous une forme invariante. Tel est le véritable visage de la théorie d'Einstein ; l'autre est un masque de guerre, et c'est l'aspect sous lequel on l'a trop connue dans le public (p. 13).

Puis, en trois chapitres préparatoires, l'auteur étudie la *théorie atomique* (ex-hypothèse atomique), l'*électron* et la *constitution des éléments*, en laissant déjà entrevoir ces énigmatiques quanta, auxquels une chronique fut consacrée au début de l'année dernière (1) :

Actuellement, le mystère de la nature, pour le physicien, est triple :
1° Pourquoi y a-t-il des *électrons* ?
2° Pourquoi y a-t-il des *protons* ?
3° Pourquoi y a-t-il des *quanta* ?

S'appuyant sur les bases solides de l'atomistique, Courtines nous expose ensuite avec précision nos connaissances sur les *états de la matière*, qui se classent rationnellement suivant l'ordre ou le désordre des molécules. L'ordre, c'est le cristal ; le désordre, c'est le gaz, le liquide ou le verre ; et, entre les deux, il y a le désordre partiel des corps mésomorphes : désordre relatif dans certains savons liquides et, plus généralement, dans les corps smectiques, désordre plus complet dans les « cristaux liquides », qu'on appelle de préférence aujourd'hui corps nématiques.

Les deux chapitres qui suivent traitent de l'*optique* et de l'*électricité* : nous y retrouvons — naturellement — les quanta, mais, en même temps, Courtines note avec soin que les savants modernes se désintéressent de l'éther, du moins sous sa forme simpliste de véhicule pour la lumière ; on peut même dire que le fait d'avoir toujours le mot « éther » à la bouche trahit, chez un écrivain, une totale incompétence scientifique. C'est le « champ électromagnétique » qui s'est substitué à l'éther désuet :

Champ électrique et champ magnétique sont les notions fondamentales de la physique ; en eux réside le secret de la nature, et nos sens

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1925, p. 777-779.

leur sont tellement étrangers qu'on n'imagine guère qu'ils puissent un jour s'en faire une représentation concrète : car tout est là, pour le chercheur qui veut « expliquer le monde ». Un phénomène est expliqué pour lui dès qu'il est traduisible en schémas qui frappent nos sens (p. 260).

Les *métamorphoses de la matière* sont plus ou moins profondes : la radioactivité est l'œuvre de ces trente dernières années, mais les actions chimiques, beaucoup plus superficielles, étaient connues de toute antiquité ; la chimie est en passe de devenir scientifique, grâce aux électrons et aux quanta, mais elle se trouvera complètement absorbée par la physique.

Restent les *agrégats moléculaires*, infiniment petits et infiniment grands :

La science est féconde en trois domaines :

1° L'infiniment petit, car les individus en sont relativement simples et se trouvent fort parents les uns des autres ; c'est une zone d'homogénéité.

2° Les masses ordinaires, telles qu'on les étudie au laboratoire, car on peut y réaliser des conditions d'homogénéité statistique.

3° L'infiniment grand, car, vues de loin, les énormes masses que forment les astres sont des systèmes statistiquement homogènes.

Mais les intermédiaires, qui forment d'une part la physique des colloïdes et d'autre part la physique du globe, sont de mauvais terrains scientifiques, à cause de leur inévitable hétérogénéité (p. 301-302).

La météorologie est ainsi dans l'enfance, et c'est sans doute parce que les êtres vivants sont essentiellement constitués par des colloïdes, que la biologie est aussi peu avancée : lorsque nos descendants auront à leur service une bonne physique, alors peut-être pourront-ils s'affranchir des balbutiements biologiques de l'heure présente. Dans le dernier paragraphe, *Où en est la physique?* nous parle des horizons que la science nous découvre sur la structure de l'univers, sur la cosmogonie.

Telles sont, trop rapidement résumées, les principales questions que traite ce livre excellent, qui compte indubitablement parmi les meilleurs tableaux d'ensemble qu'on ait jamais tenté d'esquisser. Le lecteur qui s'intéresse à la science contemporaine ne saurait trouver un guide plus sûr, mais, bien qu'elles soient à peu près exemptes de mathématiques, ces trois cents pages doivent être méditées par le profane ligne par ligne. Je citais le mois dernier (1) le cas d'un membre de l'Académie des Sciences, encore

(1) *Mercure de France*, 15 juin 1926, p. 688.

vivant, qui avait perdu pied dans sa propre spécialité : peut-être se remettrait-il à flot en consacrant dix heures à l'étude du petit volume de Marcel Courtines ; mais je doute fort que ses affaires industrielles, ses ouvrages de vulgarisation, la préparation de ses discours officiels lui permettent jamais — même s'il ...ntait — de mettre à profit ce charitable conseil... Ajou... le style de ce livre est vif et alerte, parfois étincelant ...our, émaillé d'images qui parlent aux yeux ; çà et là, il ... même fait modestement allusion à des hypothèses originales, là où d'autres — je songe encore à Berthelot, mais au père — auraient trouvé le prétexte à une demi-douzaine de communications à l'Institut.

MÉMENTO. — On a appris, par la grande presse, que le « savant philosophe » Philippe Célérier s'était logé cinq balles de revolver dans la boîte cranienne, en prétextant qu'aucun éditeur n'avait voulu de ce « pur chef-d'œuvre » qu'il avait intitulé *Traité de l'Evolution*. M'est plutôt avis qu'il rougissait des inexactitudes qu'il commit jadis sur la théorie d'Einstein. Au surplus, Dieu n'a pas voulu la mort du pécheur : le « savant philosophe » s'est fort heureusement raté.

La Science et la Vie (juillet 1926). Louis Houllevigue, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, expose les propriétés d'un nouveau ferronickel, le « permalloy », employé dans les câbles sous-marins. Je décris moi-même le curieux phénomène de supraconductivité électrique, découvert par le regretté Kammerlingh Onnes, de Leyde.

La Science moderne (juin 1926). — Un article (par Henri de Varigny) parlant des travaux d'Emile Mathias sur la « foudre en boule ».

Je réponds plus loin (p. 506) à la lettre de *Scientia*.

MARCEL BOLL.

QUESTIONS JURIDIQUES

La propriété immobilière hier et aujourd'hui ; la nouvelle loi des loyers; prorogation de jouissance ; prix du bail ; locaux à usage professionnel ; local d'un homme de lettres. — Filouterie d'aliments ; filouterie de transport en voiture ; impossibilité absolue de payer ; intention frauduleuse. — Location de places dans un cinéma ; éléments du contrat de louage, attribution des places louées ; remboursement du prix. — Mémento.

La loi du 1er avril 1926 sur les **Loyers** résume, en les catégorinant, les atteintes législatives que le *droit de propriété immobilière* subit sans répit depuis huit ans. Avec de la bonne volonté, on pouvait considérer les deux douzaines de textes qui précèdent celui-ci comme des « dispositions exception-

nelles et provisoires ». Désormais la règle se trouve définitivement fixée. La propriété immobilière n'a plus ce caractère quasi-absolu que le Code proclamait : elle devient un droit relatif à la merci des restrictions qui seront jugées nécessaires. Le propriétaire est maintenant, comme par définition, soumis aux aléas qui, sous un régime démocratique, attendent une minorité : 1° faible quant au nombre ; 2° que la majorité trouve fort gênante.

D'une part, il n'appartient plus au possesseur d'un immeuble mis à bail de fixer la durée de la location ; d'autre part, il ne lui appartient pas d'en fixer le prix. Sur le premier point, la loi institue une *prorogation de jouissance* qui, par paliers, suivant le chiffre du loyer, va du 1er juillet 1927 jusqu'au 1er avril 1931. Sur le second, elle décide que, jusqu'au 1er avril 1929, le *prix du bail* ne pourra pas être supérieur à 100 0/0 de la valeur locative de 1914 pour les locaux d'habitation, à 125 0/0 pour ceux à usage professionnel.

Le *local d'un homme de lettres* doit-il être considéré comme un *local à usage professionnel* au même titre que celui d'un médecin ou d'un avocat ? — Oui, si ce local a été « aménagé d'une façon spéciale pour l'exercice de la profession d'homme de lettres ». Oui, si l'homme de lettres a dans son local « des rapports avec le public, susceptibles d'être troublés par un déplacement ». Oui, enfin et surtout si « la destination du local à l'exercice de la profession d'homme de lettres résulte de la commune intention du propriétaire et du locataire : soit qu'elle ait été prévue par le bail, soit qu'en dehors du bail le propriétaire y ait consenti ».

Dans ces différents cas, la jurisprudence (*Commission supér. de cassation* du 10 juin 1921, *Sirey*, 1921. 2. 105) admettait le locataire à invoquer le bénéfice de cette prorogation pour une durée égale à celle des hostilités, que l'art 56 de la loi du 10 juin 1921 accordait aux locataires de locaux à usage professionnel (alors que les autres locataires n'avaient droit qu'à une prorogation de deux ans). Un écrivain qui a demandé et obtenu le bénéfice de l'art. 56 serait difficilement bien venu à soutenir que son local ne rentre pas dans la catégorie des locaux à 125 0/0 de majoration.

§

Quiconque, sachant qu'il est dans l'impossibilité absolue de payer,

aura pris en location une voiture de place sera puni d'un emprisonnement de 6 jours au moins et de 3 mois au plus et d'une amende de **16 fr. au moins et de 1.000 fr. au plus.**

Ce texte, qu'une loi du 31 mars incorpore à l'art. 401 du C. P., n'a l'air de rien. Son accouchement parait, n'est-ce pas? la chose la plus simple du monde ; eh! bien il a fallu plus de 50 ans pour la tirer du ventre de sa mère. Lorsque le Parlement ajouta le 26 juillet 1873, à l'art. 401, l'alinéa qui réprime la *filouterie d'aliments* (vote qui n'était pas allé tout seul), il lui fut soumis une pétition des loueurs de voiture qui sollicitaient en leur faveur ce qu'on accordait aux aubergistes et restaurateurs. Voici, enfin, la **filouterie de transport en voiture de place** elle aussi réprimée. Cependant il reste moins dangereux de prendre, sans bourse délier, une promenade qu'un repas. La filouterie d'aliments peut vous mettre sur la paille des cachots pour un maximum de six mois, au lieu de trois mois l'actuelle. En revanche — c'est le cas où jamais d'employer cette expression condamnée par les puristes — le filou du restaurateur n'encourt qu'une amende de 200 fr. ; celui du cocher peut être taxé à 1.000.

Sans bourse délier... C'est sans bourse *déliable* qu'il faut dire. Ayez de l'argent soit en poche, soit chez vous et même chez votre banquier ou notaire, vous pouvez parfaitement (à moins que les juges soient moins stricts que la loi les y invite) consommer un bon repas et refuser de le payer sans commettre aucun délit. Vous pourrez, de même, prendre en location une voiture de place sans risquer de dévirginiser votre casier judiciaire. Vous n'êtes punissable que si vous vous savez « de certaine science » (comme dit le Fabuliste) *dans l'impossibilité absolue* de payer. Or, comme rien n'est absolu, votre avocat — quel malheur que Courteline n'écrive plus ! — aura matière à une belle plaidoirie. Il alléguera que vous attendez un héritage ; que vous possédez un billet de loterie ; ou même que vous êtes de ces philosophes qui doutent de tout et ne sont assurés sur rien.

§

Prendre un billet à la caisse d'un établissement de spectacle, c'est passer avec cet établissement un contrat de **louage de choses**. Or, pour qu'un contrat de cette nature soit valable, il

faut que le locataire sache exactement ce qu'il loue ; il faut que la chose louée ne soit pas en discussion.

Le dimanche 14 février dernier, vers 21 h. 15, M. A..., accompagné de sa femme et de leur jeune fils, ayant payé à la caisse du Cinéma Marivaux trois fauteuils de 1re série coûtant l'un 14 fr. 50, se présenta au contrôle pour faire numéroter ses places. Elles lui furent fixées au 4e rang des fauteuils. Il les refusa, sa vue ne lui permettant pas, objecta-t-il, d'être placé trop près de l'écran. Le dernier rang lui fut alors indiqué. Nouveau refus, attendu qu'il se musique à Marivaux et la légère dureté d'oreille dont Mme A... se trouve atteinte.

Le contrôle, soit mauvaise volonté, soit pénurie d'autres places, maintint sa décision. M. A... prétendit se faire rembourser les trois coupons. On l'envoya promener. Il traduisit alors la société du Cinéma Marivaux devant le tribunal de Paix du 2e arrondissement. Par décision du 30 avril, il a obtenu gain de cause.

Le juge de paix avait à dire si un cinéma peut être assimilé à un théâtre, car la jurisprudence a plusieurs fois décidé (Trib. Seine, 13 juin 1900, *Dalloz*, 1901. 2. 392) qu'au théâtre les... cochons de payants ont le droit de s'assurer, soit par une visite dans la salle, soit par l'examen d'un plan, de la valeur de la place qu'on leur propose. Il a résolu la question par l'affirmative en remarquant toutefois que le Cinéma Marivaux ressemble d'autant plus à un « véritable théâtre » que les fauteuils ne s'y donnent pas pour rien. Dans la *Gaz. Pal.* du 21 mai, sa décision, non moins abondante que judicieuse, est résumée de la sorte :

Le contrat qui intervient entre un spectateur et un entrepreneur de spectacles comporte, pour être parfait et lier les parties, la réalisation de deux éléments : 1° le paiement d'un prix donnant droit à des places d'une série déterminée ; 2° l'attribution des places numérotées de ladite série, mais acceptées par le spectateur sur un plan de la salle que peut consulter ce dernier.

En conséquence, le contrat n'est pas parfait lorsque pour la commodité de leur exploitation, certains cinémas font verser tout d'abord, à une caisse, le prix de places à déterminer ensuite par des numéros à un contrôle ; le spectateur, tant qu'il n'a pas accepté la place offerte, restant absolument libre de la refuser et de s'en faire rembourser le prix ; et le seul aléa qu'il peut encourir, et ne peut imputer qu'à lui-même, s'il se présente tardivement ou n'a pas jugé à propos de pren-

dre ses places d'avance pour ne pas aliéner sa liberté, c'est de ne pas avoir une place qui lui convienne, et d'être ainsi obligé de se retirer.

Au surplus, le fait de placer en vue du public, près de la caisse, un écriteau l'informant que : les places une fois payées ne seront ni remboursées ni échangées, ne l'engage nullement, et il reste libre d'en demander le remboursement.

Mémento. — *Les Grands Procès de l'Histoire*, Vᵉ série, par Henri Robert, de l'Académie Française, ancien bâtonnier (Payot). — Quoi que soutienne Mᵉ Henri Robert, fût-ce l'innocence de l'Ogresse Jeanne Weber (à l'époque, il est vrai, où elle n'avait encore étranglé que cinq enfants), il sera limpide et nous l'entendrons sans faire le moindre effort. Cette qualité, qui devrait être la condition *sine qua non* de l'avocat, brille dans cette nouvelle série comme dans les autres. Nous écoutons donc l'excellent démonstrateur laver Racine du soupçon, motivé par une déclaration de la Voisin, d'avoir empoisonné sa maîtresse la Duparc ; il nous semble bien qu'il n'en reste pas la moindre tache sur la blanche main du grand poète. Mais alors, comment qualifier Louvois, lorsqu'il écrit, le 11 janvier 1680, au conseiller Bazin de Bezons, instructeur du procès de la Voisin : *Les ordres du Roi, nécessaires pour l'arrêt du sieur Racine, vous seront envoyés aussitôt que vous les demanderez...* (On frémit en songeant à ce vers des *Plaideurs* : « N'avez-vous jamais vu donner la question ? »). Plus loin se trouvent exposées la psychologie du Régent, la carrière de Cartouche, et, avec une clarté plus remarquable ici que partout, vu l'embrouillé d'un tel labyrinthe, le système de Law. Clarté, facilité telles qu'une critique superficielle risquerait de traiter la manière de M. H. Robert de : superficielle. Pour moi, je lui trouve non moins droit au titre d'historien que s'il m'avait fatigué. — *Crimes d'Autrefois*, par Pierre Bouchardon (Perrin, édit.). Ce sont ceux de « Monsieur Lacenaire », poète et chansonnier, auteur d'une *Pétition d'un voleur à un roi son voisin* qui ne déparerait pas une anthologie de Béranger, cependant qu'on peut le nommer hardiment le plus baudelairien des bandits ; ceux de Papavoine, avec qui il ne faisait pas bon se promener au Bois de Vincennes ; ceux des Jacques de Buzançais, non moyenâgeux mais de juin 1847, de « la Brinvilliers du xixᵉ siècle », Hélène Jegado, et de l'équipage révolté du *Fœderis Arca*, parti en juin 1864 de Cette pour Vera Cruz et qui revint sans capitaine, second, cuisinier ni mousse. Ce nouveau livre n'a pas la portée de la définitive relation que M. Bouchardon donna de *L'affaire Lafarge*, et il ne constitue pas un travail aussi original et soigné que celui sur l'*Auberge* de Peyrebelle ; — il s'agit cette fois d'affaires historiquement de tout repos. Mais il reste digne de la réputation du distingué magistrat. — La *Chronique criminelle d'une grande province sous Louis XIV*, par C. Barrière Flavy (édit., 6, passage Verdeau,

Paris). — Sans vouloir défendre le Bon vieux temps sur le chapitre de la Vertu, de la Police et de la Justice, on doit mettre en garde contre les conclusions qui se tireraient aisément d'un pareil ouvrage. Les documents y arrivent nus, sans aucune de ces précautions et circonstances qui les situent et qui les expliquent. Le Languedoc, sous le règne du Roi Soleil, était donc depuis Toulouse jusqu'à Privas une aussi sombre cour des Miracles ? — En procédant suivant la méthode de l'auteur, on tracerait vite un portrait noir comme l'encre et rouge comme le sang, du Paris de M. Doumergue Ceci dit, l'ouvrage a un intérêt documentaire indéniable, il est fort bien édité et illustré d'estampes assez curieuses.

MARCEL COULON.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Louis Andrieux : *A travers la République*, Payot, édit.

A travers la République. — Sous ce titre, M. Andrieux, qui fut, successivement, procureur de la République à Lyon, député du Rhône, Préfet de Police, Ambassadeur en Espagne, député des Basses-Alpes, nous retrace sa carrière d'homme public. C'est un livre animé, plein de révélations piquantes et d'une lecture succulente, mais je n'en veux retenir, aujourd'hui, que ce qui concerne le passage de son auteur à la Préfecture de Police. M. Andrieux y fit quelque bruit, ainsi que je l'ai noté dans mes *Souvenirs de police,* parus chez le même éditeur. Nous étions destinés à nous rencontrer, jusque dans nos loisirs de mémorialistes. « Vous avez suivi mon mauvais exemple ! » me dit M. Andrieux, avec sa pente habituelle à l'ironie. Est-ce donc méfaire que d'apporter ses matériaux, si humbles soient-ils, à la construction de l'histoire et de contribuer à l'édification de ses contemporains ? Je n'ai pas la prétention de m'égaler à M. Andrieux. J'envie son humour, sa verve aisée, sa facilité à déshabiller les gens d'un trait de plume, son détachement, sa philosophie souriante d'homme heureux, et je n'oublie pas qu'il a joué le principal rôle sur une scène, où je n'ai paru qu'en humble comparse, mais tout homme a le devoir de parler qu'anime le souci du Bien public et de la Vérité. C'est en ce sens que je m'étais arrogé le droit de critiquer les méthodes administratives de M. Andrieux. Il me reprend courtoisement d'avoir pu supposer qu'il ait sollicité le poste de Préfet. Je lui

donne acte bien volontiers de sa rectification, mais il m'avouera que l'hypothèse était plausible et que ses confidences antérieures étaient de nature à m'en donner l'impression, puisqu'elles trahissaient, avec ses inclinations de policier-né, sa satisfaction d'avoir été appelé à la caserne de la Cité. L'essentiel est que M. Andrieux n'y ait pas été installé à son corps défendant. Au reste, ce détail est de minime importance. Ce qui nous intéresse, ce sont les idées de M. Andrieux en matière de police et la conception qu'il s'était faite de son devoir en prenant possession de son poste. Ces idées, il nous les avait déjà exposées dans un premier livre de souvenirs. Cherchons aujourd'hui, dans ce livre nouveau, ce en quoi l'âge et l'expérience ont pu les modifier. M. Andrieux ne peut évidemment renier son passé ni se désavouer complètement. Il ne se défend pas d'avoir été un préfet récalcitrant, d'avoir voulu faire de son domaine un fief autonome, une sorte d'Etat dans l'Etat. Il se réjouit toujours d'avoir tenu tête à ses ministres au parlement, au parquet, au conseil municipal et à l'opinion publique Il me semble pourtant qu'il est bien près de faire amende honorable sur certains points.

Je lui avais reproché d'avoir nommé M. Caubet chef de la police municipale, ou, plus exactement, je m'en étais étonné comme d'une inconséquence. M. Andrieux avait crié bien haut, en saisissant les rênes de son gouvernement, qu'il ne voulait pas que la politique y pénétrât. Or, y introduire M. Caubet, démagogue militant, vice-président du conseil municipal, grand dignitaire de l'ordre maçonnique, c'était la mettre sous la coupe des loges et y introduire la division. M. Caubet ne cachait pas ses convictions. Il ne dissimulait pas son drapeau dans sa poche. Il n'avait d'yeux que pour ses coreligionnaires. Il suffisait, pour se mériter ses faveurs, de se faire admettre franc-maçon. Les candidats à l'avancement n'y manquaient pas, et comme les moins scrupuleux y déployaient le plus de zèle, ils avaient tôt fait de parvenir aux plus hautes places, au détriment des vrais méritants. Le corps des officiers de paix en fut, d'emblée, contaminé. On y vit faire loi des gens tarés, qui, forts de la protection du chef, se livraient à mille incartades. Il s'en suivit une série de scandales retentissants. Ce fut, avec les Thiébaut, les Cazalas, les Ernault et consorts (que l'on dut finalement casser aux gages et dont quelques-uns échouèrent en police correctionnelle), l'une

des plus tristes époques de la police municipale. Notez que je n'entends pas, ici, attaquer l'honorabilité de M. Caubet. C'était un honnête homme. Je ne l'accuse que d'imprévoyance et d'aveuglement sectaire. Personnellement, il était digne de sympathie. Administrativement, ce n'était pas, à l'époque, l'homme qu'il fallait, surtout à M. Andrieux.

M. Andrieux nous apprend aujourd'hui qu'en s'adjoignant M. Caubet pour collaborateur, il s'était laissé forcer la main par M. Antonin Dubost, directeur du cabinet du garde des sceaux, et qu'il espérait, en même temps, par là, se concilier les bonnes grâces du conseil municipal. Voilà donc ce farouche intransigeant pris en flagrant délit de compromission, compromission qui, d'ailleurs, ne lui a guère servi, ni auprès du gouvernement ni auprès de nos édiles.

J'avais aussi reproché à M. Andrieux d'avoir usé, dans sa lutte contre M. Yves Guyot, de moyens d'une droiture et d'une légalité contestables. « J'y étais bien forcé, explique-t-il, pour rétablir la discipline compromise dans mon administration par la campagne de M. Yves Guyot. Il y recrutait des informateurs et des complices. Il y était plus redouté que moi. On était persuadé qu'il n'avait qu'un mot à dire pour me faire révoquer. Il fallait démontrer à mes subordonnés que je n'étais pas à sa merci ! »

Soit ! mais le meilleur moyen de désarmer M. Yves Guyot et de le réduire à l'impuissance, c'était de faire disparaître les abus qu'il signalait. C'est parce que ces abus étaient évidents que sa campagne avait si fort ému l'opinion. M. Yves Guyot s'en prenait surtout au service des mœurs et, de ce côté, il y avait fort à faire. Chaque jour amenait son scandale. Je laisse de côté l'affaire Lucie Bernage, jeune actrice du théâtre Déjazet (alors promu, sous la direction Ballande, à la dignité de *Troisième Théâtre français*) qui se plaignait d'avoir été brutalisée par un agent des mœurs, puisque l'enquête, faite à ce sujet, n'a pu apporter la preuve de ses allégations. Je laisse également de côté l'affaire Rouvier, l'ancien ministre, arrêté dans les galeries du Palais-Royal pour affaire de mœurs, et qui se prétendait victime d'une fatale erreur. M. Andrieux nous assure, incidemment, à deux reprises au cours de son livre, que, dans la circonstance, ses agents n'avaient rien à se reprocher. Voilà un point d'histoire éclairci pour la postérité, mais les griefs de M. Yves Guyot ne

se bornaient pas à ces deux seules affaires et son réquisitoire accablant méritait l'examen.

« Je voulais, nous dit M. Andrieux, la Préfecture de Police forte et considérée ». A la bonne heure ! mais comment la rendre forte et considérée en couvrant, de parti pris, tous les abus qui s'y commettaient dans le service des mœurs? Le service des mœurs est une terrible pierre d'achoppement pour la considération. C'est un mal nécessaire, dit-on, ne serait-ce que par mesure d'hygiène. Il est pourtant des pays civilisés qui s'en passent fort bien et qui se refusent à réglementer la prostitution, sans que la santé publique ait à s'en ressentir.

Pour ce qui est du bénéfice qu'en retire la moralité publique, n'en parlons pas. Le public sait suffisamment depuis longtemps à quoi s'en tenir. De temps en temps, le service des mœurs organise des rafles sur la voie publique ou dans les maisons de débauche. C'est ce que M. Andrieux appelle « faire des exemples ». Le vice ne s'en porte pas plus mal. Bien mieux, on le propage, car les établissements visés en tirent le plus souvent réclame et surcroît de clientèle. Le plus grave, c'est que l'office de surveiller les mœurs amène insensiblement, chez ceux qui l'exercent, une sorte d'inconscience morale. Je n'en citerai qu'un exemple. Il existe à la Préfecture de police un tribunal administratif des mœurs, présidé par le chef du 2e bureau. Les commissaires de quartiers en font partie, à tour de rôle, à titre d'assesseurs. C'est devant ce tribunal que sont amenées les filles, arrêtées au cours de la nuit précédente, pour racolage ou infraction aux règlements. Il appartient à ce tribunal d'édicter les sanctions nécessaires. Or les juges s'étonnèrent un moment de voir, aux mains de toutes les filles appelées à comparaître, un petit baluchon, contenant une couverture et une toilette de nuit, comme si elles avaient été avisées, au préalable, qu'elles allaient coucher, cette nuit-là, au dépôt. Les filles interrogées répondaient qu'elles s'étaient fait apporter au poste, après leur arrestation, ce petit baluchon par une camarade obligeante, mais la mesure était trop générale pour qu'on pût les en croire. On fit une enquête, et l'on apprit le mot de l'énigme. Il y avait partie liée entre les filles et les agents chargés de les arrêter. Il était résulté de leurs conciliabules qu'un certain nombre de filles s'offriraient chaque nuit à suivre bénévolement les agents au poste. Leur tour d'arrestation était fixé d'avance.

Tout le monde y trouvait son compte : les filles, parce qu'elles y gagnaient de pouvoir se livrer impunément au racolage pendant le reste de la semaine, les agents, parce que, sûrs de ne jamais rentrer bredouilles au poste, ils se méritaient les félicitations de leur chef. Et je ne sais pas si l'on parvint jamais à faire comprendre aux agents qu'ils avaient forfait à leur devoir. Ils demeuraient persuadés qu'ils avaient procédé loyalement à leur besogne épuratrice.

M. Andrieux est de ceux qui pensent le service des mœurs indispensable, parce que, le crime et la prostitution nageant dans les mêmes eaux, il amène plus facilement la découverte des malfaiteurs, mais si l'on examine les statistiques, on revient vite de ce préjugé, et les malfaiteurs n'ont pas plus que chez nous les coudées franches en Angleterre et aux Etats-Unis, par exemple, où la prostitution n'est pas réglementée, mais ce que notre police a de bien spécifique, ce sont les fameux « dossiers blancs », ces dossiers dont nous parle M. Andrieux avec un sourire entendu :

Dans l'intérêt de la morale, dit-il, il faudrait pouvoir entr'ouvrir les dossiers blancs et montrer à la débauche combien elle s'abuse quand elle se croit protégée par les portes fermées et les fenêtres closes.

La seule raison d'être valable du service des mœurs, c'est d'assurer la décence dans les rues et lieux publics. Encore lui sied-il d'y apporter quelque ménagement, sans quoi l'on ne voit pas pourquoi les agents des mœurs ne feraient pas brutalement irruption dans le promenoir des Folies-Bergère ou les *dancings* à la mode. Il ne faut pas qu'un préfet de police s'imagine qu'il a charge de faire régner la vertu dans Paris. Il ne pourrait d'ailleurs s'y employer avec autorité, puisque ce qu'il poursuit d'un côté, il le tolère de l'autre et qu'il a ses maisons de débauche patentées. Interdire le racolage sur la voie publique, protéger les yeux de l'enfance, soustraire la jeunesse aux sollicitations coupables, ne laisser rien transpirer au dehors du vice et de la débauche, c'est tout ce que la société est en droit de lui demander. La valeur d'un chef de service se mesure à sa prudence en cette matière. Les meilleurs se sont toujours montrés ennemis de ces coups de sonde inconsidérés derrière les murs, quand aucun délit de droit commun ne les y sollicite, de ces descentes à grand fracas dans des maisons concurrentes, qui ne servent guère qu'à déchaîner le

scandale et à vicier l'atmosphère, sans rien leur apprendre puisqu'ils ont les « dossiers blancs ».

Les rafles ne devraient servir qu'à nettoyer les quartiers de Paris infestés de rôdeurs, toujours en quête d'un mauvais coup. Non que je croie aux attaques nocturnes proprement dites. M. Andrieux n'y croit pas plus que moi, mais enfin la présence des rôdeurs est toujours une menace pour la tranquillité publique. Je suis d'accord ici avec M. Andrieux. Il est un point sur lequel je lui demanderai permission de me séparer de lui. C'est quand il affirme :

De la part du Parquet de Paris, il y a toujours eu, vis-à-vis de la Préfecture de Police, quelque chose comme une jalousie professionnelle.

Et M. Andrieux ajoute que, de son temps « cette jalousie se traduisait par une affectation de libéralisme en faveur de ce qu'il y a de pire dans les mauvais ». Quelle erreur! Mais non, le parquet ne nourrit aucune mauvaise pensée à l'endroit de la Préfecture de Police ; j'ai toujours trouvé, au contraire, chez les magistrats du Parquet une bienveillance infinie. Jamais je ne l'ai vu, ce Parquet, protester contre une arrestation arbitraire, contre les bévues d'un commissaire de police, ni user de son droit de le faire comparaître et de l'admonester « toutes chambres réunies ». Ce que M. Andrieux appelle « affectation de libéralisme » de sa part, c'est tout simplement le « respect de la légalité ». Les magistrats du Parquet se contentent d'appliquer la loi. Ils ne pouvaient souscrire aux fantaisies de M. Andrieux, assimilant, de sa propre autorité, le fait de loger en garni au vagabondage, ni condamner pour outrages et rébellion, comme il le leur demandait, des citoyens, coupables, un jour de manifestation, du seul refus de circuler ou d'une observation anodine.

Et c'est encore ce qui m'incline à condamner le système des rafles, où il arrive souvent que les agents fassent preuve de plus de zèle que de discernement, en arrêtant, pêle-mêle, tout ce qui leur tombe sous la main. De braves gens qui n'ont à se reprocher qu'un excès de noctambulisme ou que de s'être fourvoyés, par curiosité, sinon par inadvertance, dans un mauvais lieu, se voient, parfois, envoyés au dépôt sans ombre de délit, sous la seule inculpation de « suspects ». C'est déjà bien assez que ces citoyens malchanceux aient été molestés mal à propos. Il serait

odieux que les juges consentissent à les frapper, puisque innocents, par simple déférence pour l'administration voisine.

C'est en vertu de l'article 10 du Code d'instruction criminelle que tant d'abus peuvent se commettre. Cet article vaut pourtant d'être maintenu, parce qu'il permet au Préfet de police d'intervenir quand il s'agit du Salut de l'Etat ou de défendre l'ordre public. M. Andrieux en a abusé parfois pour des fins personnelles, mais il n'a pas manqué de s'en servir pour des fins louables, et notamment pour tirer deux nobles dames des griffes d'impudents maîtres-chanteurs. Il nous en rappelle les circonstances dans son ouvrage, et il a raison de s'en enorgueillir. Sauver l'honneur des familles vaut mieux que d'y jeter la déconsidération par un système de descentes à jet continu dans les endroits où l on s'amuse.

Tout n'est pas à blâmer dans la gestion de M. Andrieux. On lui doit d'excellentes mesures : l'installation du laboratoire municipal, l'établissement des voitures spéciales pour le transport des personnes atteintes de maladie contagieuse. Il s'est aussi montré pitoyable pour les chiens errants conduits à la fourrière. On les étranglait puisqu'ils étaient voués à la mort, et, quand leur agonie se prolongeait, on leur appliquait de vigoureux coups de marteau sur le crâne, afin d'y déterminer une prompte congestion. A ce procédé barbare M. Andrieux substitua l'asphyxie par le gaz d'éclairage. Il paraît que c'est une mort délicieuse. M. Andrieux nous en donne l'assurance. J'aurais préféré le voir entrer plus résolument dans la voie du progrès, en instituant ce qui se pratique aujourd'hui, la mise à l'encan des malheureux toutous abandonnés ou égarés, mais enfin c'était apporter un adoucissement à leur sort. Et que M. Andrieux n'a-t-il étendu aux parias de l'humanité la commisération dont il fit preuve à l'égard des parias de la race canine ! Il disait des chiens : « Est-ce leur faute à ces déclassés si le destin négligea de les pourvoir d'un gîte légal ? » Pourquoi ce privilégié de la fortune s'obstinait-il à rendre les indigents responsables de leur misère ? A cela, il me répondra qu'on lui doit la création d'une caisse de secours pour les familles pauvres expulsées, et qu'il s'est intéressé même au sort des parias de l'humanité, puisqu'il nous a proposé de remplacer « la répugnante machine du docteur Guillotin » par l'anesthésie. Les victimes de la

fatalité, les condamnés à mort, connaîtraient donc, à la fin de leur vie, un moment de bonheur. C'est une idée à creuser ou peut-être une simple boutade, car M. Andrieux nous y a tellement habitués qu'on ne sait jamais s'il plaisante ou parle sérieusement.

En somme, M. Andrieux demeure une personnalité curieuse et de haut relief. Si, dans mes *souvenirs de police*, je ne lui ai pas épargné les critiques, j'ai du moins rendu hommage à ses qualités d'énergie et de décision, et l'insistance que j'ai mise à parler de lui montre combien longuement et avec quels scrupules je l'avais étudié. Je n'ai jamais cessé d'admirer la désinvolture avec laquelle il assénait les coups les plus rudes à ses adversaires. Il les assommait littéralement avec un mot d'esprit. Le malheur, c'est que l'esprit, s'il est une arme redoutable pour démolir, est impuissant à rien fonder. M. Andrieux a pu se mériter les éloges des chefs de police étrangers, il n'a pas su, chez nous, se concilier l'opinion ni rendre la Préfecture de Police « forte et considérée », ce qui était le principal.

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

Ferdinand Ossendowski : *L'Homme et le Mystère en Asie*, Plon. — Gustave Coquiot : *La Terre frottée d'ail*, André Delpeuch.

M. Ferdinand Ossendowski, qui a eu de si curieux, mais peut-être excessifs démêlés avec le gouvernement russe des Soviets à la suite de la publication d'un précédent ouvrage : *Bêtes, hommes et Dieux*, vient de publier encore un intéressant volume : **L'Homme et le mystère en Asie**, qui se rapporte à une période précédente, mais actuelle en somme, qui pourra retenir la curiosité du lecteur.

Ce fut en 1899 qu'il accompagna en Sibérie un professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, qui gagnait les lacs salés de la région d'Extrême-Sibérie pour en poursuivre l'examen géologique.

C'était une belle occasion d'études et d'aventures et qui ne devaient, ni les unes ni les autres, manquer au narrateur. Les voyageurs gagnèrent Krasnoïarsk et remontèrent l'Iénisséi et ensuite la région des lacs, où ils devaient faire d'intéressantes observations. Ils rencontrent d'abord le grand lac de Szira-Kul, dont le

nom signifie «lac amer», près des pentes de la chaîne de montagnes de Kizill-Kaza. Ce lac, ovale, a 11 kilomètres de long sur 5 kilomètres de large et se trouve dans une vallée sans arbres. Les voyageurs firent là nombre d'observations sur la faune aquatique comme sur les terrains, ainsi que sur la population tartare qui y a attaché diverses légendes, concernant le caractère sacré de son lac.

Bientôt les voyageurs subissent une véritable tempête, — d'ailleurs inexpliquée, et finissent par aborder sur la rive opposée. Après un court repos, ils gagnent des montagnes proches, rougeâtres et après lesquelles se trouve une autre étendue d'eau. De ce côté, ils se trouvent prendre langue et faire la connaissance de prisonniers sibériens évadés, — qui ne sont pas, du reste, la fine fleur de la civilisation, mais s'attachent aux explorateurs. Ces forçats les accompagnent longuement et leurs rendent divers services. L'un, qui possède une poche artificielle dans l'abdomen (*sic*), en retire un couteau et une lime ; mais le couteau ne sert alors qu'à plumer des oiseaux. — Incidemment, il faut ajouter que le même déporté, qui plonge dans le lac, y trouve des restes d'habitations, une ville engloutie, — une ville tartare sur laquelle on raconte diverses légendes.

En gagnant le deuxième lac, It-Kul ou lac d'eau douce, les explorateurs rencontrent de nombreux restes fossiles et des dépôts de fer, de manganèse, de cuivre et de charbon. Des pins et des sapins encadrent trois côtés du lac ; et entre deux lacs, les explorateurs rencontrent quantité de lys blancs et jaunes, des « violettes de nuit », dressées comme des bougies, avec des fleurs d'un blanc de cire et qui dévorent de nombreux insectes, comme l'orchidée. De ce côté, on trouve encore le lys rouge des Alpes, fleur comestible pour les Chinois. — La pêche est du reste abondante dans ce lac et on y prend jusqu'à un brochet pesant soixante livres et qui porte sur le dos un véritable jardin aquatique.

M. Ferdinand Ossendowski se trouve cependant chez les tartares nomades du voisinage, dont les intérieurs offrent du reste un grand luxe de tentures et de tapis ; et il assiste à de très intéressantes séances de dressage de chevaux sauvages.

Notre voyageur, qui raconte bien des incidents sur lesquels nous devons passer, va étudier bientôt le lac Shunet, près duquel

se rencontrent des tombeaux Ouigurs, datant d'une époque antérieure à l'invasion de Gengis-Khan. La densité de l'eau est telle, par suite de l'abondance de chlorure de sodium qu'elle contient, que le corps n'y enfonce pas. C'est sur l'eau de ce lac que le voyageur et son compagnon font la rencontre désagréable de tarentules, effroyables bestioles aussi féroces envers ses congénères qu'envers tous ceux qu'elle rencontre. Il étudie des lacs encore qui contiennent du sel et de la soude.

Il y a de ce côté des mines de cuivre, de fer et de manganèse, non loin des monts Altaï ; et, proche de l'Iénissei, on trouve de nombreux dolmens marquant des tombeaux des anciens Tartares.

Mais je passe sur les difficultés qu'eut M. F. Ossendowski avec une de ces sépultures qui *refusa* de se laisser photographier et finit par causer une chute dont le narrateur resta claudicant, — bien entendu après avoir démoli son appareil.

Il est cependant question des bizarres coutumes matrimoniales qu'on trouve chez les Tartares. L'auteur se trouve ensuite à Vladivostok, où il séjourne assez longuement. Il y a sur la colonie et la population d'intéressants détails, mais on en peut conclure que c'était une sorte de terre d'exil pour l'armée russe, dont certains éléments paraissent avoir eu une mentalité lamentable et ou les Cosaques allaient jusqu'à s'embusquer sur les routes pour assassiner des Coréens porteurs d'or, qui se trouvaient obligés d'y passer. Successivement ensuite, il va chez les Aïnos, puis dans l'Altaï, chez les Kirghiz, etc.

L'ouvrage en somme est abondant, mouvementé, et se lit d'une haleine. Les amateurs d'aventures ont là de quoi se satisfaire ; et ce récit, s'il n'a pas comme un précédent, le cadre de la révolution russe, trouvera sans doute une nombreuse clientèle. Nous n'avons pu donner du livre publié par M. Ferdinand Ossendowski, avec la collaboration de Mr Lewis Stanton Pelen, qu'un simple aperçu. On pourra le suivre avec intérêt.

§

Pécaïre !

C'est le Midi, tout le midi Provençal qui apparaît dans le volume de M. Gustave Coquiot : **La Terre frottée d'ail**, récit, dissertation, commentaire sur la région où l'ail en effet est

si bien en honneur qu'il apparaît comme son symbole. — Après un abondant préambule sur le sujet, on nous parle de Tarascon, avec le château du roi René, que montre un gardien loufoque.

C'est Arles ensuite, mais dont le narrateur dédaigne les antiquailles pour courir vers le Rhône, le fleuve jaune, immense, trouble quelquefois, valsant sur place à petits tourbillons multipliés. Mais Arles est plein de bars hospitaliers, ainsi que de coiffeurs « crâneurs et doux », alors que les voituriers apparaissent féroces et cupides. La coiffure célèbre de l'Arlésienne a du reste complètement disparu. M. Gustave Coquiot ne s'en afflige pas extrêmement, tandis qu'il contemple, du pont de Trinquetaille, la ville qui lui apparaît, — au coucher du soleil, rose et dorée, — les Alpines bleues dans le fond. Cependant on voit arriver M. Millerand, et c'est tout un remue-ménage de réceptions et de spectacles. Et tout cela sent la sueur, les saucisses frites et l'ail. On entend la *Marseillaise*, il y a des discours, des représentations aux Arènes par une chaleur à cuire des œufs durs. Pour compléter le tableau, quelques vieilles Arlésiennes, dont les costumes ont été retrouvés dans les armoires, — et Mlle Cécile Sorel, de la Comédie-Française. Cependant M. Gustave Coquiot nous conduit en Camargue, qui lui a été une déception, avec l'église trop réparée des Sainte-Marie-de-la Mer, sa statue de Mireille, ses maisons sans caractère, sauf l'entourage immédiat de l'église, — tandis que dans toute la région, l'habitant, le berger, semblent toujours des personnages d'opéra-comique. En Camargue encore, le promeneur gagne l'étang de Vaccares, traverse la Crau et passe les Martigues où Ziem, paraît-il, peignit volontiers ses vues de Venise. « On arrive enfin à Marseille, toute pleine de soleil et qui pue « la garce », avec ses rues chaudes, son joli hôtel de ville du XVIIe, sa poissonnerie que hantent des commères « fortes en gueule »; ce qui amène naturellement l'auteur à nous donner des recettes pour la bouillabaisse et l'aïoli.

Enfin, c'est Toulon avec son quartier si coloré du « Chapeau Rouge »; Saint-Tropez, Saint-Raphaël, Antibes, Nice et le cap d'Ail dont le nom même termine comme il convient cet itinéraire haut en couleur, prolixe et goguenard.

Le volume de M. Gustave Coquiot constitue en somme une

amusante lecture; et c'est un fait assez rare pour qu'on prenne la peine de l'en féliciter.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Campagne du Riff. — La campagne du Riff est virtuellement terminée. Du moins, faut-il l'espérer. Le moment peut paraître venu de tenter d'esquisser les variantes qui ont marqué l'évolution de cette campagne, vraisemblablement la dernière de nos entreprises coloniales. On a voulu y instaurer des méthodes nouvelles. Autant de raisons pour essayer d'en fixer la physionomie. Nous disons qu'elle sera sans doute la dernière de nos campagnes lointaines. Nous voici, en effet, au seuil d'une ère nouvelle. Notre action militaire, dans l'avenir, n'aura désormais à s'exercer que pour assurer la tranquillité intérieure de nos possessions, où nous avons semé, nous-mêmes, un peu imprudemment, des germes de dissidence. D'ailleurs la campagne riffaine, elle-même, qui vient de s'achever, a eu plutôt le caractere d'une opération de police que d'une guerre de conquête. C'est, au moins, l'apparence qu'on a voulu lui donner.

§

On commence à débrouiller l'écheveau de cette histoire du Riff. Un de nos quotidiens, L'*Impartial français* du 27 mai, a publié le fameux rapport du maréchal Lyautey à notre gouvernement, en date du 20 décembre 1924. Le Maréchal s'y montre rien moins que tendre pour nos futurs alliés. D'autres documents, antérieurs à cette publication, d'autres qui l'ont suivie de près, achèvent de faire la lumière. C'est précisément au moment où la lumière commence à devenir éblouissante, que des notes tendancieuses, des articles d'agences se glissent dans les colonnes de notre presse quotidienne pour essayer de donner la change à l'opinion et masquer le véritable aspect de cette dernière campagne coloniale. Ces notes portent la marque de fabrique, non du ministère de la Guerre, mais du cabinet du ministre, ce qui est tout différent. Nous avons l'une de ces notes sous les yeux ; elle est signée du nom d'un officier général, que nous avons quelques raisons de croire une simple signature passe-partout.

Cette note fait d'abord ressortir le succès foudroyant de l'expédition qui, en un an, a mis à la raison Abd-el-Krim, alors qu'il a fallu seize ans pour venir à bout d'Abd-el-Kader. Il n'y a aucune comparaison possible entre les deux situations. Abd-el-Kader avait derrière lui, pour se dérober, les profondeurs sahariennes, sur tout le vaste espace qui s'étend de la Moulouya à Constantine. Le chef riffain, dès le premier jour, se trouvait encerclé entre la mer et le massif montagneux de la rive droite de l'Ouergha, dans une zone de terrain, particulièrement accidentée, si l'on veut, mais très limitée. Mais la note tend surtout à mettre en valeur les procédés de combat employés pendant la Grande Guerre et à leur attribuer tout le succès. Rien n'est plus loin de la vérité. Elle nous présente, ce qui est en contradiction avec tout ce que l'on sait aujourd'hui, « le front riffain, organisé à l'européenne, avec tranchées, mitrailleuses et canons ». Dès lors, ajoute-t-elle, ce front devenait « justiciable de l'artillerie lourde, des chars, des avions de bombardement, de tous les procédés de combat, employés au cours de la Grande Guerre ». Suit une antienne en l'honneur du maréchal Pétain, qui aurait été le promoteur, sur le terrain du Riff, des procédés de combat dont la faillite fut cependant retentissante partout où elle fut exclusivement employée. Laissons le maréchal Pétain, cette belle figure militaire, qu'un personnage politique essaie de confisquer à son profit. Le maréchal avait une tout autre mission au Maroc : il n'y est resté que le temps nécessaire pour que fût convaincu le maréchal Lyautey que la situation était devenue impossible pour lui. Que, d'autre part, on use de son patronage pour essayer de justifier aujourd'hui un ridicule déploiement de forces et de matériel, dont l'initiative remonte à un autre qu'à lui-même, cela est dans la nature des choses.

Ceci dit, passons à l'exposé de ce que fut, dans ses grandes lignes, cette opération de police coloniale. On nous excusera de laisser de côté la part de la collaboration espagnole.

§

Au printemps 1925, au moment de l'apparition des coureurs d'Abd-el-Krim sur la route de Fez, nous occupons une série de petits postes, aux points de passage du massif montagneux qui,

sur la rive droite de l'Ouergha, marque la limite sud du territoire du Riff.

Sauf ces petits postes, placés en sentinelles avancées, toutes nos troupes sont sur la rive sud de l'Ouergha. Telle est la situation qui ressort du rapport, du maréchal Lyautey, du 20 décembre 1924. Le maréchal, dans ce rapport ne ménageait pas ses avertissements au gouvernement ; il s'y déclarait cependant quelque peu optimiste sur les moyens qu'il envisageait pour s'opposer avec succès à toute menace riffaine, sur le front de l'Ouergha. L'infiltration des bandes d'Abd-el-Krim à travers les mailles de notre ligne des postes avancés vint le surprendre ; ce n'était cependant qu'un incident, de peu de portée, puisqu'il fut instantanément limité, avec les moyens précaires dont nous disposions alors. Mais cet incident fut largement exploité par les besoins de la politique. Les coureurs d'Abd-el-Krim, qui s'étaient aventurés aux approches de Fez — on n'a jamais su à quelle distance ils en étaient arrivés — devinrent des masses, qui menaçaient de soulever contre nous tout l'Islam et de nous enlever, en un tournemain, le Maroc et toutes nos possessions africaines. Alors, germa vite l'idée d'une collaboration franco-espagnole, dont la semence était sans doute jetée depuis longtemps, pour mettre un frein définitivement à la turbulence riffaine. On avait marchandé les quelques troupes de renfort que réclamait le maréchal Lyautey ; on avait lésiné, pendant des semaines, pour lui accorder les moyens qu'il estimait nécessaires pour étoffer ses colonnes mobiles et leur permettre de reprendre leur activité. Brusquement, la situation changea du tout au tout. La deuxième phase de l'affaire riffaine commençait. Cent cinquante mille hommes se trouvèrent réunis en deux ou trois mois sur le front riffain : des unités entières, venues d'Algérie, de la Métropole, de Rhénanie. Deux bataillons de chars, un régiment d'aviation, auquel vinrent se joindre des escadrilles de la marine, des formations d'artillerie lourde, avec leurs innombrables convois et tous leurs impedimenta. Tout cela, pour venir à bout d'un ennemi infiniment dilué, qui, dans les cas les plus graves, ne se présentait à nous qu'en ligne de bataille, très mince, sans profondeur. Là où les techniciens réclamaient simplement les éléments nécessaires pour organiser des colonnes mobiles, capables de mener une action convergente, en partant de points isolés, afin

de tourner l'adversaire, le surprendre sur ses derrières, ce qu'il redoute par-dessus tout, et l'amener ainsi à résipiscence avec le minimum de pertes et de dépenses, on accumulait les moyens les plus lourds, les plus coûteux de la guerre moderne, de cette énorme niaiserie, rêverie de garde-national excité, qu'on appelle la guerre scientifique. Cette formidable accumulation de matériel n'empêchait pas nos troupes de manquer du strict nécessaire pour leur assurer au moins un état sanitaire satisfaisant. Nous avons eu en août 1925 jusqu'à 51 généraux avec leurs 51 états-majors sur le front riffain.

C'était une sorte le Tour de Babel stratégique. Le ministre de la Guerre faisait clamer par la presse à sa dévotion : Maintenant, le front est équipé. On va voir ce qu'on va voir. Malheureusement, tous ces préparatifs avaient occupé toute la saison sèche. Lorsque cette organisation formidable se trouva à pied d'œuvre, il commença à pleuvoir. La pluie n'est pas favorable à la guerre scientifique. Alors, pendant la saison humide, on renvoya discrètement dans leurs garnisons nombre d'unités, dont on n'avait que faire. Tout ceci n'est pas le fruit de notre imagination. Chacun peut lire dans une remarquable étude, *Réflexions sur la guerre riffaine*, parue dans la *Revue militaire française*, organe de notre état-major, les lignes qui suivent :

L'introduction successive dans notre ordre de bataille de régiments, puis de grandes unités de la métropole, et le *bourrage du front* qui va en s'accentuant à partir de juillet 1925, déterminent le haut commandement à adopter une nouvelle organisation...

Ainsi, voilà un aveu précieux à retenir. Ce n'est pas le haut commandement qui a voulu ce bourrage du front. Une autorité supérieure l'a voulu et imposé. Il restait donc au haut commandement de s'adapter à une situation nouvelle. Voyons ce que fut la nouvelle organisation et les conséquences qui en résultèrent :

L'organisation nouvelle en divisions (au lieu des colonnes mobiles que l'expérience avait fait adopter jusque-là) aboutit à maintenir les brigades composantes, étroitement, dans le cadre de la division. Le résultat en sera une diminution de leurs qualités de souplesse et de manœuvre. Le divisionnaire, en effet, ne peut intervenir dans la lutte que par le jeu des moyens conservés à sa disposition. Il est donc amené à prendre du champ et à se constituer une réserve, le plus souvent par prélèvement sur les moyens des brigades. Il en résulte une diminution

du potentiel de combat des brigades, dès le début de l'action. La capacité de manœuvre des brigades se trouve, de plus, considérablement réduite du fait même de l'intervention des moyens matériels que s'est réservés le général de division. — De pareils procédés paraissent devoir être évités au Maroc...

Les lignes qu'on vient de lire étaient écrites en janvier 1926. Elles ne furent pas, heureusement, sans influence sur l'avenir. Il fallut en arriver à une organisation plus souple, en adoptant les mesures que préconisait l'auteur même de cette étude. Il ajoutait, en manière de conclusion :

Si l'on désire pénétrer profondément chez l'ennemi, il faut un minimum de moyens commandé par la prudence et la sûreté des communications. Trois brigades mixtes, si l'on tient à cette dénomination, agissant en combinaison dans une zone suffisamment large pour qu'elles ne puissent se gêner mutuellement, représentent une force en mesure de battre tout ce que le Riff peut nous opposer sur un point quelconque. Organisons-les sur le modèle des groupes mobiles. Dotons-les de tous les moyens nécessaires pour que seules elles puissent vivre et combattre... Désignons un divisionnaire pour coordonner leur action. Mais que celui-ci ne se tienne pas en arrière avec des moyens réservés. Qu'il marche avec une des brigades...

Ainsi fut fait, bien que tardivement. Le bon sens avait fini par triompher. Alors commença la troisième phase de la campagne du Riff. Sous la direction du général Boischut, elle aboutit, en peu de jours, à la reddition d'Abd-el-Krim. Il nous paraît superflu d'entrer dans les détails. Notre but était simplement de montrer que ce ne sont pas les procédés dits de la Grande Guerre, procédés qui ont si longtemps fait faillite en épuisant nos finances, qui nous ont valu le succès. Les causes de la victoire sont autres. Ce sont surtout les jambes de nos fantassins, la souplesse manœuvrière de nos colonnes mobiles, qui ont été les facteurs principaux du succès dans la campagne du Riff.

Mémento. — *Revue militaire* (mai) L. Grasset : Verdun. — Commandant Desmazes : Les débarquements alliés aux Dardanelles. — Commandant Schneider : Etude sur l'artillerie légère puissante. — Com. G. : La limitation des armements et la Société des Nations. — *Revue Maritime* (avril) : Capitaine corv. Barnouin : Un chef, Jervis. — Lieutenant de vaisseau Coindreau : Le rapatriement de l'armée américaine. — Capitaine de vaisseau Claudeville : Importance des mines sous-marines dans les guerres maritimes.

JEAN NOREL.

HISTOIRE DES RELIGIONS

M. Granet : *Danses et légendes de la Chine ancienne*, 2 vol., Paris, Alcan, 1926. — C. Autran : *Sumérien et indo-européen*, Paris, Geuthner, 1925. — Th. Zielinski : *La Sibylle*, Paris, Rieder 1924 ; *La Religion de la Grèce antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1926.— André Boulanger : *Orphée*. Paris, Rieder 1925. — Robert Eisler : *Orphisch-dionysische Mysterienyedanken in der christlichen Antike*, Leipzig, Teubner, 1925. — Louis Rougier : *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*, Paris, Editions du Siècle, 1926. — Eugène de Faye : *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée*, Paris, Leroux, 1923 ; *Esquisse de la Pensée d'Origène*, Paris, Leroux, 1925.

Par la nouveauté du sujet et par l'originalité de la méthode, le livre de M. Granet, **Danses et légendes de la Chine ancienne**, est un des plus importants de notre époque. Il annexe à la science d'aujourd'hui un domaine nouveau et il prépare de puissantes fondations à la science de demain. Les légendes anciennes de la Chine sont un horrible chaos dont il semblait impossible de rien tirer. L'auteur a soumis ces légendes déformées à une analyse sociologique et il a montré qu'elles dérivent de l'affabulation de drames rituels et de danses religieuses. Aussitôt un grand passé religieux renaît, non dans sa succession chronologique, mais dans ses institutions essentielles. C'est un monde inconnu dont M. Granet est véritablement le découvreur.

Les fêtes, les chansons, les danses rituelles de la Chine antique fourniront désormais à l'histoire des religions et à la sociologie un matériel d'étude d'une nouveauté et d'une richesse incroyables. Ce sera, pour ces jeunes sciences, un renouvellement.

Parfois la forme conventionnelle qu'a prise, en Chine, l'exégèse des légendes donne un enseignement qui est transportable ailleurs. Par exemple (p. 70) :

La tradition chinoise veut qu'il y ait eu des annalistes employés spécialement à recueillir les actes et les autres les paroles. (*Liki*, trad. Couvreur I, 678 : Ses actes étaient notés par l'annaliste de gauche ; ses paroles par l'annaliste de droite.)

Ne dirait-t-on pas que cette citation du *Liki* s'applique à la fameuse « théorie des deux sources » qui depuis un siècle est à la base de l'exégèse officielle des évangiles. Un annaliste de gauche a noté les actes de Jésus, c'est Marc. Un annaliste de droite a noté les paroles : c'est le compilateur des *Logia*. En Chine et en Occident, même hypothèse, assez naïve, pour authentifier actes et paroles rapportés dans des récits également légendaires.

On relèguera peut-être un jour la théorie des deux sources évangéliques au même rang que celle des deux annalistes chinois et, à la façon de M. Granet, on fera une synthèse nouvelle de la légende chrétienne, sur un fondement sociologique.

§

Parmi les découvreurs, peu connus encore du public et destinés à illustrer notre temps, il faut placer aussi M. Charles Autran. Il est le Christophe Colomb d'un grand monde englouti. Il a forgé un nouvel instrument de recherche extrêmement puissant. Elève d'Antoine Meillet, doué à l'égal de son maître de flair linguistique, d'intuition et de patience, il a mis au point la technique de ce qu'on peut appeler les *fouilles* philologiques. Elles ne sont pas moins fécondes que les fouilles archéologiques. Elles peuvent seules ramener au jour les civilisations qui n'ont guère laissé d'autres vestiges que quelques noms propres, ou techniques, quelques mots fossiles, quelques survivances religieuses.

Il en est ainsi, à peu près, de la belle et riche civilisation innommée qui, en Asie Mineure, en Syrie et au pourtour de la Méditerranée orientale, a précédé la civilisation sémitique et la civilisation indo-européenne. M. Autran en est le génial explorateur. Il a montré clairement que c'est dans ce monde peu connu et non dans l'hellénisme que notre propre civilisation a ses fortes racines. En particulier, le génie religieux de l'Occident y est déjà préformé.

Il faudra consacrer une étude à l'œuvre de M. Autran. Je signale seulement son dernier livre : **Sumérien et indo-européen**. Il y démontre que le sumérien est un des éléments qui, en des temps très anciens, ont concouru à la formation de l'indo-européen. Et il fait toucher tout ce qui reste encore, dans notre culture, des idées religieuses, des conceptions cosmologiques, des institutions économiques et sociales, des techniques de Sumer.

§

Sans remonter jusqu'au monde préhellénique, M. Zielinski, un des premiers hellénistes d'aujourd'hui, étudie dans la religion grecque la préparation psychologique du christianisme. Il traite en particulier de **la Sibylle** et de ses oracles, qui doivent être mis

en regard des prophéties messianiques et apocalyptiques des Juifs. Dans un livre sur **la Religion de la Grèce antique**, il se place à un point de vue plus général.

Nul ne peut contester le fait historique que la religion chrétienne, née au sein du judaïsme, a été éliminée par le peuple même qui semble l'avoir engendrée, tandis qu'elle a été accueillie par toutes les autres nations qui faisaient partie du vaste empire romain, si bien qu'au déclin de l'antiquité ses limites coïncidaient à peu près avec les frontières de l'empire lui-même et qu'elle avait ses partisans partout, à la seule exception de son pays natal... Plus on y pense, plus on est forcé d'admettre, comme seule explication possible, d'une part un état d'âme favorable à la réception du christianisme, de l'autre, le contraire. Ou, pour être plus précis : nous devons admettre que les Grecs et les Romains hellénisés étaient préparés d'avance à devenir les sectateurs du Christ, tandis que les Juifs ne l'étaient pas. Préparés — par quoi ? Evidemment par leur religion, puisque c'est de religion qu'il s'agit. (*La Sibylle*, p. 9 et 10.)

Au lieu de distinguer entre monothéisme et polythéisme, Zielinski adopte la classification de Tiele (dont vient de paraître le bon *Manuel d'histoire des religions*, revu et augmenté par Nathan Sœderblom, édition française de W. Corsewant). Il distingue les religions *théocratiques*, d'après lesquelles le divin est séparé de l'humain par un abîme infranchissable, et les religions *théanthropiques* qui admettent un trait d'union entre Dieu et l'homme, sous forme d'un dieu-homme, ou bien d'un homme-dieu.

Pour le judaïsme, la chose est suffisamment claire : pas de trait d'union possible. Si Dieu s'adresse quelquefois à un être de nature humaine en l'appelant son *fils*, que ce soit le peuple d'Israël entier ou bien l'élu entre tous, le Messie, c'est simplement une métaphore poétique analogue à la *fille de Sion* et il serait bien téméraire d'en déduire qu'un israélite orthodoxe ait jamais cru par exemple le Messie véritablement engendré par le Maître formidable de l'Horeb... Nous pouvons en être sûrs : Jésus le Messie aurait partagé le sort de tant d'autres Messies qui surgirent de temps en temps au bord du Jourdain, et l'herbe aurait poussé sur sa tombe oubliée, sans que rien ne fût changé dans les affaires des vivants. C'est Jésus le Fils de Dieu qui a conquis le monde. Pourquoi ? Parce que le monde était préparé d'avance par sa religion à lui, la religion antique qui, suivant la terminologie proposée, était une religion *théanthropique* par excellence (*ibid.*, p. 17-19).

Les oracles de la Sibylle font un parallèle curieux aux oracles messianiques. Auguste, secondé par Virgile et Horace, sut adroitement s'en servir pour présenter son règne comme l'âge d'or qui, d'après la Sibylle, devait commencer mille ans après la destruction de Troie. Les douze chants de *l'Enéide*, couronnés par l'apothéose d'Auguste, ne sont au fond que l'affabulation des oracles sibyllins, comme l'Evangile est l'affabulation des prophéties messianiques de l'Ancien Testament.

Cependant l'Empire finit par décevoir les espérances qu'on avait fondées sur lui et le christianisme se trouva être le nouvel héritier et le seul bénéficiaire des oracles de la Sibylle. *Teste David cum Sibylla.*

§

Dans quelle mesure le christianisme a-t-il subi l'influence du grand courant de mysticisme gréco-latin que l'on rattache au nom d'**Orphée**? C'est le sujet de deux études parues presque simultanément, l'une d'André Boulanger, l'autre de Robert Eisler.

Il n'est pas de tempéraments plus opposés. M. Boulanger est un savant prudent qui ne hasarde aucune affirmation sans l'avoir passée au crible et qui écarte tout ce qui pourrait faire naître l'idée d'un rapprochement risqué ou seulement prématuré. M. Eisler au contraire brille par la virtuosité à imaginer des rapprochements. M. Boulanger résout en somme par la négative la question de l'influence de l'orphisme sur le christianisme, M. Eisler par l'affirmative.

D'allure diamétralement opposée, les deux ouvrages ne se contredisent pas dans le fond. Ils se complètent et même se confirment réciproquement. M. Boulanger nie toute influence directe et il met l'accent sur cette négation. Mais il constate que le christianisme s'est assimilé un certain nombre d'idées qu'il a trouvées « dans le milieu où il s'est développé, répandues par les différentes religions de salut qui elles-mêmes les avaient en grande partie héritées de l'orphisme ». Il conclut :

> Ils reconnaissent donc inconsciemment une dette à l'égard de l'orphisme, ces peintres des catacombes, qui voulaient que le chant d'Orphée berçât le sommeil des martyrs, et ces gnostiques plus audacieux qui attachaient à la croix rédemptrice l'antique prophète de Dionysos (p. 182).

M. Eisler étudie justement ces emprunts que l'art chrétien pri-

mitif a faits à la peinture et à la sculpture gréco-romaines, inspirées du mysticisme orphique. Son esprit, porté aux rapprochements audacieux, a trouvé là une matière particulièrement féconde. Son livre se recommande par la richesse de l'illustration. Tous ceux qui s'occupent des origines de l'art chrétien pourront y puiser des matériaux intéressants.

§

La lutte entre l'hellénisme et le christianisme fait l'objet d'un beau livre que M. Rougier consacre à **Celse**.

Le *Discours vrai* de Celse est des années 178 à 180. L'Eglise réussit à en faire disparaître tous les exemplaires. Mais la haine est parfois maladroite. Origène, pour écraser son adversaire, se donna tant de mal qu'il est aujourd'hui possible, à l'aide de sa réfutation, de reconstituer de manière très satisfaisante le réquisitoire du premier « maître de la pensée antichrétienne ». Nous pouvons ainsi apprécier la pénétration de ses vues et l'élévation de ses sentiments.

Sa critique des évangiles est particulièrement incisive.

> La vérité est que tous ces prétendus faits ne sont que des mythes que vos maîtres et vous-mêmes avez fabriqués, sans parvenir seulement à donner à vos mensonges une teinte de vraisemblance. Il est de toute notoriété que plusieurs parmi vous... ont remanié à leur guise, trois ou quatre fois et plus encore, le texte primitif de l'Evangile, afin de réfuter ce qu'on vous objecte (p. 361).

Celse pouvait voir clair dans ce qu'on appelle aujourd'hui le problème de la formation des évangiles. Il connaissait bien aussi la tactique de ses adversaires.

> Certains d'entre eux ne veulent ni donner, ni écouter les raisons de ce qu'ils ont adopté. Ils disent communément : *N'examinez point, croyez seulement, votre foi vous sauvera ;* et encore : *La sagesse de cette vie est un mal et la folie est un bien* (p. 352).

En effet, du vivant de Celse, il ne se trouva personne pour discuter sérieusement ses objections. Ce n'est qu'après soixante-dix ans, vers 248, qu'Origène, à la requête d'Ambroise, écrivit le *Contre Celse*.

Origène est le sujet d'une magistrale étude de M. de Faye, dont le premier volume a été présenté ici, en 1923, par M. Guignebert. En attendant le deuxième volume, nous pouvons lire une

attachante **Esquisse de la pensée d'Origène**, huit conférences données à Upsala, sous les auspices de la Fondation Olaus Petri.

C'est à Origène que l'histoire a donné raison. Celse a perdu son procès. Mais du jugement de l'histoire, on peut toujours appeler au tribunal de l'esprit. Le grand débat de l'hellénisme et du christianisme qu'en les personnes de Celse et d'Origène l'histoire a jugé il y a dix sept siècles est aujourd'hui en instance de revision.

Mémento. — Charles F. Jean : *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ*. II, *La littérature*, Paris, Geuthner, 1923. Recueil commode de textes assyro-babyloniens, égyptiens, palestiniens et grecs. — R. Kreglinger : *La Religion d'Israël*, 2e édition très augmentée. Bruxelles, Lamertin et Paris, Nourry, 1926. — P. Alfaric et E. Hœffner : *La Chanson de sainte Foy*, Paris, Les Belles-Lettres, 1926. Texte liturgique du XIe siècle, destiné à être chanté et joué. — Emile Namer : *Les Aspects de Dieu dans la philosophie de Giordano Bruno*, Paris, Alcan, 1926. Etude très remarquable. Bruno est, en philosophie religieuse, un grand créateur. Il contient la cellule directrice de Spinoza et de tous les panthéistes modernes. — A. Loisy : *Religion et humanité*, Paris, Nourry, 1926. Grand livre. Testament philosophique de l'auteur.

P.-L. COUCHOUD.

MÉTAPSYCHIQUE

Hans Thirring : *Psychical research in Vienna*, Journal of the American S.P.R., décembre 1925. — E.-J. Dingwall : *A report on a series of sittings with Willy Schneidér*, Proceedings of the English S.P.R. part. 97, vol. 36, janvier 1926. — Harry Price : *Brilliant phenomena in the home of the Schneiders*, Journal of the American S.P.R. janvier 1926. — A. von Schrenck-Notzing : *Neuere Untersuchungen über telekinetische Phänomene bei Willy Schneider*, Zeitschrift für Parapsychologie, avril 1926.

Une récente discussion publique sur la métapsychique, à laquelle nous avons été amené à prendre part, a montré avec quelle légèreté des hommes qui se disent scientifiques abordent des questions dont ils ne savent pas le premier mot. Manque total d'expérience personnelle, ignorance de la littérature du sujet, documentation hâtive empruntée à d'autres incrédules, répulsion pour tout ce qui vient déranger une certaine conception mécanique de la nature, sentiment profond de défendre l'« ordre » scientifique contre la superstition des anciens âges, tels sont les

caractères les plus manifestes de l'argumentation de nos adversaires. En face d'un tel parti pris, soutenu par des mobiles affectifs puissants, la démonstration la plus logique restera vaine. C'est une erreur de croire que le fait scientifique s'impose sans résistance quand il heurte des doctrines et des préjugés ; à plus forte raison pour le fait métapsychique qui est rare, difficile à établir et qui a de fâcheuses apparences surnaturelles. Mais que sa marche soit lente ou rapide, la science ne régresse pas. Pour ceux qui tiennent un registre exact du progrès scientifique, il semble que les attaques contre la métapsychique lui ont plus servi que nui, en incitant des esprits indépendants à se faire une opinion fondée sur l'expérience au lieu d'épouser les querelles du jour. C'est une joie, par exemple, de constater qu'un des plus grands biologistes et philosophes scientifiques de l'Allemagne, le professeur Hans Driesch, de l'Université de Leipzig, vient de reconnaître publiquement la métapsychique et de lui faire une place dans son enseignement (1). Avec le beau courage dont il avait fait preuve en 1914, en refusant de signer le Manifeste des Intellectuels allemands, il a sacrifié à la vérité scientifique toutes les considérations qui venaient de sa haute situation universitaire. Nous reviendrons sur son cas en analysant le Discours qu'il a prononcé, il y a un mois, en prenant la présidence de la S.P.R. anglaise.

Nous citerons encore l'adhésion complète du physicien Hans Thirring, professeur à l'Université de Vienne, qui a publié dans le *Journal* de la S. P. R. américaine, sous le titre : **Les recherches psychiques à Vienne**, l'histoire de ses premières investigations et de sa « conversion ». C'est à partir de 1924 qu'il expérimenta au laboratoire de l'Institut de physique de Vienne, avec Willy et Rudi Schneider, les deux sujets étudiés par Schrenck-Notzing, et qu'il put se convaincre « que l'hypothèse de la réalité des phénomènes télékinétiques est mieux fondée que le commun des hommes de science ne croit ». Dans son article, il explique les incidents qui se produisirent en 1924 à Vienne, à la suite de l'insuccès des expériences faites avec Willy par une commission scientifique présidée par le psychiatre Wagner-Jauregg. Ces expériences rappellent tout à fait celles de

(1) Dans ses *Grundprobleme der Psychologie (Ihre Krisis in der Gegenwart,* 1926), un chapitre est consacré à la « parapsychologie ».

la Sorbonne avec Gouzyk. Thirring eut la persévérance de ne pas s'en tenir à des résultats négatifs et, avec d'autres collègues universitaires, il poursuivit pendant plus d'un an les essais. Dans ces conditions, et avec les plus grandes précautions expérimentales que cet investigateur de la nature sut prendre, il obtint des mouvements, dans un rayon de 1 m.30 à 1 m.80 autour des deux sujets, soigneusement contrôlés aux mains et aux pieds. Thirring rend ainsi compte de l'échec de la commission : « Le manque de preuves meilleures est dû en partie à des faits en rapport avec la mentalité du sujet, en partie au manque de patience des professeurs. Les membres de la commission étaient certainement handicapés par le sentiment de leur responsabilité, car une organisation officielle ne doit à aucun prix être victime d'une supercherie. La crainte de l'opinion publique est cependant une grave erreur dans des recherches aussi fondamentales que celles-ci. Il est moins préjudiciable à la science que deux ou trois professeurs d'université soient abusés par un illusionniste que s'ils manquent de découvrir une vérité importante par la seule peur d'être trompés. »

Malgré ces sages paroles, on n'en continuera pas moins, au camp des incrédules, à opposer à la longue expérience des métapsychistes les résultats des « épreuves officielles » improvisées de Paris ou de Vienne. Mais il convient de publier d'autres expériences positives qui répondent tout particulièrement à une accusation formulée souvent : les phénomènes physiques sont des tours de prestidigitation. Willy a été étudié depuis deux ans par plusieurs prestidigitateurs qui ont dû, à leur corps défendant, reconnaître la réalité des mouvements sans contact, en l'absence de tout artifice. Le premier de ces prestidigitateurs est M. Dingwall, de la Société des recherches psychiques de Londres Très défiant de son naturel, très fier de son talent d'illusionniste, il avait toujours cru que les phénomènes des sujets métapsychiques étaient des supercheries. En observant Willy à Munich, il dut reconnaître qu'il s'était trompé. Il fit donc venir le jeune homme à Londres, à la fin de 1924, afin de l'éprouver encore plus sévèrement. Il s'adjoignit le Dr Woolley, autre enquêteur de la S.P.R. Le sujet était déshabillé, examiné, et on lui faisait revêtir de nouveaux habits, puis on le conduisait dans la salle des séances. Assis sur un sofa, il était contrôlé par Dingwall et Woolley, qui

s'asseyaient en face de lui en lui tenant chacun une main et en emprisonnant chacun la jambe correspondante entre leurs genoux. Ses poignets et ses chevilles étaient entourés de bracelets lumineux. Des objets lumineux étaient disposés sur une table voisine, soit librement, soit à l'intérieur d'une cage de gaze. Les séances, qui duraient de deux à trois heures, n'avaient pas lieu dans l'obscurité, mais à la lumière d'une lampe rouge commandée par un rhéostat. Dans ces conditions, Dingwall assure que toute fraude était impossible. Cependant des mouvements à distance furent nettement constatés dans 8 séances sur 12. Le souffle froid, précurseur des phénomènes, fut presque toujours senti, et parfois très fort. Des formes vagues, qui portaient ombre sur les objets phosphorescents, furent perçues.

Voici, après son **Rapport** à la S. P. R., quelques-uns des phénomènes tels que Dingwall les chronométrait et les notait de sa main libre :

Déplacement d'un mouchoir à 90 cm. du sujet. Soulèvement d'une bande de carton lumineux. Balancement en l'air de cette bande. Soulèvement et agitation d'un tambourin dont les clochettes tintaient. Tintement du tambourin à l'intérieur de la cage de gaze, au rythme de la musique d'un phonographe. Roulement et mouvements intelligents de ce tambourin.

Désireux de vérifier les phénomènes, le *Magic Circle* (Cercle des illusionnistes et prestidigitateurs de Londres) avait délégué un de ses membres les plus distingués, M. Douglas Dexter. Or celui-ci constata la rigueur de la surveillance et l'authenticité des mouvements sans contact. Il vit notamment flotter un anneau lumineux au-dessus de la table. Il déclare qu'il était placé dans une position qui lui permettait de déceler tout mouvement suspect du sujet ou des assistants. « Personne des assistants n'aurait pu, par contact direct, atteindre les objets placés sur la table sans être immédiatement aperçu. Je ne sache pas non plus qu'une baguette ou un ustensile analogue ait pu être employé par le médium dans les conditions réalisées ». D'autre part, M. Dexter a remarqué « les mouvements extrêmement légers et délicats de l'anneau, qui pendant sa lévitation, flottait littéralement en l'air comme un flocon de neige. Il n'y avait ni secousses, ni artifices, et il n'était pas accroché ou tenu rigidement. »

Après avoir examiné sous toutes ses faces l'hypothèse de la

fraude, Dingwall la repousse absolument et conclut à la réalité de la télékinésie. Ajoutons qu'il a fait revenir Willy cette année à Londres et qu'il l'étudie encore en ce moment. D'après les nouvelles que j'ai pu recueillir, les phénomènes sont faibles (Willy a beaucoup perdu de sa puissance), mais très nets et satisfaisants.

M. Harry Price est cet autre prestidigitateur dont nous avons eu déjà occasion de parler, qui, après avoir été un adversaire acharné de la métapsychique physique, s'est rendu à l'évidence quand il lui a été donné de faire des expériences personnelles dans des conditions impeccables. Les **brillants phénomènes dans la maison des Schneider**, dont il rend compte dans le *Journal* de la S. P. R. américaine, ont été obtenus à Braunau-sur-Ill en présence de Willy et de ses autres frères, doués comme lui de facultés métapsychiques. On sait que les dispositions morales du sujet et l'atmosphère psychique qui l'entoure sont des facteurs essentiels de la production des phénomènes. Le milieu familial où les séances étaient tenues fut certainement la cause de leur réussite. Le contrôle n'en fut pas moins sévère, de la part de Price et des amis qui l'accompagnaient, parmi lesquels il y eut, à la seconde séance, les professeurs Gruber et Hildebrand, de l'Université de Munich. A la lumière rouge, on perçut des phénomènes extrêmement vifs de télékinésie et de matérialisation. Des objets, hors de l'atteinte normale du sujet, furent transportés et agités en l'air à la demande, et en exécutant les mouvements intelligents les plus divers. On vit notamment des mains, ou plutôt des « pseudopodes » qui se modelaient incessamment, prendre et soutenir un mouchoir en l'air, ou le dérober en manière de jeu aux mains des contrôleurs qui voulaient le saisir. Price souligne que ces déplacements si adroits et rapides du mouchoir sont à eux seuls la preuve qu'ils n'étaient pas produits par fraude. De la place qu'il occupait, tenant le sujet presque enlacé et surveillant les mouvements des assistants, aucune supercherie n'était selon lui possible.

Dans un article de la *Revue de parapsychologie*, le Dr de Schrenck-Notzing commente ces **Récentes recherches sur les phénomènes télékinétiques**. A propos du déplacement des objets dans une cage de gaze, il rappelle qu'à Munich, Willy a réussi à mettre en mouvement une boîte à musique à travers l'écran protecteur, à une distance de 1 m. 10, mesu-

rée entre l'épaule et la poignée de la boîte. Il a constaté qu'avec ce sujet les phénomènes étaient beaucoup plus intenses à la pleine lune. Il estime que les séances de Londres auraient été plus fructueuses si les expérimentateurs s'étaient moins préoccupés de démasquer une supercherie possible que d'assurer au sujet les dispositions d'esprit les plus favorables aux phénomènes.

RENÉ SUDRE.

LES REVUES

La Mouette : Le parrain du Durtal de J.-K. Huysmans. — *Revue des Deux Mondes* : M. Paul Bourget rectifie une anecdote concernant Anatole France ; la revue proteste contre les commérages appliqués aux « pauvres morts ». — *Europe* : Témoignage de M. Joseph Jolinon sur les mutineries de 1917. — *Naissance* : *Les nouveaux essais critiques*. — Mémento.

La fidélité de M. G. Aubault de la Haulte-Chambre à la mémoire et à l'œuvre de J.-K. Huysmans nous vaut un article sur « le parrain de Durtal » que publie **La Mouette** (juin). Ce parrain, M. le docteur de Lézinier, publiera quelque jour ses souvenirs sur son illustre ami. Leurs relations commencèrent en 1889, lors de l'ouverture de l'Exposition Universelle de Paris. M. de Lézinier y avait reconstitué un laboratoire d'alchimie qui « intéressa extrêmement Huysmans ». Cet intérêt fonda une grande amitié entre les deux hommes. Elle dura jusqu'à la mort de l'écrivain. M. de la Haulte-Chambre nous rapporte ce dialogue qui commence par une question de J.-K. Huysmans :

« Mais vous êtes ferré comme pas un sur le parler d'Anjou ; en seriez-vous donc *né natif* ?

— Non, mais je connais bien cette région : ma famille en est originaire. Lezinier ou Lezigné, dont nous tirons notre nom, est un petit village sur la ligne d'Angers à La Flèche. Au temps de Louis XIII, mes ancêtres y avaient un château dont il reste quatre pierres, et de belles forêts dont il ne reste rien du tout. Ce village est tout près de Durtal. »

A l'ouïe de ce nom de Durtal, Huysmans avait ouvert de grands yeux :

« Durtal, fit-il d'un air tout surpris, cela ne ressemble pas à un nom français. Dans les idiomes du Nord, cela pourrait vouloir dire vallée de la porte ou vallée de l'aridité. Albert Dürer avait une porte dans ses armes... et le gros Lilienthal, qui s'est tué en essayant un ballon, plastronnait sous son nom grotesque de « val des lis »... Mais, dites-moi, êtes-vous allé à Durtal ?

— Oui, voilà quelques années : j'étais venu d'Angers à Lezinier pour

voir s'il n'y demeurait pas quelque souvenir de ma famille. Je trouvai un lieu de rien, un trou, avec des maisons champignonnant autour d'une gare minuscule, dernière station avant Durtal. Quand j'y eus vu ce que je voulais voir, j'allai à pied, pour occuper mon loisir, reprendre mon train à ce Durtal qui est un gros bourg sans grâce où l'on ne rencontre que des tonneliers et des vignerons... »

Durtal, Durtal, se répétait Huysmans rêveur. Il se fit apporter l'indicateur des chemins de fer, répertoire ordinaire des noms dont il investissait les personnages de ses romans, le feuilleta, crayonna quelques notes sur son calepin, reposa l'indicateur refermé sur le bout de la table et demeura quelques instants absorbé et silencieux : puis tout soudain :

« Il n'est pas toujours facile de trouver des noms congruents aux personnages qu'on fait mouvoir: il faut aussi s'arranger de façon à n'en pas choisir qui puissent vous créer des embêtements quand le livre paraît. Rappelez-vous dans *Renée Mauperin* l'histoire de Villacourt... »

A ce moment M. de Lézinier eut un sourire malicieusement énigmatique qui ne fut pas sans intriguer Huysmans ; il se rengorgea et dit négligemment :

« On peut élire bien des noms ; par exemple ceux-ci :

« *Aulanier, Vidonvé, Voblat, Tricot, Buquet,*
« *Degagnac, Thomassin, Chevillage, Briquet,*
« *Benoni, Gatonax, Chaudrut, Bourdat, Ramel,*
« *Colombel, de Fréchède, Herbier, Tourte, Gomel,*
« *Constant, Piffart, Laveau, Larmange, Landouzé,*
« *Ginginet, Désableaux, Ragache, Letourey,*
« *Merle, Martin, Michon, Moran, Machut, Mignot,*
« *Payant, Langlois, Vatard, Tibaille, Berthulot,*
« *D'Aigurande, Rodalt, Savarois...* »

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Huysmans abasourdi ; ces noms... mais...

— Eh bien ! ce sont tout simplement des noms tirés de vos livres ; j'en ai fait le beau poème onomatologique que je viens de vous réciter, pour mieux les avoir en tête et en bouche ; cela m'a bien servi quand je parlais de vos ouvrages.

— Ah ! ça, vous en avez de bonnes, jeta Huysmans que la litanie avait plongé dans un doux émoi ; je ne m'attendais pas à celle-là... Maintenant, je vous devrai Durtal ; je le retiens. »

§

Nous reproduisons avec joie cette page du rédacteur anonyme de la **Revue des Deux Mondes** (15 juin) dont la prose est

modestement imprimée au verso de la couverture saumon. C'est, croyons-nous, M. René Doumic. Il rend hommage au critique remarquable que fut M. Paul Bourget et s'élève contre les abus de l'indiscrétion actuelle, qui ne respecte plus ce qui fut la vie privée des morts :

« La *Revue*, m'écrit M. Paul Bourget, se faisait dernièrement, dans un article d'ailleurs excellent, l'écho d'une grosse petite erreur. Il s'agit du mot qu'Anatole France aurait dit à l'enterrement de son père.

« J'y étais, et voici la vérité.

« Le vieux M. France était un *boulomane* passionné, et sur son cercueil figurait une couronne avec cette inscription :

Le Cercle des joueurs de boule de Neuilly.

« Je me trouvais marcher entre Paul Arène et Coppée, et c'est ce dernier qui, montrant la couronne, dit tout bas : « Regardez donc... Un de mes vers. » Quoique ce témoignage sur un point si ténu n'ait pas grande importance, qu'il décharge du moins France d'avoir plaisanté à l'enterrement de l'excellent homme dont je garde pour ma part un souvenir de haute estime !

« Et voilà une preuve nouvelle que les légendes se font bien légèrement autour d'anecdotes répétées, colportées et aussitôt faussées. Dieu nous garde de croire, sinon sous de bien prudentes réserves, aux Mémoires, aux Correspondances, aux Journaux intimes, où tout se déforme si aisément ! Il n'y a sur un homme de lettres qu'un témoignage réel ; c'est son œuvre, parce qu'elle exprime la parole qu'il se disait à lui-même, et, quand elle se fausse, comme trop souvent, par exemple dans Chateaubriand, cela se sent si bien ! »

J'enregistre avec joie cette protestation contre la manie de commérages, qui sévit actuellement dans la critique : elle a pris, au lendemain de la mort d'Anatole France, les proportions d'un véritable déchaînement. On ne s'attache qu'à la vie de l'écrivain, on dévoile ce qu'elle a de plus intime, on étale ce qu'elle devrait avoir de plus secret, et cela sans vérification possible ! De l'œuvre même, il n'est plus question.

Sachons bien que tout ce bavardage ne dépasse, ni en intérêt, ni en vérité, les propos de fumoir et les médisances de salon. Loin qu'il apporte une aide à la critique, il lui est un empêchement à remplir son rôle avec sérieux et dignité. Dans les deux volumes d'*Essais de psychologie contemporaine* qui dominent toute la critique de ces quarante dernières années, M. Paul Bourget n'a pas mis une anecdote. Seulement il est plus facile d'attraper des potins que des idées.

Nous avons trop souvent soutenu, ici, le droit des morts illus-

tres à la discrétion des vivants, pour ne pas nous réjouir à l'idée que notre thèse soit maintenant admise par le directeur de la fameuse revue où Sainte-Beuve, par exemple, n'aura plus à souffrir de nouvelles divulgations.

§

Europe (15 juin) nous apporte le témoignage formel de M. Joseph Jolinon sur les tragiques « Mutineries de 1917 ». Il appartenait au 370e d'infanterie et fut chargé de la défense d'un des *instigateurs* (c'est lui qui souligne le mot) de la mutinerie. Le conseil de guerre en condamna 32 : 15 à 15 ans de travaux publics ; 17 à mort, dont 7 à l'unanimité et dont un seul fut passé par les armes. « De ma vie, je n'ai tant souffert de la justice des hommes », déclare M. J. Jolinon. Puis :

C'est le matin du troisième jour des audiences, alors que nous redoutions d'expliquer la mutinerie par ses causes militaires à des juges militaires et de tirer argument des circonstances les plus atténuantes, que le lieutenant Mariller, également défenseur, appartenant également au régiment, nous parla de l'agent provocateur, en ces termes dont, à défaut de citation textuelle, je garantis l'exactitude :

« Le soir de la révolte, au milieu des braillards, j'en aperçus un qui n'était pas de ma compagnie ; je l'appréhendai, lui demandant ce qu'il faisait là. *Il me tira à l'écart et me montra une carte d'agent de la sûreté.* »

Encore une fois nous aurions dû nous servir de l'argument. La manière dont le colonel Lherault présidait les débats nous l'interdit. Il m'arrive de penser que nous fûmes des lâches.

En tout cas, l'un de nous, le soldat Damiron, étant parti en permission à Paris le lendemain des condamnations, alla trouver le sénateur Bérenger, le pria d'intervenir auprès du Président de la République, d'appuyer les recours en grâce, d'empêcher les exécutions, alléguant toutes nos raisons et n'oubliant pas de parler de ce drôle d'agent provocateur. Ce dont le sénateur Bérenger prit note.

« On connaît la suite », — ajoute M. Jolinon — « on connaît moins bien ce qui va suivre ». Et c'est ceci :

Damiron, appelé le premier à renouveler sa déclaration, la renouvelle purement et simplement. Le lieutenant Mariller, lui, voilà ce qu'il déclare :

— Ce n'est pas moi qui appréhendai le braillard inconnu, c'est le lieutenant X..., et ce n'est pas le soir de la mutinerie, mais le lendemain.

Damiron s'étonne. Chacun maintient sa déposition. Une enquête est ordonnée. On recherche le braillard. Et l'enquête révèle qu'il s'agit d'un agent de la sûreté *de l'Armée*, venu en surveillance.

Tels sont les événements.

M. Joseph Jolinon, combattant, explique que le « défaitisme » n'avait pas à « travailler » l'armée, en 1917. En 1917, plus de *cent mutineries* l'agitèrent :

Plus de cent mutineries, cela vous laisse rêveur, moi pas. Exactement cent treize : 75 régiments d'infanterie, 22 bataillons de chasseurs, 12 régiments d'artillerie, 2 régiments d'infanterie coloniale, 1 régiment de dragons, 1 bataillon sénégalais.

Sans compter les régiments qui, faute d'occasion, ne se révoltèrent pas, mais n'en pensèrent pas moins. C'est pourquoi j'écris sans exagérer :

En 1917, l'ensemble de la troupe avait l'âme en révolte.

Ce que l'arrière appela plus tard défaitisme, la troupe l'ignorait.

Elle sentait venir le refus d'obéissance comme une conséquence fatale de la conduite de la guerre.

En fait le gros des révoltes suivit l'échec du 16 avril.

Tous les survivants vous diront : ceci entraîne cela.

Rien de plus étranger dans l'ensemble à toute passion politique.

De la part des poilus, tels qu'on se les représente à l'arrière, cela paraît phénoménal, c'est vrai.

... Pour avoir l'explication du phénomène par ses causes profondes si naturelles, oubliez donc la guerre écrite, ôtez vos lunettes d'écaille, équipez-vous, quittez Paris, le 2 août 1914, suivez ces hommes au pas. Cela va durer 32 mois de trente jours de 24 heures : 23.000 heures à raison d'un mort et de trois blessés à la minute.

Ces chiffres sont effrayants. Et M. Jolinon d'expliquer ensuite les causes du découragement et de la révolte. Il faut lire *in extenso* ce témoignage qui est un réquisitoire :

Si exceptionnelle est alors son âme — celle du combattant — que le spectacle de l'arrière lui donne un sauvage besoin de rejoindre ses frères, bien qu'il sache que le retour aux tranchées doive le glacer jusqu'à la moelle ; telle sa mentalité que, méprisant le Français de l'arrière, estimant l'Allemand des premières lignes, il éprouve à l'égard de son adversaire un secret sentiment de camaraderie. J'écris ces pénibles vérités parce qu'il faut que tout soit dit.

... Les silencieuses populations du front ne sont plus que lassitude, rancune, abjections, refus, colère sourde. On compte en moyenne un

cas de conseil de guerre par jour par division. Rien de moins excessif que d'écrire : au commencement de 1917, le poilu est révolutionnaire.

Revenant au 370e, où il a servi, M. Jolinon cite des mots et des faits, d'après ses carnets de notes : les mutineries n'ont pas été préparées par un parti politique ou par l'ennemi utilisant ses agents en France ; elles ont été la résultante des souffrances de l'armée, physiques et morales, intolérables. En 1917,

une série de circonstances d'ordre militaire, enchaînement de causes véritablement troublant, va précipiter les événements.

Le 26 mai, à huit heures du matin, les hommes n'ayant comme par hasard qu'à flâner par le village, de longues files de camions pleins de mutins des 17e et 36e régiments, officiers, sous-officiers et soldats, tous débraillés, défilent dans la rue principale, chantant l'*Internationale*, poussant les cris les plus séditieux, invitant à tue-tête à la révolte et distribuant des placards ainsi rédigés :

Camarades, vous ne savez pas ?
Sûrement non.
Le IIIe corps a refusé de marcher.
Faites comme nous,
C'est le commencement de la paix.

Nous applaudissons au courage de M. Jolinon. Il sera probablement injurié pour avoir écrit la vérité. D'autres, après lui maintenant, oseront. On finira par la savoir toute.

Et peut-être aussi, saura-t-on bientôt pourquoi tant de morts, tant de sacrifices, n'ont empêché la France de 1926 d'être encore plus ruinée, financièrement, par les 8 années postérieures à l'armistice, que par les années de la guerre ?

§

Naissance :

Les nouveaux essais critiques. — « pamphlet politique et littéraire », mensuel, 15, rue de l'abbé-Grégoire, à Paris — viennent de paraître en juin. Y collaborent : MM. E. Beau de Loménie, Georges Hain, E. Rouvellon et B. Simonesco.

Mémento. — *Les Cahiers idéalistes* (juin) : enquête sur l'anti-poésie commentée par M. Ed. Dujardin.

La Revue de Paris (15 juin) : « Au service de la France », par M. R. Poincaré. — « Les douces flèches », début d'un nouveau roman de M. François de Bondy, un des meilleurs écrivains d'aujourd'hui. — « Sonnets », de M. Pierre de Régnier.

La Muse française (10 juin): Poésies inédites de Musset à qui tout ce numéro est consacré.

La Revue Mondiale (15 juin) : Mme Marie Tarlarin : « L'enseignement secondaire aux Etats-Unis ».

La Nouvelle Revue (15 juin): « Li Gabian », de Jules Boissière, par M. F. Bertrand.

Le Divan (juin) : « Bourges à Samois », par M. Louis Thomas. — Poèmes de M. Jean Lebrau sur qui M. H. Duclos donne une étude. — « Fanny », par M. Noël Ruet. — « Elizondo », par M. André Lambert.

Les Cahiers orléanais (mai-juin) : « Enfance de Pierre Baudoin », autobiographie de Charles Péguy. — Enquête sur Jeanne d'Arc et les Lettres.

La Revue Universelle (15 juin) : « Les crises de l'Europe et leur profiteur », par M. Pierre Lague. — Poèmes de la comtesse Murat.

La Revue de France (15 juin) : « Sur Anatole France », par M. Louis Barthou.

Le Correspondant (10 juin) : « Quelques lettres inédites d'A. de Vigny », par M. F. Baldensperger. — Deux sonnets de Paul Harel.

Les Marges (15 juin) : « Stances », de Henry Charpentier. — « Le bricoleur », nouvelle de René Descharmes. — « Excès du catholicisme littéraire », par M. Denis Saurat.

La Revue Hebdomadaire (19 juin) : « Stendhal dans la société marseillaise », par M. Paul Arbelet.

La Vie (15 juin) : « Paul Valéry », par M. Jean Royère. — « De Joséphine Baker et de l'art nègre », par M. J. Maigret.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition René Karbowsky, galerie Georges Petit. — Exposition Louise Ochsé, galerie Georges Petit. — Exposition Claire Valière : galerie Girard. — Exposition Aronson, galerie Decour. — Exposition de dessins de Belay, galerie Carmine. — Exposition Zina Feitelberg, galerie Marguerite Henry. — Exposition Claudot, Palette Française. — Exposition Othon Friesz, galerie Granhoff.

René Karbowsky, dans une série de petits tableaux, fait preuve de la plus jolie qualité de vision et d'une rare aptitude décorative. Il aime les jeux d'harmonie à la fois complète et discrète où le foisonnement floral d'un pommier, la touffe de roses aux tons vifs et tendres éclate en dominante vive et preste. Il met bien en page et stylise ainsi par la simple justesse de l'ordre des détails et de leur importance. Quoiqu'il préfere aux somptuosités de la couleur la finesse de ses modulations, il sait donner

l'éclat, ainsi que le démontre un beau coq, retracé au moment où il chante avec fierté, avec ivresse, tout tendu vers la clarté, et diapré des plus belles couleurs pourpre, or et brun clair. Les tableaux de fleurs sont nombreux, aux thèmes variés, roses, lilas, pieds d'alouette, chrysanthèmes d'une rare exactitude, des tableaux de fruits et quelques paysages dont l'un charmant : une crique de rivière bordée d'un rideau irrégulier de grands arbres, avec, sur l'eau limpide, le passage glissant des barques.

§

C'est la première fois que Mme **Louise Ochsé**, qui ne fréquente les Salons que très intermittemment, expose un ensemble de ses sculptures.

On y trouve une série de bustes, la plupart féminins, d'une vérité expressive et dont les meilleurs sont, croyons-nous, ceux où elle réussit à rendre la grâce un peu rêveuse, un peu molle et l'instinctive coquetterie de jolies fillettes.

Elle nous montre de bons bustes d'hommes, celui d'André du Fresnois, celui d'Henri de Régnier, véridique, et surtout celui de Paul Adam, d'une forte réalité d'impression, donnant l'idée de puissance appliquée et de rythme régulier et volontaire qui se dégagent de la vie, de l'œuvre et du masque du créateur de *le Temps et la Vie*.

Mais l'originalité de Mme Louise Ochsé apparaît davantage dans ses œuvres d'art décoratif. Elle y fait preuve d'un goût large et ample en même temps que sûr.

Elle utilise la faïence blanche, monochrome, et tire de jolis effets de ses luisances et de ses éclats assourdis. Elle y coule de larges amoncelis de fruits, raisins, grenades entr'ouvertes. Elle dessine de grands poissons décoratifs, d'allure un peu japonaise, aux volumes légers et tourmentés.

Pour décorer un poêle de faïence, elle disperse sur des parois des masques de génies du feu, ou d'aquilons soufflant sur la flamme, et des gerbes ignées aux larges feuilles stylisées. La tentation est curieuse et aboutit.

§

Mme **Claire Valière** expose surtout des natures mortes, un peu concrètes, solides, d'harmonie complexe et intéressante. Ses

paysages sont empruntés à la nature aux lignes sobres et un peu sévères du Lot et de la Creuse, et elle y tente de figurer, en brefs espaces, de larges étendues avec leur moutonnement d'arbres autour des clochers. Elle y joint quelques portraits d'exécution assez curieuse, les physionomies traitées avec un grand souci de vérité, et les détails de l'ambiance stylisés.

§

Aronson expose nombre de sculptures, soixante-quinze, dont quelques-unes toutes récentes. On peut suivre à cette exposition le développement d'un artiste très particulier qui admet la sculpture à thème littéraire et par l'expression de ses figures traite un sujet. Pour symboliser la Russie actuelle, il créera la statue d'un intellectuel, au regard fin, aux traits à la fois harmonieux et tourmentés. Le regard est indécis et semble évaluer des idées ou des rêves. L'homme est distrait et semble ignorer qu'il est déguenillé. Seuls, les problèmes de la destinée, et plutôt des destinées de l'humanité que de la sienne propre, semblent l'intéresser. Il vit évidemment dans l'avenir. Il est assez curieux de rapprocher cette effigie des nombreux dessins qu'Aronson, qui put approcher Tolstoï, a faits d'après le grand penseur russe, dessins familiers et expressifs.

Quelques figures décoratives pour des fontaines, de bonne allure, des bustes d'évocation dont le meilleur est celui de Chopin, des bustes de femmes et d'enfants, des évocations bibliques traversées d'esprit moderne, telle une Salomé prostrée de douleur, et quelques souvenirs des souffrances de juifs de Russie, bas-relief représentant les victimes d'un pogrom, une maquette qui donnerait la fuite des proscrits devant leurs persécuteurs, maquette d'un bon mouvement, mais de format trop restreint pour donner une idée juste de ce que pourrait être la réalisation de l'idée.

§

De Belay expose une série de dessins. Nous avons eu récemment l'occasion de parler de ses tableaux de Bretagne, violemment brossés, avec un vif souci de la vérité des silhouettes et de la forme et de la vie collective de ses groupes de paysans et de pêcheurs.

Ses dessins ont trait à une autre série de recherches.

Ce sont des aspects de tables de café avec les personnages vigoureusement accusés en quelques traits principaux, et surtout des nus, des nus de femmes délimités d'un crayon cursif, emporté, pourtant très attentif à la souplesse et à la véracité de la ligne générale. Un dessin, représentant une étreinte, donne les deux corps dans un grand mouvement alerte et vivant.

C'est d'ailleurs un artiste épris de vivacité, d'intensité et qui sait faire image.

§

L'exposition de Mlle **Zina Feitelberg** est intéressante. Il y a un joli sentiment moderniste dans cette étude de femme laçant son corset dans une ombre grise, et de la force dans un grand portrait d'homme, précis, avec une bonne étude du masque et une intéressante liberté dans la façon de traiter le costume d'hiver, lourd et engonçant.

Des natures-mortes sont curieuses par leur présentation, le caprice de forme des verreries et des poteries qui sertissent des fleurs au souple mouvement. Il y a aussi des études de nus, d'une sobre justesse.

§

A la Palette française, de **Claudot**, de bons paysages des confins de Paris, vers la porte de Versailles, sous des ciels lourds et embués sur les aspects rectilignes et tristes du chemin de fer de ceinture.

§

Galerie Granhoff, une importante exposition d'**Othon Friesz**, importante non point tant par le nombre de toiles que par la qualité.

L'essentiel de cette exposition, les plus remarquables parmi ces quinze toiles, sont des études préalables pour ce beau *Port de Toulon* que Friesz nous a montré au Salon des Tuileries.

N'entendez point avec Friesz que ce sont là des pochades, ni même des esquisses travaillées. Ce sont des tableaux, très poussés, très achevés, donnant chacun un aspect partiel du port dont Friesz nous donne la synthèse dans le tableau du Salon des Tuileries. Dans aucun, Friesz ne perd de vue son idée générale ; l'eau lourde du port y frémit avec des reflets à peu près pareils,

car les études ont été faites à la même saison, dans la même atmosphère de saison tempérée, presque d'hiver méridional, clair tout de même, que le grand tableau. Ces esquisses donnent sur l'art de Friesz une indication précieuse et nous expliquent sa façon de composer, la méthode pour arriver à cette sorte de majesté tranquille d'équilibre parfait de la composition qu'il recherche.

Ces études sont intéressantes aussi pour qui veut se rendre compte des originalités diverses et des contrastes de méthode de nos bons peintres contemporains.

Songez à l'apparition brusque du port de Toulon, au bout d'une rue étroite, saisissante impression de Bonnard, aux coins du port de Toulon d'Alexandre Urbain, avec des quais spacieux où passent des silhouettes si fortement stylisées, sur le fond d'horizon marin. Chez Friesz, le personnage central, le thème même du tableau, c'est moins encore le port que le large vers lequel le port s'évade. Dans le grand tableau comme dans les études, voici la pleine et heureuse réalisation d'un art classique, classique sans souvenir d'école, mais classique par la volonté. Cela s'éloigne de Turner et cela revient vers Claude Lorrain, mais note bien prise de la luminosité impressioniste comme du résumé de Marquet.

Ici, il y a vraiment effort et aboutissement du côté de la solidité.

On retrouve les qualités de Friesz dans ses autres toiles, natures-mortes de belle harmonie, nus simples et puissants et paysages vert-sombre du Cap-Brun.

§

A côté de l'exposition Friesz, quelques sculptures, Drivier, Wlerick, Pompon, Arnold, etc...

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

G. Contenau : *La Civilisation phénicienne*, in-8 écu, 137 ill., Payot. — G. Jéquier : *Manuel d'Archéologie égyptienne*, t. Ier, *Les Eléments de l'architecture*, in-8, 250 ill., Picard.

Les faits phéniciens et les opinions sur **la Civilisation phénicienne** publiés dans les manuels d'histoire, même dans de grands traités comme celui de Perrot et Chipiez, sont extrê-

mement en retard ; il est vrai que les découvertes faites en Syrie depuis la guerre ont modifié sur un grand nombre de points les connaissances antérieures. Il faut donc remercier vivement M. Contenau, actuellement chargé de fouilles en Syrie, d'avoir mis au point des problèmes qui intéressent directement l'histoire primitive de notre civilisation moderne.

L'exposition est claire, précise, courante, et pourtant très savante ; M. Contenau ne prend position sur chaque point discuté qu'après avoir accumulé une documentation de première main complète. L'étude du pays introduit à l'étude historique. La civilisation phénicienne est relativement jeune ; elle est née coincée entre celles de l'Egypte et celles de la Mésopotamie et du bas pays (civilisation sumérienne). A défaut d'autre terme, admettons avec l'auteur que les Phéniciens ont eu une religion sémitique ; l'architecture et la sculpture sont d'origines complexes ; les bijoux, dont une série importante a été trouvée récemment à Byblos, marquent une influence égyptienne ; les tombeaux de Byblos datent à peine de 1800 ans av. J.-C.

C'est à Byblos aussi qu'a été découvert, par M. Montet, un hypogée dans lequel se trouvait un sarcophage décoré et muni d'une inscription donnant le nom du possesseur du tombeau : Ahiram. C'est la plus ancienne inscription phénicienne connue. Le sarcophage « fait partie de ce grand ensemble qui donne au même moment les sculptures de Boghaz Keui en Asie Mineure, les cylindres dits de Kerkouk et certains bas-reliefs d'Assur en Assyrie, le bas-relief kassite de Marduk-nadinahe (XIIe siècle) à Babylone ». C'est l'art syro-hittite. Ainsi les découvertes de Byblos établissent un raccord à la fois vers l'Egypte et vers l'Assyrie aux XIIIe-XIIe siècles av. J.-C. Ce qui change fortement les opinions admises.

Très intéressante est aussi l'étude des peintures funéraires, qui sont, il est vrai, d'époque bien plus basse, ainsi que celle de l'art industriel. La conclusion générale serait que « l'artiste phénicien copie son modèle d'abord servilement, ensuite plus librement. Son originalité consiste dans le choix des thèmes, dans leur agencement suivant un ordre qui lui est propre, dans l'adjonction d'une influence étrangère à un motif déjà pris à un autre art ; ce n'est jamais un art qui commande ; il suit. »

Sur l'agriculture, la navigation et le commerce, on est moins

renseigné, du moins pour les périodes anciennes, M. Contenau signale naturellement le rôle des Phéniciens comme navigateurs : mais il est sage ; il abandonne certaines théories enfantines qui ont toujours paru aux ethnographes le comble de l'exagération : les marins, surtout barbares, ne transportent pas des civilisations, ils pillent d'une part celles qu'ils trouvent sur les côtes ; ou bien, par échanges, ils laissent en certaines places des objets qui peuvent provenir de la patrie même des marins : mais l'influence technique de ces objets est nulle. Si un de nos marins porte chez une tribu côtière nègre, je ne dis pas un phonographe, mais un simple litre en verre, ces nègres sauront-ils du même coup fabriquer du verre et des litres ? Les archéologues identifient trop facilement l'objet et le procédé par lequel on le fait. Aucun paysan de France n'est capable de modeler une poterie néolithique si on ne lui a pas montré le procédé ; si je le sais, c'est que des femmes kabyles me l'ont appris. Cela ne s'invente pas, ni l'art de travailler les métaux, *a fortiori*, de fondre du bronze et du fer, même de sculpter du bois ou de la pierre : l'influence phénicienne par le commerce n'a donc pu être que superficielle et temporaire.

M. Contenau a un sens direct des réalités et des possibilités archéologiques ; cela se sent dans son livre ; et c'est par là que son traité est vivant et vrai. Il est tout aussi prudent dans la question des alphabets, question qui acquiert une importance nouvelle par la découverte des signes de Glozel, lesquels, étant néolithiques, remontent au bas mot à 10.000 ans. On a fait prématurément des rapprochements entre les signes de Glozel et l'alphabet phénicien : mais dans le traité de M. Contenau on trouvera, réduits en tableau, les signes de la stèle de Mésa, de Sidon, de Carthage et du néo-punique, puis une comparaison, en tableau, des alphabets hébreu, du Sinaï, hiératique égyptien, grec ancien et du sarcophage d'Ahiram, ce qui prouve qu'il existait plusieurs alphabets phéniciens très différents ; le plus ancien, celui d'Ahiram, est précisément celui qui s'éloigne le plus de celui de Mésa. Peut-être provient-il de l'égyptien ; M. Contenau met en présence tous les arguments pour et contre, mais n'ose se prononcer. Avec René Dussaud, M. Contenau reconnaît aux Phéniciens le mérite d'avoir « démêlé, dans les écritures si compliquées qui étaient alors en usage, vingt-deux sons simples permettant de

noter les diverses articulations consonantiques de leur langue et d'avoir créé un système de signes d'une remarquable simplicité ».

Telle est la situation actuelle du problème de l'origine de l'alphabet, ou du moins d'une série d'alphabets ; mais ce n'est pas résoudre encore le problème de l'origine du système des signes alphabétiformes, c'est-à-dire du trésor où les éléments de l'alphabet de vingt à trente lettres ont été puisés. Je ne suis nullement persuadé, comme l'est M. Contenau, qui s'en tient au livre de Berger et ignore ceux de Taylor, Danzel, Jensen, etc., que c'est de l'alphabet phénicien que sont dérivés tous les alphabets modernes (p. 326). On doit, je crois, partir de la polygénèse : d'autres peuples ont pu faire la même opération de simplification que les Phéniciens. En tout cas, avec ce peuple, et même avec l'écriture hiératique égyptienne, on est situé à des époques récentes, une quinzaine de siècles à peine avant J.-C., alors que Sumer en a une quarantaine et le néolithique récent en Europe une centaine, au moins ; donc le problème reste en l'état.

Les chapitres sur la langue et la race sont nécessairement courts. M. Contenau constate avec raison que les Phéniciens n'étaient pas de race pure et en tout cas n'étaient pas des Sémites dolichocéphales ; ce qui était à prévoir, vu la date de leur apparition dans l'histoire écrite. Un bon index, une bibliographie choisie avec soin et un tableau chronologique comparatif (Phénicie, Egypte, Syrie et Palestine, Babylonie et Perse, Hittites, Chypre) font de ce volume un manuel excellent et pratique.

%

Tout aussi excellent est le premier volume du **Manuel d'Archéologie égyptienne** de Gustave Jéquier, consacré aux *Eléments de l'Architecture*. Il me sera permis, sans doute, de dire ici que j'ai assisté à la genèse de ce *Manuel*, à Neuchâtel, juste avant la guerre, et c'est un plaisir pour moi que de signaler sa naissance. La première partie traite des matériaux : bois, terre et pierre ; la deuxième, des bases (fondations, stylobates, dallages et canalisations) ; la troisième, des clôtures (murs, portes, fenêtres, cryptes), la cinquième, des supports (piliers, colonnes), la sixième des toitures (architraves, plafonds, entablement, voûtes), la septième des accessoires (naos, sarcophages, autels, obélisques,

stèles) et la huitième des statues (des temples, des tombeaux, sphinx). On voit que le classement adopté par M. Jéquier est d'une rigueur scientifique; chaque élément est étudié à la fois en partant des origines vers l'évolué, et du simple vers le complexe.

Jamais le sujet n'avait été traité de cette manière et c'est par là, tout autant que par le choix des illustrations typiques parmi des milliers de documents connus, que ce *Manuel* est personnel et nouveau. Innombrables sont les difficultés auxquelles on se heurte dans la rédaction d'un ouvrage de ce genre.

Il reste encore pourtant un grand nombre d'inconnues. On admettra volontiers avec l'auteur que la décoration peinte des encadrements et des frises, ainsi que des portes et des fausses-portes, est une transposition directe à ces surfaces planes des décors qui ornaient des étoffes et des tentures multicolores primitivement suspendues aux mêmes endroits, peut-être parfois en cuir de même type que les cuirs décorés des Touaregs modernes. L'auteur a dû élaborer aussi une théorie personnelle pour expliquer la juxtaposition du pilier et de la colonne ; il regarde leur principe originel comme essentiellement différent ; donc il ne dérive pas la colonne du pilier, mais en cherche les origines dans les éléments de l'architecture civile, c'est-à-dire dans les légères constructions de bois qui furent en usage dès les plus anciennes époques. Les supports habituels de ces édifices de bois étaient, soit des troncs d'arbres ou de grosses poutres équarries, soit de simples perches ; un décor passager de fleurs ou de feuillage pouvait être fixé au haut de ces supports ; et c'est en transposant du bois à la pierre la forme et la décoration de ces supports de bois que se seraient formés les deux grands groupes de colonnes égyptiennes, les ordres simples et les ordres floraux. Pour expliquer la genèse de ce deuxième groupe si typique, de l'art égyptien, il faut, tout en rejetant une théorie trop abstraite de Borchardt, étudier les représentations peintes si fréquentes, qui vont de l'Ancien Empire jusqu'au Nouveau, où l'on voit des colonnettes formées d'un fût droit ornées à leur extrémité supérieure de fleurs et de feuilles qui ne servent pas de chapiteau. Cette tradition s'était conservée ; et c'est là le prototype des colonnes à chapiteau : on a intercalé les ornements entre le support proprement dit et la pierre supportée, l'entablement.

Impossible malheureusement, de reproduire ici, même en le

résumant, le tableau de l'évolution de chacun des « ordres » de colonnes en Egypte ; c'est la partie la plus neuve et la plus intéressante du volume, car peu de peuples ont autant que les Egyptiens travaillé cet élément architectural, et d'une manière aussi originale et aussi souple. Rien que dans les chapiteaux composites, M. Jéquier a réussi à discerner vingt sept types différents, nettement caractérisés. Dans le chapitre sur les sarcophages, ce fait important : le sarcophage représente une maison, celle du mort ; il apparaît sous l'ancien Empire ; or les Egyptiens prédynastiques enterraient leurs morts dans des cuves en terre cuite de toutes formes ; ce qui implique une autre conception de la vie outre-tombe. Cette modification constitue donc un problème auquel on ne connaît pas encore de solution. Peut être M. Jéquier nous la donnera-t-il dans l'un des volumes suivants de son *Manuel* ; ce volume-ci, comme on voit, n'intéresse pas seulement les architectes, mais tous ceux aussi qui s'occupent d'art décoratif.

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

4e Festival donné, à Zurich, par la société internationale pour la musique contemporaine. — La S. I. M. C. continue son excellente besogne. L'an dernier, c'était en deux festivals qu'elle avait présenté : d'abord, à Prague, un certain nombre d'œuvres orchestrales, puis, à Venise, un ensemble de musiques de chambre. Cette année, une seule réunion, à Zurich, du 18 au 23 juin, combinait les deux genres. Et cela constate heureusement un état de fait. Il n'y a plus à l'heure actuelle de solution de continuité entre le grand orchestre et un groupe restreint comme un trio, un quatuor, etc... On passe de l'une à l'autre de ces formes par une série de gradations continues, de combinaisons multiples. Aux deux extrémités de l'échelle, d'une part, les *Foules* de Ferroud, la *Danse de la sorcière* de Tansman, *Portsmouth Point* (ouverture brillante et colorée, inspirée par une gravure du temps de Napoléon) de Walton, pour grand orchestre, et d'autre part le quatuor de Jacobi ou le trio de Geiser (compositeur suisse à la musique extrêmement contrapunctique, bien faite, un peu lourde parfois et manquant d'originalité, mais sympathique) maintenaient ferme la tradition des

genres. Mais c'est, à ma connaissance, la première série de concerts donnée qui permettait de parcourir tous les stades intermédiaires entre ceux-ci. Certains compositeurs restent encore dans le cadre de la musique de chambre, mais en en rendant plus complexes les combinaisons (Schœnberg avec son *Quintette*, Hoerée avec son *septuor*, etc.). D'autres partent de l'orchestre traditionnel pour en diminuer et en individualiser à l'extrême les voix (Krasa, Kurt Weill, Webern, etc.). Et cette individualisation, poussant les compositeurs à faire la plus grande attention à la technique instrumentale, devait fatalement les entraîner vers le culte d'une certaine virtuosité. C'est ce qui explique à mon sens la renaissance très frappante du genre du concerto.

En deux concerts nous en entendîmes 4 : ceux de Casella, Kurt Weill, Hindemith, Ernest Lévy. Cette renaissance s'explique également par l'attirance des musiciens actuels vers le XVIIIe siècle. A cette époque un intermédiaire très intéressant entre le grand orchestre et le soliste est fourni par le concertino dans le concerto grosso. Et la *Partita* de Casella, aussi le *Concerto* d'Hindemith offrent des exemples excellents de l'emploi de concertini (dans la première le piano, le hautbois et les clarinettes sont ainsi traités, dans la seconde le violon, le hautbois et le basson).

Quelques-uns encore des faits les plus saillants du festival furent la mise en évidence, devant un public international, d'une génération nouvelle de musiciens, et aussi la place très importante accordée à la musique religieuse.

Tansman, qui est Polonais, a déjà acquis une assez large notoriété ; il est à peu près du même âge qu'Auric ou Poulenc, mais il est « parti », si je puis dire, après eux. Hœrée, qui a, comme Tansman, 29 ans, est connu à Paris seulement d'un public restreint (grâce aux concerts de la *Revue Musicale*), et assez peu en Belgique, sa patrie.

Le Français Ferroud, Hans Krasa, un Tchèque excellemment doué, l'Allemand Kurt Weill sont nés tous les trois en 1900 ; l'Anglais Walton en 1902.

Tous ces musiciens (sauf Krasa) subissent certainement l'influence de Strawinsky, mais j'ai l'impression que cette influence est plus littérale, superficielle que chez ceux qui les ont précédés (entre autres un Auric). Tansman pratique en-

core, dans sa *Danse de la sorcière*, des insistances rythmiques qui dérivent nettement du *Sacre*. Mais après la concision, la netteté classique qu'il a utilement apprise depuis sa venue à Paris il y a quelque cinq ou six ans, on sent chez lui maintenant un besoin d'expansion lyrique qui peut donner les fruits les meilleurs et qui est bien peu strawinskien. Il passe déjà un souffle de lyrisme très réel dans le canon terminal, confié aux cuivres, de la *Danse et la Sorcière*; c'est une page d'un effet vraiment puissant. C'est aussi de la rythmique strawinskienne que procède, dans le *Septuor* d'Hœrée (pour quatuor à cordes, voix et flûte), par exemple le finale. L'influence aussi de Ravel est très sensible dans cette œuvre ; mais, sans parler d'une science harmonique tout à fait exceptionnelle, on sent percer chez Hœrée une fraîche poésie pastorale, une saine et joyeuse exaltation qui lui sont bien propres. Le principe de traiter la voix dans un ensemble comme un instrument parmi d'autres ne me paraît pas, personnellement, très heureux. Mais le compositeur s'en est tiré avec une rare habileté, soit dans les vocalises de la *Chanson du Pâtre*, soit dans la partie médiane où le soprano égrène, dans le ton d'une chanson populaire, les strophes du *Bonheur* de Paul Fort.

Des strawinskismes étaient bien difficiles à éviter dans une œuvre telle que *Foules* de Ferroud ; mais c'est plutôt de son Maître Florent Schmitt que le compositeur a appris à manier déjà magnifiquement son orchestre. Peu, et même parmi les artistes en pleine maturité, savent comme lui manier les cuivres. C'est la Foule « en soi » que veut évoquer Ferroud dans son poème symphonique (déjà donné à Paris par Albert Wolff); et il en voit surtout le côté élémentaire. Il la dépeint un peu comme d'autres feraient la mer. Son état d'esprit me paraît se rapprocher assez de l'unanimisme poétique, celui des débuts d'un Jules Romains par exemple. Je reprocherais peut-être à ses thèmes musicaux d'être ou pas assez ou trop caractérisés. Ils n'ont jamais assez de relief (sauf peut-être à certains moments qui évoquent la danse) — et c'est dommage, — pour que l'on sente un chant dans la foule ; d'autre part, ils en ont trop pour que l'on ne voie en cette masse humaine qu'un anonymat grégaire.

D'une façon générale, nous entendîmes à Zurich beaucoup moins qu'à Venise de ces mélanges de jazz et de musique imitée

de celle du XVIIIe siècle, que certains voudraient considérer comme la marque d'un style moderne. Mais ce qui prouve que ce procédé correspond bien quand même à un besoin de notre époque, c'est l'emploi qu'en font des compositeurs comme Hindemith, qui est certainement bien à l'opposé d'un Strawinsky, l'inventeur de la formule.

A vrai dire, Hindemith, dans son Concerto, n'emploie guère de rythmes de jazz d'une façon flagrante, mais beaucoup de ses accentuations en sont directement issues. D'autre part, son premier thème est assez scarlattien. Il y a quelques faiblesses dans ce Concerto (par exemple la marche pour instruments à vent), mais c'est quand même l'une des meilleures œuvres d'un des meilleurs musiciens de ce temps ; une des plus homogènes, concises et fortes. A vrai dire, M. Busch est un chef d'orchestre d'une autorité magnifique, mais il en a un peu bousculé les mouvements. J'aimais mieux la façon si vivante dont Koussewitzky l'a dirigé à Paris. Le défilé au pupitre de chefs d'orchestre aussi éminents à titres divers qu'Andréae, Busch, Fitelberg, Straram, Casella, Schmeidel, etc., était du reste l'un des grands intérêts du festival ; cependant que dans la salle écoutaient un Koussewitzky, un Fürtwangler, qui est peut-être la plus grande « baguette » de l'Europe centrale.....

Le représentant le plus pur de ce qu'on est convenu d'appeler le néo-classicisme fut Casella, avec sa *Partita* pour piano et orchestre. J'admire infiniment ce musicien en pleine force de l'âge de ne s'arrêter point, et de sans cesse progresser. Il arrive seulement maintenant à la conscience de sa véritable personnalité, essentiellement italienne, latine. Peut-être cette lenteur relative tient-elle de famille ? Il se pique de descendre du musicien Casella chanté par Dante dans son Purgatoire. Ce Casella aussi avançait tardivement vers le paradis. Mais il sut quand même apporter au Poète une des plus belles consolations de son voyage, en lui chantant magnifiquement la canzone : *Amor che nelle mente mi raggiona !* Il n'y a dans la *Partita* de Casella aucun élément qui appartienne en propre au compositeur, et pourtant c'est une œuvre originale et vivante, à laquelle on fit un succès très mérité. Les rythmes de danse y règnent en maîtres (passacailles, tarentelles, etc.) — comme dans la plupart des œuvres d'aujourd'hui, du reste, que régissent des mètres saltatoires plutôt que la mesure

de la parole (quand Hœrée fait chanter la voix de son Septuor, il le fait suivant le rythme d'une chanson populaire *dansée*). On parle tant de musique pure aujourd'hui ; mais s'est-on jamais avisé que cet art ne peut devoir un élément important de lui-même, le rythme, qu'à des sources étrangères : la parole ou la danse ? Il y aurait bien des choses encore à dire sur la *Partita* de Casella : signaler un emploi assez archaïque des cuivres, dont les parties pourraient être écrites pour des instruments fabriqués avant l'invention des pistons ; souligner la verve étincelante du *Burlesque* finale qui dérive de Rossini et du Verdi de *Falstaff* ; dire la netteté magnifique d'un orchestre qui prend parfois des sonorités d'orgue (ainsi que déjà dans la *Jarre*) ; mais, hélas ! je ne puis guère insister.

La tendance vers l'ordre, l'architecture, est tellement accentuée aujourd'hui qu'un seul musicien apporta une œuvre chaotique (mais parsemée pourtant de beaux moments), le Suisse Ernst Lévy avec son concerto pour violon et trompette. Certains deviennent de purs architectes sonores, qui semblaient fort peu faits pour cela ; par exemple Schœnberg. Dans son quintette pour instruments à vent, il inaugure sa nouvelle façon de composer, qui consiste à combiner de toutes les manières possibles non pas un thème, mais une échelle sonore préétablie, comprenant les 12 sons de la gamme tempérée, arbitrairement disposés d'une façon quelconque. La longueur extrême de l'œuvre (qu'avait déjà fait entendre à Paris une association privée de concerts, celle de la *Revue Musicale*) provoqua dans le public des résistances justifiées.

Mais je fus loin d'éprouver à l'audition de ce quintette l'ennui dont la plupart se sentirent accablés. Si l'andante est, je crois bien, indéfendable, l'invention sonore de la première partie m'intéressa vivement. Il est curieux que, malgré qu'il veuille abandonner toute intention expressive, devenir, suivant l'expression d'un de ses commentateurs, un « ingénieur en musique », Schœnberg arrive malgré lui à éclairer étrangement certains domaines obscurs de l'esprit : celui des premiers bégaiements pour sortir de l'informulé ; celui d'une conscience presque infra-humaine. Je crois du reste que l'exclusive cérébralité actuelle de Schœnberg peut fort bien n'être qu'une réaction contre son hyper-romantisme d'antan, une sorte de « peur » instinctive d'où aurait pu l'entraîner celui-ci. De même, la rigidité de son système de

composition à 12 sons peut très bien parvenir d'une sorte de crainte inconsciente des conséquences extrêmes de l'atonalité, qui selon moi aboutit assez naturellement à la constitution d'intervalles plus petits que le 1/2 ton, depuis les quarts de ton jusqu'aux dix-huitièmes de ton ; systèmes qui commencent à se pratiquer çà et là.

Si le quintette de Schœnberg est une des œuvres les plus prolixes qui soient, les *Cinq pièces d'orchestre* de son disciple Webern sont d'une concision impossible à dépasser. Chacune dure en moyenne entre 20 et 50 secondes ! Les Haï-Kaïs japonais sont de verbeuses œuvres d'art en comparaison ! Quand Webern laisse dans ses instantanés sonores de la « musique » au sens où nous entendons ce mot, c'est-à-dire un thème, une harmonie, ce n'est pas bien fameux. Quand il crée simplement de purs jeux de sonorité, cela devient tout à fait intéressant. Pourquoi la pure invention sonore ne se suffirait-elle pas à elle-même ? Je crois que la sonorité pure va beaucoup plus loin que nous pouvons le concevoir, et qu'il est peut-être assez inutile de lui mélanger des éléments intellectuels ou sensibles pour produire de grands effets. La 3e des pièces de Webern, où entrent en jeu des cloches de pâtre, une guitare, une mandoline, etc., présente un insurpassable dosage de quantités sonores.

Hans Krasa nous avait été révélé, il y a trois ans, à Paris, par Straram. Sa *Pastorale et Marche* est une œuvre d'une intelligence très fine, d'une délicieuse légèreté ironique ; son orchestre est plein d'inventions ingénieuses. L'influence de Schœnberg est souvent sensible chez ce compositeur, mais aussi celle de Strauss. On dirait parfois du Strauss ossifié, mécanisé. Il y a chez Krasa un côté extra-humain, machinesque, sans du reste aucune outrance, qui est très curieux. Sa musique semble faite pour des automates ou des poupées articulées.

La tendance à schématiser l'homme est si grande aujourd'hui que l'on comprend très bien par là le renouveau actuel de l'art des marionnettes, dont Zurich est depuis longtemps un des centres. (Il y a quelques années déjà y furent donnés de remarquables *puppenspiele*, entre autres une légende moyenâgeuse dont le Dr Faust est le héros.) Il était donc très naturel que l'on songeât à représenter pendant le festival une des meilleures œuvres de De Falla, le *Retable de Maître Pierre*, écrit pour un théâtre

de marionnettes. Et ce fut une matinée charmante que celle où nous vîmes, sur la musique pleine à la fois de charme et de fierté du maître de Grenade (dont l'influence du reste grandit sans cesse), défiler, dans de ravissants décors, la belle Mélisandre, le preux Roland, Don Quichotte, Sancho Pança, etc., etc.

J'en viens enfin à l'une des parties les plus importantes du festival, aux deux concerts consacrés à la musique religieuse. Si la plupart des musiciens dont nous avons parlé jusqu'à présent étaient plus ou moins connus à Paris, un nom nouveau fut révélé à beaucoup des auditeurs de Zurich : celui de Petyreck, dont les tendances sont nettement mystiques, et dont on exécuta une *Litanie*, pour chœurs, des plus intéressantes.

Il était bien naturel que les concerts s'ouvrissent par un hommage à Honegger, qui est d'origine zurichoise. L'exécution qui eut lieu du *Roi David* fut absolument hors de pair. Les chœurs zurichois s'y révélèrent d'une qualité merveilleuse aussi bien dans la force que dans la douceur. L'œuvre est trop connue pour en parler encore bien longuement. Il en va de même du *Miroir de Jésus* d'André Caplet, qui recèle de grandes beautés, surtout dans les moments d'ordre tragique, qui sont d'une grande intensité et laissent sentir un grand cœur. Mais la coupe de l'œuvre est dans l'ensemble bien monotone, le déroulement des sonnets assez médiocres d'Henri Ghéon paraît bien long, et les parties joyeuses ne vont pas sans quelque fadeur ! Mme Croiz a mit au service de Caplet son sens dramatique si émouvant et sa grande sensibilité.

Zoltan Kodaly, qui est avec Béla Bartok un des principaux artisans de la renaissance musicale hongroise, a écrit son *Psalmus hungaricus* sur une paraphrase en hongrois, datant du XVIe siècle, du Psaume 55. C'est une œuvre noble et sincère. Les éléments hongrois introduits dans la musique le sont très heureusement. Certains passages (le début et la fin par exemple, qui consistent en un simple unisson) sont très impressionnants par leur gravité ; certaines entrées de chœurs sont d'une belle envolée ; mais le lyrisme des ensembles est parfois un peu creux et conventionnel et surtout les importants soli de ténor sont d'un wagnérisme assez faible.

La *Litanei* de Petyreck (né en Autriche en 1892) me paraît, sous des dehors beaucoup plus modestes, être d'une autre enver-

gure. Toutes les autres œuvres religieuses inscrites au programme étaient mélangées d'éléments extérieurs, pittoresques, poétiques, dramatiques, etc... Toutes comportaient une « sauce » assez longue. Chez Petyreck, il n'y a plus que le fait religieux en lui-même qui compte, l'effort passionné de l'homme pour se rapprocher du divin, et « vivre » celui-ci. Les chœurs comportent des voix d'enfants et sont accompagnés de harpes, de trompettes et d'une importante batterie. Cette combinaison fait un peu penser à celle qu'a employée Strawinsky dans les *Noces*. Mais je crois qu'elle a été dictée en partie à Petyreck par des considérations occultes très curieuses, qu'il a exposées tout récemment dans un article sur la « Nature des instruments de musique », publié dans la revue *das Gœtheanum* (27 juin 1926). Les instruments y sont envisagés non seulement dans leur technique et leur sonorité, mais d'après les vibrations d'ordre supra-sensible que leur forme et leur matière (minérale, animale, végétale) sont censées capables d'éveiller. A vrai dire, la substance musicale de cette litanie est souvent assez pauvre. Mais, à mon avis, c'en est une des beautés. Je vois là le résultat du désir profond de dépouillement qu'éprouve une âme qui aspire à sentir passer en elle le souffle de l'Esprit. L'appauvrissement musical de Petyreck correspond à une ascèse spirituelle profonde. Malgré cet appauvrissement, ou peut-être à cause de lui, se dégage de l'audition de son œuvre, se *crée* à travers elle une sorte de force étrangement puissante.

A côté de belles périodes un peu inspirées de la musique du XVI[e] siècle, à côté des halètements si curieusement hachés du chœur des âmes en train d'expier leurs erreurs, il y a encore quelques traits de facilité dans la musique de Petyreck (par exemple dans l'emploi des harpes et des cloches). On sent chez lui encore un peu trop parfois l'élève de Schrecker. Celui-ci intitula l'un de ses opéras (hélas ! bien médiocres) *der ferneklang*, le « son lointain ». Il faut bien commencer à affirmer publiquement qu'il existe un « son lointain » véritable, qui est d'essence spirituelle ; qu'il existe une musique d'ordre supra-sensible, mais réelle, concrète. Une après-midi à Zurich, la S. I. M. C. inaugura, sur la maison où il habita, un médaillon de son ancien et regretté président : Ferruccio Busoni. Je crois que ce sera peut-être la gloire la plus durable de Busoni d'avoir, le premier, ressuscité parmi nous l'idée que la musique véritable est non pas

celle que croient fabriquer les hommes, mais un vaste océan sonore universel, existant en soi, quoique non perçu habituellement. Petyreck en est encore à un stade préparatoire, il ne paraît pas encore apte à se faire consciemment l'écho de cette musique divine, bien que son œuvre soit pénétrée souvent d'un étrange pressentiment de l'au-delà. Mais c'est le premier compositeur que je rencontre qui semble se diriger d'après des pensées de ce genre ; et je suis persuadé que cela peut être d'une importance très grande. Caplet arrivant dans le *Miroir* aux sphères célestes est obligé de renoncer au chant, d'employer la parole simple et nue pour indiquer son impossibilité à traduire les vibrations « dont l'éther propage autour de Dieu les ondes ». Je suis persuadé que dans l'avenir ce scrupule ne sera pas nécessaire, et que ce sera très consciemment que le musicien pourra accorder d'une façon juste et adéquate son chant à des réalités de cet ordre.

Je ne puis guère parler comme il le faudrait du concerto pour violon de Kurt Weill. C'est une œuvre assez longue et ennuyeuse, mais admirablement faite techniquement. Les parties mélodiques et expressives m'en paraissent les meilleures. Je pense que l'auteur se trompe en cherchant avant tout une intensité dynamique qui ne me paraît pas dans sa nature.

Le quatuor à cordes de l'Américain Frédérick Jacobi est intéressant par l'emploi qu'il fait de mélodies peaux-rouges, qu'il est un de ceux à le mieux connaître. Cela le conduit assez naturellement à une rythmique très strawinskienne. L'andante est poétique, bien sonnant, et contraste heureusement avec un premier mouvement assez conventionnel.

La sonate pour piano de Mjaskowsky présente des traces d'influences diverses, comme celle de Scriabine dans le premier mouvement, puis celles combinées de Mendelssohn, Grieg, etc., etc., dans les suivants. Elle permit surtout d'admirer le jeu magnifique d'un des plus grands pianistes de l'heure présente : l'Allemand W. Gieseking, qui a réalisé le tour de force de l'apprendre à peine en deux jours, et qui avait déjà fort bien joué la *Partita de Casella*.

Dans l'ensemble, le niveau moyen du festival de Zurich fut très supérieur à celui de Venise l'année dernière. En outre, la S. I. M. C. sait rendre les journées bien agréables pour ses invi-

tés. Les Zurichois pratiquent une hospitalité vraiment fastueuse. Les musiciens avaient l'occasion de se retrouver presque chaque jour en des réunions à la fois cordiales et somptueuses. Regrettons une fois de plus que peu de Français se dérangent en ces occasions ; il y avait très peu de critiques, aucun représentant de maisons d'édition... Le contraste est grand avec ce que font d'autres nations. L'organisation du festival était parfaite. Il faut en remercier avant tout le président de la section suisse, M. Werner Reinhart, qui est un des plus intelligents mécènes qui soient, et aussi Wolkmar Andreae, l'éminent chef d'orchestre.

RAYMOND PETIT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Livres belges : Edward Ewbank : *La Queue de poisson*, éd. de la Revue Sincère. — Jean Dominique : *Une syllabe d'oiseau*, Buschman. — Horace van Offel, *La Rose de Java*, La Renaissance du Livre. — Mémento.

On a récemment beaucoup épilogué sur le roman belge et les écrivains belges tout les premiers. Les uns qui dans le roman cherchent avant tout l'agrément du récit, voire même l'ingéniosité de l'analyse, dénient ces qualités à nos prosateurs spécialisés, comme chacun croit, dans l'exaltation des gens et des sites de leur pays.

Les autres, à commencer par les intéressés eux-mêmes, s'insurgent contre une conception aussi rigoureuse et lui opposent une formule plus élastique, justifiant leur manière de voir et dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle dissimule autant d'ingénuité que d'embarras.

Ce fut l'occasion d'une fougueuse polémique qui alimenta pendant quelques semaines les revues littéraires et les parlotes des cafés.

Puis tout rentra dans le silence et l'on vit, comme si de rien n'était, reparaître de nouveaux romans belges aux vitrines des libraires.

Car, malgré la dureté des temps, nos maisons d'édition ne chôment guère, et parmi les plus actives on peut signaler *La Renaissance du Livre* spécialisée, ou presque, dans la réédition d'ouvrages belges épuisés, *La Renaissance d'Occident*, dont le zèle se manifeste chaque mois par la publication de nombreux travaux, et *La Revue Sincère* qui, sans grand moyen de propa-

gande et grâce à la seule ténacité de son directeur, M. Léon Debatty, nous a révélé au cours de cette année quelques œuvres de qualité.

Un roman, **La Queue de poisson**, d'un nouveau venu, M. Edward Ewbank, sort de ses presses et lui fait honneur.

Chose rare en Belgique et qui contredit sigulièrement les détracteurs du roman belge, le livre de M. Ewbank est un vrai roman.

Bien plus, il ne lui manque que fort peu de chose pour faire figure de grand roman. Savamment composé, corsé d'épisodes ingénieux, riche d'observation et d'analyse, pathétique et vraisemblable à souhait, il s'inspire, malgré quelques lourdeurs et le tarabiscotage souvent insupportable de son style, des meilleures tradition du roman français.

M. Edward Ewbank dont on connaissait déjà un livre de contes, **Le Nègre confondu**, ne recule pas devant les grands sujets.

Ce n'est pas la loupe à la main qu'il examine ses personnages. Il les empoigne délibérément, leur inflige le supplice de la question et ne les abandonne qu'après leur avoir arraché tous leurs secrets. Quant à son « moi », il ne l'intéresse que comme appareil enregistreur de l'humaine tragédie et Narcisse n'a point de pire ennemi.

Comme le monde est complexe et M. Ewbank curieux, il y a des chances pour que les héros de *La Queue de poisson* ne soient pas les premiers venus.

M. Ewbank a du reste de qui tenir. On le sent familier de Balzac et plus encore de Barbey d'Aurevilly. Il ne boude même pas M. Paul Bourget, qui reconnaîtra sans peine, dans le Marquis de la Hestre, de *La Queue de poisson*, un frère spirituel du Marquis de Claviers-Granchamp.

Mais c'est à Barbey d'Aurevilly que vont ses préférences.

Comme l'auteur des *Diaboliques*, il a le souffle épique et ce goût de l'équivoque qui imprègne tous ses personnages d'un irrésistible magnétisme.

Catholique, il ne recule pas devant l'attirance de l'enfer, dont il explore, avec une volupté mal déguisée, tous les méandres. A chaque instant, le souffle de la damnation menace ses héros, qu'on sent prêts aux pires défaillances, mais qu'un instinct secret, doublé

d'une étonnante maîtrise de soi, restitue, quand on s'y attend le moins, à toutes les hypocrisies de la morale.

Pour se vaincre et se dominer de la sorte, pour se hausser au-dessus du niveau moyen et se maintenir dans une volonté de puissance qui parviendra à déjouer les pièges du destin, il faut faire fi des conventions sociales et appartenir à une élite.

Cette élite, Barbey l'avait trouvée dans la noblesse : c'est dans la noblesse aussi que la découvre son disciple Edward Ewbank. Régie par un code formel, forte de ses privilèges, fermée à toute intrusion suspecte, quelle autre caste offrirait à un romancier avisé meilleur champ d'expérience ?

Vivant au-dessus des lois, dans l'absolu de leurs traditions, de leurs vertus et de leurs vices, grands seigneurs et hobereaux se sont créé envers eux-mêmes des obligations qui les isolent du monde et les contraignent à une implacable discipline dont deviennent tributaires non seulement l'existence qu'ils mènent, mais encore les événements qu'ils sont appelés à traverser.

Si bien que souvent les moindres épisodes de leur vie se muent en motifs de tragédie, et leurs plus futiles propos en phrases éternelles. Quand au début de *La Queue de poisson* le comte de la Hestre interpelle son père le marquis, ses paroles sonnent d'emblée en fanfare. Il n'y a là pourtant en présence que deux hommes d'aujourd'hui, vêtus comme vous et moi et qui ne se différencient de nous que par l'irréel prestige d'un blason. Ces hommes néanmoins n'ont rien de commun avec nous, et, pour nous le prouver, ils transforment instantanément une vulgaire discussion d'intérêts en un étincelant dialogue où l'ironie, la rage, la surprise, la ruse et l'insolence deviennent prétextes à de prestigieuses métaphores. A défaut de pistolets, leurs répliques font mouche à tout coup.

Feintes, reculs, attaques, toutes les ressources du duel, ils les épuisent en paroles rebondissantes, et si l'esprit de Barbey d'Aurevilly les protège, on devine aussi dans leur ombre la présence du brave père Dumas qui retrouve en eux les descendants de ses mousquetaires.

Hissés sur un plan aussi absolu, de tels êtres ne peuvent vivre qu'avec frénésie, et, pour qu'ils se justifient à nos yeux, il importe que leur créateur leur inflige des aventures dignes d'eux.

M. Ewbank n'y a point manqué et, hâtons-nous de le dire, y a parfaitement réussi.

Cette réussite, il la doit à son talent d'abord, à son esprit philosophique ensuite, qui l'un et l'autre l'ont défendu contre les séductions trop faciles du roman populaire.

Il y avait pourtant dans *La Queue de poisson* matière au plus beau feuilleton du monde. Ce marquis de la Hestre, hautain et dévoré de feux secrets ; ce fils dégénéré qui, en dépit de la volonté paternelle, épouse une vague chanteuse d'opéra et meurt à la guerre, non pas d'une balle héroïque, mais d'une morsure de chien enragé ; ces épisodes de l'occupation allemande, avec leurs soudards féroces ou ambigus et leurs espions de rigueur ; cette haine, peu à peu muée en amour, du marquis pour sa bru et leur mariage paradoxal, tout cela, traité par un Léopold Stapleaux ou un Jules Mary, eût fourni le rez-de-chaussée du *Petit Journal* d'une pâture de choix.

M. Edward Ewbank en a tiré un roman passionnant. Tous ses personnages, taillés dans un roc sans fissure, prennent, grâce à sa souplesse et à son intelligence, assez de vraisemblance pour nous imposer leurs actes et leurs pensées.

Tout en les sentant étrangers à nos basses régions quotidiennes par la magnificence de leurs vices et l'éclat de leurs vertus, nous découvrons en eux suffisamment de raisons d'être pour les accueillir avec déférence et intérêt. S'ils nous dépassent, ils n'en existent pas moins, et comme M. Ewbank, ironiste à froid, finit par les ramener à nos dimensions étriquées — cette sombre aventure ne se termine-t-elle pas en queue de poisson par un banal mariage ? — ils rentrent dans la norme et s'avèrent, bien malgré eux sans doute, nos frères en pauvreté. Nos frères en pauvreté, nous les retrouvons aussi dans le délicieux petit livre : **Une syllabe d'oiseau**, que Jean Dominique consacre aux fantômes de son enfance.

Cette syllabe d'oiseau, c'est le sobriquet « Pip », appliqué à une fillette qui plus tard se souviendra avec une joie mélancolique de tous ceux qui illustrèrent, soit de leur tendresse, soit de leur indifférence, son éveil à la vie.

Il y a dans ces pages de Jean Dominique une émotion d'autant plus exquise qu'on la sent transposée par un poète. Ce poète, nous en avons goûté naguère la sensibilité dans de nombreux

recueils de vers, tissés, semblait-il, de mille riens charmants : jeux de lumière, bruits de feuilles, chants d'oiseaux, murmures de sources, auxquels se mêlaient d'autres riens plus charmants encore : éveil de l'amour, tristesse de l'absence, joies de l'arrivée, angoisse des départs, déchirure des adieux.

Tout cela revit dans *Une syllabe d'oiseau*, non plus éparpillé en étincelles et en fumées, mais précisé par de vivantes silhouettes, un père, une mère, une grand'maman, des frères, auxquelles s'accroche, tantôt avec une tendresse désespérée, tantôt avec une ironie voilée, une petite âme restée frémissante et endolorie malgré les années.

Il est peu d'exemples d'un tel livre dans la prose française. D'habitude, les souvenirs d'enfance, qu'ils nous viennent d'un Renan, d'un Anatole France ou même d'une Marie Lenéru, ne transposent que des songes revus, émondés ou embellis par une intelligence soucieuse de n'en point rester dupe.

Chez Jean Dominique, l'intelligence demeure tributaire de la sensibilité et, pour ne plus vivre que dans sa mémoire, les images qu'elle ressuscite n'en conservent pas moins leur juvénile éclat et leur candide fraîcheur.

Comme dans les vers du *Puits d'Azur*, de *L'Anémone des mers* et du *Vent du soir*, on dépiste dans *Une syllabe d'oiseau*, outre l'accent de ces divins poètes anglais que Jean Dominique connaît bien et qui, seuls avec Charles van Lerberghe, ont abouti au lyrisme ineffable, l'intimisme de quelques prosateurs d'outre-Manche.

Et cet alliage de sensibilité française, de poésie pure et d'intimité anglo-saxonne fait de *Une syllabe d'oiseau* un des livres les plus adorablement poignants des lettres belges.

Avec M. Horace van Offel nous ne quittons pas la poésie, car cet excellent romancier, quand il ne s'abaisse pas à la fabrication boulevardière, sait être le plus ingénu des hommes. N'a-t-il du reste pas conté avec une grâce et une émotion prenantes, l'histoire de *Deux Ingénus* qui, à bord d'un bateau immobile, vivent toutes les ivresses d'un merveilleux voyage ?

Sans surpasser ce beau livre qui valut l'an dernier à M. van Offel le Grand Prix de Littérature, **La Rose de Java** demeure néanmoins un récit charmant.

C'est l'histoire d'une petite Javanaise, Héva, ramenée par son

père, un capitaine de vaisseau, dans une paisible maison hollandaise.

On connaît trop bien les exigences de ces déracinées, dont le sang charrie de redoutables ferments, pour s'étonner du trouble que jette dans sa nouvelle demeure la jolie, capricieuse et décevante Héva.

On connaît trop bien aussi l'ingéniosité de M. van Offel pour douter un seul instant des ressources qu'il tirera d'un tel sujet. Héva est donc une excellente héroïne de roman et *La Rose de Java* un livre qui fait honneur à son auteur.

Conté à la manière simple et pittoresque d'Henri Conscience, ce roman, très flamand d'essence et de facture, présente cependant une particularité assez curieuse, qui dénote chez M. van Offel le souci de plus en plus impérieux de s'assimiler toutes les ressources du classicisme français.

Dès la première page de *La Rose de Java*, on est frappé par l'allure du style qui semble être une transposition du Télémaque :

Cécile ne pouvait s'acccoutumer aux brusques retours de Daniel.

Sa maison resplendissait de propreté. A l'intérieur, des housses, des ouvrages au crochet protégeaient les meubles contre les injures de la poussière et jamais le boulanger, le garçon boucher, la laitière, ni aucun fournisseur de la ville n'y pénétraient sans enlever dévotement leurs sabots.

Dans cette maison tranquille, modèle de régularité bourgeoise, la présence de mon frère produisait de grands désordres. Les tables restaient servies, les lits défaits. Des traces de pas outrageaient le lustre des pavés de marbre blancs et noirs, et les bouts de cigare jetés négligemment menaçaient de mettre le feu aux tapis et aux tentures.

Lorsqu'on compare cette page aux premiers essais de M. van Offel, on ne peut que rendre hommage à ce besoin de perfection.

Mémento. — Le Grand Prix de Littérature belge de 10.000 francs vient d'être accordé au fier poète Albert Giraud pour son récent volume de vers, *Le Concert dans le Musée*.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

Les Poètes futuristes : *I Nuovi Poeti Futuristi*, edizioni futuriste di poesia, Rome. — Paolo Buzzi : *Poema dei quarantanni*, edizioni futuriste, Rome. — Leon Roberto Cannonieri : *9.000 Mondi*, edizioni futuriste, Rome. — Lionello

Fiumi : *Mùssole*, Taddei, Ferrare ; *Occhi in Giro*, Studio editoriale, Catane. — Alberto Viviani : *Il Mio Cuore*, Istituto editoriale, Milan ; *Sole Mio*, Carra et Bellini, Rome.

Si les formes de la poésie traditionnelle connaissent aujourd'hui, en Italie, une nouvelle faveur, l'école futuriste est cependant loin d'être en régression. Outre l'influence plus ou moins directe qu'elle a sur ceux qui reviennent aux mètres classiques, car après Marinetti il est impossible même aux couventines de faire des vers dans la manière d'Aleardi, les futuristes nous présentent aujourd'hui un ensemble de jeunes poètes d'un très appréciable talent.

Dès la fin de la guerre, les futuristes se sont mis au travail. Marinetti, comme toujours, paya de sa personne, multiplia les expositions, créa les *mots en liberté*, les *parolibere*. et ces schémas poétiques si amusants dont la bataille du Monte Altissimo, au-dessus du lac de Garde, reste le type et connaît, à ce titre, une certaine célébrité. Il vient de faire paraître, dans ses éditions futuristes, **I Nuovi Poeti Futuristi**, suite évidente des *Poeti futuristi* publiés en 1912 en un gros volume rouge in-8° de 420 pages et qui coûtait alors deux francs. Temps heureux pour l'édition. Ce fut la première grande affirmation de la poésie futuriste. Outre ceux de Marinetti, le volume contenait des morceaux de Govoni, de Folgore, de Buzzi, qui ont conquis depuis la grande renommée poétique, de Palazzeschi devenu dissident, de quelques autres encore.

Le nouveau recueil nous présente Catrizzi, Cremonesi, Dolfi, Escodamè, Farfa, Fillia, Folicaldi, Gerbino, Guatteri, Mainardi, Maino, Marchesi, Marinetti, Sanzin, Simonetti, Vianello. Entre eux et leurs aînés, il y a la même différence qu'entre l'âge de l'automobile et celui de l'avion. Beaucoup d'entre eux, comme Catrizzi, Escodamè, Fillia, Simonetti, suivent leur chef Marinetti dans la chimie pure du futurisme, et composent des analyses de sensations, ou des tableaux synoptiques souvent très drôles ; car les futuristes font profession de ne pas ennuyer les gens. Ainsi le *train* de Fillia, dont le *chapeau* explicatif définit : « Un train en partance est la création parolibre de sensations soudaines déclamées par un poète futuriste contre une foule saoule. » Les autres alignent encore leurs vers à la queue leu leu, comme les passéistes, mais selon des rythmes subtils qui ont été exposés dans les différents traités de Marinetti. Les mêmes d'ailleurs

qu'en 1912. Mais l'inspiration et la manière sont fort diverses. On y chercherait en vain des passages comme celui-ci, d'Altomare :

« Mon âme, chanteuse comme une alouette, vigilante comme un héros d'armes, te précède foudroyante et fait le follet autour de toi en agitant des bannières de cobalt. » D'abord, renouvellement complet des images, toutes directes et modernes. Ensuite, plus de lyrisme. La réaction contre les théories de Benedetto Croce ne saurait être plus complète. Ce qui donne des notations dans le genre de cette poésie de Farfa dont le titre, intégré aux premiers vers, est *Je prends* :

La tour Eifel en guise de guitare — avec d'immenses cordes de pluie — et je chante sous les fenêtres de l'étoile — la plus belle — cachée par l'éventail de la brume.

Le bouillant Leon Roberto Cannonieri avait publié à part ses **9.000 Mondes**, où il ne craint pas de nous transporter tout de go *en l'an 15.000*, non pas pour nous montrer un de ces tableaux de l'avenir à la Wells chers aux fils de M. Prudhomme, mais pour s'y livrer à l'analyse la plus subtile. Cannonieri inaugure en effet un genre d'idéologie courte, serrée, nerveuse, non plus emberlificotée dans le ratiocinage comme chez les disciples dégénérés de Renan. Ses pages contiennent des thèmes fort ingénieux et aussi de la poésie et de la sensibilité, comme la pièce intitulée *Tilde*.

Paolo Buzzi fut un des premiers apôtres du futurisme, et il composa en même temps que Marinetti une introduction au premier recueil des Poètes Futuristes. Dans l'école, il représente le sérieux, la bonté, l'honnêteté foncière de l'âme lombarde. Originaire du pays de Manzoni, plusieurs fois il a chanté les paysages des *Fiancés*, et il a une prédilection pour Carlo Linati qui les a décrits, ainsi que pour les autres Lombards. Son recueil, **Poème des Quarante ans**, est très abondant. Il se divise en dix-neuf symphonies dont j'indique quelques-unes : *le Nid de l'œuf rose*, *Napoléon*, *la Religion*, *la Musique*, *la Poésie*, *l'Amour*, *l'Armée*, *la Gloire*, *le Père*, *la Mère*. C'est une confession générale du poète, après la quarantième année. Il y chante tout ce qui a fait sa vie, toutes les joies et toutes les peines auxquelles son âme a participé. Dans une brève note introductive, il déclare s'y être efforcé de contenir l'art avec la vie. De fait, le

grain de ces vers est plus serré que ceux d'*Aéroplanes*. La note, le timbre poétique est d'une mélancolie simple, une nostalgie qui s'exprime sans recherches apparentes ni acrobatismes de forme, mais par une écriture toujours fournie en traits justes. L'esprit s'y rencontre. Il se garde de cliqueter. Telle cette définition de la musique de Puccini : « Bourgeoisement l'âme fume sa cigarette mélodique. » Et aussi ce portrait de Pie XI : « Sérénité visuelle. — lunettes qui fixent le regard — rempli de hautes blancheurs de monts. Pacifique — éloquence. Pas qui effleure les crevasses et toute les marches de neige. — Crosse à pointe de piolet... » Ce recueil est certainement essentiel dans la poésie de l'Italie contemporaine.

Lionello Fiumi est jeune. Mais son œuvre est déjà très abondante. La critique s'en est beaucoup occupée en Italie et même à l'étranger. Quelques-unes de ses poésies ont été traduites en français par Félix Lebosse. Ses Mousselines évoquent des amours légères, vaporeuses comme le titre du recueil, ces mille riens des aventures de passage qui peuvent prendre un sens si chargé. Ce sont des arabesques de sentiments qui ne vont jamais jusqu'à la passion : « Les cueillir pour ce qu'ils sont, c'est le mieux : des amours fragiles. Ce n'est plus la passion fatale qui n'est utile que dans les romans, pour le dénouement. » On y entrevoit des Mimi ou des Musette dans des coins stylisés de décors milanais. Le vers est agile, fringant, d'un rythme toujours très sûr, et sans une faiblesse. Une très jolie chose en somme, avec du style, de l'élégance et un souci de l'ensemble qui se révèle en une construction solide.

Dans les yeux à la Ronde, Lionello Fiumi procède selon un impressionnisme plus désinvolte. C'est une suite de poèmes en prose sur des vagabondages, nocturnes surtout, à travers les rues d'une ville et de ses faubourgs. Il y a moins de grâce évocatrice que dans les *Mousselines*, mais le trait est plus serré, comme il convient à de petits tableaux, des idylles dont quelques-unes ont le tour anecdotique. Lionello Fiumi a la vision du détail expressif, qu'il sait mettre en place sans surcharger une écriture souple et limpide.

Son nom seul indiquerait qu'Alberto Viviani est Florentin. C'est, en poésie, un frère de Palazzeschi. En même temps que lui et en même temps que Papini, il combattit dans les rangs

futuristes de 1909 à 1914, et collabora même à *Lacerba*, de tumultueuse mémoire. Dans l'ardeur de la lutte littéraire, Alberto Viviani publia un livre de poésie, **Il Mio Cuore**, qui, au milieu des controverses des écoles, obtint le plus vif succès, malgré des outrances inévitables. C'est ce recueil que l'institut éditorial vient de réimprimer sous la jolie forme de ses Bréviaires Intellectuels. Alberto Viviani, avec cette réédition, a donné un rare exemple de probité artistique. Il a tellement retouché et même remanié ses pièces qu'il n'en est pas une qui subsiste sous sa forme primitive. Les dons poétiques qu'il possède, une sensibilité toujours sollicitée, lui permettraient de se laisser aller au gré de la plus excusable facilité. Mais il a aussi l'impitoyable lucidité du Toscan, prompte à l'autocritique, ennemie de l'enflure et du sentimentalisme, et qui, sans tomber dans le scepticisme, sait relever d'une pointe d'ironie les effusions trop personnelles. Et cette belle langue claire au rythme sûr et à l'expression nette, comme métallique, excelle en des chants où la beauté des choses est rendue toute frémissante par un profond sentiment. Il y a la vision et l'émotion, la plastique et la musique. On pense aux *stornelli* et aux *rispetti* qui fleurissent naturellement sur la bouche du peuple, en pays toscan ; on pense aux vieux maîtres du Quattrocento, à toute la grâce florentine : « O rose de mai, — rose de mon jardin et toute mienne, — je t'ai vue en bouton, vierge — tremblante encore en ton pâle vagissement, — bouche aux mille lèvres, — petit morceau de cœur plein d'essences — et de parfums. »

Dans **Sole Mio**, un certain fond d'amertume, que l'on saisissait à travers la mélancolie de *Il mio Cuore*, n'existe plus. Alberto Viviani s'en est guéri. Le titre est symbolique. Le soleil du poète, c'est la bonté qui illumine tous les replis de son cœur et fait qu'il s'intéresse aux plus humbles spectacles de la nature, aux petits, à tous ceux qui souffrent. Inutile de dire qu'il ne donne point dans l'humanitarisme ni la sensiblerie, deux travers qui ne sont pas dans la nature toscane. C'est de la poésie lumineuse, équilibrée, colorée, et qui, sous ses apparences savantes, va rejoindre la saine inspiration populaire, celle qui touche directement le cœur d'un peuple. A cet égard, une pièce comme *Cavallino Arrò Arrò*, construite sur une cantilène enfantine, peut être considérée comme un chef-d'œuvre. Le modernisme et

la tradition s'y fondent en un parfait équilibre. Ou plutôt il n'y a ni modernisme ni tradition, mais de la poésie libre qui procède d'une inspiration tout à fait pure. Le métier de *Sole Mio* est admirable. La science de la facture s'y orne d'une élégance tout à fait aisée. Le vers coule avec une fluidité que n'arrête aucun heurt. Le poète ne dédaigne pas de se servir de la rime, et même de formes de la poésie classique, comme dans la jolie pièce intitulée *Seize ans*. Mais avec une grande désinvolture.

Il resterait à se demander si Alberto Viviani peut encore être rangé parmi les poètes futuristes ; si ses recherches sont toujours orientées dans le sens du groupe de Marinetti. Question oiseuse. Il est moderne et il est poète. Et on peut, à son égard, rappeler le beau précepte d'esthétique formulé par Moréas aux derniers instants de sa vie.

PAUL GUITON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Trois Romanciers. — Manuel Galvez : *El Cantico Espiritual*, Agencia General de Libreria, Buenos Ayres. — Pedro Prado : *Un Juez Rural*, Nascimento-Santiago (Chili). — Edmundo Montagne : *La Perdida*, Agencia General de Libreria, Buenos-Ayres.— Mémento.

Le roman qui est en ce moment si fort en faveur en France, est également l'objet d'un grand enthousiasme en Amérique espagnole. Prosateurs, et poètes aussi, publient continuellement des romans très réussis, ou tout au moins intéressants. Nous allons donc parler des récents livres de **Trois Romanciers** qui sont des meilleurs.

Manuel Galvez, Argentin, qui nous a donné de si beaux tableaux de la vie de son pays, a publié il y a peu de temps un roman d'analyse psychologique, modalité à laquelle il s'est consacré dernièrement et dans lequel il étudie le problème artistique en étroite relation avec l'amour : **El Cantico Espiritual**. Un garçon de la classe riche de Buenos-Ayres s'est marié avec une jeune personne de condition modeste, fille d'un artiste italien qui l'a aidé à découvrir sa vocation de sculpteur. Poussé par son beau-père et aussi par sa femme, il s'initie à l'art de modeler suivant le procédé impersonnel académique. Mais notre jeune artiste vient à Paris, voit les œuvres de Rodin, écoute la musique de Debussy, lit la littérature en vogue, et, comprenant la faus-

seté de l'idéal académique, s'adonne à réaliser une sculpture impressionniste, toute sensation, nuance, spiritualité, qui lui semble être l'art suprême. Naturellement, les siens se scandalisent et sa femme perd peu à peu l'affection qu'elle avait pour lui. Et notre jeune homme se sent un instant seul. Mais la nombreuse et riche colonie argentine est là. Il y rencontre une jeune femme aussi jolie qu'intelligente, qui le comprend de suite et le stimule ; elle est mariée avec un homme ridicule et n'a pas d'enfants. Enchanté, il la recherche et commence à lui faire la cour. Mais il lui voue un amour purement platonique, immatériel : elle est son inspiratrice, et l'aimer sensuellement serait tuer son idéal. Parfois seulement son instinct d'homme jeune le fait s'enhardir, mais aussitôt il se contient et se contente d'embrasser la bien-aimée sur le front. Enfin, sachant que sa femme, qu'il a à peu près abandonnée, le trompe, il sent vaciller sa résolution. Et un jour, dans l'intimité de l'atelier, sentant que l'aimée s'abandonne, il essaie de l'embrasser sur les lèvres. Mais tout à coup il se lève frémissant : *Le Cantique Spirituel*, murmure-t-il. Il a trouvé le titre d'un monument allégorique dans lequel figureront les grands esprits de l'humanité et qui sera son chef-d'œuvre. Comme tous les romans de Galvez, ce livre est solidement composé, bien développé, écrit avec richesse et fluidité. Mais le cas dont il nous fait le récit n'arrive pas à nous convaincre. Cette passion du jeune artiste, d'un romantisme si aigu qu'elle lui fait renoncer à l'amour complet au nom d'une incompatibilité problématique, cette obstination de l'épouse qui, pour être fidèle à ses idées artistiques, tue son sentiment et détruit son bonheur, cette attitude de l'amante qui, n'aimant pas son mari, n'ayant point de préjugés religieux, s'obstine, elle aussi, à ne pas sortir du platonisme : tout cela, nous sentons que ce ne peut pas être vrai. Quant aux idées prônées au cours du récit, elles nous convainquent moins encore. Cet art impressionniste qui s'inspire de littérature, de musique, et qui dédaigne la ligne, ne cherchant que le modelé expressif, parfois chaotique, est-il le sommet en sculpture ? Les artistes actuels, qui cherchent surtout la construction et la solidité, pourront répondre. Cet amour uniquement immatériel, incomplet et par suite maladif, énervant, est-il toujours indispensable à l'artiste créateur ? Je crois au contraire que c'est dans la joie de l'amour intégral que l'artiste peut le mieux développer ses



forces intérieures, car, quoi que l'on en dise, la sensualité reste un des plus grands stimulants de la vie. L'analyse psychologique qui remplit des chapitres entiers, est conduite avec adresse, sagacité, minutie, mais elle ne comprend que le domaine des sentiments et des idées, si bien exploré par Paul Bourget. Quoique l'auteur parle parfois du subconscient, les phénomènes vagues du moi profond qui ont tant d'influence sur nos états d'âme, ne sont pas exprimés par son analyse. En fait de rêve, il ne voit que cette rêverie sentimentale courante qui nous dore l'aspect des choses et qui nous fait voir partout l'image de l'aimée. En ses autres romans, Galvez ne s'était pas occupé des enfants, ce qui était une lacune dans son œuvre. Cette fois, il nous raconte l'enfance de son protagoniste. Mais la limitation de son analyse psychologique se fait ici plus ostensible, les enfants vivant surtout en imagination et en rêve. Son petit personnage qui, à la naissance de sa sœur, ne fait que *penser* qu'il aura désormais une compagne, est-il vraiment un enfant? Sans doute, dans ses premiers romans Galvez ne poussait pas la psychologie plus avant; mais autour de l'intrigue il laissait couler la vie multiple, captant l'atmosphère et stylisant les mœurs de son pays, ce qui rendait ses histoires bien caractéristiques et bien curieuses. Je pense que Galvez fait fausse route. C'est pourquoi je désirerais qu'il revînt à la forme de ses premiers romans, celle qui lui a permis de créer des œuvres qui resteront, comme *La Maestra Normal* et cette *Ombre du Cloître* qu'a si bien traduite en français Manoel Gahisto.

Pedro Prado, Chilien, qui est un poète et qui, dans ses romans, a toujours transposé la réalité, nous offre dans un nouveau livre : **Un Juez Rural**, un roman qui est simplement une histoire de la vie quotidienne de son pays. Un architecte, qui habite aux environs de Santiago et qui est devenu juge de paix de la contrée, se trouve ainsi à l'improviste en contact avec les types du peuple les plus différents, et assiste aux scènes les plus variées et les plus piquantes, comme cette querelle d'une paysanne et d'un innocent (l'impayable don Beño) avec lequel elle a osé faire un marché, poussée par son avarice, ou bien cette plainte pour injures où deux groupes de femmes se disputent avec une si égale ardeur qu'il est impossible de distinguer les coupables. Mais notre juge, qui ressemble singulièrement à l'auteur (Prado est aussi archi-

tecte et demeure aux environs de Santiago), vit en même temps sa vie et joue un rôle dans les événements les plus curieux et les plus suggestifs, comme cette belle promenade à la campagne avec un peintre ami qui lui raconte des histoires singulières ; ou bien ce voyage en voiture, avec sa famille, dans la nuit noire, qui donne au trajet toutes les apparences de l'irréel. Le penseur et l'artiste qui sont chez Prado collaborent dans ce livre, et tandis que le premier nous dit indirectement ses conceptions idéologiques, allant jusqu'à faire une critique toute personnelle de la justice, le second nous présente des types du pays, nous dépeint des paysages du terroir, aussi bien saisis qu'artistement stylisés. Le langage des personnages est ici plus soigné que dans son livre antérieur, mais il reste quelque peu littéraire. N'y a-t-il pas un cocher qui dit : « cochinillos » (petits cochons) au lieu d'employer le mot couramment usité dans presque toute l'Amérique espagnole et que les dictionnaires ont déjà enregistré ? Puis, malgré ses scènes cocasses, ce roman nous transmet une impression de tristesse, presque de fatalisme, bien différente à mon avis de celle que peut susciter la vie d'un peuple jeune. La légère note d'amertume que l'on trouve en certains livres de Prado devient ici un pessimisme obsédant qui fait penser au nihilisme systématique du romancier espagnol Pio Baroja. Les dernières pages sont d'un réalisme sombre, si accablant que l'effet final d'hallucination ne réussit pas à le relever. C'est dans une voie nouvelle que notre auteur s'engage, mais une voie qui mène au désert. Je me permettrai donc de lui conseiller de quitter ces mornes faubourgs de grande ville où, s'il a trouvé don Beño, il a aussi rencontré don Pio, et de retourner à la pleine campagne de son pays, entre les sommets des Cordillères et les forêts de la côte ; il y trouvera peut être Dieu et un sens de la vie plus optimiste.

Edmundo Montagne, Argentin, nous a offert dernièrement un roman de la vie de son pays : **Una Perdida**. Comme dans ses meilleures nouvelles, il est ici question de la vie profonde et douloureuse, dans laquelle les sentiments les plus délicats sont combattus et parfois vaincus par la fatalité des événements. Une jeune fille de la classe moyenne, poussée par la vanité de sa propre mère, glisse peu à peu dans la débauche. Digne et pure au fond, elle s'efforce de se relever. Mais elle passe des bras d'un petit monsieur d'allures louches dans ceux d'un policier sensuel

et pervers. Aussi tout le monde la traite avec rigueur ; les jeunes filles de la maison de couture où elle travaille la regardent avec dédain, son amant lui-même la trompe et la brutalise, si bien qu'exaspérée par tant de malheurs, elle finit par tuer celui-ci. L'action se développe dans le Buenos-Ayres de 1899, au moment où éclatait la dernière révolution argentine. Ainsi, le drame intime se mêle à la tragédie politique, donnant à l'ouvrage un caractère national très marqué. Il y a dans ce roman, comme dans plusieurs nouvelles de Montagne, diverses figures captivantes de femmes, mais le personnage le plus curieux est sans doute ce policier sentimental et faux, véhément et cruel. Cet homme blanc pur qui cache un fond barbare est un type de nos pays, aussi caractéristique que le métis, auquel il ressemble sur ce point. Car ce qu'il y a dans la race de primitif ne vient pas seulement de l'Indien, mais aussi du Conquistador, qui était en réalité un beau barbare. Malheureusement, ce curieux roman est plein de défauts, défauts de composition, d'écriture, de langue. C'est dommage. Car il y a dans ce livre des éléments excellents. Si Montagne voulait en faire une nouvelle édition plus soignée, il nous donnerait un grand roman hispano-américain.

Mémento. — La Plata, la ville universitaire de l'Argentine, est aujourd'hui le centre d'une activité littéraire très intéressante, qui a donné naissance à diverses publications excellentes. Sous le titre de *Sagitario*, a commencé de paraître une revue de hautes lettres qui publie des études de littérature ou d'idées, dues aux meilleurs écrivains nouveaux du pays, et qui consacre aux livres hispano-américains ou étrangers des comptes rendus minutieux et sagaces, signés de bons critiques jeunes, comme Lopez Palermo, Suarez Calimano, A. Marasso, etc. Elle est dirigée par Carlos Amaya, ancien directeur de *Valoraciones*, Julio Gonzalez, C. Sanchez Viamónte. Les cinq numéros qui ont paru sont excellents. Nous y signalerons un article tout à fait remarquable, « Mathématique de la personnalité », de A. Korn Villafañe, et, d'autres non moins intéressants : « La contribution de la vieille Génération », de Sanchez Viamónte, « Le Roman », de F. E. Cichero, « Le Nouvel Absolu », d'Iberico Rodriguez. *Valoraciones*, organe du groupe d'étudiants de ce nom, dont nous nous sommes occupé déjà, continue de paraître aussi intéressant que toujours. Dans les derniers numéros, notons « Le Théâtre du disconformisme », de Homero Guglielmini, « Vers le Théâtre Nouveau », de Pedro Henriquez Ureña, « la Deshumanisation de l'Art », de J. Torres Bodet. *Diogenes* est une feuille périodique, dont les rédacteurs conservent l'anonymat, c'est un organe

de définition des idées et d'idéalisme fécond. Ses petits articles sans signature sont très judicieux, sauf peut-être lorsqu'il s'agit de la tradition, qui est pourtant la racine de toute culture autonome. A remarquer dans les derniers numéros : « Oriente y Occidente », « Arturo Capdevila », « Imperialismo etico ». Tous ceux qu'intéresse la culture hispano-américaine devraient lire ces publications. A Montevideo paraît depuis peu une revue de littérature et d'idée bien intéressante : *La Cruz del Sur*. Son directeur est Alberto Lasplaces, ses collaborateurs les meilleurs jeunes écrivains uruguayens. Nous signalerons, dans le dernier numéro que nous avons reçu, trois articles consacrés à trois poètes français nés à Montevideo, Lautréamont, Laforgue, Jules Supervielle, et dus respectivement à A. Lasplaces, A. Guillot Munoz, L. Ipuche. *Nosotros*, de Buenos-Ayres, a consacré un numéro spécial à José Ingenieros à l'occasion de sa mort. C'est un fort volume dans lequel R.-J. Payro, A. Bunge, E.-M. Barreda, Suarez Calimano, etc., parlent de l'homme et étudient l'œuvre sous ses divers aspects. On peut regretter que la notice bibliographique soit trop sommaire : elle ne nous renseigne bien ni sur l'origine ni sur la fin d'Ingenieros. *Martin Fierro*, la belle revue argentine d'avant-garde, a commencé sa troisième « époque » avec un numéro bien curieux, où nous remarquons deux lettres de Paris, l'une de Marcelle Auclair, l'autre de Serge Panine.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Philip Guedalla: *Napoleon and Palestine*, London, George Allen and Unwin, Ltd, 40, Museum Street, W. C. 1.

Sur la voie du sionisme pratique, Bonaparte fut-il précurseur de lord Balfour (1) ? Les historiens juifs l'affirment, et pour preuve ils citent cette dépêche que le 3 prairial an VII inséra le *Moniteur* :

Constantinople, le 28 germinal. Bonaparte a fait publier une proclamation dans laquelle il invite tous les juifs de l'Asie et de l'Afrique à venir se ranger sous ses drapeaux pour rétablir l'ancienne Jérusalem. Il en a déjà armé un grand nombre, et leurs bataillons menacent Alep.

Prenant texte de ce document, Mr Philip Guedalla s'est diverti à esquisser un malicieux petit essai : **Napoleon and Pales-**

(1) A titre de curiosité, rappelons que Disraeli tenait Bonaparte pour un demi-juif : «... *The great Corsican, who, like most of the inhabitants of the Mediteranean Isles, had probably arab blood in his veins* (*Coningsby*, new edition, Londres, 1879). Pour Disraeli, sang arabe était synonyme de sang juif.

tine, « variation sur deux airs connus, la Marseillaise et le Hatikvah ». Mr Guedalla se garde de trancher la question. Si les juifs d'Asie et d'Afrique ne répondirent pas à l'appel de Bonaparte, c'est, dit-il, qu'ils attendaient les événements. Parbleu ! Mr Guedalla ne dissimule pas sa perplexité : de la prétendue proclamation nulle minute ne se retrouve dans la correspondance napoléonienne, et il ne sait au juste qu'en penser. On reconnaît bien là, pourtant, la manière le procédé de Bonaparte : ces sortes de proclamations, dont les promesses valaient ce qu'ont valu celles des « quatorze points » du Président Wilson, précédaient généralement une opération d'envergure. Il en avait lancé une aux Égyptiens, une autre aux Grecs ; avant d'envahir la Syrie, quoi de plus naturel qu'il se soit servi de la même amorce pour débaucher les rayahs juifs. La manœuvre était bien calculée pour précipiter la désagrégation de l'Empire ottoman. Il croyait tenir, et ne se trompait pas, sauf dans le cas des Égyptiens, les différents peuples de cet Empire par leur faible. Celui des juifs était depuis longtemps connu en Europe, et notamment en France où on se rappelait que,

lors des succès d'Ali bek (1769-1771), les juifs de Livourne lui firent proposer, par des officiers allemands, employés sur la flotte russe, d'acheter Jérusalem. Le Bek consentit à la leur vendre, mais il y mit un prix exorbitant. Les Juifs toscans n'en furent point épouvantés. Ils écrivirent à leurs frères d'Angleterre et de Hollande, et si la ruine d'Ali bek n'avait pas rompu la négociation, il est probable qu'ils l'auraient rassasié d'or et que le marché se serait conclu.

Ces faits sont rapportés par un auteur qui, le 30 germinal an VI, l'année même de l'Expédition d'Égypte, signa de ses seules initiales : L. B... de très curieuses *Considérations sur l'Égypte et la Syrie*, au cours desquelles il suggérait un « moyen assuré de donner promptement à la Syrie [illegible] une population nombreuse, active et opulente ».

Ce serait, écrivait-il, d'y appeler les Juifs. On sait combien ils tiennent à leur ancienne patrie, à la cité de Jérusalem. Dispersés sur toute la terre par une persécution qui dure depuis 18 siècles, ils tournent encore leurs regards vers la Palestine où ils espèrent que leur postérité plus heureuse sera ramenée par un prodige difficile à croire. Ils accourront des quatre points du monde si on leur en donne le signal. Leurs fortunes sont faciles à transporter ; les hommes et l'or afflueront ; ils

en fourniront assez non seulement pour faire [illegible], mais pour suffire aux dépenses de la Révolution de Syrie et d'Égypte.

Si cet écrit (1) n'est pas tombé sous les yeux de Bonaparte, quelqu'un de ses familiers a pu le lui signaler. De toute façon, le projet était dans l'air. Quoi qu'il en soit, comme dit Mr Guedalla, devant Saint-Jean d'Acre, « un homme fameux avait manqué, comme il en était persuadé, sa destinée. Mais une race patiente espérait toujours, et un siècle plus tard, quand d'autres, bien d'autres conquérants foulèrent les mêmes routes poussiéreuses, on a constaté qu'elle n'avait pas manqué sa destinée. » Il est vrai qu'avant de conquérir Jérusalem avec l'or et l'aide des soldats britanniques, le peuple élu avait déjà conquis l'Europe. C'est ce que reconnaît particulièrement Mr Lloyd George, qui, dans une édifiante postface au livre de Mr Guedalla, entonne la louange d'Israël.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Charles Diehl : *Manuel d'art byzantin*; Picard, 2 vol. 80 »

Edmond Pottier : *Le dessin chez les Grecs d'après les vases peints*. Illust. de Fred. Boissonnas; Belles-Lettres. 9 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Léon Denis : *Jeanne d'Arc médium*; Edit. Jean Meyer. 7 50

Finance

Georges Grand : *Le franc d'hier et le franc de demain*; Impr. Mont-Louis, Clermont-Ferrand. « »

Mirabeau, La Galissonnière, Beaumetz, Pont de Nemours, abbé Maury, Montesquiou, Talleyrand : (*L'Inflation*), discours prononcés en septembre 1790 à la tribune de l'Assemblée Constituante pour ou contre les assignats; Edit. Laville. 30 »

Géographie

Emmanuel de Martonne : *Les grandes régions de la France, description photographique avec notices géographiques : Cévennes et Causses*. 60 planches, 3 cartes; Payot. 15 »

(1) A notre connaissance, nul historien du Sionisme ne s'en est prévalu. On peut en rapprocher une lettre écrite en 1798, par un Juif de France, à ses coreligionnaires et que M. Nahum Sokolow (*History of Zionism*, 1600-1918, Londres 1919, p. 65) reproduit d'après J. [illegible], 2e éd., 1807, pp. [illegible].

Graphologie

Dr Paul Carton : *Diagnostic et conduite des tempéraments*; Maloine. 50 »

Histoire

Conrad Chapman : *Michel Paléologue restaurateur de l'Empire byzantin, 1261-1282* ; Figuière. 25 »

Augustin Cochin : *Les sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne, 1788-1789. Tome I : Histoire analytique. Tome II : Synthèse et justification*; Champion. 35 »

Raymond Guyot : *La première entente cordiale*; Rieder. 25 »

Gabriel Perreux : *Les conspirations de Louis-Napoléon Bonaparte. Strasbourg-Boulogne.* (Coll. Récits d'autrefois) ; Hachette. 5 »

Ch. Seignobos : *Histoire politique de l'Europe contemporaine, évolution des partis et des formes politiques, 1814-1914*, tome II; Colin. 72 »

Hakon Shetelig : *Préhistoire de la Norvège*; Champion. « »

M. E. Vermeil : *L'empire allemand, 1871-1900.* (Histoire du monde publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, tome XII *bis*); Boccard. « »

Dr M. Walters : *Le peuple letton*; Walters et Rapa, Riga. « »

Littérature

Jean Ajalbert : *Veillées d'Auvergne*; Flammarion. 10 »

Charles Baudelaire : *Dernières lettres inédites à sa mère.* Avertissement et notes de Jacques Crépet; Edit. Excelsior. « »

Cicéron : *Discours, tome X : Catilinaires.* Texte établi par Henri Bornecque et traduit par Edouard Bailly; Belles-Lettres. 12 »

Marie-Anne Cochet : *Le sommeil du Solipsiste*; Imp. Collignon, Bruxelles. « »

Ananda K. Coomaraswamy : *Pour comprendre l'art hindou.* Traduction de Jean Buhot, avec des reproductions et des dessins; Bossard. « »

Ghazels, traduit du persan par Marguerite Ferté et ornés par Andrée Karpelès; Bossard. 15 »

Myriam Harry : *La vie amoureuse de Cléopâtre*; Flammarion. 9 »

La Rochefoucauld : *Mémoires.* Introduction et notes du comte Gabriel de La Rochefoucauld, avec un portrait gravé sur bois par Ouvré; Bossard. 15 »

Pierre-Eugène de Lespinasse : *Gens d'autrefois. Vieux souvenirs...*; Revue Mondiale. 10 »

Gina Lombroso : *Vies de femmes*; Payot. 10 »

Lysias : *Discours, tome II : XVI-XXXV et fragments.* Texte établi et traduit par Louis Gernet et Marcel Bizos ; Belles-Lettres. 25 »

François Mauriac : *La rencontre avec Pascal*; Cahiers Libres. « »

Jean Pommier : *Renan et Strasbourg*; Alcan. « »

Francis Ponge : *Douze petits écrits*, avec un portrait en lithographie par Mania Mavro; Nouv. Revue franç. « »

Pouchkine : *Œuvres choisies.* Introduction, traduction et notes par André Lirondelle; Renaissance du Livre. 5 »

Jacques Sindral : *Talleyrand.* (Coll. Vie des Hommes illustres); Nouv. Revue franç. 16 50

Robert de Traz : *Le dépaysement oriental*, avec un bois par Georges Braun; Grasset. 10 »

Virgile : *Les Bucoliques et les Géorgiques*, traduction littérale en vers par Charles Dornier; Delagrave. 5 »

Virgile : *Les Géorgiques*, texte établi et traduit par Henri Goelzer; Belles-Lettres. 16 »

Musique

André de Hevesy : *Beethoven, vie intime*; Emile Paul. 15 »

Théodore Reinach : *La musique grecque*; Payot. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Jean Marot : *Dernière rencontre avec...*, souvenirs de la mobilisation et des premiers mois de la guerre; Imp. du *Progrès de Saône-et-Loire*, Chalon-sur-Saône. 3 »

Jean Pottecher : *Lettres d'un fils*, 1914-1918. Préface d'André Suarès; Emile Paul. 10 »

Pédagogie

E. Triboulliais et Rousset : *Apprenons la grammaire seul et sans peine pour parler et pour écrire correctement*; Delagrave. 7 50

Poésie

A. Declercq : *Chèques barrés*, tels poèmes nus; L'Equerre, Bruxelles. 7 50

Charles Guérin : *Le Semeur de Cendres*; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 20 »

Madeleine Merens-Melmar : *Sous le signe de la musique*; Revue des poètes. 10 »

Jean Moréas : *Les Stances. Iphigénie*; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 20 »

Rainer Maria Rilke : *Vergers* suivi des *Quatrains valaisans*, avec un portrait de l'auteur par Baladine gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Politique

Calvin Coolidge : *Le prix de la liberté*, traduction de S. Gervais. Préface de M. Fortunat Strowski; Payot. 20 »

André Duboscq : *La Chine en face des puissances*; Delagrave. 6 25

Questions coloniales

René Vanlande : *Au Maroc. Sous les ordres de Lyautey*. Avec une lettre du Maréchal; Peyronnet. 9 »

Questions juridiques

C. Barrière-Flavy : *La chronique criminelle d'une grande province sous Louis XIV*. Préface de M. Funck-Brentano. Fac similés de plusieurs gravures de l'époque; Edit. Occitania. 12 »

Questions médicales

Dr Ch. de Montet : *Le relativisme psychologique et la recherche médicale*; Alcan. 10 »

Charles Rieben : *En marge de la Faculté*; Libr. des Semailles, Lausanne. « »

Bjorg Caritas Thorlakson : *Le fondement physiologique des instincts des systèmes nutritif, neuromusculaire et génital*; Presses universitaires. « »

Questions religieuses

A. Causse : *Les plus vieux chants de la Bible*; Alcan. « »

Dr G. Clément : *Pour les mieux connaître*, réflexions d'un médecin suisse sur les *Autorités, Doctrines et Usages de l'Eglise catholique*. Lettre-préface de Mgr Baudrillart; Attinger. « »

Alphonse Séché : *Histoire merveilleuse de Jésus*; Fayard. 12 »

Roman

Gertrude Atherton : *Rajeunir*, traduit de l'anglais par B. Meyra; Payot. 12 »

Arnold Bennett : *Le spectre*, traduit de l'anglais par Emile Chardome; Nouv. Revue franç. 10 50

Henri Bérand : *Le bois du Templier pendu*; Edit. de France. 10 »

Sylvain Bonmariage : *Le monstre*

et l'enchantement; Pensée française. 10 »

Eveline Bustras : *La main d'Allah*. Préface de Jérôme et Jean Tharaud; Bossard. 9 60

Jean Carrère : *La fin d'Atlantis ou le grand soir*; Plon. 10 »

Charles-Maurice Chenu : *Le tendre écart*; Albin Michel. 10 »

F. Jean Desthieux : *Angélique ou l'amour à tous les étages*; Edit. du Siècle. 7 50

José Francis : *Je n'aimerai personne*; Agence mondiale de librairie. 10 »

Andrea Haukland : *Vertige*, traduit du norvégien par Marguerite Gay et Vibeke Dahl. Avant-propos de Johan Bojer; Rieder. 9 »

René Jouglet : *Le bal des ardents*; Plon. 10 »

Hugues Lapaire : *La tourmente*; Figuière. 9 50

André La Roque : *L'aveugle*; Fasquelle. 9 »

Paul Max : *Don Benito, assassin*; Fasquelle. 9 »

Dmitry Mérejkovsky : *La fin d'Alexandre Ier*, roman historique, traduction, préface et épilogue de E. Halpérine Kaminsky; Calmann-Lévy. 9 »

Dmitry Mérejkovsky : *Le mystère d'Alexandre Ier*, traduit du russe par E. Halpérine Kaminsky; Calmann-Lévy. 7 50

Dmitry Mérejkovsky : *Le roman de Léonard de Vinci. La résurrection des Dieux*, traduction intégrale et conforme au texte russe par Dumesnil de Gramont; Bossard, 3 vol. 27 »

Paul Myrriam : *Le magicien*; Monde moderne. 7 95

Odilon Jean Périer : *Le passage des anges*; Nouv. Revue franç. 9 »

Jean Psichari : *Le crime de Lazarina*; Monde moderne. « »

Maurice Renard : *L'invitation à la peur*; Edit. Crès. 10 »

Charles Silvestre : *Prodige du cœur*; Plon. 10 »

Marcelle Tinayre : *Figures dans la nuit*; Calmann-Lévy. 7 50

Sciences

Georges Claude : *Air liquide, oxygène, azote, gaz rares*. Préface de M. d'Arsonval; Dunod. 32 »

M. R. Trenkler : *Les gazogènes*, guide de la gazéification avec ou sans récupération de sous-produits. Traduit de l'allemand par Henri Besson. Avec 155 fig. et 75 tables numériques; Payot. 50 »

Zsigmondy : *Traité de chimie colloïdale*, traduit sur la 3e édit. allemande par J. Andy, C. Gazel et G. Lejeune; Dunod. 78 »

Sociologie

Théodore Herzl : *L'état juif*, essai d'une solution de la question juive. Introduction par Baruch Hagani. Portrait de l'auteur; Lipschutz. 10 »

Théâtre

Georges Barrière-Flavy : *L'agonie des aigles*, pièce en 3 actes en prose; Edit. Occitania. 10 »

Aimée Blech : *Trois hommes, trois consciences*, drame en 3 actes. *Le réveil du passé*, comédie dramatique en 3 actes. *Tout se paie*, petit drame populaire en 2 actes; Edit. Adyar. 6 75

Varia

René Boylesve : *Le confort moderne*; Cahiers Libres. « »

Charles Croix : *Histoire du collège de Cateau-Cambrésis depuis son origine jusqu'en 1791*; Champion. « »

G. Pruvot : *L'île au panache d'or*, contes pour les enfants et ceux qui les aiment. Avec 18 compositions par A. Pruvot-Fol, interprétées et gravées sur bois par Jean Roufort-Boubée. Avant-propos de J. Raltat; Presses universitaires. « »

Voyages

Léon Werth : *Cochinchine*; Rieder. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — En souvenir de J.-K. Huysmans. — Fondation de la Société d'Études Atlantéennes. — La fin d'Hugues Rebell. — Une lettre du directeur des « Études ». — Réponse à « Scientia ». — L'acte de naissance de l' « Entente cordiale ». — A propos d'un tableau de Ver Meer. — Mérimée au cinéma. — Les enseignes cocasses. — Erratum. — A qui la sottise? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le grand prix de littérature de l'Académie Française, de 10.000 fr., a été décerné à M. Gilbert de Voisins pour l'ensemble de son œuvre.

Le prix du roman, de 5.000 fr., a été attribué à M. François Mauriac, pour *Le Désert de l'Amour*.

M. Georges Courteline a reçu le grand prix d'Académie de 15.000 fr.

§

En souvenir de J.-K. Huysmans. — Lorsqu'on célébrera, l'an prochain, le vingtième anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans, (12 mai 1907), la « Société Huysmans », — qui s'est réunie pour la première fois, le mercredi 23 juin dernier, dans un déjeuner, au bar du *Journal*, — aura mis au point un certain nombre de projets destinés à commémorer, avec quelque éclat, le souvenir et l'œuvre de l'écrivain.

C'est ainsi que des plaques commémoratives seront apposées sur sa maison natale (9, rue Suger, ancien 11) et sur sa maison mortuaire (31, rue Saint-Placide). L'idée d'un monument, envisagée ici (cf. *Mercure* des 1er mars 1926 et 15 février 1922) semble définitivement écartée depuis que des intimes de Huysmans ont rappelé que celui-ci tenait en horreur bustes et statues.

D'autre part, les notes publiées dans la presse sur la « Société Huysmans » ont exposé l'objet principal de ce groupement. Il s'agit de « faire respecter les droits posthumes de l'écrivain, lorsque ses héritiers et son exécuteur testamentaire auront disparu ». On sait, en effet, que la publication des inédits et surtout de la correspondance de Huysmans doit être soumise à des règles strictes.

M. Lucien Descaves, exécuteur testamentaire, est le Président, M. Pierre Galichet, le secrétaire général, et M. Pierre Lièvre, le trésorier de la « Société Huysmans », qui compte également comme membres fondateurs MM. Pol Neveux, de l'Académie Goncourt ; Léon Deffoux, Pierre Dufay, René Dumesnil, Georges Le Cardonnel, André Thérive et Emile Zavie.

MM. Paul Valéry, de l'Académie française, et l'abbé Mugnier ont envoyé leur adhésion et l'on prévoit que plusieurs amis de J.-K. Huysmans assisteront à la prochaine réunion, en octobre.

Les communications doivent être adressées, soit au Président (46, rue de la Santé, Paris XIVe), soit au Secrétaire général (19, boulevard du Montparnasse, Paris VIe).

Faut-il voir, dans cette société, une première manifestation « du Huysmans-Club » (non moins mystérieux que le « Stendhal-Club ») dont certains ont mis en doute l'existence? Il ne serait pas tout à fait exact de répondre par l'affirmative, car la « Société Huysmans » a dès maintenant une personnalité, ce qui n'était pas le cas pour le « Huysmans-Club », lequel n'avait que des archives (cf. *Œuvre*, 7 mai 1924).

Enfin, la « Société Huysmans » sera définitivement constituée en octobre prochain, avec une vingtaine de membres-fondateurs au plus et un certain nombre de membres-adhérents.

§

Fondation de la Société d'Études Atlantéennes (24 juin 1926). — Il m'est particulièrement agréable d'annoncer en cette revue, qui a bien voulu accueillir quelques-uns de mes articles de « préhistoire traditionnelle », que la *Société d'Etudes Atlantéennes* vient d'être fondée.

En moins de deux mois, l'initiative que j'ai prise, en accord avec M. Roger Dévigne, a permis de constituer un comité composé de noms parfois illustres et dans lequel figurent plusieurs membres de l'Institut de France et un membre de l'Académie Royale de Belgique.

Et ce qui montre bien l'universalité de l'intérêt pour la question atlantéenne et les sentiments profonds auxquels correspond cet intérêt, quoi qu'en disent ceux qui nous traitent de « candides » et de rêveurs, c'est que ce Comité comporte à la fois de grands savants et de grands artistes.

Je ne puis les citer tous ici, car la liste en est déjà longue et il est vraisemblable qu'elle s'allongera encore. La géologie y est représentée par M. Pierre Termier ; la zoologie, par M. Louis Germain ; l'anthropologie, par M. le Dr Verneau ; la paléontologie, par M. Marcelin Boule ; l'océanographie, par M. le Dr Charcot et M. Alphonse Berget.

Mais à côté des savants, association rarement réalisée, nous trouvons un professeur au Collège de France, M. Léon Robin ; un philosophe esthéticien, M. Roussel-Despierres ; des peintres, MM. Paul et Maurice Chabas ; un statuaire, M. Paul Landowski ; des lettrés et des poètes, MM. Jean Richepin, Philéas Lebesgue, Pierre Mille, Jean Carrère, Claude Farrère, Jean Dorsenne, de Baroncelli-Javon, de Montherlant, Constantin Balmont, Fernand Divoire, V.-E. Michelet.

Enfin naturellement tous ceux qui se sont spécialisés dans l'étude des

questions atlantéennes: Roger Dévigne, abbé Moreux, R.M. Gattefossé, etc.

Plusieurs nations sont déjà représentées : en plus de la France, c'est l'Italie avec Gennaro d'Amato, la Grèce avec Ph. Négris, la Belgique avec M. Rutot, de l'Académie royale, et nous attendons l'adhésion de correspondants américains, irlandais, écossais, comme MM. Lewis Spence, Pr. Scharff, etc.

A la séance d'inauguration, qui eut lieu à la Sorbonne le 24 juin, jour du solstice d'été, et qui fut présidée par M. le Dr Verneau, M. Roger Dévigne, dans une improvisation pleine de lyrisme, exposa l'intérêt présenté par le problème de l'origine des races et des civilisations que les savants groupés par la *Société d'Etudes Atlantéennes* seront appelés à élucider à la lumière de l'hypothèse atlantidienne, problème passionnant et digne de l'attention de tous les hommes cultivés.

De mon côté, je cherchai à démontrer que l'inquiétude actuelle des consciences, chez ceux qui ne sont pas uniquement absorbés par les plaisirs factices de notre époque si douloureuse pour les artistes, provenait vraisemblablement de ce que les nations comme les individus ont perdu l'appui solide des traditions millénaires venues non de l'Extrême-Orient, comme certains le prétendent, mais d'un point diamétralement opposé : l'Atlantide, traditions que les artistes, grâce à leur sens intuitif et esthétique, seront sans doute les premiers à retrouver.

L'accueil fait par la presse à la nouvelle société a été des plus favorables. La plupart des grands journaux français lui ont consacré des articles plus ou moins étendus.

D'Italie où Jean Carrère, auteur de *La fin d'Atlantis* qui vient de paraître, s'est fait l'ardent propagandiste de la S. E. A., nous avons reçu de longs commentaires paru dans le *Messagero* et dans l'*Italie*.

Cette création vient donc à son heure. Toutefois notre Société, riche d'enthousiasme, ne possède encore aucune ressource. Pour la fonder dans de telles conditions, il fallait avoir la foi. Mais le succès dans le domaine des créations de l'esprit n'obéit pas aux mêmes lois que lorsqu'il s'agit de l'action sur la matière, et peut-être vaut-il mieux entreprendre une telle œuvre avec la foi sans argent qu'avec l'argent sans la foi.

Quand le but poursuivi correspond à un réel besoin, qu'il est noble et désintéressé, les plus hautes ambitions sont permises.

C'est pourquoi nous espérons bien réaliser cette entreprise paradoxale de partir de rien et de développer néanmoins l'œuvre d'une portée scientifique, philosophique, éthique et esthétique si vaste que nous venons de créer.

Que ne nous faudra-t-il pas cependant pour fonder la *Revue Atlan-*

téenne, à la fois esthétique et scientifique, pour subventionner des expéditions de recherches, organiser des congrès, des fêtes de la science et de l'art, enfin réunis après avoir été si longtemps séparés, pour créer une bibliothèque (la bibliographie atlantéenne est immense) et faire édifier le futur Institut Atlantéen, centre du traditionalisme occidental dont le plan magnifique existe déjà !

Mais est-il, pour un idéal, quelque chose d'impossible à réaliser, quand cet idéal est assez puissant ?

Nota. — S'inspirant d'une formule nouvelle, la S. E. A. se propose non de percevoir des cotisations, mais de faire appel aux contributions volontaires. — PAUL LE COUR.

§

La fin d'Hugues Rebell. — Pour compléter les indications que nous avons données à ce sujet dans les échos des 15 janvier et 1er février dernier, signalons que M. Marius Boisson vient de publier, en 6 feuilletons de *Comœdia* (18-24 juin), des *Souvenirs sur Hugues Rebell*, dont il fut le collaborateur. M. Boisson produit, entre autres témoignages, celui du frère de l'écrivain et conclut « que celui-ci ne mourut pas de mort violente, qu'il n'y eut (ainsi qu'on le dit à tort) ni assassinat, ni suicide : il fut son principal bourreau, et aussi la victime de mauvais aventuriers, de chanteurs de bas étage, de serviteurs suspects ».

§

Une lettre du directeur des « Etudes ».

Paris, le 7 juin 1926.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure de France* du 1er mars dernier a cru bon de signaler « sans commentaire » un article paru, sous ma signature, aux *Etudes* du 20 janvier, à propos du serment fiscal. L'entrefilet, inséré dans votre revue, a été reproduit et commenté dans diverses feuilles de province. Ces citations, en me parvenant, me décident à user de mon droit de réponse pour vous demander d'insérer les quelques réflexions suivantes :

Votre rédacteur (P.-L. C.) s'étonne et veut se scandaliser de ce que je n'accorde au serment fiscal aucune valeur *religieuse*. Cette conclusion paraît pourtant imposée par une logique élémentaire. Comment un gouvernement, dont toutes les déclarations ou tous les silences protestent que Dieu n'a plus de place officielle dans la société moderne, pourrait-il, sans une contradiction intime, requérir cette autorité divine pour garantir une démarche de la vie civique ?

Mais je passe et j'en viens à la seconde assertion contenue dans les

quelques lignes qui me sont consacrées. L'auteur me fait dire que le mensonge « est parfois nécessaire et que les lèvres ne laissent alors échapper qu'une enveloppe verbale et vide ». Je regrette vraiment de trouver ces guillemets sous la plume d'un homme qui se croit en mesure de donner aux autres des leçons de loyauté. Car, si votre rédacteur a lu mes pages avec l'attention nécessaire, dès lors qu'il en voulait parler, il n'a point dû ignorer qu'il altérait gravement ma pensée avec mon texte.

Jamais je n'ai dit que le mensonge fût « nécessaire ». J'ai seulement cherché les cas où, *placé devant une interrogation injustifiée*, l'on était en droit de répondre (et donc sans commettre un mensonge) par des mots qui ne seraient plus, en effet, alors, qu'une « enveloppe verbale et vide ».

Libre à votre collaborateur de ne pas goûter une doctrine sans laquelle, disais-je encore, « la vie sociale devient un esclavage », et dont les critiques les plus zélés font, comme tous les mortels, un copieux usage. Libre à lui de chercher un effet de scandale en négligeant les explications que je soumettais à tous les lecteurs de bonne foi. Mais, puisque ces quelques lignes de votre revue sont exploitées sans vergogne par des journalistes qui n'ont pas le souci de recourir aux lignes originales, vous comprendrez que j'aie celui de protester énergiquement contre une interprétation faussée.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

HENRI DU PASSAGE, S. J.,
Directeur des *Etudes*.

§

Réponse à « Scientia ».

Paris, le 1er juillet 1926,

Mon cher Directeur,

A propos des critiques que j'avais présentées dans le *Mercure* sur sa mauvaise traduction, Marcel Thiers a remué ciel et terre pour se trouver des certificats de compétence : retenons cet ancien X, ignare et intrigant, il ira loin à notre jolie époque.

A la suite de la lettre parue dans le *Mercure* du 15 juin (p. 762), j'ai été obligé d'ouvrir les yeux à l'auteur de l'article « massacré », en lui signalant les quarante et quelques bourdes qu'on lui attribuait. De sa réponse (datée du 28 juin), j'extrais ces mots :

Mein Eindruck von der Übersetzung in der Scientia *war günstig. Ihre Fehlerliste lässt mich allerdings zweifeln, ob mein Eindruck richtig war. Ich habe in Ihrer Liste diejenigen Stellen angestrichen, die mir jetzt schlimm scheinen.*

Ce qui, pour qui ne connaît pas l'allemand, veut dire :

Mon impression sur la traduction dans Scientia était favorable. Votre erratum, sans contredit, me fait douter de l'exactitude de mon impression. J'ai noté dans votre liste ces passages, qui maintenant me paraissent mauvais.

Voilà une rétractation qui honore son auteur et qui, comme dirait l'incompétent secrétaire de *Scientia*, dottore Paolo Bonetti, « éclaircit et clot la question ». Le geste de ce secrétaire montre à quel point la passion mène les hommes, même — je dirais presque : surtout — en Italie ; car il n'est pas sans ignorer qu'on ne peut se rendre compte, en science, si sa propre pensée a été convenablement traduite dans une langue étrangère.

En tous cas, ce geste de *Scientia* a été particulièrement inamical, car, pour le numéro de septembre 1924, j'ai passé plusieurs heures à revoir, sur la demande de son auteur et pour l'amour de l'art, une traduction qui, sans moi, aurait été *abscheulich*, épouvantable.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL BOLL.

§

L'acte de naissance de l'« Entente Cordiale » ? — On pourrait écrire d'humoristiques réflexions sur les avatars de ce vocable : *entente* à travers l'histoire politique du dernier siècle et comment l'« Entente cordiale », devenue l'« Entente » tout court pendant la Guerre, ne subsiste, hélas ! plus aujourd'hui que comme « Petite Entente »... Demandons nous ici simplement quand est née cette expression fameuse... On en a fait naguère l'honneur à M. Théophile Delcassé. Puis, à l'occasion de la récente publication d'une partie, jusqu'alors inédite, de la correspondance de Hugo avec Louise Colet, on s'est avisé d'en reporter l'attribution à ce poete qui, dans une lettre de mars 1854, parle de l'« entente cordiale » entre Buonaparte et Palmerston... L'*Eventail*, cité par *Le Soir* de Bruxelles (31 mai 1926), allègue que, dès le 10 septembre 1846, la reine Victoria écrivait à Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe et reine des Français :

Vous connaissez l'importance que j'ai toujours attachée au maintien de notre « entente cordiale »...

De son côté, Louis-Philippe mandait à la reine des Belges, sa fille, 4 jours après :

C'est là ce qui causait mes alarmes sur le maintien de notre « entente cordiale », lorsque lord Palmerston a repris la direction du Foreign Office...

Et ceci se trouve, en effet, dans le *Léopold Ier*, de M. Théodore Juste, l'historien belge bien connu. Il semble, cependant, que ce soit en Angleterre qu'il faille rechercher le berceau de la locution, que l'on trouve sous la plume de Richard Cobden, certes, mais qui aurait déjà été en usage bien avant que l'employât le célèbre représentant du libre

échange. On lit, en effet, dans *Thirty Years of Foreign Policy, by the Author of « The Right Honourable B. Disraeli »*, paru à Londres en 1885, page 347 :

Lord Aberdeen... made use of the words « entente cordiale » as expressive of the relations of the two Governments...

Or, le comte d'Aberdeen, qui dirigea en 1814 la politique anglaise contre Napoléon, était né 20 ans avant Cobden. — C. P.

§

A propos d'un tableau de Ver Meer.

Paris, le 4 mai 1926.

Monsieur le Directeur,

A la fin de l'article Musées et Collections de votre Revue du 1er mai, son auteur « déplore vivement » que le Louvre n'ait pu acquérir un portrait de Ver Meer de Delft qui vient d'être vendu à l'Amérique à un prix considérable.

Permettez-moi de vous informer qu'il n'a tenu qu'à notre Musée d'acquérir à très bon compte, dans des temps tout récents, deux tableaux — dont un splendide portrait — de cet admirable peintre.

A la fin du siècle dernier, on vendit à l'Hôtel Drouot quelques tableaux — 3 si je me souviens bien — provenant d'une collection belge ou hollandaise (Burger ?).

Parmi ceux-ci, un charmant Conrad Fabritius, ce maître si rare, représentant un moineau, qui atteignit 7 ou 8.000 fr. — et qui repassa d'ailleurs en vente à Paris, il y a quelques années, — puis un tableau de Ver Meer et bien *déclaré* comme tel, qui réalisa une *trentaine* de mille francs.

A ma grande surprise, je le retrouvai à Londres à la « National Gallery » un ou deux ans après — avec même son prix d'achat indiqué, selon *the business habit* anglais de leurs Musées, lequel était de 2.000 livres ou guineas ! C'est ce bijou, « La femme au clavecin », de cette galerie.

Le 16 décembre 1900 — je puis préciser cette date grâce à l'obligeance de MM. Durand-Ruel, experts de la vente, — il fut disposé à l'Hôtel des Ventes de 3 tableaux, appartenant à M. Ottlet, de Bruxelles, parmi lesquels un portrait décrit comme celui d'un Calviniste (pourquoi Calviniste, je me le suis demandé, est-ce parce qu'il était coiffé d'un haut chapeau pointu comme ceux des médecins de Molière ?) attribué à Nicolas Maes.

L'expert, sans faire de mise à prix, commença par une offre de 10.000 fr. ! Quoique étant venu sans aucune intention d'achat, enthousiasmé par la beauté de l'œuvre, je la poussai dans la mesure de mes moyens — hélas, trop restreints — et finalement le tableau fut adjugé à Durand Ruel lui-même pour 23.000 fr.

Étant allé quelques années après à Bruxelles, je ne fus pas peu surpris de retrouver ce chef-d'œuvre à une place d'honneur d'une des principales salles du Musée.

Peu de temps après, en procédant à un nettoyage du tableau, apparut le monogramme de Ver Meer. Il n'était d'ailleurs pas nécessaire de cela pour s'apercevoir que l'on avait affaire à un maître. J'aurais dû dire que lorsque le tableau fut exposé, bien des amateurs le donnaient pour un Rembrandt ; quoiqu'il n'en eût pas la puissance, il avait le charme des œuvres de la jeunesse de ce maître.

Un de vos vieux abonnés : G. PICARD.

§

Mérimée au cinéma. — La censure allemande vient, paraît-il, d'interdire un film intitulé *Le Mariage de l'Ours*, et dont voici le scénario, d'après la *Cinématographie française* :

La naissance du dernier des comtes Schemmet est enveloppée d'événements sanglants. Le père tue le prétendu amant de sa femme. Celle-ci, devant le cadavre de l'homme, est attaquée par un ours et devient folle. A 35 ans, le jeune comte revient au domicile paternel.

Drapé dans une peau d'ours, il erre dans la forêt, attaque une jeune paysanne et la mord au cou. Malgré la défense du médecin, il épouse Julia, la fille d'un comte voisin.

A la noce, un ours qui danse réveille de nouveau ses instincts et, la nuit de noce même, il tue sa femme par des morsures et s'enfuit. Le bourgogne qu'il a bu a le goût du sang et lui rappelle le sang qu'il a sucé au cou de la paysanne. Quand, après quelque temps, il revient dans la région, il est tué à son tour et son château devient la proie des flammes.

Le sujet de ce film est cyniquement emprunté à la nouvelle de Mérimée qui a pour titre *Lokis*. L'auteur du scénario s'est contenté d'ajouter quelques détails mélodramatiques : le meurtre de l'amant de la comtesse, la peau de l'ours dont se revêt le jeune comte et l'incendie du château.

En somme, il n'a rien fait de plus que ce que font d'ordinaire les adaptateurs de cinéma : il a respecté le sujet en l'extériorisant par certains côtés. Il a seulement oublié de citer le nom de Mérimée.

Quelques journalistes français, scandalisés par le sujet, ont déclamé contre la corruption allemande, ce qui, en la circonstance, paraît fort imprudent.

Il eût été plus juste et plus sage de crier : Au voleur ! — LÉON LEMONNIER.

§

Les enseignes cocasses. — Boulevard de Ménilmontant, au-dessus d'un débit de tabacs qui fait face à l'entrée du Cimetière :

A la Cigarette du Père-Lachaise.

Rue de Lally-Tollendal, à l'angle de la rue de Meaux, cette enseigne pour un hôtel-restaurant :

Au bon vidangeur.

§

Erratum. — Dans la rubrique *Histoire* du numéro du 1er juillet, p. 171, l. 35, lire *Prusse* au lieu de *Russie*.

§

A qui la sottise ?

Budapest, le 18 juin 1926.

Monsieur le Directeur,

Il s'agit d'une bévue commise soit par M. Shaw, soit par son traducteur, et que le *Mercure de France* a signalée deux fois de suite (numéros du 1er et du 15 juin). Au dire de l'un de vos critiques et à moins que je ne me méprenne, ce serait le traducteur français qui aurait interpolé « le Chevalier d'Éon » dans la Préface à *Sainte Jeanne*, car l'original contient, au passage tant discuté, un nom différent. Or, dans l'édition « Tauchnitz », qui est en ma possession, je lis, page 7, ligne 3 d'en bas, textuellement :

She [Joan of Arc] was the pioneer of rational dressing for women and, like Queen Christina of Sweden two centuries later, to say nothing of the Chevalier d'Éon *and innumerable obscure heroines who have disguised themselves as men.*

Evidemment, c'est M. Shaw qui prend le Chevalier d'Éon pour une femme déguisée. Est-ce qu'il a modifié son texte dans les éditions diverses ? S'agit-il d'une variante ? Je n'en sais rien.

En vous priant, etc.

Dr CHARLES SZABO
Professeur à l'École Supérieure de Commerce, Budapest.

§

Le sottisier universel.

On était logique sans le vouloir, comme M. Joseph Prudhomme faisait de la prose sans le savoir. — LÉANDRE VAILLAT, *Le Temps*, 22 juin.

Grâce à la sollicitude active de quelques amis dévoués, Jean Dolent a sa rue à Paris (ancienne rue Humboldt), au cœur même de ce quartier de Belleville qu'il a si longtemps habité. — MAURICE WOLF, *Le Figaro*, supplément littéraire, 26 juin.

Jean Dolent a aimé en artiste ce vieux Belleville si peu exploré ; c'était un charme de plus, avec ses ruelles montueuses, aux pavés inégaux et où pousse une herbe provinciale, avec ses venelles vieillottes, ses impasses qui ne mènent nulle part. — MAURICE WOLFF, *Le Figaro*, Supplément littéraire, 26 juin.

Il poussa une porte de bois et les introduisit dans un pavillon à un étage. Le parquet était carrelé. — J.-R. Bloch. *Et Cie*, **Ed. déf.**, p. 17.

La Vallée aux Loups, près de Vire (Calvados). — ERNEST MAGNANT, *Deux Reines de beauté. Mme Tallien et Mme Récamier*, p. 226.

7. **Malle** cerclée bois contreplaqué, recouvert toile, cuir havane, châssis intérieur, garniture et serrure cuivre. Pour Homme **119.** Pour Cabine **109.**
Longueur 0m80

Annonce pour les magasins de Pygmalion, *Action Française*, 15 juin.

Parmi les blessés, seize ont été transportés à la clinique Saint-Gatien de Tours. Quatre d'entre eux sont dans un état grave, mais non désespéré ; ce sont MM. Bouillart, 62, avenue du Bois, à Clamart ; Repiquet, sans adresse, qui est décédé à l'hôpital ; Schaller, 50 bis, rue du Gros-Noyer, à Ermont, et Mme Leeden, une Américaine, née à Boston, qui se rendait dans le Midi. — *La Liberté*, 22 juin.

Voilà ce qu'un chef de gouvernement a dit à tout un peuple, soldats de l'agriculture, qui doivent se transformer d'un jour à l'autre en soldats de la Patrie, comme Fabius Cunctator, le fameux Capitaine de Rome, qui laissait la charrue dans le sillon, pour voler au commandement de ses légions, et, la guerre finie, retournait prendre la charrue et les soins de la terre. — *Bourse Egyptienne*, 1er juin.

Audition rétrospective des œuvres du compositeur G... — Programme du Caméléon, 3 juin.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE JEAN MORÉAS, II. *Les Stances. Iphigénie*. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 20 fr. Il a été tiré : 39 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 60 fr. ; 175 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 40 à 214, à 40 fr.

ŒUVRES DE CHARLES GUERIN, I. *Le Semeur de cendres*. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 20 fr. Il a été tiré : 27 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 27, à 60 fr. ; 110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 28 à 137, à 40 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

La cherté de l'argent lors de la dernière liquidation — il a valu 7 3/4 o/o au Parquet et 10 o/o en Coulisse — n'a pas ralenti l'ardeur de la Bourse, qui, se fiant à la déclaration ministérielle lue aux Chambres, se complaît dans la perspective de voir à l'avenir les valeurs mobilières dégrevées d'une partie du poids qui pèse sur elles. C'est dire que nous avons eu d'excellentes séances qui se poursuivront sans aucun doute, si nous avons enfin la chance de posséder un gouvernement stable et décidé à agir vite pour faire triompher les grandes lignes du programme qu'il s'est tracé.

Bien que sans fluctuations importantes, nos Rentes se sont montrées plus faibles, ainsi que les obligations du Crédit National ; cependant le 4 o/o 1925 à garantie de change a été traité plus favorablement. En fonds étrangers, on a recherché plus particulièrement les emprunts mexicains, en raison de la reprise du service de la dette mexicaine qui semble imminente.

Nos grandes banques, Lyonnais, Comptoir d'Escompte, Société Générale, B. N. C., gagnent quelques points, les Sociétés de grands lotissements sont en pleine ébullition, les plus-values réalisées par elles se chiffrant souvent par plusieurs centaines de francs.

La Banque Nationale Française du Commerce Extérieur a tenu son assemblée générale, et les comptes de l'exercice 1925 qui lui furent présentés font apparaître un solde bénéficiaire, après amortissements et provisions, qui s'élève à 3.151.466 fr. Le dividende de 6.25 par action et le paiement de l'intérêt arriéré aux actionnaires qui avaient libéré leurs titres par anticipation n'a absorbé que la moitié environ des bénéfices disponibles, le solde étant reporté à nouveau.

Les achats en valeurs à change, fort nombreux, ont principalement porté sur le Suez, le Rio, le Foncier d'Egypte et le Central Mining.

Les valeurs de transports, de métallurgie, de docks et eaux, d'électricité, sont sans grande animation. Meilleures dispositions des actions houillères, de gaz, de filatures, de mines métalliques et surtout d'étain. Fermeté du compartiment grands magasins, où la part Galeries Lafayette s'enlève à 175.000 francs.

Brillante envolée des caoutchoutières qui réalisent une hausse considérable ; les Caoutchoucs de l'Indo-Chine, la Financière, Pacouda, les Terres Rouges, la Malacca voient leurs cours en constante progression. Mines sud-africaines très fermes, stimulées par le taux de la livre.

Le Masque d'Or.

SOCIÉTÉ du GAZ DE PARIS

Le solde de la répartition de 22 francs afférente à l'exercice clos le 31 décembre 1925 et qui ressort à 13.24 net par action nominative et 12.379 par action au porteur, après déduction des impôts actuellement en vigueur, est mis en paiement depuis le 1er juillet contre remise du coupon no 37 aux Etablissements de Crédit ou à leurs succursales et agences.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : **70** fr. | **6 mois** : **38** fr. | **3 mois** : **20** fr. | **Un numéro** : **4** fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Grèce, République d'Haïti, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : **85** fr. | **6 mois** : **46** fr. | **3 mois** : **24** fr. | **Un numéro** : **4** fr. **50**.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : **100** fr. | **6 mois** : **54** fr. | **3 mois** : **28** fr. | **Un numéro** : **5** fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — *Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue.* — *Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.